

3 1761 03639 5069



Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



27/10/1963

Page

1963

VOYAGE LITTÉRAIRE

DE LA GRÈCE.

TOME. PREMIER.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 57TH STREET

7

VOYAGE LITTÉRAIRE
DE LA GRÈCE,
OU

LETTRES SUR LES GRECS,
ANCIENS ET MODERNES,
AVEC UN PARALLELE DE LEURS MŒURS.

PAR M. GUYS, SECRETAIRE DU ROI,
de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres
de Marseille.

Nouvelle Edition revue, corrigée & considérablement
augmentée.

*On y a joint un Voyage de Sophie à Constantinople,
un Voyage d'Italie, & quelques Opuscules du même.*

TOME PREMIER



A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
S. Jacques, au Temple du Goût.

M. D C C. L X X V I.

O! ubi campi
Sperchiusque, & Virginibus bacchata Lacænis
Tayeta! O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Sistat!

Virgil. Georg. L. 2.

DF
721
G89
1776
E.1



793662



AVERTISSEMENT.

ENHARDI par les encouragemens, que j'ai reçus des Gens de Lettres, éclairé même par d'utiles Avis, dont j'ai tâché de profiter, je crois être en état de donner une Édition plus soignée, ou moins imparfaite que la première, de mes *Recherches sur les Grecs anciens & modernes*.

J'ai corrigé du moins cet Ouvrage autant qu'il m'a été possible; j'ai ajouté plus de détails sur les Grecs modernes, parce qu'on l'a paru desirer, ainsi que quelques *Lettres Nouvelles* sur des sujets que je n'avois pas traités. Telle est, entre autres, la *Lettre sur l'Adoption*: matière intéressante & qu'on peut dire presque oubliée, pour être tombée en désuétude.

J'ajoute encore à cette collection, pour livrer au Public tout ce qui me reste, un petit *Voyage de Thrace*, où l'on verra que des yeux de vingt ans ne sont pas encore assez exercés, pour instruire utilement les Lecteurs; mais dont l'Itinéraire au moins est fait avec tant d'exactitude, qu'il a été de quelque usage à deux Ambassadeurs qui ont fait la même route que moi, en allant

ij *AVERTISSEMENT.*

par terre à Constantinople (1). Ce motif, tout foible qu'il est, m'a déterminé seul à publier un Essai pour lequel j'ose demander quelque indulgence.

Le Journal de mon *Voyage d'Italie*, n'est encore proprement qu'un véritable Essai, d'un autre genre, mais qui fera voir qu'en voyageant même assez rapidement dans ce beau pays, il y a toujours des observations à faire. Or comme il est assez naturel de se rendre compte à soi-même de ce qu'on a vu, & que chacun a sa maniere de voir & de juger des choses : de toutes les Relations différentes qu'on a de ces charmantes Contrées, on pourra former un jour un Tableau de l'Italie, tel que le Public le desire depuis long-temps.

Après avoir cité fidèlement les Anciens, lorsque je les ai fait parler, je ne dois pas être moins exact à rendre ici témoignage de ma reconnoissance à tous ceux qui ont bien voulu concourir à perfectionner mon travail. La liste de mes Bienfaiteurs, m'honore autant qu'elle me flatte. Je dois le soin de cette nouvelle

(1) M. *Dédel*, Ambassadeur de Hollande, mort à Constantinople, & M. le Chevalier *de Saint-Priest*, Ambassadeur de France actuel.

AVERTISSEMENT. iij

Édition à M. de *Querlon*, qui s'en est chargé; à M. de *Villoison*, qui, non content de m'avoir fourni quelques citations intéressantes, s'est volontairement dérobé, pour revoir tous les textes Grecs, quelques heures du temps précieux qu'il emploie si utilement; enfin à M. *Clérisseau*, célèbre Artiste, qui, déférant aux prieres de l'amitié, s'est engagé de retoucher les dessins, & de diriger les gravures dont cette Édition est ornée.

Je suis redevable à M. le Chevalier de *Saint-Priest*, Ambassadeur du Roi à la Porte; à M. le Baron de *Tott*, Brigadier des Armées du Roi; à M. le Bas, Secrétaire de l'Ambassade, & à M. *Lhomain*, de quelques nouvelles Recherches dont j'avois besoin pour rendre cette Édition plus complète. Je m'acquitte du même tribut envers M. de *Rochefort*, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, ainsi qu'à l'égard de M. *Feraud*, correspondant de cette Académie, & Consul de France à Patras, qui m'a fait part des connoissances qu'il a lui-même acquises en Grèce. Je n'ai pas moins profité des remarques de Madame & de M. *Chénier*, Consul de France à Maroc, que j'avois connus à Constantinople; ces derniers connois-

iv *AVERTISSEMENT.*

sent les Grecs modernes, aussi bien que M. & Madame *Dacier* connoissoient les anciens.

Je ne crains pas de le répéter : je voudrois exciter dans les jeunes gens qui veulent voyager & s'instruire, le goût de la lecture des Anciens, & sur-tout des Grecs, qui sont les principales sources de nos richesses littéraires. Je conviens qu'il y a peu de mérite à faire un Livre de tout ce qu'on a lu & recueilli ; mais pour ne pas apprécier mon travail plus qu'il ne vaut, je me mettrai, si l'on veut à la place de ce Cordonier d'Athènes, à qui l'on devoit faire gré d'avoir su retenir & consigner par écrit les entretiens intéressans qu'avoit Socrate avec ses Amis, lorsqu'il venoit se reposer dans la Boutique de cet heureux Artisan. Aussi *Dion-gène* rangeoit-il ce curieux Cordonier, si digne d'être toute autre chose, dans la classe des Philosophes (1).

(1) Discours sur Platon, de *Dacier*, Tom. I. p. 109.



VOYAGE

HISTORIQUE

ET LITTÉRAIRE,

OU

LETTRES SUR LA GRECE.

LETTRE PREMIERE ,

à M. D. B***.

De Constantinople le 10 Janvier 1750.

VOUS voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de l'usage que j'ai fait de mon loisir depuis que je suis à Constantinople, où vous savez que les affaires du Commerce ne

Tom. I.

A

prennent pas tous les momens du Négociant le plus appliqué. Vous me demandez si, dans mes voyages & mes courses, j'ai plus étudié les Inscriptions que les hommes. Je ne refuse pas de vous satisfaire ; je dois trop à vos sages conseils, pour n'être pas empressé de vous faire part de tout ce que j'ai fait pour en profiter.

J'ai suivi vos leçons & votre exemple : j'ai vu, j'ai lu, j'ai comparé, j'ai fait des notes de tout. Je vais rassembler des feuilles éparfes, & tâcher de former une suite de mes recherches pour vous les communiquer, & les soumettre à votre jugement.

J'ai d'abord observé les diverses Nations qui, dans cette immense Capitale, frappent les regards des Voyageurs, de maniere à pouvoir être distinguées les unes des autres d'un coup d'œil. Cette étude est très-utile à un Commerçant par rapport aux relations indispensables qu'il doit avoir, & aux affaires qu'il négocie : elle est aussi très-nécessaire à tout homme qui veut se connoître & se juger. Je me suis principalement attaché aux Grecs, parce que ce peuple sera toujours intéressant ; parce qu'on ne peut lire l'Histoire Ancienne, sans commencer par celle des Grecs ; enfin parce qu'il

est bon que les Voyageurs curieux de retrouver chez eux des monumens qui n'existent plus , sachent qu'à leur défaut les habitans des lieux qu'ils embellissoient , méritent encore notre attention.

Homere a peint fidelement les mœurs & les usages des hommes de son tems. C'est à Troïe , sur le Cap Sygée , à Ténédos & à Smyrne , qu'il faut lire ce Poëte , & ceux qui nous transportent , comme lui , dans le siecle où ils vivoient. Indépendamment de cet avantage , j'ai goûté le plaisir de lire délicieusement sur les bords de l'Hebre , dans les Géorgiques de Virgile , le bel Epifode d'Orphée & d'Eurydice. Vous auriez eu , Monsieur , comme moi , la satisfaction de vérifier en passant ce que Diodore de Sicile dit (*liv. 4.*) d'Aristée , pere du fameux Actéon : « qu'étant monté sur le sommet » du mont Hœmus , il disparut tout-à-coup aux » yeux des Barbares & des Grecs , qui le pri- » rent pour un Dieu ». Vous auriez reconnu que l'Historien , plus éclairé que les Barbares ou les Grecs même de ce tems-là , auroit dû ajoûter , que cette haute montagne étant toujours couverte à sa cime d'un brouillard épais , il n'étoit pas étonnant que ce nuage eût envelopé

& dérobé aux yeux des spectateurs Aristée.

Je reviens à mes observations & à mes notes, que je me propose de vous communiquer à mesure que mes occupations me le permettront. Je vous exposerai les traits de ressemblance que j'ai trouvés entre les anciens Grecs & les modernes dans un grand nombre d'usages que ceux-ci ont fidelement conservés. Je ne rapporterai pas, sur les monumens qui nous restent, ce que d'autres ont dit avant moi ; mais je parlerai d'une Inscription que je n'aurai trouvée dans aucune autre relation, & qui, par conséquent, aura échappé à ceux qui m'ont précédé. Je ne ferai mention des Turcs, qui vous sont connus, que relativement aux anciens usages qu'ils ont adoptés. Je suivrai les Grecs de préférence, & j'ajoute, par inclination. En allant à Smyrne, j'ai déjà rendu à Phocée l'hommage que tout Marseillois doit aux fondateurs de sa Patrie. C'est à ma priere que M. le Comte Desalleurs, alors Ambassadeur à la Porte, avoit accordé une patente de Consul à un Papas Phocéén qui, pendant la guerre avec les Anglois, avoit rendu les plus grands services aux Capitaines Marseillois, qu'il appelloit *ses freres*, en les avertissant des dangers qu'ils avoient à craindre des Corsaires, & leur don-

nant tous les secours qu'il pouvoit. Les Marseillois, en passant devant Foglieri, [a] peuvent-ils voir avec indifférence *il paterno nido*, sans desirer de s'y arrêter, & de voir le berceau, c'est-à-dire, la barque de Pêcheurs d'où ils sont fortis ?

Je suis, &c.

[a] Il ne faut pas confondre *Foglieri* ou *Fokia nova*, avec *Fokia Vecchia*, qui est proprement l'ancienne Phocéé, fondatrice de Marseille. Foglieri est un établissement des Génois à quatre ou cinq lieues au Sud de l'ancienne Phocéé. *Histoir. Ottom. du P. Cantimir. Tom. II. p. 190.*





D E U X I E M E L E T T R E .

MONSIEUR,

AVANT de vous parler des Grecs, je dois vous dire un mot des Turcs, des Arméniens & des Juifs, pour vous faire connoître le caractère, les mœurs & les occupations qui les distinguent les uns des autres, en les envisageant sous les rapports qu'ils ont avec les Négocians étrangers qui viennent s'établir à Constantinople. C'est un extrait de mes Mémoires sur le Commerce du Levant que je vous présente, & qui doit précéder les recherches dont j'ai à vous entretenir. Je pourrai, d'ailleurs, avoir occasion de vous parler quelquefois de ces différentes Nations, qui forment le peuple nombreux de la Capitale de l'Empire Turc, & vous les reconnoîtrez aisément d'après l'esquisse que j'en vais tracer. Souvenez-vous que c'est un Négociant qui écrit, qui donne ses premiers momens à ses affaires ou à ses devoirs, & qui lit ensuite, pour se délasser, Pausanias, Homere & Virgile. Du tems d'Horace, le plaisir de se transporter en

esprit dans l'antiquité , par la lecture, *Veterum libris* étoit celui que l'on goûtoit principalement dans le silence & le repos de la campagne , où l'on aimoit à oublier les embarras de la ville , & les soucis d'une vie laborieuse & agitée [1].

Si quelqu'un est à portée d'étudier & de connoître le caractère des Nations , c'est le Négociant qui commerce avec elles , qui voit les hommes dans ces occasions où leur intérêt ne leur permet plus de se déguiser , & qui , s'attachant à découvrir leurs vices , leurs vertus , leurs passions , leurs besoins & même jusqu'à leurs fantaisies , tâche d'en faire son profit , & de les faire servir à sa propre utilité. Constantinople est la Capitale d'un grand Empire , & le lieu le plus propre pour un trafic immense. Le Serrail attire tout l'argent des Provinces , ainsi que les productions & les richesses des pays les plus éloignés. Autour de ce gouffre , où l'or & l'argent vont s'engloutir sans retour , toutes les Nations du monde s'assemblent , se réunissent , s'exercent à l'envi & se disputent , par une utile concurrence , le prix de l'industrie & des talens.

[1] *Ducere sollicita jucunda oblivia vita.*

Un peuple nombreux, mais ignorant & avide de nouveautés, regarde avec étonnement les biens & les superfluités que nos ouvriers lui fournissent; bientôt le goût & l'habitude en font pour lui des besoins, & offrent au Commerce la plus grande consommation.

Le Négociant François, à Constantinople, a journellement affaire à des Turcs, à des Grecs, à des Arméniens, & à des Juifs; il trouve d'ordinaire le Turc peu traitable, toujours avide, & quelquefois esclave de sa parole; le Grec délié, fin & fourbe; le Juif intrigant & sans foi; l'Arménien lourd, avare & grossier. Ces Nations sont encore distinguées par les mœurs, les manières, le langage, les coutumes, & même par les habillements. On trouve aussi parmi elles les vertus & les talents qui sont de tous les pays.

Elles ont toutes leurs loix & leur justice particulières (1). Le Turc est jugé par le Cadi, ou au Divan du Grand-Visir: les Grecs & les Ar-

(1) Il est encore plus vrai de dire que les Turcs, les Grecs, les Arméniens & les Juifs sont tous également soumis à la justice des Cadis; mais les trois dernières Nations s'en rapportent communément, par manière d'arbitrage, à la décision des Chefs de leurs Rites, qui les contiennent par la menace & le frein de l'excommunication.

méniens font scrupuleusement fomis à leurs Patriarches, qui prononcent aifément l'effrayante excommunication que l'on follicite, & que l'on obtient contre un débiteur de mauvaife foi. Le Juif plaide fa caufe devant le Rabin, dont la Sentence eft fans appel.

Les Arméniens forment la nation la plus nombreufe, la plus riche & la plus fage : gens laborieux, infatigables, robuftes, vivant de peu & durement, ils exercent tous les métiers pénibles. Accoutumés à vivre dans l'intérieur des Provinces, ils aiment les chevaux, & les connoiffent parfaitement ; ils font marchands & voyageurs ; ils compofent prefque toutes les caravanes, & font la plus grande partie du commerce de la Perfe & des Indes. La plupart des *Sarrafs* ou Changeurs, font Arméniens ; de-là viennent leurs grandes richesses. Les Sarrafs prennent un droit modique pour vifiter la monnoie qu'on ne reçoit que de leurs mains ; mais ils gagnent confidérablement fur les efpeces qu'ils achètent à vil prix, lorsqu'elles font décriées, & ils les font paffer enfuite dans les paiemens qu'ils font pour les Grands, auxquels ils prêtent, au plus haut change, qui eft de 24 à 30 pour cent. Un Turc riche obligé de

donner une somme à la Porte pour payer une charge qu'on le force d'accepter, affecte d'emprunter à un change onéreux pour paroître mal à son aise, & ne pas faire montre d'un bien accumulé en secret, dont la connoissance serviroit au Gouvernement de prétexte pour l'en dépouiller.

Ainsi Racine, dans *Bajazet*, a raison de dire :

Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage ;
 A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
 Leur dépouille est un bien qu'ils doivent recueillir,
 Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir (1).

Les Grecs, autrefois maîtres de la mer, & jaloux de cette possession, ne l'ont pas abandonnée ; ils ont continué la navigation & la pêche. Ils n'ont pas pour concurrens les Juifs, qui, quoique répandus par-tout, sont peu propres à un métier hasardeux ; ni les Arméniens, qui n'ont pas habité les bords de la mer. Ainsi l'Arménien, agreste & prudent, fait le trafic intérieur d'une Province à l'autre, & ne connoît rien au-delà ; le Grec plus instruit, plus délié & poli par le commerce maritime, fait celui d'une Isle à l'autre, & des Isles avec la

(1) Act. 1. Sc. 1.

Capitale de l'Etat. Le Turc, maître du Pays, commerce peu (1), ne fait point de spéculation, & ne veut rien perdre : le riche accumule par l'ambition de s'élever ; le pauvre obéit & travaille. Le Juif souple & actif se mêle & s'incorpore dans ces trois Nations, sans se confondre avec elles, les sert également, en est le lien, & n'en fait, pour ainsi dire, qu'un tout sur lequel il vit ; il se soutient, & se perpétue autant par son industrie que par sa fécondité.

On fait que les Génois ont ouvert les premiers le Commerce du Levant, & celui de la mer Noire, où ils avoient des établissemens considérables. Les Génois ayant perdu *Cassu* & tout ce qu'ils possédoient par les révolutions dont l'histoire est connue, les Vénitiens & les Hollandois, dans leur différens traités avec la Porte (2), avoient obtenu la liberté de la na-

(1) Les Turcs se sont pourtant approprié quelques branches de commerce à Constantinople, telles que l'épicerie, la fabrique des armes de toute espece, des ouvrages en cuir & en cuivre, le commerce des bonnets qu'ils portent, dont le débit est pour eux une capitation, &c. Ils ont aussi des vaisseaux marchands qu'ils commandent eux-mêmes & qui font les voyages d'Alexandrie.

(2) Articles 58 & 59 des Capitulations Hollandoises.

vigation de la mer Noire. Mais soit qu'ils aient été traversés par des concurrens, ou par les grands Douaniers, qu'ils n'ont pas su mettre dans leurs intérêts, ils n'ont jamais pu jouir de ce privilège ; & il paroît que les uns & les autres ne pensent plus à le solliciter. Les Turcs, plus avisés, plus intéressés même qu'ils ne l'étoient autrefois, n'accordent pas aisément ce qu'ils ont une fois refusé. Le besoin seul peut leur arracher ce que la raison ne sauroit obtenir ; & comme les usages ont chez eux la force des loix, & même encore plus de force, ils se déterminent plutôt à porter une nouvelle loi, qu'à changer un ancien usage.

Le Commerce de la mer Noire est donc réservé aux gens du pays, ou aux sujets du Grand-Seigneur. Ce sont des Arméniens, des Grecs & des Juifs qui le font ; les Turcs s'y intéressent aussi quelquefois (1), & ils pourroient, avec des capitaux plus considérables qu'ils possèdent, le faire plus avantageusement que les autres. Mais les Turcs, comme je l'ai déjà dit, ne feront jamais des négociants riches & nom-

(1) Les Janissaires font aujourd'hui un peu de commerce sur la mer Noire.

breux , parce qu'ils font esclaves du despotisme ; or les esclaves ne cherchent pas à enrichir le pays , ni à faire circuler leurs fonds , mais à s'enrichir eux - mêmes pour jouir en accumulant. Aussi les Négocians riches parmi les Turcs n'osent-ils pas faire montre du bien qu'ils possèdent , & cachent-ils leur opulence avec soin , même en Egypte , où ils sont plus libres , ou moins exposés.

M. Remusat , ancien Négociant , qui a résidé à Constantinople , m'a raconté un trait remarquable d'un riche Négociant Turc , nommé Méhémet Effendi , qui faisoit le pauvre dans la crainte d'être employé par le Gouvernement. Ce Négociant faisoit , avec ses propres vaisseaux , le commerce d'Alexandrie & de la mer Noire. Il devoit à M. Remusat une somme considérable ; mais le terme du paiement n'étoit pas échu , lorsqu'il fut attaqué de la peste. Il fit aussitôt appeller son créancier , qui , étant informé de sa maladie , n'osoit pas l'aller voir , & se contenta de lui envoyer son Courtier Juif. Le Turc , qui étoit mourant , dit au Juif : *Voilà l'argent que je dois à ton maître ; je n'ai pas voulu en mourant le laisser dans la peine ; mais dis-lui que le terme du paiement n'est venu , que parce que ma fin approche.*

Les Grecs font fins , inconstans , glorieux & souvent prodigues par ostentation : quelques-uns font commerçans , & font des entreprises hardies. Les principaux d'entr'eux font *Capi Kiaya* , ou chargés à la Porte des affaires de leurs Princes de Valachie & de Moldavie. Les Grecs forment un corps de Drapiers acheteurs, un autre de Vendeurs d'étoffes , & un troisième de Marchands de pelleteries , qu'ils vont eux-mêmes acheter en Russie.

Les Juifs , plus répandus , plus pauvres , mais plus unis entr'eux que tous les autres , négocians , ouvriers , voyageurs , courtiers , agio-teurs , exercent tous les arts & tous les métiers , ont tous les talens comme tous les vices , ne connoissent que leurs propres loix , & font toujours prêts à violer toutes les autres. Ingénieux , adroits , grands calculateurs ; aussi vains & magnifiques dans leurs maisons , que rampans & méprisés dans toutes celles où ils s'introduisent , & où ils font appellés ; propres à toutes les affaires , souvent dangereux , & presque toujours nécessaires par leur activité & leur industrie : ils font les agens de toutes les Nations commerçantes rassemblées dans cette Capitale , & toutes les Nations , même celles

du pays , sont devenues leurs tributaires. Il faut avouer aussi qu'on a vu parmi eux des hommes de génie , qui ont été les oracles de leur Nation , & d'une probité rare : les noms de *Son-zino* , de *Kamki* , d'*Angel* , de *Fonseca* , de *Zonana* & de *Kodara* , seront toujours chez eux en vénération.

Les Juifs communément ne travaillent pendant toute la semaine , que pour le jour du Sabbat ; & le fruit du travail de l'année est principalement destiné à payer les dépenses qu'ils font pendant leurs fêtes , qui durent plusieurs jours , & qui reviennent assez souvent. La nécessité de travailler , non pour vivre , mais pour dépenser , les appauvrit & les rend quelquefois encore plus frippons qu'ils ne sont industrieux.

Les Francs prêtent aux Arméniens & aux Juifs ; ils vendent aux Turcs , aux Grecs & aux Juifs par l'entremise de ces derniers.

Les Turcs puissans & en place , sont dangereux ; ils ne connoissent pour loi qu'une volonté despotique ; ils ont ce qu'on appelle une *avanie* toujours prête , pour se libérer de ce qu'ils doivent à un particulier. Ce n'est donc pas au particulier , mais au corps national à traiter & à stipuler avec eux , quand une nécessité absolue l'exige.

Les Turcs, marchands & acheteurs, font également à craindre ; ils exigent les mêmes précautions & les mêmes ménagemens : on ne fauroit observer trop de formalités en consultant leurs loix & leurs ufages , quand il s'agit de contracter un engagement avec eux.

Il faut nécessairement connoître les Turcs , pour les ménager & se précautionner contre eux ; les Juifs , pour s'en servir au besoin ; les Grecs , pour leur vendre avec avantage & les rendre dépendans ; les Arméniens , pour démêler , à travers l'uniforme de la Nation , la solidité de ceux qui méritent une confiance bien placée. Il faut avoir l'œil sur tous , parce que tous se réunissent , & font , pour ainsi dire , cause commune contre la Nation supérieure qui vient commercer avec eux.

Je suis , &c.



TROISIEME LETTRE.

J'ÉTOIS, Monsieur, ces jours passés en Asie, & je m'étois assis au haut de la montagne du Géant, qui est à l'entrée de la mer Noire. Je découvrois dans le plus beau jour un pays immense; & pour me consoler de ce qu'on n'y trouve plus les monumens, ni les villes florissantes qu'on y voyoit autrefois, je répétois ce que disoit un ancien Voyageur, qui parcourut toute la Grece dans le deuxieme siecle (1): « La » fortune se joue sans cesse des choses d'ici-bas, » rien ne lui résiste. Que reste-t-il de Mycenes, » qui, du tems de la guerre de Troye, com- » mandoit à toute la Grece; de Thebes en » Béotie, qui se faisoit craindre & respecter de » tous les Grecs? Thebes en Egypte, Orcho- » mene dans le pays des Myniens, Délos qui » s'est vue si florissante par son commerce, que » sont-elles devenues » ?

Après tant de révolutions dont l'Histoire vous est connue, des Conquérens barbares ont achevé

(1) Pausanias, qui vivoit sous Antonin le Philosophe, l. 2.

de détruire ce que le tems avoit épargné, & des Curieux avides ont enlevé tout ce qu'ils ont pu emporter. Il ne faut donc plus chercher les chef-d'œuvres des anciens Artistes dans la Grece; les hommes les plus éclairés l'ont même abandonnée pour porter en Italie les Lettres & les Sciences que les Médicis appelloient de toutes parts. Les Grecs ne conservent plus que le triste souvenir de ce qu'ils ont été, & des traits auxquels on ne peut les méconnoître. Dans les isles de l'Archipel, c'est un vil peuple livré à la misere, à l'ignorance & à la servitude; dans les villes, ce sont des esclaves riches & orgueilleux. A Athenes, un Papas ignorant harangue encore ce peuple, qui a eu des Eschines & des Demosthenes pour Orateurs : *tristes reliquiæ Danaïum.*

Cette nation dégradée tomba dans le mépris & l'avilissement sous les derniers Empereurs. Au siège de Constantinople, attaquée par les François, on est indigné de voir la lâcheté des Grecs, qui, joints aux Vénitiens pour combattre les Génois sur le Bosphore, reculent honteusement. Leurs plus grands & leurs derniers efforts, pour conserver leur liberté, ont été ceux des Candiots, qui auroient dû laisser les

Vénitiens par leurs fréquentes révoltes & par le sang qu'ils ont répandu pour secouer le joug de la République. Ce Peuple enfin , soumis aux Turcs , s'est accoutumé à porter le poids de ses chaînes. Il conserve une ombre de liberté, en nous rappelant qu'anciennement les Grecs en sentoient moins la perte , dès qu'on leur laissoit leurs usages , leurs danses & leurs fêtes. Mais ce peuple , toujours intéressant , mérite encore notre attention ; & si je m'attache à démêler le caractere national qu'il a conservé , c'est qu'on ne voit pas pour la première fois des enfans dont les peres nous font connus , sans chercher d'abord sur leur visage les traits de ressemblance qui peuvent les faire reconnoître.

M. Spon (1) a observé que les vertus des Grecs sont la frugalité , la chasteté , l'amour du travail , la patience dans les persécutions ; mais que l'irréligion , l'avarice , la vanité , le mensonge & l'emportement sont leurs défauts essentiels.

Pour moi , j'ai trouvé les Grecs tels que nous les peignent leurs Historiens , & Thucydide sur-

(1) Tom. II. p. 356.

tout , artificieux , vains , souples , inconstans ; avides de gain , amateurs de la nouveauté , peu scrupuleux sur les sermens , &c. J'ai vu parmi eux de bons Pilotes , des Marchands , des Voyageurs & des Anacréons modernes , dont on répète les chansons : mais ce Peuple est généralement abattu sous le joug qui l'accable. Un Pacha , dans les Provinces de la Grece , représente un Préteur Romain envoyé chez des tributaires. Les Grecs donnent aujourd'hui des Princes à la Valachie & à la Moldavie ; mais comme ils sont nommés par le Grand-Seigneur , ce sont les mêmes passions , les mêmes brigues & les mêmes divisions domestiques qui les élèvent & les déplacent successivement. Les Turcs profitent de ces dissensions , comme les Romains en profitoient autrefois.

Vous trouvez déjà sans doute , Monsieur , dans les Grecs modernes , beaucoup de conformité avec les anciens , comme dans ces statues mutilées , qui subsistent encore : on admire des attitudes , des draperies , des contours qui rappellent le bel âge des Arts ; mais pourrez-vous croire qu'il y ait encore dans cette Nation , non-seulement des Poètes , mais même des Philosophes & des Sages ? Le caractère & les mœurs de

ces derniers contrastent parfaitement avec la vanité de ceux qui commandent aux autres, & qui, fiers de leur crédit ou de leur opulence se vengent sur leurs égaux de l'humiliante bassesse avec laquelle ils sont souvent obligés de ramper devant un Officier Turc qui les méprise. Il ne faut plus chercher, parmi des esclaves, ce peuple-roi des beaux tems de la Grece ; mais les hommes sont toujours les mêmes, & ils ont fidelement conservé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui les ont soumis. M. Spon cherchoit Delphes au milieu de Delphes. Il n'en reste plus en effet de traces ; mais on y retrouve les Grecs, en les examinant de près. On est même tenté de pardonner aux Turcs leurs dévastations, en se souvenant qu'un Général Romain (Sylla) détruisit le premier le fameux Lycée, & qu'il fit couper les beaux arbres qui faisoient l'ornement de l'Académie. César, au contraire, tout piqué qu'il étoit contre les Athéniens, qui avoient embrassé le parti de Pompée, après la bataille de Pharsale, *pardonna aux vivants en faveur des morts*. Rome, en condamnant les Grecs à la servitude, à la basse adulation & au mépris, les préparoit à porter un joug plus honteux, qui a consommé leur avilissement.

Cependant il ne faut pas croire que les Grecs ne fassent encore quelquefois quelque retour sur eux-mêmes, & qu'ils n'aient des momens où ils déploient leur ancienne vivacité. Cet amour de la liberté dont ils furent autrefois si jaloux, semble de tems en tems se rallumer, en jetant quelques étincelles. M. Spon (1) nous en a conservé un trait qui mérite de trouver ici sa place. Les Athéniens, dit-il, s'étoient soulevés contre le Gouverneur Turc, & contre d'autres gens en place qui les vexoient. Il étoit question d'un nouvel impôt qu'on vouloit établir sur leurs marchandises. Ils avoient affaire à forte partie; mais l'Arrêt de la Porte, qu'on attendoit, leur donna gain de cause. M. Spon les entendant raisonner sur l'affaire qui les occupoit, ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il étoit étonné de la hardiesse avec laquelle ils avoient attaqué les plus puissants de la ville. Voici leur réponse.

« Nous convenons que nous avons été tou-
 » jours un peu brouillons; mais vous savez que
 » nous n'avons jamais pu souffrir ceux qui pre-
 » noient de l'autorité sur nous, & que nous

(1) Tom. II. p. 135.

» avons condamné au bannissement nos meil-
 » leurs têtes. L'air du pays porte cela ; &
 » c'est une partie de l'héritage de nos Peres ,
 » que l'amour de la liberté. Nous en viendrons
 » à bout , nous en dût-il coûter à chacun la
 » moitié de notre bien ».

Ce trait confirme suffisamment la conformité du caractère des Grecs modernes avec celui des anciens On trouve encore parmi eux , ainsi que dans tout le Levant , le même attachement pour leurs anciens usages.

» Si avec cette foiblesse d'organes , dit M. de
 » Montesquieu , qui fait recevoir aux Peuples
 » d'Orient les impressions du monde les plus
 » fortes , vous joignez une certaine paresse
 » dans l'esprit naturellement liée avec celle du
 » corps (1) , qui fait que cet esprit ne soit capa-
 » ble d'aucune action , d'aucun effort , d'aucune
 » contention , vous comprendrez que l'âme qui
 » a une fois reçu ces impressions , ne peut plus
 » en changer. C'est ce qui fait que les loix ,
 » les mœurs & les manieres , même celles
 » qui paroissent indifférentes , comme la façon

(1) Espr. des Loix, liv. 14. chap. 4.

» de se vêtir, sont aujourd'hui en Orient com-
 » me elles étoient il y a mille ans.

Ce ne sont point apparemment les Grecs qu'avoit en vue M. de Montesquieu, dans le portrait qu'il fait des Orientaux qui ont conservé les anciens usages. On ne peut du moins leur imputer cette paresse d'esprit qui rend incapable d'aucune action, d'aucun effort. M. de Fontenelle, *Traité des Oracles*, croit au contraire que les Grecs avoient tant d'esprit, que leur raison en souffroit un peu.

S'ils ont conservé leur caractère, leur habillement, leurs coutumes, &c. c'est qu'ils ont regardé leurs usages comme la seule propriété qui leur restoit; c'est encore par l'opinion qu'ils en devoient avoir. Hérodote en rend cette raison : » Si l'on donnoit, dit-il, aux hommes la
 » liberté de choisir les coutumes qui leur paroî-
 » troient les meilleures, il ne faut pas douter
 » qu'après les avoir bien examinées, ils ne choi-
 » sissent celles de leur pays; il faut donc croire
 » que celui qui les méprise est un insensé (1) (2).

(1) Hérod. l. 2.

(2) On voit encore les femmes de Chio gênées par l'habillement le plus incommode, & le plus indécent. Elles n'ont pu

Quelle différence entre les Grecs & nous ! Ils font tout ce que faisoient leurs peres , tandis que nous ne cherchons , dans nos usages , nos modes , nos coutumes , & nos mœurs même , qu'à nous éloigner de ce que nos peres ont fait , & à former un parfait contraste avec eux. Nous avons même insensiblement altéré & affoibli l'idée du respect que nous devons & à la vieillesse , & à ceux qui nous ont donné le jour. Je vous ferai voir dans la suite que les Grecs , tout vicieux qu'ils font , ne nous ressemblent pas en ce point.

Pour peu qu'on observe tout ce qu'on voit au Levant , on trouve à chaque pas , & on aime à pratiquer un ancien usage. On n'est pas à la suite d'une caravane , sans se souvenir que depuis celles des marchands Ismaélites & Madianites , a qui Joseph fut vendu par ses freres , les caravanes subsistent avec le même ordre , avec un chef qui les conduit , & font tout le commerce intérieur (1). On ne voit pas les Turcs

se résoudre à renoncer à l'ancien usage , ni à allonger leurs jupes qui ne leur vont que jusqu'aux genoux.

(1) Le même danger subsiste aussi toujours , & le peu de sûreté qu'il y a par-tout , exige que les Voyageurs se réunissent pour se mettre à couvert des insultes au moins par leur nom-

& les Arabes voyager en portant leurs tentes & tout ce qui leur est nécessaire , sans se rappeler que le plus ancien des Patriarches , dans les plus beaux jours de l'enfance du monde , ne voyageoit pas autrement.

Pour revenir à nos Grecs , on observe encore parmi eux le caractère particulier & distinctif des divers Peuples. Ceux qui habitent le bord de la mer ou les isles , sont plus déliés que ceux qui habitent dans l'intérieur des terres : à quoi leur commerce avec les étrangers contribue beaucoup. Ainsi les Arcadiens , au rapport d'Homere (1) , n'étoient pas gens de mer. Cicéron distinguoit ceux qui respiroient l'air épais de Thèbes (2) , & l'air pur & subtil (3) d'Athènes. Les Mégariens , voisins de cette ville , étoient si peu estimés , qu'un ancien oracle (qui leur étoit souvent cité) , en comptant les Peuples de la Grece , disoit que les Mégariens ne valaient pas la peine d'être comptés. Aujourd'hui

bre : car on ne fait pas sans nécessité le commerce par caravane , puisqu'il est gênant , incommode & dispendieux.

(1) Iliad, l. 2.

(2) Lib. de fato.

(3) Voyez le discours de M. Hume , Ecoffois , sur le caractère des Nations , imprimé dans le Mercure de Janvier 1756.

les Grecs de Chio , de Nicée , de Sparte , & d'Athènes font des Grecs bien différens.

Après ces premières observations , après ce coup d'œil jeté du haut de ma montagne sur le spectacle de la Grece moderne , je vous conduirai , Monsieur dans ma première Lettre chez les Grecs , & à mesure que nous avancerons , vous reconnoîtrez que , si la recherche des monumens & des inscriptions satisfait la curiosité , l'étude des hommes , & la connoissance de leurs usages , ne sont pas moins intéressantes , ni moins utiles.

Je suis , &c.





QUATRIEME LETTRE.

*Maisons , appartemens , lampes , sofas , brâsiers ,
femmes chez elles , broderies.*

LES maisons des Grecs ne sont pas, Monsieur, à beaucoup près aussi élevées que les nôtres; elles n'ont ordinairement qu'un étage. Ainsi avec l'étendue qu'occupent les jardins, une ville Grecque est bien plutôt bâtie, & tient infiniment plus d'espace qu'aucune des nôtres. Vous pouvez sur cela vous former une idée des cent fameuses villes de l'Isle de Crète (1).

Les femmes Grecques d'aujourd'hui sont assiduellement renfermées dans leurs maisons; elles ne se montrent guere plus que ne se montraient les anciennes; les filles sortent rarement, & ne vont à l'Eglise que quand elles sont mariées.

« Quel est le Romain, dit un Historien (2),
en parlant des diverses coutumes des Peuples,
» qui auroit honte de mener sa femme dans un
» festin? Quelle est chez eux la femme qui n'a

(1) *Centum tetigit potentem oppidis Creten.* Horat.

(2) *Cornel. Nepos, cap. 1.*

» pas dans la maison la place la plus distin-
 » guée , & qui ne va pas aux assemblées pu-
 » bliques ? Tout est bien différent en Grece :
 » une femme ne sort de chez elle qu'avec sa
 » famille ; elle se tient dans le lieu le plus re-
 » culé de la maison , appelé *Gynaconitis* , &
 » l'entrée n'en est permise qu'à ses parens les
 » plus proches ».

Les maisons Grecques sont divisées en deux parties par une grande salle qui occupe le centre & toute la largeur. C'est dans cette salle qu'on donne les fêtes , & que se font toutes les cérémonies qui exigent un grand espace. Tel est le divan des Turcs , la galerie des Italiens , le salon de compagnie des François , &c. D'un côté sont les appartemens des hommes , leurs chambres à coucher & les salles à manger : l'autre est destinée aux appartemens des femmes & forme le *Gynakéon*. On trouve au rez-de-chaussée les cuisines , les remises , les écuries , &c. Les domestiques de notre sexe sont logés dans des entresols.

Vitruve (1), en parlant de la construction des maisons Grecques , dit la même chose : « On

(1) *Liv. 6. Cap. 10.*

» y voit , dit-il , de grandes falles , où les fem-
 » mes travaillent avec leurs ouvrieres. A côté
 » dans des galeries , font les falles à manger ,
 » & les chambres à coucher. La partie inté-
 » rieure de la maison s'appelle *Gynæconitis*. Les
 » hommes ont leurs appartemens séparés qui
 » sont nommés *Andronitis* (1) ». On voit exac-
 tement aujourd'hui dans les maisons Grecques
 la même distribution à laquelle les Turcs , non
 moins jaloux de leurs femmes , se sont confor-
 més.

Vous trouverez toujours chez les Grecs ,
 dans la chambre à coucher , une lampe qui
 brûle toute la nuit. Chez les personnes aisées ,
 c'est un ancien usage ; parmi le Peuple , c'est
 dévotion : car la lampe est ordinairement placée
 devant une image. Cet usage me rappelle un
 évènement tragique , occasionné par une Lampe
 de nuit.

Paufanias , Général des Lacédémoniens qui
 commandoit à la bataille de Platée , étant chef
 de l'armée navale des alliés sur l'Hellespont ,
 devint amoureux d'une jeune Byzantine. Ceux
 qui avoient ordre de l'introduire dans sa cham-

(1) Voyez l'Odyssée , L. 17. V. 358.

bre y étant entrés vers le commencement de la nuit, le trouverent endormi. Cléonice (c'étoit le nom de la jeune personne) en approchant de son lit, renversa par étourderie la lampe (1) qui étoit allumée. A ce bruit Pausanias se réveille en sursaut; & comme il étoit dans des agitations continuelles à cause du dessein qu'il avoit formé de trahir sa patrie, se croyant découvert, il se leve, prend son épée, en frappe sa maitresse, & la jette morte à ses pieds (2).

On avoit anciennement, pour s'asseoir, dans les appartements, & sur-tout dans les salles, des chaises dont la forme nous est connue; mais dans les chambres il y avoit de petits lits qui tenoient lieu des sofas que nous y avons substitués (3). Je ne puis expliquer que par-là ce passage de Plutarque dans la vie de Pyrrhus.

» Néoptoleme, son concurrent pour la Cou-

(1) *Ærea lampas,*

(2) Paus. T. I. pag. 293. trad. de l'Abbé Gédoyne.

(3) On donnoit aux personnes distinguées des sièges avec un marchepié, & aux personnes ordinaires des sièges sans marchepié. Télémaque, Odyf. L. I. donne à Minerve un de ces sièges distingués appellés *θρόνος*, thrône, & prend pour lui un siège inférieur appellé *κλισμὸς*, *sella recubitoria*, à *κλίνω*, *recumbo*.

» ronne , tramoit une trahison contre lui. Un
 » foir étant allé faire collation chez Cadmie , sa
 » sœur , il en lâcha quelques mots , croyant
 » n'être entendu de personne ; car il n'y avoit
 » dans la chambre que Phénarete , femme de
 » Samon , Intendant des troupeaux de Néop-
 » toleme. Cette Phenarete étoit couchée sur
 » un petit lit le visage tourné contre la mu-
 » raille , & faisoit semblant de dormir (1) ».
 Or ce petit lit ne pouvoit être qu'un sofa res-
 semblant à ceux que nous voyons chez les
 Grecs. Il y avoit aussi des sièges dans le vesti-
 bule de la maison. Apollodore dit dans Athenée :
 « Vous entrez , le chien vous caresse , & vous
 » offre une chaise , sans qu'on l'ordonne (2) ».
 Une pierre gravée du cabinet de *Stoch* (3) re-
 présente une femme étendue ou à demi cou-
 chée sur une espece de canapé , & tenant de
 la main droite une caraffe : ce canapé est le
 sofa.

Plutarque dit ailleurs que , quand Dion fut
 assassiné , il étoit dans une chambre basse où il

(1) Plutarq. vie de Pyrrhus.

(2) *J. Lucer. sacra Gentil.* Thef. Antiq. Gronov. Tom. 7.

(3) Descript. de Winckelm. p. 474.

y avoit plusieurs lits (1). M. Dacier prétend que ces lits étoient ceux de la falle à manger : conjecture fondée sur l'ancien usage de manger couchés sur des lits.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres ; ils ne font que jeter des matelats sur les sofas , pour être couchés plus mollement.

Tels sont les lits pour une personne seule : mais pour les personnes mariées , ils étendent un tapis sur l'estrade du Sofa , ensuite les matelats sur lesquels on met le linceul ou drap de dessous , & enfin la couverture à laquelle est cousu le drap supérieur.

Les lits des Héros d'Homere étoient dressés à-peu-près de même. On étendoit sur le plancher des peaux avec tout leur poil ; sur ces peaux des étoffes de pourpre ; sur ces étoffes des tapis qui servoient de linceuls , & sur ces tapis des couvertures de laine , *χλαῖνα* (2).

(1) Plutarq. vie de Dion.

(2) Les lits dont se servoient les anciens pour la table étoient ordinairement à trois places , mais on les multiplioit suivant le nombre des convives. Plutarque parle de falles de trente lits & de plus grandes encore ; tellement qu'on ne peut assimiler cette sorte de lit au sofa. Plutarque parle toujours des lits & des tables au pluriel , ce qui fait voir qu'ils étoient

Les Athéniens , dit le même Auteur , firent le procès à Timagoras , leur Ambassadeur auprès d'Artaxerxès , Roi de Perse , & le condamnerent à mort , avec justice , s'ils le firent mourir pour la quantité de présents qu'il avoit reçus ; car il n'accepta pas seulement de l'or & de l'argent , mais il prit encore un lit magnifique , & des Esclaves pour le faire : (1) *les Grecs n'étant pas assez adroits pour cet art-là*. Vous n'aurez pas de peine à croire qu'ils n'y ont pas fait de grands progrès.

Il n'y a point de cheminées dans les chambres des maisons Grecques ; on ne se fert que d'un brasier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer , ou pour ceux qui veulent s'en approcher. Cet usage est très-ancien dans tout l'Orient ; les Romains n'en avoient pas d'autre , & les Turcs l'ont conservé. On appelloit (2) *λαμπτήρ* , dit Hésychius , cité par Madame Dacier , un brasier qu'on mettoit au milieu des chambres , & sur lequel on faisoit brûler du bois sec pour se chauffer , & du bois résineux pour éclairer. Ce bra-

toujours en raison du nombre des convives. *Quest. Rom. V.*

(1) Rem. sur le Liv. 18. de l'Odyssée , T. 3. p. 503.

(2) Plut. vie de Pelopidas.

fier étoit porté comme aujourd'hui sur un trépied ; les lampes ne font venues que longtemps après.

Pour garantir le visage de l'incommodité & de l'ardeur du brasier , souvent dangereux , on a imaginé le *Tendour* : c'est une table carrée sous laquelle le feu est placé. Cette table est couverte d'un tapis qui de tout côté tombe jusqu'à terre , & d'un autre en soie plus ou moins riche qui pare le *Tendour* , autour duquel on s'assied sur le sofa ou sur des carreaux. On peut mettre à la fois les pieds & les mains sous la couverture qui , enveloppant le brasier de toute part , entretient une chaleur douce & durable. Le *Tendour* est principalement à l'usage des femmes (1) , qui pendant l'hiver y passent presque toute la journée à broder ou à recevoir les visites de leurs amies.

Les Grecques modernes ressemblent aux anciennes , à bien des égards. Dans la comédie des *Haranguisfes* , Praxagore (2) fait leur por-

(1) Les femmes, Turques, voyant une Ambassadrice de France (Mad. la Comtesse Defalleurs) qui marchoit avec un très-grand panier , se disoient avec étonnement l'une à l'autre : *Voyez cette Ambassadrice qui porte son Tendour avec elle.*

(2) Th. des Grecs du P. Brunoy, Tom. 6. pag. 180.

trait en plaidant pour elles : « Elles lavent ,
dit-il , » la laine dans de l'eau chaude à la ma-
» niere antique, & l'on ne voit pas qu'elles soient
» intrigantes. Elles boivent & maltraitent leurs
» maris , comme autrefois : c'est tout comme
» autrefois.

Nous pouvons dire la même chose ; & , pour en citer un exemple , Térence nous offre un tableau naïf de la vie ordinaire des Grecques infulaires. Lisez , dans l'Andrienne , le portrait qu'il fait de la jeune fille d'Andros(1).

» Au commencement , dit-il , elle étoit sage ,
» laborieuse & vivoit d'une maniere dure , ga-
» guant pctitement sa vie à filer , & à broder :
» mais dès qu'il se fut présenté des amans qui
» lui promirent de payer ses faveurs , comme
» l'esprit est naturellement porté à quitter la
» peine pour le plaisir , elle ne put se soutenir
» dans un pas si glissant. Elle se contenta d'a-
» bord d'un ou de deux amans ; mais dans la
» suite elle reçut chez elle tous ceux qui vou-
» lurent y aller ». Il faut avouer cependant que
parmi nos belles infulaires , il y en a beaucoup
dont la sagesse est à l'épreuve de la séduction.

(1) Andr. act. 1. sc. 1.

Ajoûtons ici le beau portrait que le même auteur fait d'une femme Grecque en deuil & en négligé, qui travaille chez elle avec ses esclaves. Que ce portrait est ressemblant à ce que j'ai vu ! Vous savez qu'on peut consulter Térence sur les Grecs avec d'autant plus de sûreté, qu'il n'est que le traducteur de Ménandre, & qu'étant sorti de Rome, avant l'âge de 35 ans, l'opinion commune est qu'il ne quitta sa patrie que pour aller s'instruire à fond des mœurs & des coutumes des Grecs, pour les mieux représenter dans ses pièces.

Le valet rend compte à son maître qui arrive, & qui l'avoit envoyé chez sa maitresse avant d'y aller lui-même.

« C'est en cette occasion, dit-il, ou jamais,
 » que vous pouvez connoître la vie que votre
 » maitresse a menée en votre absence. Quand
 » on surprend une femme, & qu'on arrive
 » chez elle à l'heure qu'elle s'y attend le moins,
 » on doit être persuadé que l'état où on la trouve
 » est une suite de ses occupations ordinaires,
 » qui marquent parfaitement les inclinations
 » des gens. En arrivant, nous l'avons trouvée
 » qui s'occupoit à la broderie avec une grande
 » application. Elle étoit vêtue fort simplement,

» en habit de deuil , fans doute à caufe de la
 » vieille qui étoit morte ; elle étoit fans aucun
 » ornement , comme font celles qui ne s'habil-
 » lent que pour elles ; elle n'avoit rien de
 » tout ce que les femmes employent pour rele-
 » ver leur beauté ; *ses cheveux étoient épars , mal*
 » *rangés , & jettés négligemment autour de fa*
 » *tête*. La vieille lui filoit des laines , & de plus
 » il y avoit une petite fervante fort mal vêtue ,
 » fort négligée , qui travailloit au métier avec
 » Antiphile (1).

Ce feroit traduire mot à mot Térence , que
 de faire aujourd'hui le même tableau d'après
 ce qu'on voit ; c'est le même négligé , la mê-
 me pofition. Il n'y a pas jufqu'à la vieille qui
 file , & à la petite brodeufe mal vêtue qui ne
 s'y trouvent. Il faut étudier & fuivre la nature
 pour la copier ; il faut vivre avec ce Peuple ,
 qui a confervé la fimplicité des mœurs & des

(1) *Texentem telam studiosè ipfam offendimus ,
 Mediocriter veftitam , veſte lugubri ,
 Ejus anùs cauſâ , opinor , quæ erat mortua ;
 Sine auro tùm ornatam , ita uti quæ ornantur ſibi ;
 Nullâ malâ re expolitam muliebri ;
 Capillus paſſus , proluxus , circum caput rejeſtus negligenter.*
 Heautontim. act. 2. ſc. 2.

anciens usages , pour peindre ce bon vieux tems que nous sommes forcés de regretter , comme le siecle d'or tant vanté par les Poëtes.

La broderie est l'occupation des femmes Grecques ; elles sortent peu , & celles qui ont besoin de travailler , pour entretenir leur famille , brodent sans relâche du matin au soir , & font aussi broder leurs filles & leurs esclaves. C'est le tableau de la femme laborieuse peinte d'après nature par Virgile au huitieme livre de l'Enéide (1).

J'ai ce tableau vivant sous mes yeux. La lampe d'une brodeuse , ma voisine , est allumée avant le jour : toutes ses jeunes ouvrieres sont à leur métier de grand matin , & elles égaient le travail par leurs chansons.

Nous devons aux Grecs l'Art de la broderie , qui est très - ancien parmi eux , & qu'ils ont porté au plus haut point de finesse & de perfection. Les Crétois excelloient dans cet Art : aussi

(1) Indè ubi prima quies medio jam noctis abactæ
 Curriculo expulerat somnum , ceu fœmina primùm ,
 Cui tolerare colo vitam tenuique minervâ ,
 Impositum cinerem , & sopitos suscitât ignes ,
 Noctem addens operi , famulasque ad lumina longo
 Exercet penso , castum ut servare cubile
 Conjugis , & possit parvos educere natos.

la jeune Pholoé qu'Enée donna à Sergeste étoit-elle de Crète, & favante dans les ouvrages de Minerve (1).

Dès qu'on parloit des talens d'une jeune esclave, on ne la qualifioit point autrement ; elles travailloient, comme aujourd'hui, avec leurs maitresses.

Agamemnon, disputant la belle Chryféis à Achille, lui dit, dans la chaleur de la dispute :
 » je la préférerois même à la Reine Clitem-
 » nestre : aussi ne lui est-elle inférieure ni en
 » beauté, ni en esprit, ni en adresse pour les
 » beaux ouvrages » (2).

Les femmes les plus distinguées préparoient elles-mêmes leurs laines pour broder, & n'avoient pas chez elles d'autre amusement.

Les Dames Troyennes, pendant le siège de leur ville, prises d'une belle passion de combattre, veulent (3) laisser leurs laines & leurs fuseaux, pour prendre les armes. La sage Théano les arrête & leur dit : *Rentrez, croyez-moi, da:*

(1) *Olli serva datur, operum haud ignara Minerva, Cressa genus, Pholoë. Æneid. l. v.*

(2) *Iliad. l. 1.*

(3) *Quintus Calaber.*

vos maisons, pour reprendre votre broderie & vos ouvrages; fiez-vous aux hommes du soin de repousser les Grecs & de vous défendre.

Homere fait souvent l'éloge des broderies Grecques. (a) Antinoüs, dit-il, fit présent à

(a) Observons toutes fois sur ces passages d'Homere, que le Poëte ne dit pas toujours ce que Madame Dacier & d'autres interpretes lui font dire, & qu'on ne trouve point de mot technique qui désigne expressément la broderie, dans tous les exemples cités pour prouver qu'elle étoit connue du tems d'Homere. La Robe qu'Antinoüs donna à Pénélope étoit de différentes couleurs *ποικίλον, varia*, ce qui ne désigne point précisément un ouvrage fait à l'aiguille. Le voile auquel Helène travailloit, lorsqu'Iris vint la trouver, étoit *μέγαν ἰσὸν δίπλακα*, une grande toile à deux faces, dont elle faisoit le tissu, *ὑφαίνει*. Ce qu'ajoute Homere, *πόλλας δ' ἐνέπασσεν ἀέθλης Τρώων*, &c. *multos autem intexebat (infigebat) labores Trojanorum*, doit s'entendre d'un tissu avec lequel Hélène représentoit les mouvements des Troyens. Ainsi les Ouvriers Napolitains dessinent toutes sortes de figures sur les couvertures de coton qu'ils fabriquent; ils colorient grossièrement ces figures avec des fils de laine de différentes couleurs, qu'ils font passer dans le relief du tissu. Les *Chals* (espèce d'écharpe d'une laine très fine) & les tapis de Perse donnent encore une idée de ce genre d'ouvrages. Homere, dans le vingt-troisième livre de l'Iliade, employe les mêmes termes pour décrire le tissu que travailloit Andromaque lorsqu'elle apprit la mort d'Hector. Il ne se sert jamais du terme de *κενίω*, qui signifie broder, mais de celui de *ὑφαίνα*, faire de la toile un tissu quelconque.

Pénélope d'un manteau dont la broderie étoit très-belle, (1) & les couleurs nuées avec beaucoup d'art & d'intelligence. Ce que le même Poète dit des voiles brodés par Hélène (2) & Andromaque, a donné lieu à la question de favoir si ces broderies étoient nuancées. Quoique l'art ait fait de très-grands progrès, je crois qu'en voyant ce qu'on fait aujourd'hui, on peut conjecturer ce qui s'est fait anciennement. Je ne pense donc pas comme l'auteur de *l'Origine des loix* (3), qu'on eût besoin de patrons coloriés. On traçoit comme aujourd'hui le dessin sur la toile, & la Brodeuse le nuancoit ensuite avec ses laines de diverses couleurs : la nature étoit le grand modèle. La broderie imita d'abord les fleurs les plus simples, celles qui n'ont qu'une ou deux couleurs, & ensuite par degrés celles qui sont plus variées. On a brodé & dessiné des figures, & mélangé les nuances, à mesure que la teinture & l'art se sont perfectionnés. Il est certain que dans la Grece toutes les femmes brodoient, & que les hommes se faisoient honneur de porter l'ouvrage de leurs mains.

(1) Odyss. l. 18.

(2) Iliad. l. 3. v. 124. : l. 22. c. 140.

(3) Tom. II. l. 2. p. 167.

L'Historien d'Alexandre (1) nous apprend que ce Prince ayant reçu de Macédoine quantité d'étoffes, & de riches vestes à la mode du pays, les donna à Syfigambis avec les ouvrières qui les avoient faites. Il lui fit dire en même tems, que, si elle trouvoit ces ouvrages à son gré, elle pouvoit les faire apprendre à ses petites filles, pour les occuper, & en faire des présens. A ces mots, les larmes qui lui tombèrent des yeux, firent assez connoître combien ce présent lui étoit peu agréable, & le compliment injurieux, parce qu'il n'y avoit rien que les femmes de Perse tinssent à plus grand opprobre, que de travailler en laine. Alexandre sachant qu'elle en étoit fâchée, alla sur le champ la voir, & lui dit : « Ma mere, cette étoffe, dont vous me voyez vêtu, n'est pas » seulement un présent de mes sœurs, mais » l'ouvrage de leurs mains ; par-là vous pouvez juger que la mode de notre pays m'a » trompé ». Lisez à ce sujet l'Épithalame où Claudien représente la mere d'Achille occupée à fabriquer elle-même de sa main pour son fils des vêtemens, brochés de pourpre & d'or (2).

(1) Quint. Curt. l. 5.

(2) Non semper clypei metuen 'um gentibus orbem
Dilecto studiosa parens fabricabat Achilli ;

Je remarque en passant une différence bien sensible entre les coutumes des peuples. Après l'enlèvement des Sabines, les Sabins voulurent qu'on mît expressément dans le Traité de paix avec les Romains, que leurs filles ne seroient obligées qu'à filer de la laine. On a vu à Syra, Isle de l'Archipel, une fille qui ne floit que de la soie, parce qu'elle étoit la première du lieu. Les femmes du pays, en la montrant aux étrangers, ne manquoient pas de leur faire observer cette fileuse qui se distinguoit de toutes les autres, & qui auroit cru s'abaisser en filant de la laine comme elles (1).

Entrez dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jaloufies aux fenêtres; & pour tout meuble, un sofa, un coffret garni d'ivoire où sont les soies & les aiguilles, & un métier à broder.

Lemnia nec semper supplex ardentis adibat
 Antra Dei, nato galeam factura comantem.
 Sed placidos etiam cinctus, & mitia pacis
 Ornamenta dabat, bello quibus ille peracto
 Conspicuus Reges inter fulgeret Achivos.

Ipsa manu chlamydes ostro texebat & auro. Claudian. Epithal.

(1) Anciennement à Gortyne dans l'Isle de Crète, on punissoit devant les Magistrats un homme surpris en adultère, en lui mettant sur la tête une couronne de laine, qui désignoit un homme voluptueux & efféminé. *Elie'n hist. div. l. 12. c. 12.*



Foray del.

Laurent Sculp.

EN MACRAMA ET EN FERREGE
Dame allant dans la rue avec ses suivantes



CINQUIEME LETTRE.

*Nourrices , Esclaves , Servantes , Filles retirées ,
Baise - mains , &c.*

ON voit encore aujourd'hui , M. comme anciennement , dans toutes les bonnes maisons des Grecs , la Nourrice du maître , ou de la maitresse , faire partie de la famille. Chez les anciens , une femme qui avoit nourri une jeune personne ne la quittoit plus , même après son mariage ; (1) elle devenoit sa gouvernante , sa confidente , son conseil. (2) C'est ce qui fait que , dans les anciennes Tragédies Grecques , & dans les Latines faites sur le même plan , une Princeffe ne paroît presque jamais sur la Scène sans être accompagnée de sa Nourrice. Chez les Grecs modernes , ainsi que chez les anciens , la Nourrice est le plus

(1) Cet usage est très-ancien dans l'Orient. Quand Rébecca quitta son pays & la maison de son pere , pour aller à Bethsabée épouser Isaac , on lui donna sa Nourrice pour l'accompagner. *Genes.* 24. v. 59.

(2) *Perii , mea Nutrix invoco almam meam Nutricem.* Plaut. Aul. act. 4. Curcul. act. 2.

souvent une esclave qu'on achète à l'approche de l'accouchement. Euriclée, Nourrice d'Ulysse, avoit été achetée dans sa jeunesse par Laerte (1). Quelle idée cependant les Grecs anciens & modernes nous donnent d'une Nourrice ! J'ouvre les *Choëphores* d'Eschile, (act. 3. sc. 3.) Giliffa, Nourrice d'Oreste, est frappée du faux bruit de sa mort, & voici comme sa tendresse s'exprime : c'est la nature même qui parle. « MALHEUREUSE que je suis ! de tous » les maux que j'ai soufferts au service des Atri- » des, voici le plus douloureux pour moi. » Je perds donc mon cher Oreste, cet en- » fant de mes peines, qui du sein de sa mere » passa dans mes bras, & dont les cris ont » si souvent interrompu mon sommeil. Soins » superflus ! Dégoûts inutiles ! car que n'ai-je » pas enduré auprès de lui ? Un enfant au » berceau est une brute qu'il faut former & » nourrir. Enveloppé de ses langes, que la » faim, ou que la soif le presse, il n'annon- » ce pas ses besoins par des paroles. J'ai rem- » pli tous les devoirs d'une Nourrice tendre » & soigneuse. Je croiois élever Oreste pour

(1) Odyss. L. I. v. 431

» son pere. « C'est dans les Poëtes Grecs, autant que dans son propre cœur, que Racine a trouvé ce vers heureux de pur sentiment, qu'il met dans la bouche de la Nourrice de Joas :

» De ses bras innocens je me sentis presser ».

Telles sont encore à-peu-près les Nourrices Grecques qui sont véritablement attachées ; la même énergie, & les mêmes expressions sont dans leur cœur & dans leur bouche. C'est avec ce même sentiment que le tendre & vertueux Fenelon regrettoit son auguste élève, ce Prince qu'il avoit formé pour le bonheur de la France.

Cet attachement traditionnel des Nourrices Grecques pour les enfans qu'elles ont allaités tient tellement à leurs mœurs, que le nom moderne de Nourrice est *Paramana*, mot très-doux, & même plus expressif que l'ancien, puisqu'il signifie, *seconde Mer*. La Nourrice est toujours logée dans la maison lorsqu'elle a nourri un enfant, & dès ce moment elle est en quelque façon incorporée dans la famille (1).

(1) L'Ombre de Cynthie recommande sa chere Nourrice à Properce, afin qu'il en prenne soin dans sa vieillesse, en reconnoissance des services qu'il en a reçus.

Nutrix in tremulis ne quid desideret annis

Parthenie : patuit, nec tibi avara fuit.

Propert. El. 7. v. 4.

Les Dames Grecques refusent encore de nourrir leurs enfans , pour conserver leur beauté , leur sein , & leur fanté même , qu'elles croient ménager par-là. On leur a toujours dit qu'elles étoient à cet égard dans l'erreur , & qu'elles devenoient de vraies marâtres en abandonnant leurs enfans à une nourriture & à des mains étrangères. La force de l'exemple & de l'usage a prévalu sur toutes les raisons. Tout ce qu'on a écrit de nos jours sur ce sujet intéressant n'a rien de plus fort que le discours d'un Philosophe Grec , qu'Aulu-Gelle nous a conservé , & dont il n'y a rien à perdre. Ce Philosophe , à l'occasion de l'accouchement de la femme d'un de ses disciples , qui par sa naissance tenoit un rang distingué , étoit allé lui rendre sa visite. Après les premiers complimens , il s'avisa de demander à la mere de l'accouchée si sa fille se proposoit de nourrir l'enfant qui venoit de naître. » A Dieu ne plaise , répondit la mere ! » Voudriez-vous donc que ma » fille , après les douleurs qu'elle a souffertes , » fût encore chargée du soin le plus pénible » & le plus incommode » ? Ah ! Madame ! reprit le Philosophe , » ne permettez pas qu'elle » le ne soit mere qu'à demi , & qu'après avoir
 » porté

» porté neuf mois dans son sein, & nourri de
 » son propre sang un être informe qu'elle ne
 » voyoit, ni ne connoissoit pas, elle refuse le
 » lait que la nature lui a donné, à cet hom-
 » me qui vient de naître, qu'elle voit enfin,
 » qui vit à ses yeux, & qui implore son se-
 » cours par les cris les plus touchans (1) ».

Après la Nourrice, viennent les esclaves & les servantes; car la Nourrice, même achetée, n'a plus que le nom de Paramana, & n'est plus censée esclave.

Phédria, dans une Comédie de Térence, dit à Thaïs sa maitresse: « LORSQUE vous
 » m'avez fait connoître que vous aviez envie
 » d'avoir une petite esclave d'Ethiopie, n'ai-
 » je pas tout quitté pour vous en chercher
 » une? enfin vous m'avez dit que vous sou-
 » haitiez un Eunuque, parce qu'il n'y a
 » que les Dames de qualité qui aient de ces
 » gens-là; je vous en ai trouvé un aussi (2) ».

(1) *Aluisse in utero sanguine suo nescio quid, quod non videret; non alere nunc suo lacte quod videat, jam hominem, jam matris officia implorantem.* Aul. Gell. Noct. Att. l. 12, c. 1.

(2) Nonne, mihi uti dixi cupere te ex Æthiopiâ Ancillulam, reliētis rebus omnibus,

Les Dames Grecques avoient donc anciennement non-seulement des esclaves , mais encore des Eunuques , espèce réservée aujourd'hui pour le service des Turcs.

Les filles esclaves sont traitées comme elles l'étoient anciennement chez les Grecs , avec beaucoup de douceur & d'humanité , & après un certain tems on a soin de les affranchir.

Il y a en même qu'ils adoptent encore jeunes , & qu'ils appellent *filles de leur ame* , (*Psycho-pedi* , *Psycho-pela*.) Telle étoit la belle Melantho , « que Pénélope , dit Homere , » avoit » prise toute jeune , & qu'elle avoit élevée » comme sa propre fille (1) , en lui procurant » tous les plaisirs que demandoit son âge ».

Les servantes , ou les esclaves , travaillent , comme anciennement , à la broderie avec leurs maitresses , & font tout le service intérieur de la maison. Ariadne , abandonnée par Thésée , s'écrie dans sa douleur : *qu'elle voudroit être réduite à la condition de ses servantes*. Elle con-

Quæsivi ? Eunuchum porrò dixi velle te ,

Quia solæ utuntur his reginæ ; repperi.

Eunuch. act. 1. sc. 2.

(1) Odyf. l. 18

fent de faire les lits , comme une esclave , de monter les toiles sur les métiers , de porter même sur ses épaules la cruche la plus pesante , & de donner à son cher Thésée de l'eau pour se laver avant de se mettre à table (1).

Quelquefois , au reste , une esclave n'est pas seulement confidente , comme la Nourrice , mais est encore consultée dans certaines occasions où elle donne son avis. Conformément à cet usage , Phocylide disoit : « Ne refusez pas » d'écouter & de consulter même votre esclave , » si vous le connoissez capable de donner un » bon conseil (2) ». De tout tems un vieux & fidele domestique a acquis des droits sur la confiance de ses maîtres , & sur-tout celui d'opiner au besoin.

Les servantes ne restent pas au logis , lorsque la maitresse sort ; elles sont obligées de la suivre , & vous savez que cet usage est encore ancien parmi les Grecs. Dans une autre Comédie de Térence , un esclave montrant à son maître les Dames qui arrivent , lui dit : » Ne

(1) *Adferre aquam supercœnalem* Nonn. Dionys. l. XLVII. v. 390.

(2) *V. 203.*

» les reconnoiffiez-vous pas à ce troupeau de
 » servantes qui les fuit » (1) ?

Dans Plaute, une femme qui ne va pas loin en fortant de chez elle, dit pourtant à ses servantes, *suivez-moi* (2); & l'on voit ailleurs, que cet usage avoit non-seulement pour objet de se faire plus considérer au dehors, mais qu'il étoit encore prescrit par la décence & l'honnêteté, puisque c'étoit sur-tout par-là qu'on distinguoit les femmes d'honneur des courtisannes (3).

Il ne faut pas oublier ici un beau trait d'histoire, que Plutarque nous a conservé au sujet des suivantes.

» On raconte, dit-il, qu'un jour, les Athé-
 » niens étant assemblés au théâtre pour voir
 » jouer quelque tragédie nouvelle, un des
 » principaux acteurs, près de venir sur la scène,
 » demanda un masque de Reine, parce qu'il
 » devoit jouer un rôle de Princesse, & un

(1) *Ancillarum gregem ducunt secum.* Heautontim. act. 2. sc. 2. Odyss. l. 18.

(2) *Sequimini, comites, in proximum me huc.*

(3) *Adstat ea in viâ sola? prostibulum sanè est.* Plaut. Amph. act. 3. sc. 2.

» grand nombre de suivantes parées magnifi-
 » quement. Comme Mélanthius, qui faisoit les
 » frais du chœur ne les fournissoit point, il
 » s'emportoit & faisoit attendre les spectateurs,
 » ne voulant point absolument paroître sans
 » tout ce cortége. Mélanthius, lassé des difficul-
 » tés qu'il faisoit, le poussa par force au milieu
 » du théâtre, en lui criant : *Tu vois la femme*
 » *de Phocion qui paroît en public avec une seu-*
 » *le servante, & tu viens faire ici le glorieux,*
 » *pour corrompre les mœurs de nos femmes ?*
 » Ce mot, qui fut dit assez haut, ayant été en-
 » tendu, tout le théâtre le reçut avec de grands
 » applaudissemens (1) ».

Zaleucus, disciple de Pythagore & législa-
 teur de Locres en Italie, sa patrie, pour ré-
 primer la vanité & le luxe de son tems, or-
 donna qu'aucune femme libre ne se feroit ac-
 compagner par plus d'une servante, à moins
 qu'elle ne se fût enivrée (2).

Le cortége d'esclaves & de suivantes qui
 accompagne dans les rues une femme Grec-
 que est, pour le pays, ce qu'un bel équipa-

(1) Plutarq. vie de Phoc.

(2) Diod. l. 12.

ge annonce chez nous, avec la différence qu'une honnête femme ne peut sortir parmi les Grecs, fans avoir au moins une suivante avec elle ; celles qui font d'un rang supérieur, & qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, se font suivre par plusieurs esclaves.

Vous verrez encore, M. lorsque je vous parlerai du deuil des Grecs & des enterremens, que ce sont les servantes qui y font le plus grand bruit par leurs cris & leurs pleurs. Ainsi l'on nous dépeint (1) Briséis à la tête des servantes désolées d'Achille, pleurant ce héros & ce maître chéri.

J'ai déjà dit que les jeunes filles sortoient peu, & n'alloient à l'église que lorsqu'elles étoient mariées. Ce dernier usage, tout ancien qu'il est, n'est pas suivi avec la même rigueur ; cependant elles ne sont pas moins resserrées qu'elles l'étoient anciennement. Elles n'oseroient pas se montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le pere ou la mere n'y soient présens, & ne le trouvent bon.

La jeune (2) Nauficaé dit à Ulysse : *Et qui*

(1) Quint. Calab. derelict. l. 3. v. 573.

(2) Rem. de Mad. Dac. sur le livre 6. de l'Odyss. T. 2.

de nous, sans la permission de son pere & de sa mere, paroîtroit en public avec un homme, avant d'être mariée ? Telles étoient la simplicité & la sagesse des mœurs de l'ancien tems ; nous en sommes aujourd'hui bien loin.

Agamemnon dit dans Euripide : *Il ne convient pas que de jeunes filles restent seules à la maison* » (1). Elles sont bien gardées, dit Clytemnestre, étant renfermées dans leurs appartemens ».

Le sage Phocylide disoit à ses contemporains : » **TENEZ** vos filles renfermées, & ne permettez pas qu'elles se montrent aux yeux du public sur le seuil de la porte de vos maisons, (2) avant qu'elles soient mariées ».

Les jeunes Grecques s'amuseient entre elles à des jeux dont je vous parlerai dans la suite. Elles passent leur tems à broder avec leurs esclaves, ou à regarder les passans par les jaloussies de leurs fenêtres, qui les mettent à portée de voir sans être vues.

J'observe encore un ancien usage, suivant lequel les Dames Grecques donnent leur main

(1) Iph. in Aulid.

(2) Phocyl. v. 203.

à baiser à leurs filles, à leurs esclaves, & aux personnes qui leur sont inférieures. Vous vous rappelez bien (1) qu'Alceste, avant de mourir, appelle toutes ses femmes par leur nom, & leur présente sa main à baiser (2).

Après le baisement des mains, la plus grande marque de respect, en Orient, lorsqu'on aborde les personnes d'un rang supérieur, est de baiser ou de toucher leur robe, & de porter ensuite la main sur la bouche. Les Turcs ne saluent pas autrement leurs Patrons; & permettre à un inférieur de baiser le bout de sa robe, c'est le recevoir sous sa protection. A ce sujet, j'ai été témoin du trait le plus généreux & le plus touchant de la part d'un Turc.

Feu M. le marquis de Villeneuve, après avoir conclu en 1739 le traité de paix de Belgrade entre l'Empereur & le Sultan Mahmoud, alloit à l'audience du Grand-Visir qui étoit venu à l'Arcenal. Deux esclaves François appercevant l'Ambassadeur s'échappent, & viennent se jeter à ses pieds, le priant de

(1) Euripid. *act.* 1. *scen.* 4. , & *seq. act.* 4.

(2) Dolius, dit Homere, n'a pas plutôt entendu son maître, qu'il court à lui, prend sa main & la baise. *Odyss.* l. 24.

les racheter. Leur maître s'approche , & M. de Villeneuve lui ayant fait demander ce qu'il vouloit pour la rançon de ces deux esclaves : *ils sont libres* , dit le Turc , & *ne sont plus à moi* , depuis qu'ils ont eu le bonheur de baiser la robe de l'Ambassadeur de France. M. de Villeneuve , frappé du sublime de ce sentiment , qui toucha tous les spectateurs , tira une très-belle montre qu'il portoit , & en fit un présent au généreux Musulman.

Les jeunes filles , en Grece , ont entre elles un jeu qui consiste à se donner des baisers sur les yeux en se prenant par les oreilles. Ce baiser tendre & affectueux est très-ancien (1).

« Je n'aime point Alcippe , dit un Berger » de Théocrite (2) , parce que , quand je lui » ait fait présent d'un beau pigeon , il ne m'a » pas baisé en me prenant par les oreilles » (3).

(1) On l'appelloit *χύτρα* , & le jeu *χυρίπιδα*. Meurf. de Lud. Græc.

(2) Idyll. 5.

(3) Tibulle décrit aussi cette façon de baiser : *Natusque parenti oscula , compressis auribus , eripiet.* l. 2. Eleg. 5. Q. Cicéron écrivant à Tiron , lui marque ainsi son amitié : *Te , ut dixi , fero oculis. Ego vos ad III. Kalend. videbo , tuosque oculos , etiamsi te veniens in medio foro videro , dis-suaviabor.* Ep. fam. l. 16. Ep. 27.

Je vous le répète, M. c'est ici qu'il faut lire Homere & les Poètes Grecs, pour faire attention aux plus petits détails qu'ils présentent, parce qu'on les a sous les yeux, & qu'on est bien aise de les retrouver.

Je suis, &c.



» toujours caché dans ses abîmes , j'aurois
 » beaucoup souffert , si la belle Thétis , & Eu-
 » rynome fille de l'Océan , ne m'eussent re-
 » cueilli. Je demeurai neuf ans dans une grotte
 » profonde occupé à leur faire des brasselets ,
 » des agraffes , des colliers , &c. (1) »

(1) Illiad. l. 18. — Madame Dacier ajoute des *boucles* , des *bagues* & des *poignons* qui ne sont pas dans le texte. Elle rend avec aussi peu d'exahtitude la toilette de Junon dans le quatorzieme liv. de l'Iliade , qui représente fidèlement celle des Dames Grecques. « DÈS que Junon est en-
 » trée dans son appartement elle s'enferme ; elle lave tout
 » son corps avec de l'ambroisie , & se parfume avec une
 » essence précieuse Quand elle a donné avec cette ef-
 » sence un nouvel éclat à sa beauté , après avoir peigné
 » elle-même ses beaux cheveux qu'elle a partagés en plu-
 » sieurs tresses , qui sont autant d'ornemens , elle prend une
 » robe qui est l'ouvrage de Minerve & tissue avec un art
 » infini. Elle l'attache sur son sein avec des agraffes d'or ,
 » elle met par dessus une ceinture enrichie de [cent] franges.
 » Elle attache à ses oreilles des boucles à trois pendants ,
 » (en forme de mûres , telles qu'on en trouve aujourd'hui en
 » Grece ,) qui ajoutent un nouvel éclat à sa beauté. La Reine
 » des Déeses couvre enfin sa tête du voile le plus fin
 » & le plus brillant , (aussi brillant que le soleil) ; & ses
 » pieds délicats sont relevés par la chaussure la plus magni-
 » fique ». Sur quoi j'observe que la chaussure est la dernière
 » partie de l'habillement des Dames Grecques : c'est-à-dire ,

Les poètes anciens & modernes ont tous dessiné la parure des Dames Grecques, & les plus beaux vers sont employés pour la décrire.

Cydippe, jeune fille des Isles de la mer Egée, écrit à son amant : « Ma mere m'or-
» donna de me coëffer ; elle me donna ses
» pierreries ; elle voulut arranger l'or que je
» mêle aux tresses de mes cheveux, & m'ha-
» biller elle-même « (1).

qu'après avoir fait leur toilette, elles finissent par se chauffer.

« Je me suis élancée à *demie nuë* sur un char ailé », dit une Nymphé à Prométhée dans la tragédie d'Eschyle. Le texte porte sans chaussure, ἀπέδιλοι, *nudo pede*. En effet les femmes Grecques chez elles sont souvent nud pied, parce qu'elles marchent sur des tapis ou des nattes. Ainsi la chaussure étant la dernière partie de l'habillement, la précipitation doit faire sortir une fille à pieds nuds ou poëtiquement à demi-nuë. Voilà pourquoi Tibulle, qui veut suprendre sa maîtresse, lui dit :

Obvia nudato, Delia, curre pede.

« Tu n'auras pas le tems, en me voyant, de mettre ta chaussure : tu courras, Délie, à pied nud, au-devant de moi. »

(1) Comuntur, nostrâ matre jubente, comæ.

Ipsa dedit gemmas digitis, & crinibus aurum,

Et vestes humeris induit ipsa meis.

Ovid. héroïd. 21.

C'est conformément à cet usage que Phédre dit si bien dans Racine :

QUE ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
 Quelle main importune, en formant tous ces nœuds,
 A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux !

Les filles avoient anciennement, comme aujourd'hui, les cheveux noués, & les portoient beaucoup plus longs que les hommes.

Leucippe, dit Pausanias, laissoit croître ses cheveux pour en faire un sacrifice au fleuve Alphée. Après les avoir noués à la maniere des jeunes filles, il prit un habit de femme, & alla voir Daphné qui y fut trompée (1).

La coëffure des femmes Grecques, sur-tout lorsqu'elle est basse, est ordinairement relevée par une plume de héron; mais elles ne manquent point de se placer sur le front un autre petite plume noire ou de couleur, arrondie & frisée en boucle platte. Ces plumes auroient-elle quelque rapport à l'ancien usage dont parle M. *Winckelman*, dans sa belle collection des anciens monumens, [*Monumenti Antichi*, pl. 46.] ? Les Muses disputèrent dans l'Isle de

(1) Paus. l. 8. *Arcad.*

Crète sur le chant, avec les Sirenes, qui ôserent les défier, & celles-ci furent vaincues. Les Muses, en punition de leur témérité, leur couperent les aîles & attachèrent à leur coëffure une de leurs plumes pour trophée. Les femmes Grecques tiendroient donc cet ornement des Muses ? Elles aiment au moins à les représenter, lorsqu'elles disputent encore entre elles le prix du chant, où quand elles chantent alternativement des couplets, sorte de combat amusant, dont l'objet est à qui récitera le dernier & l'emportera sur les autres.

Au reste, elles ont différentes sortes de coëffures plus ou moins ornées, qu'elles varient de plusieurs manieres. Quelquefois leurs cheveux tombent en tresses sur leurs épaules; souvent ils sont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs; & c'est ici qu'on reconnoît la maniere des Dames de Lacédémone (1).

Pollux nous a conservé le détail de toutes les pièces qui composoient la toilette, & qui entroient dans l'ajustement des femmes; c'est d'a-

(1) *Incomtam, Lacanae more, comam religato nodo.* Hor. l. 2. Od. II.

près douze vers d'Aristophane que Saut-
maise a pris la peine de restituer. Voici l'atti-
rail décrit par Pollux (1).

» Le rasoir, les ciseaux, la cire, le nître ;
» le tour de cheveux, les franges, les lacets,
» les mitres [dont j'expliquerai la forme], les
» rubans, la pierre-ponce dont les femmes se
» servoient pour se polir la peau & dont elles
» se servent encore aujourd'hui pour celle des
» pieds, l'orcanette, la céruse, la pommade,
» la couronne, le tapis, le fard, le collier,
» les couleurs, le déshabillé galant, l'hellé-
» bore, les bandelettes, la ceinture, la bou-
» cle, la tunique, la jupe arrondie, les bou-
» cles d'oreilles, les bijoux, le papillon, la
» rosette, les agraffes, les chaînes d'or, le ca-
» chet, les écharpes, les fichus, les voiles,
» les bagues, les flacons, & une infinité d'au-
» tres choses qu'il n'est pas, dit-il, possi-
» ble de retenir exactement ».

Cette liste est véritablement assez longue ;
& les femmes n'ont rien perdu de ce qu'elles
avoient anciennement.

Je crois que la fosse (2), le *chelidona* ou le

(1) Jul. Poll. *Cap.* 23. l. 7.

(2) βάραθρον ; en latin *barathrum*. On appelloit ainsi à

présage, & bien d'autres que je n'ai pas traduits, étoient comme nos ornemens de mode dont les noms varient autant que la forme. Je ne fais encore si le mot ἔγκυκλον, rendu en latin par *vestis circularis*, signifie simplement une jupe, & ne signifie pas un cercle ou cerceau qu'on y ajustoit pour l'arrondir; en ce cas le panier des femmes seroit bien plus ancien que nous ne croyons.

On peut voir aussi dans Athénée (1) le détail de l'ajustement des femmes, ainsi que la maniere dont elles corrigeoient les défauts de la taille & du corps. Il n'attribue, à la vérité, toutes ces recherches de coquetterie, & d'artifice qu'à celles qui faisoient un métier honteux; mais je puis vous assurer, M. que les femmes Grecques d'aujourd'hui, qui se servent précisément des mêmes moyens pour plaire, n'ont pas eu besoin de les chercher dans les livres; la tradition & le seul usage leur ont tout appris à cet égard.

La chemise est de gaze de soie blanche, & descend jusqu'aux talons; elle est relevée par la ceinture; les manches en sont très-larges;

Athenes une fosse où l'on précipitoit les criminels.

(1) Ath. l. 13.

on met par-dessous un double caleçon ; celui qui paroît est d'une étoffe de soie , & l'autre d'une toile légère. Sur la chemise se met l'*antere* qui serre étroitement la taille & soutient le sein , au lieu de l'ancienne *mitra* , ou écharpe , qui le soutenoit autrefois. Sur l'*antere* vient le *castan* , qui descend jusqu'aux pieds , & sur le castan la pelisse , qui d'ordinaire est l'habillement le plus riche. Les Grecs attachés à leur habillement le distinguent de tous ceux que portent dans leur pays les femmes d'une autre nation , quoiqu'il soit à-peu-près le même. Ainsi l'on reconnoît aisément une femme Arménienne , Turque , Juive , &c. Une femme Egyptienne est encore plus remarquable , & son habillement aux yeux des Grecs paroît tout-à-fait étrange & singulier.

Le Poëte Eschyle fait mention de cette différence & de l'ancienne opinion qu'avoient les Grecs de l'habillement des femmes Egyptiennes. Lorsque le Roi d'Argos (Pelasgus) voit venir les *Suppliantes* , c'est-à-dire , les filles de Danaüs qui arrivent d'Egypte avec leur pere , il dit : « QUI sont ces Étrangères ? Leur habillement barbare annonce qu'elles ne sont » ni Argiennes ni Grecques ». Et les *Suppliantes*

répondent : « Il est vrai , nos vêtemens sont
» barbares ». *Suppliantes* , act. 2. scen. 1.

Les habits des jeunes filles leur ferrent étroitement la taille pour la rendre fine & légère ; aussi cette gêne les incommode-t-elle souvent , & mangent-elles très-peu.

Dans la Comédie de l'Eunuque , Chéréas dit à Parménion : « La fille que j'aime n'est
» pas comme les nôtres , dont les meres font
» tout ce qu'elles peuvent pour leur abaisser
» les épaules & resserrer le sein , afin qu'elles
» soient de belle taille. S'il s'en trouve quel-
» qu'une qui ait un peu trop d'embonpoint ,
» elles disent , que c'est un franc athlete , &
» on lui retranche une partie de sa nourriture :
» de sorte qu'avec la meilleure constitution du
» monde , à force de soins , on les rend seches ,
» & tout d'une venue comme des bâtons (1).

Rien de mieux rendu ni de plus ressemblant que ce tableau (2). M. Petit , sçavant Méde-

(1) *Haud similis virgo est virginum nostrarum, quas matres student*

Demissis humeris esse , victo pectore , ut graciles sient.

Si qua est habitior paulò , pugilem esse aiunt : deducunt cibum.

Tametsi bona est natura , reddit curatura junceas.

Eunuch. act. 2. sc. 3.

(2) *De Amazon. dissert. p. 144.*

cin , s'est servi de ce passage de Térence pour examiner si , par les mêmes moyens que les Grecques emploient pour leur taille , les Amazones , sans couper une de leurs mammelles , ne pouvoient pas en empêcher l'accroissement.

Catulle a fort exactement détaillé toutes les pièces de l'habillement Grec des femmes , en peignant Ariadne en désordre abandonnée par Thésée. « ELLE n'avoit plus , dit-il , ni la robe légère qu'elle portoit , ni l'écharpe qui retenoit son sein , ni sa coiffure , qu'il appelle *Mitra* , du mot grec *μίτρα* (1) ; sorte d'écharpe fine dont on se sert encore , & qu'on met autour de la tête (2). C'est aussi le nom que les femmes de la Morée donnent à leur coiffure.

La *Mitre* que les femmes portoient anciennement avoit des bandelettes qui , tombant sur

(1) *Μίτρα* étoit aussi la ceinture qui attachoit la tunique. (Théocrit. Idyl. 27. v. 54.) & *μίτροχίτων* une autre espèce de ceinture,

(2) Prospicit, & magnis curarum fluctuat undis ,
 Non flavo retinens subtilem vertice mitram ,
 Non contacta levi velatum pectus amictu ,
 Non tereti stophio luctantes vineta papillas ;
 Omnia quæ toto delapsa è corpore passim
 Ipsius ante pedes fluctus salis adludebant.

Epithal. Pel. & Thet.

les joues , passoient sous le menton. Les Grecques ont aujourd'hui le même ornement , qui est brodé avec des franges. On l'appelle la *Mahoulika* , & c'est ordinairement l'annonce de quelque indisposition , ou du froid.

L'écharpe , après avoir fait le tour de la tête , vient quelquefois couvrir & retenir la gorge.

Anacréon , dans ses souhaits , voudroit être le collier ou le tour de perles que porte sa maitresse , ou l'écharpe qui retient sa belle gorge. Le mot latin *tœnia* ou *fascia* , peut être expliqué par un lacet ou une écharpe. Les Athéniennes couvroient leur gorge comme les Grecques des Isles ; ce qu'elles ne font pourtant pas toutes.

Vous pensez bien , M. que les Courtisannes avoient un luxe particulier & une maniere d'ajustement qui sont encore affectés aux femmes de cet état , mais que d'autres n'imitent que trop souvent.

Je n'entrerai point sur cet article dans des détails & des comparaisons qui pourroient blesser les mœurs & l'honnêteté. La curiosité doit avoir ses bornes , & respecter celles que prescrit la décence.

Ce n'est pas assez , pour voyager avec fruit , que de savoir bien distinguer les objets qui méritent d'arrêter nos regards ; il faut savoir encore détourner les yeux.

Les Dames Grecques ont toujours aimé à se couvrir de pierreries. Leurs boucles de ceinture , leurs colliers , leurs brasselets en sont enrichis , & quoiqu'elles se plaisent à couronner leur tête des plus belles fleurs du Printems , les diamans brillent à côté du jasmin & des roses. Elles se parent souvent sans sortir de chez elles , sans avoir dessein d'être vues , c'est-à-dire , uniquement pour elles-mêmes. On ne sacrifie tous ces ornemens qu'à un deuil rigoureux & indispensable , ou à quelque vif sujet de douleur.

Ainsi la célèbre Sapho écrit à Phaon : « Je » ne me suis pas coiffée depuis ton absence ; » je ne prends pas même la peine d'arranger » mes cheveux. Je ne porte plus de bagues à » mes doigts , plus d'or sur ma tête ; & je ne » me parfume plus d'essence d'Arabie ; mon » habillement est négligé , des plus simples ; à » qui voudrais-je plaire (1) ?

(1) *Ecce jacent collo sparsi sine lege capilli ,
Nec premit articulos lucida gemma meos.*

Ce que Sapho faisoit pour son amant , les femmes Grecques le font avec plus de raison pour leurs maris ; & , en leur absence , la plupart négligent constamment de se parer.

On ne peut parler des ornemens & des bijoux des Dames Grecques , sans se rappeler un trait que Plutarque nous a conservé. Une Ionienne , amie de la seconde femme de Phocion , & qui logeoit chez elle , prenoit plaisir à lui étaler ses bijoux , qui consistoient en des brasselets & des colliers garnis d'or & de pierreries. Elle lui répondit : *Pour moi , mon seul ornement , c'est Phocion , qui depuis vingt ans est Général des Athéniens.* On pourroit encore trouver , parmi les Grecques modernes , de pareils sentimens , s'il y avoit des Phocions (1).

Pour avoir une idée de l'excès où le luxe avoit été porté par les femmes Grecques , il faut entendre S. Jean Chrysostome déclamer contre celui des femmes de son tems. « OUTRE » les pendans d'oreilles , elles ont , dit-il , d'au-

Veste tegor vili, nullum est in crinibus aurum.

Non Arabo nostro rore capillus olet.

Ovid. *héroid.* 15.

(1) Vie de Phocion.

» tres bijoux pour orner l'extrémité de leurs
 » joues : le fard regne sur leurs paupieres, &
 » sur tout leur visage. Leurs jupes sont entre-
 » lacées de fils d'or ; leurs colliers sont d'or ;
 » elles portent aussi des lames d'or au-dessus
 » de leurs mains. Leurs souliers sont noirs ,
 » fort luisans , & se terminent en pointe » : (la
 forme des souliers est encore la même , mais
 la couleur a changé). « Elles vont sur des chars
 » tirés par des mules blanches , avec un nom-
 » breux cortége de filles-de-chambre & de
 » Servantes (1) ». *Ancillarum gregem ducunt
 secum. Ter.*

Les femmes Grecques d'aujourd'hui, lorsqu'elles vont un peu loin , ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles , pour s'en parer avant que d'entrer dans la maison où elles vont se rendre , & les ôtent de même , pour revenir , quand leur visite est faite. C'est encore un très-ancien usage.

La servante de Thaïs, dans Térence , dit de sa maitresse : « Cependant , sans faire semblant
 » de rien , elle a ôté ses bijoux , & me les

(1) Extrait des Œuvr. de S. Jean Chrysoft. par D. B. Montfaucon.

» a donnés à porter. C'est signe qu'elle revient-
 » dra bientôt , & qu'elle se tirera de-là le plu-
 » tôt qu'il lui fera possible (1) ».

Madame Dacier, sur ce passage, remarque qu'il n'étoit pas permis aux Courtisannes de porter de l'or ni des pierreries dans les rues. Mais il est plus vrai de dire, (ce qui est confirmé par l'usage), que les Dames Grecques, fortant peu, ne se paroient que chez elles, & n'étaoient pas dans les rues les bijoux qu'elles réservoient pour paroître avec plus d'éclat dans les maisons où elles s'assembloient. Ainsi Thaïs, ayant fait porter & reporter ses joyaux, n'avoit dessein d'en faire usage que pour briller, comme les autres, au festin où elle étoit invitée.

Voici, M. une nouvelle preuve de la fidélité de la tradition Grecque pour les anciens usages. Observez cet éventail qui sert de parasol aux Dames Grecques, & la maniere dont elles s'en fervent. Cet éventail est fort grand, arrondi, composé de plumes de Paon, & a

(1) Interea aurum sibi clam mulier

Demit, dat mihi ut auferam.

Hoc est signi : ubi primum poterit ,

Sese illinc subducet ; scio. *Eunuch. act. 4. sc. 13*

un manche d'ivoire ; il y a dans le centre un petit miroir. Les Dames le portent à la campagne , & quand , fatiguées de la chaleur , elles se reposent sur un sofa , une esclave prend l'éventail , & fait du vent à sa maitresse pour la rafraîchir.

Athenée peint ce même éventail en citant des vers d'Anacréon , où ce Poëte fait le portrait d'un certain Artemon , homme voluptueux & efféminé , portant , dit-il , un éventail rond à manche d'ivoire , qui lui sert de parasol comme aux femmes (1).

En Achaïe , sur un tombeau de marbre , dont Pausanias fait la description , on voyoit , dit-il , une jeune personne d'une grande beauté , assise dans une chaise d'ivoire , & à côté d'elle une de ses femmes qui lui tenoit un grand éventail ou parasol sur la tête (2).

Dans le faux *Eunuque* de Térence , quelqu'un dit au bain à un esclave : « Holà , Dorus , » prends cet éventail , & donne un peu de » rafraîchissement à cette fille , tandis que nous » allons nous laver (3) ».

(1) Ath. l. 12 , pag. 534.

(2) Paus. tom. 2 , p. 117.

(3) Cape hoc flabellum ; ventulum huic sic facito , cum

Un passage de Claudien nous représente encore l'éventail des Dames Grecques , tel qu'on le voit aujourd'hui ; c'est dans la pièce où il se déchaîne contre l'Eunuque Eutrope parvenu au Consulat. « LUI , dit-il , qui , honoré des » faisceaux , & nommé pour gouverner l'Orient , » peignoit sa maitresse , lui donnoit à laver , » & tenoit bassement un éventail fait de plu- » mes de Paon pour la rafraîchir , lorsqu' » pendant la chaleur du jour elle vouloit se » reposer » (1).

Eutrope faisoit ici l'office de l'esclave ou de la femme-de-chambre. « VERS le milieu de la

lavamus. *Eunuch. act. 3. sc. 5.*

(1) Eous rector , consulque futurus

Pectebat Dominæ crines , & sæpe lavanti

Nudus in argento lympham gestabat alumnæ.

Et cùm se rabido fessam projecerat æstu ,

Patricius roseis pavonum ventilat alis.

Bernier , dans sa Relation de la marche du grand Mogol pour aller à l'armée , dit , en parlant des Dames de son Serrail , qu'elles se font porter de plusieurs manieres , & qu'il a vû sur le devant de la litiere de la Princesse , qui étoit ouverte , une petite esclave bien vêtue , qui chassoit les mouches & la poussiere de la Princesse avec une queue de Paon qu'elle tenoit à la main. *Voyage de Cachemire. Tom. 4. pag. 67.*

» nuit, dit Anne Comnene, (1), tandis que
 » l'Empereur Alexis & l'Impératrice étoient
 » couchés, Nicéphore Diogene entra dans
 » leur tente un poignard à la main. Il trouva
 » la porte ouverte, & sans gardes, en sorte que
 » ce fut par une protection visible du Ciel
 » qu'il manqua son coup. Le perfide, ayant
 » apperçu une femme-de-chambre qui éven-
 » toit le lit pour le rafraîchir, remit à un au-
 » tre tems le meurtre qu'il avoit projeté ».

C'est peut-être vous arrêter trop long-tems sur l'éventail; mais pour nous autres Amateurs de l'Antiquité, lorsque nous en ramassons les débris, les plus petits morceaux sont précieux, parce qu'ils servent à lier le tout. Je vous parlerai dans ma première lettre du *Voile*, sujet intéressant, parce qu'il rappelle des traits & des images de l'ancienne Grèce, qu'on ne peut revoir qu'avec plaisir. C'est bien annoblir les Grecs modernes, que de les comparer à ceux qui ont rendu si célèbre le pays qu'ils habitent, en retraçant les usages qu'ils ont pu conserver des Anciens.

En parlant de l'habillement des femmes

(1) L. IX.

Grecques modernes, je ne dois pas oublier les parfums qu'elles font en usage de mettre dans leurs coffres, & dont leurs habits conservent l'odeur : cet usage est très-ancien. Homere , (Iliad. L. 21.) dit que dans la chambre d'Ulyffe il y avoit des coffres remplis d'habits parfumés. L'Auteur des *Mœurs des Grecs* (1) ajoûte que les femmes de qualité tenoient leurs habits & leurs meubles les plus précieux dans des cabinets d'ivoire & de cédre , avec des parfums.

On peut lire sur ce sujet la sçavante dissertation de M. l'Abbé *Querci*, directeur de la galerie de Florence, sur les odeurs & les parfums dont les Anciens faisoient usage.

(1) Pag. 312.



SEPTIEME LETTRE.

Voile des Grecques.

L'USAGE du Voile est , comme vous savez , M. très-ancien , puisqu'on le trouve établi dans les tems les plus reculés. Le Voile , symbole de la modestie , qui peut sans doute dérober à l'œil curieux certains défauts , mais rend aussi la beauté bien plus piquante ; qui semble annoncer la pudeur , & qui couvre la rougeur innocente de la timide Jeunesse : ce Voile léger , qui quelquefois flotte au gré du vent , fut toujours l'ornement de la beauté & des graces. On n'a point à reprocher aux femmes Grecques de ne l'avoir pas fidelement conservé. Il fait encore , comme autrefois , une partie essentielle de leur habillement , & distingue les conditions. Celui de la maitresse & de la servante , de la femme libre & de l'esclave sont différens. Il est un art pour l'ajuster , pour se voiler décemment , agréablement. Ce que je trouve sur le Voile dans les anciens auteurs , m'offre un tableau si conforme à ce

que nous voyons aujourd'hui, que je vais rapporter exactement ce que tous ceux que j'ai lus me fournissent sur cet article.

Une jeune Beauté qui voile son visage, dit un Poëte Grec (1), n'en est que plus ardemment recherchée, & n'excite dans ses amans que des desirs plus vifs, en se déroband à leurs regards. Cette utile leçon doit être aussi ancienne dans le monde, que la beauté même, & que le Voile. Les Romains n'étoient pas moins sévères que les Grecs sur l'obligation imposée aux femmes, de ne paroître publiquement que voilées. Sulpicius Gallus répudia la sienne, parce qu'il sçut qu'elle avoit osé sortir sans Voile (2).

Ce Voile couvroit, comme aujourd'hui, la tête & une partie du corps; il étoit par conséquent fort long, & c'est sans doute de sa longueur que les Grecs l'ont nommé *Macrama*, du mot Arabe *Mahrma* qui signifie un mouchoir & un Voile.

Cependant le Voile Grec ne couvre point le visage, comme celui des femmes Turques;

(1) Nonn. Dionys. L. XLII, v. 351.

(2) Val. Max. l. 6.

aussi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour se cacher avec plus de soin & pour éviter les insultes, lorsqu'elles vont loin de chez elles, & dans les quartiers des Turcs.

« QUAND les Turcs vinrent dans la Grèce, écrit M. de Montesquieu, » comme c'étoit le Peuple le plus laid qu'il y eût, ils » furent si charmés de la beauté des femmes » Grecques, qu'ils n'en voulurent plus d'autres. Ils en enleverent de tous côtés, ce qui » fit que les Grecs les cachèrent avec plus de » soin » (1). On a déjà vu que ce n'est pas la peur que les Grecs ont des Turcs, qui leur fait prendre les précautions avec lesquelles ils gardent leurs femmes. On ne peut attribuer à cette peur que l'usage où elles sont de prendre le Voile des femmes Turques, lorsqu'elles sont obligées de se masquer, comme elles disent, & de se travestir en quelque manière, pour pouvoir sortir.

Le Voile des femmes, dans l'Orient, paroît presqu'aussi ancien que le monde. Abimélech, Roi de Gérare, dit à Abraham en lui rendant sa femme, qu'il y ajoûte quelques troupeaux,

(1) Causes de la grand. des Rom. chap. 23.

& des esclaves de l'un & de l'autre sexe pour le servir. « POUR vous, *Sara*, ajoute-t-il, voilà » mille pièces d'argent que je remets à cet homme que vous appelez votre frere ; il faut bien lui fournir de quoi acheter un Voile convenable à une femme aussi respectable que vous, pour rappeler toujours à vos gens que vous êtes l'épouse de leur maître, & avertir les étrangers que vous êtes mariée. N'oubliez pas que, faute d'avoir porté cette marque commune aux personnes de votre état en ce pays-ci, vous vous êtes trop exposée » (1).

Le prix, que ce Roi de Gérare met au Voile, rappelle ce que dit Platon (2), qu'il y avoit en Perse de grandes Provinces, dont l'une étoit appelée *la Ceinture*, & l'autre *le Voile de la Reine*, parce qu'en effet leurs revenus servoient à la dépense des Voiles & des Ceintures de la Reine.

Lorsque Rébecca, allant épouser Isaac, l'aperçoit venir au-devant d'elle, aussi-tôt qu'elle le reconnoît, elle se couvre par respect de son Voile (3).

(1) Genèse, ch. 20.

(2) Œuv. de Platon, traduction de Dacier. t. 1. p. 310.

(3) *Illæ tollens citò pallium operuit se.* Genes. 24.

Thamar, sur le grand chemin où elle arrête Juda, son beau-pere, se voile entièrement le visage.

C'est vers le milieu du troisième siècle, que les filles, en Orient, en faisant vœu de virginité, commencèrent à prendre ce Voile, qui chez les Anciens étoit celui des Prêtresses, & qui est resté depuis à nos Religieuses.

L'origine du Voile est rapportée par les Grecs à la modestie & à la pudeur, qui sont également timides. Ils racontotent même, à ce sujet, une jolie histoire que Pausanias nous a conservée (1). « A trente stades de la Ville de Spar-
» te, on trouvoit dit-il, une statue de la Pu-
» deur, qui avoit été posée-là par Icarius,
» pour la raison que je vais dire.

« Icarius, ayant marié sa fille à Ulyffe; vou-
» lut engager son gendre à fixer son domicile
» à Sparte, mais inutilement. Frustré donc de
» cette espérance, il tourna ses efforts du côté
» de sa fille, la conjurant de ne le point abandon-
» ner. Au moment qu'il la vit partir pour
» Ithaque, il redoubla ses instances, & se mit
» à suivre son char. Ulyffe, lassé enfin de ses

(1) Paus. t. 1. p. 304. trad. de l'Abbé Gèdoyn.

» importunités, dit à sa femme : qu'elle pou-
 » voit opter entre son pere & son mari, &
 » qu'il la laissoit la maitresse, ou de venir avec
 » lui en Ithaque, ou de retourner à Sparte
 » avec son pere. On dit qu'alors la belle Pé-
 » nélope rougit, & qu'elle ne répondit qu'en
 » mettant un Voile sur son visage. Icarus en-
 » tendit ce que cela vouloit dire, & la laissa
 » aller avec son mari : mais touché de l'em-
 » barras où il avoit vu sa fille, il consacra une
 » statue à la pudeur dans l'endroit où Péné-
 » lope avoit mis sur sa tête un Voile, qu'a-
 » près elle toutes les femmes dûrent porter (1).

Conformément à cette tradition, Homere représente Pénélope suivie de deux de ses femmes, & le visage couvert d'un magnifique Voile (2).

Le même Paufanias, (l. 5) dans son voyage d'Élide, décrit un tableau où l'on voyoit deux Nymphes sur un char traîné par des mulets, dont l'une tenoit les rênes, & l'autre avoit la tête couverte d'un voile : on croit, dit-il, que c'est Nauficaa, fille d'Alcinoüs. Les

(1) Voyez le Voile de la Pudeur dans le *Museum Capitolinum*. tom. 3. pl. 43.

(2) Odyss. l. 18.

femmes de cette Princeſſe , après avoir pris leur repas ſur le bord même de la riviere où elles s'étoient baignées , quittent toutes leur Voile , & jouent enſemble à la paume (1).

Une femme Grecque , prête à ſortir , attache ſes cheveux , & releve ſon Voile. Telle Claudien peint Vénus quittant ſa toilette (2).

Dans le chœur d'Iphigénie en Tauride (3), une femme Grecque s'écrie : « QUE ne puis-je vòler » au-deſſus des vaſtes eſpaces où le ſoleil commen- » ce & finit ſon cours ? J'arêteroſ mon œil ſur la » maiſon paternelle ; là je reverrois ces lieux ſi » chers à mon ſouvenir , où jeune encore , & ſous » les yeux de ma mere , je célébrois un in- » nocent hymen ; où ſeule j'animois l'aſſem- » blée ; où mes attraits n'en cédoient point à » ceux d'aucune de mes compagnes , où enfin » *voilée avec grace* , & la tête parée de riches » bijoux , j'étois invitée à diſputer le prix de » la beauté ».

Hermione , fille d'Hélène , s'appercevant de

(1) Odyſſ. l. 6.

(2) *Et crines feſtina ligat , peplumque fluentem*
Allevat. Claud. epithal. Honor.

(3) Act. 4.

la disparition de sa mere enlevée par le funeste fils de Priam, s'arrache les cheveux de douleur, & déchire le Voile tiffu d'or qui couvroit sa tête (1).

Le Voile des Dames Grecques est de mouffeline, tiffu d'or aux extrémités; celui des servantes ou des femmes du commun est tout uni, & sans or. Ce Voile est toujours blanc, tel qu'Homere & les anciens monumens représentent les Voiles d'Hélele & d'Hermione (2).

Le Voile, anciennement, étoit encore un ornement des Divinités. Les Graces étoient voilées, témoins les figures qu'en avoient laissé Bupalé, Apelle, & Pythagore de Samos (3). Pausanias s'étonnoit même de ce qu'on les peignoit nues de son tems.

Laodice, fille d'Agapénor, envoya à Tégée en Arcadie, un Voile destiné pour la Minerve *Alca*, & l'inscription portoit, que c'étoit en faveur de Tégée sa patrie (4).

(1) *Aureum quoque rupit. capitis tegmen.* Coluth. Rapt. Helen. l. 1. v. 381.

(2) Monum. antich. c. 25. l. 66.

(3) Voy. la diff. de l'Abbé Maffieu sur les Graces. *Mém. de l'Acad. des Inscript., &c.*

(4) Paus. T. 2.

A Lacédémone , il y avoit un Temple dédié à Morpho (1) ou Vénus , & la Déesse y étoit voilée (2).

Euripide fait souvent mention du Voile des Grecques. Hermione , dans Andromaque , dit , *que le vent emporte le Voile de ma tête*. Et Thésée dans les Suppliantes : *Ma mere , pourquoi pleurez-vous , en couvrant vos yeux de votre Voile ?* Mais ce Poëte distingue exactement le Voile des captives , qui est aujourd'hui beaucoup plus long que les autres , en sorte que les filles esclaves qu'on veut vendre , en sont tellement couvertes , qu'on les reconnoît à cette marque.

J'ai été conduite , dit Andromaque , *du lit de mon époux sur le rivage , le visage couvert du long Voile des captives* (3).

On rafoit encore anciennement la tête aux

(1) Paus. T. 1.

(2) Les Grecs appellent la beauté *μορφή*.

(3) *Δαλοσύναν στυγεράν ἀμφιβάλῃσα κάρα*. sc. 1. Aujourd'hui dans toute la Morée les femmes Grecques ne portent point de Voile , même les jours de fête & dans les assemblées les plus solennelles. Elles ne s'en servent que pour se cacher aux yeux des Turcs ; & , dans ce cas , elles se servent d'une espèce d'écharpe de toile appelée *profopji* , & brodée aux deux extrémités.

femmes captives , pour les distinguer. C'est ainsi que , dans le fameux tableau de Polygnote à Delphes , Ethra , mere de Thésée , & captive à Troye , avoit la tête rase , tandis que Démophon , fils de Thésée , paroissoit songer aux moyens de lui procurer la liberté. Au reste , le Voile des captives les paroît mieux que leur tête rase , puisque le même peintre avoit encore représenté dans ce tableau Andromaque , & Nedeficaste , fille naturelle de Priam , avec un Voile sur le visage (1).

Je conjecture que les femmes Grecques , anciennement comme aujourd'hui , se couvroient entierement le visage de leur Voile , quand elles vouloient ne pas être reconnues ; on ne peut , du moins , expliquer autrement ce qu'Aulu-Gelle rapporte au sujet d'Euclide.

« Le Philosophe Taurus , qui enseignoit la » doctrine de Platon , dit-il , » pour exciter » ses disciples à l'étude , se plaisoit à leur faire » ce conte ».

« Les Atheniens , étant en guerre avec les » Mégariens , avoient défendu à tous les ci- » toyens de Mégare de venir à Athènes , sous

(1) Pauf. t. 2. p. 374.

» peine d'être punis comme d'un crime capital.
 » Euclide, qui étoit de Mégare, avant ce
 » décret rigoureux, venoit prendre affidûment
 » les leçons de Socrate. Il eut recours au dé-
 » guisement pour continuer ses études. Il pre-
 » noit un long habit de femme, avec un man-
 » teau de couleur, & se couvroit la tête d'un
 » Voile ; il fortoit de Mégare en cet équipage
 » à l'entrée de la nuit, & venoit chez Socra-
 » te pour l'entendre pendant quelques heures.
 » Le lendemain matin, couvert du même Voi-
 » le, il traversoit la Ville, & retournoit chez
 » lui. A présent, pour vous achever le conte,
 » nous sommes obligés, ajoutoit le Philoso-
 » phe, d'aller nous-mêmes éveiller, & le
 » plus souvent d'attendre nos disciples chez
 » eux (1) ».

Les Grecs modernes portent aussi sur le cou une espèce d'écharpe, dont ils se font un Voile pour se couvrir la tête, lorsqu'ils veulent la garantir de la pluie & du vent.

Le fils du Roi Antigonus ayant présenté à son pere la tête du Roi d'Epire, ce Prince, dit Valere - Maxime, la couvrit aussi-tôt du

(1) Aul. Gell. l. 7. cap. 10.

Voile que les Macédoniens ont coutume de porter (1), & lui fit faire ensuite des

« (1) On voit, dit M. Winckelman, dans une Maison de
 » la Ville Négroni, la tête d'un jeune homme, coiffée d'un
 » bonnet phrygien, duquel descend par derriere une espèce
 » de Voile qui vient envelopper le cou par-devant, & cou-
 » vrir le menton jusqu'à la lèvre inférieure, de la même
 » façon que le Voile est arrangé sur une figure de bronze
 » connue, avec cette différence, que la bouche de cette
 » dernière est couverte. La première de ces deux têtes peut
 » très-bien expliquer ce que Virgile dit de Paris :

Mæoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem

Subnixus.

Ænéid. IV. v. 216. Hist. de l'Art. Tom. 2. pag. 251 ».

Pour expliquer cette figure, il n'y a qu'à voir un Grec l'hyver avec son bonnet, & son Voile de laine autour du cou; on le met quelquefois au-dessus du bonnet, & alors il en descend. Quelquefois, en le doublant par les tours, on le fait remonter par derriere; il couvre ordinairement la bouche; & on le baisse facilement, quand on veut parler.

Il faut relire attentivement les Vers de Virgile. *L. 4. v. 215.*

Et nunc ille Paris, cum semiviro comitatu,

Mæoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem

Subnixus, raptu potitur.

Ainsi parle le Roi Iarbe, d'Enée qui est auprès de Didon. Je crois que les interprètes ont mal entendu cette coiffure, en l'expliquant par un bonnet à la Lydienne, attaché par un ruban sous le menton. Iarbe jaloux se moque, non de

funérailles honorables (2).

Les femmes ont la même écharpe , mais beaucoup plus fine que celle des hommes , & elles la mettent dans le mauvais tems par-deffus le Voile.

Lorsqu'elles vont dans une maison , en visite , ou dans quelque autre endroit , & qu'elles ôtent leur Voile , c'est signe qu'elles veulent y rester quelque tems. Je retrouve le même usage dans un siècle moins reculé que ceux dont je viens de parler.

Les femmes & les filles des Comnènes

la coiffure ridicule de son rival , mais d'un homme délicat & efféminé , qui , dans un pays chaud , porte , comme les femmes , une écharpe autour de son cou , laquelle soutient son menton , ainsi que ses cheveux , toujours humides de la sueur , & parfumés d'essence.

Ce Voile me fait souvenir de celui d'Agamemnon , dans le fameux tableau de Timante. S'il n'eût pas été à sa place , il diminueroit bien la gloire du Peintre qui l'a employé si heureusement. Il eût été singulier , en effet , que ce grand Artiste eût mis sur la tête d'Agamemnon , pour annoncer & faire sentir une douleur inexprimable , un Voile que ce Prince ne pouvoit avoir en aucun tems , & qui ne convenoit qu'à une femme. Les Anciens étoient aussi exacts observateurs du Costume , que fidèles imitateurs de la Nature.

(1) Val. Max. lib. 5.

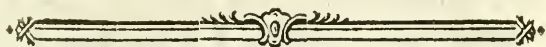
s'étant réfugiées dans une Eglise, la femme d'Isaac, qui y étoit entrée la premiere, aussi-tôt qu'on l'avoit ouverte, ôta son Voile, & dit aux Envoyés de l'Empereur : *Madame sortira d'ici, si elle veut ; mais pour nous, nous sommes résolues d'y demeurer* (1).

Je vous ai promis, M. sur le Voile ancien & moderne, tout ce que j'ai pu trouver dans mes lectures ; je crois vous avoir tenu parole.

Je suis, &c.

(1) Hist. de l'Emp. Alexis, par Anne Comnene. l. 2.





HUITIEME LETTRE.

Sur le Caractère national. Conversations Grecques : Vivacité , Expressions , Proverbes. Noblesse Grecque.

P OUR faire, M. un peu de diversion, & ne pas toujours vous entretenir d'habillemens & de parures, je veux prévenir vos questions, & revenir sur le caractère national des Grecs modernes. Comme ce caractère se déploie le plus dans la conversation, il faut vous les faire entendre; vous reconnoîtrez le feu du pays qui n'est pas éteint, & qui brille dans les ouvrages des Anciens. Cette imagination brûlante qui crée, qui vivifie les objets, qui prononce tout fortement, qui a multiplié les Dieux de la Mythologie payenne, ce tissu de brillans mensonges, les Grecs modernes l'ont conservé avec tout ce qu'ils ont pu retenir de leurs anciennes erreurs. Vivacité, faillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expression, opiniâreté dans la dispute, esprits remuans, inquiets, aussi prompts à s'enflammer qu'à s'étein-

dre , vous trouverez tout cela chez eux. Et vous qui nous connoissez si bien , vous direz peut-être à nos Marseillois : *Vous êtes tous d'Athènes en ce point* (1). Cela est vrai , M. il faut en convenir ; mais nous avons du moins le mérite de reconnoître nos défauts. Plus étourdis au fond que méchans , nous sommes tous en général , plus ou moins , comme nos premiers peres , légers , vifs , extrêmes , inconséquens. Nous croyons facilement , & sur la foi d'autrui ; aussi passons-nous rapidement de l'admiration au blâme , de *l'engouement* à l'indifférence. Nous nous passionnons pour ou contre , sans réflexion , sans motif , & quelquefois sans intérêt. L'envie tant reprochée aux Grecs , est une maladie du pays. Comme nous délibérons peu , nous faisons tout assez gaiement , une bonne action , comme une fausse démarche ; humiliés ensuite , attristés , & rarement corrigés par le repentir. Egalemeut capables de faire le bien & le mal par l'impulsion qui nous détermine , nous ne faisons pas résister à un premier mouvement qui nous entraîne. Mais avouez aussi que vous trou-

(1) La Font. fables.

vez parmi nous des amis chauds & sinceres, de la générosité, de la franchise, de la bravoure, les talens de l'esprit, la plus grande activité, un amour de la patrie, capable encore de produire de grands effets, s'il étoit mis en action; enfin cet amour pour nos maîtres, qui caractérise en général toute la nation, poussé parmi nous jusqu'à la passion, & devenu passion dominante. Vous me pardonnerez, M. cette courte digression. Je n'ai pu parler, à propos des Grecs, des Marseillois & de leurs défauts, sans dire quelque chose à leur avantage.

Je reviens à nos Grecs. Voyez-les causer entre-eux, vous croiriez, à leurs gestes, à leurs mouvemens, au ton animé de leur conversation, qu'ils disputent même vivement. Point du tout: c'est leur vivacité naturelle qui échauffe un simple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler, & rend présens les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles, sur-tout, exagerent tout ce qu'elles ont vu; les tropes, les images, les comparaisons, les figures leur sont familières, & les sermens, dont je vous parlerai dans la suite, viennent toujours à l'appui de ce qu'elles avancent. Voulez-vous, M. les entendre? écoutez cette jeu-

ne fille éfoufflée qui entre dans l'appartement de fa mere.

« Ma mere , regardez la mer , voyez cet
 » orage ; ô Dieu ! fecourez-nous. On dit que
 » le gros bateau de (1) *Zaphiri* a péri : il a
 » été fubmergé ; j'ai cru le voir moi-même
 » de notre Kiosk (2). Oui , ce gros bateau
 » avec fa grande voile , j'en jure par mes yeux ,
 » il a été fubmergé , & la pauvre *Paramana*
 » (3) y étoit avec deux de fes enfans , qu'elle
 » ramenoit de l'Ifle de *Calki* (4). Quand elle
 » aura vu la mer béante qui s'ouvroit (5) pour
 » la dévorer , elle aura embraffé fes enfans :
 » Mes chers enfans , nous périffons ; & c'est
 » moi malheureufe qui vous précipite , qui ai
 » ofé vous rifquer fur la mer , ne prévoyant
 » pas cette affreufe tempête. Malheureufe mere !
 » téméraire *Zaphiri* , qui ne connois & ne

(1) Batelier Grec.

(2) Pavillon à la Turquie.

(3) Nourrice.

(4) Ifle de la Propontide , une de celles qu'on appelloit anciennement *Dæmonesi* , ou Ifle des Génies. Elles font au nombre de quatre , & l'Ifle des Princes , où fe tient cette converfation , eft la plus orientale.

(5) Expression Grecque.

» crains aucun danger ! Méchant homme , c'est
» toi qui en es la cause , & tu périras avec
» nous ».

Ma fille , que m'annoncez-vous ? Elle re-
vient ... « Ma mere , ma mere ! Paramana ..
» venez vite , venez voir Paramana qui arrive ;
» l'eau de la mer découle de ses habits , elle
» en a bû , elle a cru mourir : quelle joie !
» je suis folle ; j'ai tant prié Dieu , & de si bon
» cœur , qu'elle a été sauvée ».

Un autre arrive au village , où pendant la
belle Saison on est rassemblé.

» Quoi ! Lucia , vous dormez , & l'on dan-
» se dans la Prairie. Nous avons des instru-
» mens : Stamati joue de la lyre , Zoé mène
» le branle ; & toutes les meres , assises sous le
» grand peuplier , sont enchantées de la voir.
» Venez donc , & que la fiere Zoé ne dise pas :
» J'ai eu l'honneur de la danse , j'ai mené seule
» le branle , seule j'ai été applaudie , j'ai brillé
» à la tête de mes compagnes. Elle le diroit ,
» j'en jure par vos yeux , sans ajouter , *parce*
» *que Lucia n'y étoit pas.* Vite donc , que je
» vous aide à mettre cette robe rose qui vous
» sied si bien , & ce bouquet de lilas sur votre
» tête. Doublons le pas , j'entends la lyre : ah !

» courons , courons , Lucia , & qu'en vous
 » voyant, Zoé à qui la danse a donné le rou-
 » ge & l'éclat des plus belles couleurs , pâlisſe
 » & sèche de dépit ».

Je répète , M. & je traduis fidèlement ce que j'ai entendu & retenu.

Démofthène alloit déclamer ſur le bord de la mer , pour former ſa voix , & travailler à ſe faire entendre ; mais pour acquérir le ton de l'éloquence naturelle , il alloit étudier , parmi le peuple , le langage énergique des paſſions , la naïve & vive expreſſion des mouvemens de l'ame. Pour parler aux hommes , pour les perſuader , il faut ſe mêler avec eux , les étudier , les ſuivre , emprunter leurs tons , leurs manieres , leurs inflexions. Auſſi , ſuivant un Poète François qui peint quelquefois la nature ,

L'aimable Dèité qu'on adore à Cythere ,
 Du berger Adonis ſe faiſoit la Bergere (1).

Vous me trouverez , peut-être , un peu Grec , avant que j'aie fini ce qui me reſte à dire. Il eſt vrai qu'à force de vivre avec des Étrangers , & dans leur pays , on prend inſenſiblement

(1) I. Egl. de Segrais.

leurs manieres, & qu'on parvient à s'identifier avec eux. Je parle déjà leur langue; & vous le savez, la langue d'une Nation est ordinairement l'image de sa décadence, ou de ses progrès. Elle se perfectionne, & s'enrichit à mesure que la Nation s'éclaire, se polit, s'instruit; elle s'affoiblit, s'altère, & se corrompt, lorsque, par une chute sensible, la Nation retombe dans la misere & dans l'ignorance. A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conserve encore dans sa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs peres. Telle est la langue Grecque vulgaire, ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui, quoiqu'elle ait pris du Latin & de l'Italien moins de mots, que les Romains n'en avoient pris anciennement d'elle: langue défigurée en apparence, & souvent par des expressions Turques qu'on ne peut s'empêcher d'adopter, mais qui conserve tout le fond, toute la richesse & toute la douceur de l'ancienne. Les verbes sont plus aisés à conjuguer, parce qu'ils n'ont ni aoristes, ni duels. Il y a une très-bonne Grammaire pour le Grec vulgaire, faite par le Pere *Thomas de Paris*, Capucin; & vous trouverez, à la fin du Voyage de Spon, un petit Dictionnaire des mots les plus usités. Cepen-

dant tous les Grecs qui ont quelque éducation , & qui s'appliquent à lire , favent le Grec littéral , & le parlent aisément ; leur prononciation est beaucoup plus douce que la nôtre.

· Vous n'apprendriez pas le Grec vulgaire , sans apprendre des fables , & des proverbes en vers. Les Grecs sont toujours sententieux. Ils aiment beaucoup les contes & les proverbes ; il semble que la tradition les a conservés , comme les usages. Je crois aussi qu'on ne reçoit pas une langue , sans retenir les proverbes les plus expressifs qu'elle a produits. Quoique tous les Peuples polis aient , sur certaines choses , les mêmes principes fixés par des proverbes qu'on répète dans l'occasion , ils ont tous une maniere différente de les exprimer.

On a observé que les anciens Grecs ne citoient pas un proverbe , sans ajouter : *Le sage a dit cela*. Ainsi dans Théocrite : *vous avez vu le loup , dit le sage* (1).

On mettoit , dit un Commentateur de ce Poëte , tous les proverbes sur le compte de la Philosophie. Cette remarque est juste : les Philosophes étoient des sages , qui faisoient de la

(1) Δύκον ἔιδες , . . . ὡς σοφὸς ἔειπεν. *Idyl.* 14.

morale pratique leur principale étude , qui donnoient des leçons comme Epictete , & la sagesse dictoit les maximes qui servoient de regles pour la conduite. Ecoutons les Grecs modernes , vous croirez entendre les anciens.

« Mon fils , disoit devant moi un pere à son
 » enfant , ne te décourage & ne t'impatiente
 » pas , parce que le succès ne répond pas à
 » tes espérances. Tu n'es pas heureux , mais
 » un travail assidu surmontera les obstacles que
 » tu rencontres. Voici ce qu'a dit le sage : *Il*
 » *planta dans le tems une vigne , & avec le*
 » *tems le verjus devint du miel* (1) ».

Toutes ces sentences sont en vers rimés : car la rime a été adoptée par les Grecs qui l'ont reçue des Italiens. Leurs chansons d'amour sont rimées.

(1) Les Turs ont adopté le même proverbe. Ils disent : *Sabrè ilem kourouk khalva olour*. « Avec la patience le verjus devient doux comme le *Calvaç* ». C'est une sorte de confiture faite avec le miel.

M. de Vergennes , Ambassadeur auprès du Grand-Seigneur , qui a si bien connu les Turcs & les Ministres de la Porte peignoit le caractère de ces derniers dans les négociations par ce seul trait , en rapportant un de leurs proverbes qu'ils aiment à répéter : *Il faut* , disent-ils , *chasser le lièvre avec un arabat* , petite charrette tirée par des Buffles.

Que vous dirai-je à cette occasion, M. de la langue des amans chez nos Grecs ? Vous ne verrez nulle part, autant que chez eux, l'excès du délire, & l'emportement de l'amour. Aucune langue ne peut fournir autant de noms expressifs, que les amans en prodiguent à leurs maitresses. Vous verrez des Grecs amoureux, parmi le peuple sur-tout, passer les nuits sous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chansons les plus tendres, & dans certains accès de fureur, se faire des blessures aux bras, pour montrer ensuite les cicatrices, comme de glorieuses marques de l'amour dont ils sont possédés. A ces traits, vous reconnoîtrez ces hommes qui faisoient autrefois le saut de Leucade, & qui se précipitoient dans la mer pour se guérir de leur passion. Vous reconnoîtrez cette Nation qui, si j'ose le dire encore, plus près de la nature que nous, (car on s'en éloigne en se civilisant) a fourni aux Peintres & aux Poètes les plus beaux modèles pour leurs tableaux. Vous y verrez encore, non des Bacchantes échevelées & furieuses, le thyrsé à la main, effrayer par des hurlemens les monstres des forêts, ni des Pythies sur le trépied, agitées par le Dieu qui les inspire; mais des meres & des

veuves éplorées , frappant leur poitrine , arrachant leurs cheveux épars , faisant retentir de leurs cris un vaste champ qu'elles remplissent du spectacle de leur douleur. Vous y verrez des enfans embrasser les genoux , baiser respectueusement la main de leur pere , & demander cette bénédiction dont on ne connoit plus l'usage que dans l'histoire des Patriarches. Que nous sommes froids en comparaison , parce que nous sommes trop façonnés , trop contrefaits à force d'art ! La touchante simplicité des anciennes mœurs n'a pour nous qu'un air de bonhomie qui nous paroît insipide & qui nous déplaît ; mais l'amour du vrai & de la nature attache encore nos regards , & les arrête avec plaisir sur les tableaux qu'on nous en présente.

J'acheverai cette Lettre en vous disant un mot de la noblesse Grecque. Un jeune Gentilhomme Grec est assurément l'être le plus superbe , & le plus content de lui-même que je connoisse. Les Grecs appellent communément *Rois* & *Reines* , les hommes qui , par leur naissance & par leurs richesses , & les femmes qui par leur beauté tiennent les premiers rangs. Les anciens Rois de la Grece étoient en si grand nombre , & si petits , si vains , que , sous

le regne des Empereurs , les Seigneurs Grecs ont pu se donner entr'eux le titre de Rois , qui leur sera resté. Anciennement on n'appelloit pas autrement les gens riches ou puissans. Horace les nomme les Souverains de la terre (1). Térence , pour se conformer au langage Grec , appelle Reines , *Reginæ* , toutes les Dames d'un certain rang (2). Au surplus , dit encore Horace , l'argent est la souveraine puissance qui donne tout , noblesse , beauté , &c (3).

« Malgré ton rang , & tes revenus , tu as
 » beau faire , dit Martial à Maxime , nous
 » sommes égaux. Je soupe chez toi , tu as
 » soupé chez un autre la veille. Je vais te fai-
 » re ma cour le matin , tu l'as déjà faite avant
 » moi. Je t'accompagne comme mon patron
 » & mon Roi , & on te voit aussi à la suite
 » du tien. Mais c'est bien assez d'être Client ,
 » sans être celui d'un serviteur orgueilleux ;
 » quand on est chez soi , Roi & maître , on
 » ne doit pas en avoir d'autre (4) ».

(1) *Terrarum dominos. Od. 1. 1. 1.*

(2) *In Eunuch.*

(3) *Et genus & formam regina pecunia donat. Ep. 6.*

(4) *Sum comes ipse tuus tumidique deambulo regis :*

Les Grecs , toujours vains & ambitieux , donnent plus communément les titres d'*Arkondas* & d'*Arkondiffa* , c'est-à-dire , de Prince & de Princesse , à ceux qui sont distingués chez eux , par leur rang ou par leur opulence. Ce mot , comme on voit , vient d'ἄρχω , ἄρχοντας , qui signifie Prince (1). Les Archontes à Athènes succéderent aux Souverains ; le second portoit le nom de Roi , & celui d'Archonte fut donné depuis aux premiers Seigneurs de la Cour des Empereurs. De-là le titre d'*Arkondas* est resté aux Grecs Modernes , qui affectent ou prétendent sur les autres une supériorité marquée , par leur naissance , ou par leurs richesses. Il n'est donc pas nécessaire de vous dire , que nos Archontes modernes n'ont pas

Tu comes alterius , jam fumus ergò pares.

Esse fat est servum , jam nolo vicarius esse.

Qui rex est , regem , Maxime , non habeat.

Lib. 2. Ep. 18.

(1) Aujourd'hui le titre d'*Archonte* n'est donné parmi les Grecs modernes qu'à la Bourgeoisie. Les personnes distinguées par leur naissance ou par leurs emplois , se donnent réciproquement le titre d'*evicniasas* votre noblesse , & l'on donne aux étrangers celui d'*eclanbrotiffas* , qui est l'*illustrissimo* des Italiens.

plus les vertus , que l'autorité des anciens : j'entend ces vertus , par lesquelles , presque en sortant du Gymnase ou des lieux d'exercice , ils étoient admis dans le corps auguste de l'Aréopage.

Je suis , &c.



NEUVIEME LETTRE.

*Ceintures , Fard , peinture des Sourcils , les
Yeux noirs , la Théséïde.*

V OUS m'encouragez , M. par le goût que vous marquez pour mes relations. Je suis fort flatté que ces lettres amusent votre loisir , ainsi que le mien , & que vous en desiriez la suite. Vous croiriez qu'en parlant de l'habillement des femmes , j'ai oublié la ceinture , le fard , & la peinture des sourcils : vous n'avez fait que prévenir par vos questions , ce qui me restoit à vous dire sur cet article.

La ceinture étoit anciennement , comme aujourd'hui , une partie essentielle de l'habillement des Orientaux. Le Prophète David en parlant de la punition dûe à l'homme calomniateur & impie , ajoûte :

« Il portera la malédiction & les malheurs
» qu'il mérite , comme son vêtement , & com-
» me sa ceinture qu'il ne quitte jamais (1) ».

(1) *Et induit maledictionem sicut vestimentum. . . . fiat ei sicut vestimentum quo operitur , & sicut Zona quâ semper præcingitur.* Psalm 108. ou 109. v. 17. & 18.

Les Grecs portent la ceinture comme les autres Orientaux ; celle des femmes , plus recherchée & plus riche , est un de leurs principaux ornemens. Elles en ont encore une qui rappelle celle dont autrefois les jeunes filles faisoient le sacrifice en se mariant. Cette ceinture étoit la marque de la virginité , & après la célébration de l'hymen , on la suspendoit dans le Temple de Diane , d'où elle étoit enlevée par le nouveau marié , à qui elle appartenoit.

Lorsque Léandre va célébrer en secret son hymen avec la jeune Héro , elle lui dit , en le recevant dans sa tour , les choses les plus tendres. *Alors*, ajoûte le Poète Musée (1), *Léandre détacha sa ceinture.*

Euripide , dans le récit de la mort d'Alceste , n'oublie pas cette intéressante ceinture. « Ensuite se jettant sur son lit , dit-il (2) , » elle le regarde en pleurant : Lit nuptial , » s'écrie-t-elle , où j'ai quitté , avec cet époux » pour qui je meurs , ma ceinture de virginité ! »

Ainsi , dans les Héroïdes d'Ovide , Phyllis ,

(1) Mus. v. 270.

(2) Eurip. Alc. sc. 2.

se plaignant d'avoir été abusée par Démophon, dit : « Hélas ! sous quels auspices furentes ma virginité lui fut immolée, & sa main trompeuse arracha ma chaste ceinture (1) » !

Aufone donne à la chaste Diane une double ceinture (2).

La ceinture brodée des femmes Grecques, qui l'attachent souvent avec une boucle enrichie d'émeraudes & de diamans, ressemble à celle de Vénus, qu'Homere nous peint si brillante, & qui étoit aussi brodée & piquée (3).

Vous savez, d'ailleurs, que ce Poète, en parlant des femmes, fait toujours mention de leur ceinture (4), & qu'il les désigne expressément par cet ornement particulier à leur sexe.

Electre, dans Sophocle (5), exhorte sa sœur à couper, comme elle, des boucles de ses

(1) Cui mea Virginitas avibus libata sinistris ,
Castaque fallaci Zona recincta manu.

(2) *Nec bis cincta Diana placet, nec nuda Cythere.* Epig. 39.

(3) Κεῖσδὲν ἰσαντα. Κεῖσδὲς ἰμας, signifient, à la lettre, une ceinture piquée & brodée. *Mémoires de l'Acad. des Inscrip.* Diff. de M. Burette, sur le ceste & le pugilat.

(4) Voyez les *Monum. Antich. C. 12. pl. 37.*

(5) *Act. 1. Sc. 4.*

cheveux pour les offrir sur le tombeau de son pere, & elle ajoûte : « Voici encore ma ceinture ; elle n'est pas riche , mais elle peut » fervir de bandelette ».

Rien de plus ancien dans la Grece , parmi les jeunes filles , que l'usage de consacrer , en se mariant leur ceinture. Æthra , qui dédia un Temple à Minerve *Apaturia* ou *la trompeuse* , institua cet usage : toutes les filles du pays , en se mariant (1), consacroient leur ceinture à cette Déesse dans l'Isle Sphérie (2). Catulle , dans l'Epithalame de Manlius & de Junie , s'adressant à l'Hymen , dit : C'est pour toi que les jeunes filles laissent détacher leur ceinture (3). Cet usage se pratique encore aujourd'hui. Souvent même pendant plusieurs jours le nouveau marié fait de vains efforts pour détacher la ceinture qu'on lui oppose , & la résistance qu'il éprouve est regardée par les parens de la jeune femme comme une preuve de sa bonne

(1) Γυνή βεθύζωνος , ἔυζωνος , γυναῖκες καλλιζωνοί : *alte-cinctæ , benè cinctæ , pulchritona.*

(2) Paus. t. 1. p. 231. Aujourd'hui *Poro.*

(3) Tibi virgines

Zonulâ solvunt sinus.

éducation : ce qu'on appelle en grec *Camaroma* de *Καμαρέϊω*, *laboro*, *labore fatisco*. La fille de *Caradja*, premier interprete de la Porte, fit une belle résistance de trois jours.

Les Grecs, ainsi que les Turcs, se servent encore de leur ceinture pour y attacher leur bourse, ou pour y ferrer l'argent qu'ils reçoivent, & celui qu'ils veulent porter. Cet usage est si ancien, qu'on disoit d'un homme qui n'avoit plus rien, qu'il avoit perdu sa ceinture (1).

Gracchus, revenant de Sardaigne dont il avoit été Gouverneur, disoit aux Romains : « Lorsque je suis parti, j'ai porté dans la Province mes ceintures pleines d'argent, & je les ai rapportées vuides (2) ».

Les yeux noirs sont toujours les plus beaux yeux chez les Grecs. Les femmes peignent encore leurs sourcils & le poil de leurs paupieres. Pour se les noircir, elles se servent com-

(1) *Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit.* Horat. l. 2. Ep. 2.

(2) *Quirites, cum Romam profectus sum, Zonas quas plenas argenti extuli, eas ex Provinciâ inanes retuli. Alii vini amphoras quas plenas tulerunt, eas argento plenas domum reportaverunt.* A Gell. l. 15 Cap. 12. C'est donc une faute contre le Costume, de peindre des habillemens Grecs ou Romains, sans ceinture.

me autrefois, d'une préparation d'antimoine & de noix de gale (1).

Homere appelle une belle fille, *une Beauté aux yeux noirs, qui inspire la tendresse* (2).

Anacréon veut qu'on peigne sa maitresse avec des cheveux noirs, & Bathylle avec des yeux & des sourcils noirs (3). Tel est aussi le Lycas d'Horace (4).

Les yeux noirs sont tellement estimés par les Grecs, que les hommes mêmes en prennent quelquefois leur sur-nom. J'en connois plusieurs qu'on appelle *Mavromati*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *aux yeux noirs*. Démétrius de Phalere, qui avoit de beaux sourcils noirs, en avoit reçu le nom de *χαριτοβλέφαρος*, *ayant les yeux des graces* (5).

Je vous ai déjà parlé du fard, en vous décrivant la toilette des femmes Grecques : l'u-

(1) *De antiq. marmoribus Blasii Caryophili opusc. ubi de mulieribus quæ nigro stibii pulvere cilia superciliaque tingebant.*

(2) *καρὸ ἐλικῶπις.* Iliad. I. V. 98. vid. Lexic.

(3) Voyez les notes de le Febvre sur Anacréon, au mot *μυλαῖναι.*

(4) *Nigris oculis, nigroque Crine decorum.* Od. 29.

(5) Vie de Démétrius de Phal. par M. Bonami. *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

sage de ce fard est très-ancien parmi elles. Pénélope, dans Homere, dit à Eurynome, qu'elle veut enfin se montrer aux importuns qui l'obsèdent. « Allez, lui dit cette Confidente; mais » auparavant entrez dans le bain, & redonnez à votre visage, par des couleurs empruntées, l'éclat que votre affliction a terni (1) ».

Les Grecs ne portent plus, comme anciennement, des cigales d'or à leurs cheveux, parce que leurs bonnets sont faits pour couvrir leur tête qui est rasée. Mais leur habillement, à quelque changement près, a peu varié. Les bottines qu'ils portent, & principalement les bottes noires, étoient la chaussure ordinaire des anciens Grecs (2), & des Philosophes d'Athènes (3).

(1) Odyss. l. 18.

(2) Agamemnon met ses bottines qui s'attachent avec des agraffes d'argent. . . . Il prend ensuite sa redoutable épée toute brillante de clous d'or, & dont le fourreau étoit d'argent. Hom. Iliad. l. 11. Les Esclavons & les Albanois portent encore de semblables bottines, & leurs chefs sont dans l'usage de mettre dans des fourreaux d'argent toutes leurs armes tranchantes; les autres n'ont que des fourreaux de cuivre.

(3) Voyage de Spon. tom. 1. p. 238.

Voici encore un ancien usage qui m'a frappé; c'est celui des Thraces, & des Grecs de Negrepoint, qui se font raser le devant de la tête, & ne laissent croître que les cheveux de derriere. J'ai cru voir encore ces Abantes, habitans de l'isle d'Eubée (aujourd'hui *Negrepoint*), qu'Homere appelle ἑπίσθε κομόωντας, *chevelus par derriere* (1). Plutarque dit que Thésée se fit couper les cheveux comme eux, & que cette maniere de se raser le devant de la tête, fut appellé depuis *la Théséide*. Cette Théséide seroit donc encore en usage aujourd'hui parmi les Grecs, & parmi les Thraces, de qui l'avoient reçu les Abantes. Ceux-ci, ajoûte Plutarque, vouloient en cela empêcher leurs ennemis d'avoir prise, lorsqu'ils venoient à se joindre dans un combat (2). C'est ainsi, selon Tacite, que les Sueves, Peuple militaire parmi les Germains, laissoient croître leurs cheveux, les relevoient, & en formoient un nœud au haut de la tête, non par ornement ou pour plaire aux femmes, mais pour ôter à leurs ennemis le moyen de les prendre par-là (3).

(1) Iliad. l. 2.

(2) Plut. Vie de Thésée.

(3) Tacit. German. 38.

Les Huns avoient le même usage , qu'ils ont transmis aux Sarrafins & aux Turcs. Procope , en parlant des deux fameuses factions [les Verds & les Bleus] qui partageoient l'Empire , s'étend particulièrement sur les Bleus , protégés par Justinien.

Le premier changement que firent les factieux , dit-il , ce fut de couper leurs cheveux d'une maniere nouvelle. Ils ne rasoient point leur barbe comme les Perses ; ils coupoient tous les cheveux de dessus le front , & laissoient pendre ceux de derriere à la façon des Massagètes. On appelloit cette sorte de coiffure , la mode des Huns (1).

» Je ne coupe plus mes cheveux , à la maniere des Thraces , » dit un Berger dans Théocrite (2). Cette maniere ne peut être que la Théséide , puisque ce Berger affligé laissoit croître ses cheveux sur son front , & négligeoit de les couper , ou de les faire raser. Il ne suffit pas d'avoir lu , pour bien commenter & expliquer les Anciens ; il faut encore avoir fait quelques voyages dans la Grece , & avoir vu

(1) Hist. Secr. chap. 7.

(2) Idyl. 14.

ce qu'on y pratique encore. Un berger de Belgrade (1), qui ne joue plus de la flûte, qui laisse croître ses cheveux sur son front, & qui les néglige, est sans doute un berger affligé, qui ressemble en tout point à celui de Théocrite.

Je crois, M. n'avoir rien oublié de ce qu'on peut remarquer d'intéressant & de conforme aux anciens usages, dans l'habillement des femmes Grecques; il me reste à vous observer que ce Peuple, tout léger qu'il est, tout amateur de la nouveauté qu'on le représente avec raison, n'a pourtant jamais dépendu, comme nous, des caprices & de l'inconstance de la Mode qui nous subjugué. Il falloit même avoir de grandes raisons, pour changer quelque chose dans l'habillement des femmes, comme vous le verrez par l'évènement qui obligea les Athéniennes à ne plus se servir d'agraf-

(1) Village Grec, à quelques lieues de Constantinople. Les Grecs l'appellent *Egripo* par altération d'*Euripo*, *Euripe*; & de ce nom d'*Egripo*, l'ignorance des gens de mer, dit M. d'Anville, a fait celui de *Negrepoint*, qui déshonore en quelque manière les Cartes où il se trouve. *Géorg. anc. t. 1. p. 263.*

ses ni d'épingles. Ce trait d'histoire mérite bien que je vous le rappelle, & ne peut être ici que fort à sa place.

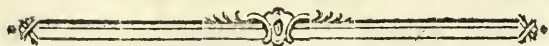
Les Athéniens, pour un motif assez frivole, avoient déclaré la guerre aux Eginètes. Ils furent battus si complètement, qu'il ne resta qu'un seul homme, pour porter à Athènes la nouvelle de cette sanglante défaite. Ce malheureux fuyard fut mal accueilli. Les femmes qui avoient perdu leurs maris, piquées de ce qu'un seul homme resté de tant de monde ôtoit se montrer, se jetterent sur lui; & lui demandant ce qu'étoient devenus leurs maris, à force de le piquer avec leurs agraffes & leurs épingles, elles le firent mourir. Les Magistrats d'Athènes, indignés de cette cruauté, pour punir les femmes, les obligèrent de s'habiller à l'Ionienne; ce qui leur ôtoit l'usage des agraffes & des épingles. Leur ancien habit, comme celui de toutes les femmes Grecques, étoit l'habillement Dorien. En revanche, les Argiens & les Eginètes firent une loi qu'ils observoient encore du tems d'Hérodote (1), par laquelle il étoit ordonné aux

(1) Hérod. l. 5.

femmes de porter des agraffes & des épingles encore plus longues que celles qu'elles portoient auparavant. Rien n'est donc indifférent dans l'histoire Grecque , puisque la longueur même des épingles dont se servoient les femmes , étoit dûe à un évènement tel que celui-là.

Je suis , &c.





DIXIEME LETTRE.

*Fêtes , Repas , excès de Table , Couronnes de
Fleurs , Chançons , &c.*

LES Grecs aiment toujours les fêtes ; les plus grandes solemnités de leur religion sont pour eux des réjouissances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célèbrent avec autant de joie que de faste. Mais ils courent avec encore plus d'empressement à ces dévotions particulières, qui les attirent à la campagne. Le Peuple inonde le vaste champ où on se rassemble ; les jeux, les festins, les danses font de la partie, & les femmes s'y montrent avec plus de liberté. Les jeunes gens toujours amoureux, ou prêts à le devenir, n'y vont pas tant, (disoit le Poëte Mufée (1) de ceux de son tems), pour prendre part aux sacrifices qu'on fait aux Dieux, que pour examiner curieusement les jeunes Beautés qu'on y rencontre, & s'en faire voir à leur tour. Il ne faut pas sans doute aller dans la Grece, pour cher-

(1) Muf. Leand. & Héro. v. 53.

cher sur ce point ce que nous avons chez nous tous les jours sous les yeux. Je parlerai, dans l'article de la Religion, des fontaines consacrées par la dévotion & par les miracles qu'on leur attribue. Je veux vous entretenir aujourd'hui des repas des Grecs, & d'une fête champêtre où Bacchus préside encore, où vous entendrez leurs instrumens, leurs chansons, &c. Les danses feront un autre article.

Du tems de Saint Jean - Chrysostome (1), les anciens Grecs avoient, par magnificence, des tables bordées d'argent fort pesantes, qui avoient la figure d'un grand *sigma*, C (2). Telle est encore aujourd'hui la forme des tables chez les Grecs modernes, si ce n'est qu'il n'y a plus d'argent, & qu'autour il y a des

(1) Extrait des ouvrages de Saint Jean - Chrysostôme, par D. B. de Montfaucon.

(2) Ces tables ressembloient à celles que nous appellons *fer-à-cheval*. Celles des Grecs modernes sont rondes, & les plus riches parmi eux ont encore des tables d'argent. Il y en a cependant qui, pour ne point s'affervir à l'usage, mangent sur des tables semblables aux nôtres, assis sur des chaises; & même, lorsqu'ils ont à dîner chez eux des Voyageurs étrangers, ils permettent à leurs femmes & à leurs filles de se montrer à table.

carreaux pour s'asseoir. L'agrément de la table consiste encore pour les Grecs dans le seul plaisir de boire & de manger, souvent avec excès. Aussi les Grecs appelloient-ils anciennement leur repas, *συνπόσιον*, *compotatio* ; c'est-à-dire, une assemblée de personnes qui boivent & mangent ensemble : au lieu que les Latins l'appelloient *convivium*, c'est-à-dire, un cercle de personnes en société, invitées pour vivre ensemble, & s'entretenir agréablement.

Les Romains ont toujours été plus sobres que les Grecs, & Cicéron n'a pas manqué de faire cette distinction, en parlant des repas où il aimoit à se déridier, & à s'égayer avec ses amis (1). Il loue fort cette maniere de se voir, & de se rassembler à table.

(1) Dans une lettre à Papirius Pætus, après avoir décrit un repas où il s'étoit trouvé chez Volumnius Eutrapielus, il ajoûte : » Ce n'est pas tout. Au-dessus d'Eutrapielus, étoit » Cythéris. *Quoi!* direz-vous, ce Cicéron, que les Grecs regardoient avec admiration, Cicéron en pareille compagnie ! A la vérité, je ne m'attendois pas à la trouver là. Cependant ce sage Aristippe, disciple de Socrate, ne rougit pas du reproche qu'on lui fit d'être attaché à Laïs, & dit seulement ; elle est à moi, je ne suis point à elle. *Audi reliqua : infra Eutrapielum Cytheris accubuit. In eo igitur, inquis, convivio Cicero ille, quem adspectabant, cujus ob os Graii ora*

» Le bonheur de la vie , écrit-il au même
 » (Epit. 24.) est à mon sens de pouvoir vi-
 » vre avec des gens de bien , qui soient agréa-
 » bles & qui vous aiment . . . Je n'envisage point
 » ici le plaisir sensuel de la table , mais l'agré-
 » ment de la société , & l'amusement qui ré-
 » sulte des propos familiers qui font la douceur
 » des repas. Aussi nos Romains en donnant
 » aux festins un nom qui désigne simplement
 » l'action de vivre ensemble (*convivia*), les
 » ont-ils mieux définis que les Grecs qui les
 » nomment aussi d'un seul mot , parties de boi-
 » re & de manger , que plusieurs personnes
 » font ensemble ».

Les Grecs boivent encore avec autant de plaisir que d'excès , & leurs festins ne finissent pas sans ivresse. Lorsque les Romains buvoient un peu trop , ils appelloient cela *pergræcari* (1), c'est-à-dire , boire à la Grecque (2).

obvertebant sua ? Non , me Hercule , suspicatus sum illam asfore : sed tamen ne Aristippus quidem ille Socraticus erubuit , quum esset objectum habere cum Laide : Habeo , inquit , non habeor à Laide. Ep. 26. l. 9.

(1) *Græco more bibere.*

(2) Les Spartiates disoient au contraire , que Cléomène avoit appris à boire des Scythes ; & quand ils vouloient

Les bons buveurs , dans l'ancienne Grece , se faisoient , comme ceux d'aujourd'hui , des défis pour boire. Lorsqu'Alexandre conduisit en Perse ceux qui servoient dans ses armées , ils s'y livrerent aux plus grands excès du vin , à l'imitation des Persans , qui faisoient gloire d'être grands buveurs (1).

Ils buvoient toujours le vin pur , dit un voyageur , & lorsqu'ils boivent en compagnie , le gobelet passe à la ronde comme les fantés qu'ils portent (2).

L'usage de chanter à table , est aussi très-ancien chez les Grecs. Ils buvoient chacun à leur tour à la fanté de leurs maitresses , & souvent autant de coups qu'il y avoit de lettres à leur nom. Voyez dans la quatorzième Idylle

faire débauche de vin , ils appelloint cela *Scythifer*. Herod. l. 5.

(1) Quint. Curt. l. 5.

(2) Spon. t. 2. pag. 356. Agamemnon , dans Homere , loue Idomenée de boire , comme lui , rasade , tandis que les autres boivent à petits coups. *Iliad.* l. 4. -- M. Brémond , qui avoit été envoyé en Géorgie par le Marquis de Ville-neuve , Ambassadeur de France à la Porte , racontoit qu'étant à dîner chez le Prince , celui-ci lui porta la fanté du Roi dans une grande corne de bœuf , remplie de vin jusqu'au bord , & que lui François fut obligé de la vuidér à son tour.

de Théocrite, la description d'un repas rustique à la Grecque: c'est un tableau fidele de ce qu'on voit aujourd'hui.

Dans leurs festins champêtres, qu'ils appellent *εὐθύμιον*, *délassemens de l'esprit*, parce qu'on y mêle les jeux & les danses, il y a, suivant le nombre des convives, une table ronde qui a souvent la forme d'un Π . Les personnes les plus distinguées se mettent au fond, & le maître du festin vient ensuite. Celui-ci boit d'abord à la prospérité de tous les convives qui lui rendent successivement, le verre à la main, les mêmes souhaits. Des agneaux farcis, recouverts de leurs peaux, & cuits au four, sont les principaux mets de ce repas. On s'échauffe ensuite: on apporte des cruches pleines de vin, on verse sans mesure, & l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les Chansons qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies; enfin, on prend la lyre, & quelques convives se levent pour danser. On commence par le *μονόχορον*, & le *δίχορον*, c'est-à-dire, par un & deux danseurs, dont la danse vive ressemble à notre *Rigaudon*, qui paroît d'origine Grecque; & la danse finit par un branle dont je parlerai à l'article des danses.

Le miel que les Grecs recueillent toujours avec soin sur le mont Hymette, & qu'ils regardoient anciennement comme une nourriture sacrée, est encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux & très-estimé (1).

Ils aiment aussi beaucoup les olives, que la Grece & le terroir d'Athènes fournissent abondamment (2). Ils appellent comme les Anciens, *Colymbadès*, ces olives préparées pour exciter l'appétit. Ils aiment les gâteaux que les femmes préparent encore suivant l'ancien usage. Vous savez par la lecture d'Homere, (3) qu'anciennement elles avoient le soin de pâtrir la farine & de faire des gâteaux. C'est aujourd'hui toute la même chose : on fait ces gâteaux la veille de Pâques & des grandes fêtes, & les Grecs s'en donnent en présens les uns aux autres.

L'ancien usage de manger le bled grillé ou rôti, usage qui a nécessairement précédé l'art de le broyer ou de le moudre, découvert par Mylès, fils de Lélex, premier Roi de la La-

(1) Hist. des Ab. t. 2. p. 124.

(2) Spon, t. 2. p. 253.

(3) Odyss. l. 7. v. 107. l. 18. v. 559.

conie , qui donna son nom à l'isle de Milo ; subsiste encore (1). Dans la Grece , le gros bled de Turquie , & les pois chiches qu'on fait cuire , sont des mets très-communs.

C'est parmi le peuple que je cherche toujours les anciennes coutumes , parce que le peuple , qui raffine peu , fidèle aux traditions qu'il a reçues , est toujours attaché à ses usages , qui sont ses principales loix. Je trouve donc dans les repas Grecs non-seulement les anciens excès & l'antique simplicité , mais encore les couronnes de fleurs qui peignent si bien la joie des convives. Les fleurs ornent aussi la tête des amoureux , & ils en attachent encore à la porte de leurs maitresses.

J'ai déjà dit que les femmes , sur-tout les jeunes filles , mêlent à leur coiffure des fleurs naturelles , dont elles se couronnent ; les jeunes gens qui veulent se piquer de galanterie en font autant (2).

(1) L'erreur de cette étymologie provient de l'orthographe des deux noms. L'isle de Milo est proprement *Μήλον* , *Melos* , de *μήλον* , melon , pomme , nom qui lui a été donné à cause de sa figure ronde ; & en effet , suivant Pline , *Melos insularum rotundissima est*.

(2) Homere appelle Vénus *Αφροδίτη ἰστίφαιον* *pulchré*

Horace, dit M. Dacier (1), a eu égard à la coutume des Grecs & des Latins, qui prenoient des couronnes de fleurs lorsqu'ils étoient amoureux, & les quittoient lorsqu'ils cessoient de l'être. En les quittant, ils les rompoient, ou ils les confacroient. Ainsi, dit-il, Horace ne se contente pas de dire que les Amans de Lydie jettent leurs vieilles couronnes; mais il ajoûte qu'ils les dédient à l'Hebre, *compagnon de l'Hyver* (2). J'ai vu cet Hebre au mois de Mai: malgré l'épithete d'Horace, je l'aurois pris volontiers pour le compagnon du Printems; car il n'est pas à craindre dans l'hyver, & dans les beaux jours, ses bords sont très-agréables.

Un Grec couronné de fleurs annonce ou l'amour dont il porte les livrées, ou la joie & la débauche d'un festin.

Tel étoit ce jeune débauché d'Athènes nommé *Palémon*, dont Diogène Laërce raconte ainsi l'aventure. Un jour sortant de table & se

coronata. Odyss. v. 2. 67. Selon Eustathe cette couronne a rapport à la coiffure des femmes.

(1) Rem. sur l'Ode 25. du premier livre.

(2) *Hyemis sodalis*.

trouvant à la porte de l'Ecole de Xénocrate ; il entre parfumé d'effences, la tête couronnée de fleurs, & vêtu très-coquettement. Il se place au milieu des Philosophes, & les interrompt par les propos d'un homme ivre. Xénocrate, sans changer de visage, laisse le sujet qu'il traitoit, & tourne son discours sur la tempérance. La force de ses paroles fit d'abord rentrer le jeune Libertin en lui-même. Il ôte sur le champ la couronne qu'il avoit sur la tête, & la jette aux pieds de Xénocrate ; il s'enveloppe ensuite de son manteau, & , converti par les leçons du Philosophe, il devint bientôt un de ses plus affidus disciples (1).

Les Amans, dit Athénée (2), couronnent de fleurs la porte de leurs maitresses, comme s'ils ornoient les portes d'un Temple. De là vient sans doute l'usage où sont les Grecs aujourd'hui, le premier de Mai, de couronner de fleurs les portes de leurs maisons & de celles des personnes qu'ils aiment. Ils vont chanter & se promener devant la maison de leurs belles, pour les attirer du moins à la fenêtre,

(1) Val. Max. l. 6.

(2) L. 15. p 669 & 670.

& voilà encore les galanteries qui se pratiquoient du tems d'Hôrace (1).

Vous vous rappelez que, si on couronnoit les portes de fleurs, on leur adreffoit auffi les plaintes les plus touchantes; que même quelquefois dans le délire, & dans certains momens de dépit, on les enfonçoit brutalement; mais que les Amans patiens & fages se contentoient de se coucher humblement fur le feuil de la porte, que l'on tenoit fermée pour eux.

Écoutons Tibulle: il veut que l'orage & la foudre abattent à fes yeux la porte de fa maîtresse. Cependant il la prie de s'ouvrir pour lui feul, & fans bruit; il lui demande enfuite pardon des injures qu'il lui a dites dans fa fureur, & fouhaite que fes imprécations retombent fur lui. Que l'amour a fait dire de folies (2)!

Longepierre, qui à traduit quelques Poètes Grecs avec de favantes Notes, a rendu de cette

(1) Lenefque sub noctem fufurri

Compositâ tepetentur horâ.

(2) Janua difficilis Dominæ, te verberet imber;

Te, Jovis imperio, fulmina miffa petant.

Janua jam pateas uni mihi, viſta querelis;

Neu furtim verfo cardine aperta ſones.

Ët mala fi qua tibi dixit dementia noſtra,

Ignofcas: capiti ſint, precor, illa meo.

maniere une jolie Epigramme du septieme Livre de l'Anthologie sur les couronnes :

De Rhodope l'orgueil égale la beauté ,
 Et quand je la salue avec timidité ,
 La superbe, pour prix du feu qui me transporte ,
 Fait , en me saluant , éclater sa fierté.
 De couronnes de fleurs , j'orne avec soin sa porte ;
 L'ingrate s'irrite , & , pour prix ,
 Aux pieds les foule avec mépris.
 O rides sans pitié , vieilleffe inexorable !
 Hâtez-vous , accourez , précipitez vos pas ,
 Venez ravager tant d'appas ;
 Venez fléchir Rhodope , & la rendre traitable (1).

En voyant, M. le premier de Mai, toutes les portes des Grecs ornées de fleurs, vous vous rappelleriez tout ce que vous avez lu sur cet usage dans les Poëtes Grecs & Latins. Je me réserve à vous parler des couronnes des mariées & des morts, dans mes Lettres sur les Mariages & les Enterremens des Grecs.

Je vous ai déjà dit que leurs repas, pour peu qu'ils soient animés, ne finissent que par des

Te meminisse decet quæ plurima voce peregi
 Supplicæ, cum postea florea terta darem.

Tib. l. 1. El. 2.

(1) Trad. de quelques Idyll. de Théoc. p. 117.

Chançons qui reviennent aux Scolies des anciens Grecs. Quoique M. Morin, de l'Académie des Inscriptions, donne une idée assez exacte de l'état actuel de la Musique chez les Grecs modernes, il se trompe lorsqu'il ajoûte que, depuis plusieurs siècles, il n'est (1) plus question de chançons dans la Grece; je puis affurer, au contraire, qu'elle a encore ses Anacréons & ses Muses. Sous le regne d'Amurat IV, un Grec, bon Musicien, condamné à mort, attendrit tellement par ses sons le Sultan qui avoit prononcé son arrêt, qu'il obtint sur le champ sa grace (2).

Un Cypriot, qui alloit à la Mer-Noire, jouant de la lyre, assis à la poupe de sa barque, & passant sous les fenêtres du Palais du fameux Visir *Ibrahim Pacha*, qui périt dans la révolte de Patrona, attira tellement l'attention de la Suitane, femme du Visir, qu'elle le fit venir pour le faire jouer devant elle.

La lyre des Grecs ressemble à celle qu'Orphée, suivant la description de Virgile, tantôt

(1) Diff. sur les Cygnes. *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

(2) Hist. de l'Emp. Ott. par Cantimir. t. 3, p. 97. & 101.

pinçoit avec ses doigts, & tantôt touchoit avec un archet (1).

La lyre a toujours été l'instrument favori des Grecs ; elle leur appartient de droit. On reprochoit à Thémistocle que ses mœurs étoient dures, & que son éducation avoit été négligée. Il convint qu'il ne favoit pas jouer de la lyre ; mais il ajoûta qu'il favoit, d'une petite ville, en faire une grande.

La guitare & la lyre sont encore les principaux instrumens usités chez les Grecs. Le Berger joue indifféremment de la musette, de la flûte ou de la lyre. Les Grecs chantent en même tems, & répètent quelquefois des airs que les Italiens leur ont appris, & qu'ils ont trouvés de leur goût. Pline le jeune, dans une de ses Lettres, rendant compte à un de ses amis de ses amusemens poétiques, & s'estimant heureux de favoir composer des hendécasyllabes, ajoûte : « Je n'ai pas lieu de m'en repentir : on » les lit, on les transcrit, on les chante. Les » Grecs mêmes, à qui ces vers ont donné du » goût pour notre langue, les marient au son

(1) *Obloquitur numeris septem discrimina vocum ;
Jamque eadem digitis , jam pectine pulsat eburno.*
Æneid. l. 6.

» de leurs lyres & de leurs guitares (1) ».

Vous connoissez les anciennes chansons Grecques : je vais vous en rapporter une d'un siècle moins reculé que celui d'Anacréon , & dans le goût du Vaudeville , avec une autre des plus modernes , que je choisis pour la traduire : vous jugerez de ce que les Grecs ont perdu de ce côté-là.

L'Empereur Alexis ayant défait les Scythes dans le mois d'Avril , son Historienne , toujours empessée de célébrer avec cette chaleur & cette tendresse filiale que tout son ouvrage respire , les victoires de son pere , raconte à ce sujet que les Grecs de Constantinople témoignèrent leur joie du succès de cette journée par une chanson (2) dont le sens étoit : » qu'il s'en falloit

(1) *A Græcis quoque , quos latinè hujus libelli amor docuit nunc cythara , nunc lyra personatur.* Epist. 4. l. 7.

(2) Les Philistins disoient : Ce brave dont vous nous parlez , n'est-ce pas ce David , qu'une chanson des femmes d'Israël a brouillé avec son Roi ; car les femmes chantoient publiquement en chœur , « que Saül avoit tué mille Philistins , mais que David en avoit tué dix-mille. « *Nonne iste est David cui cantabant in choris , dicentes : Percussit Saül in millibus suis , & David in decem millibus suis ?* Reg. XXIX. v. 5.

» d'un jour que les Scythes eussent vu le mois
» de Mai (1) ».

Voici la chanson la plus moderne & la plus tendre, faite pour une belle Grecque, ma voisine, dont le nom forme l'acrostiche. Je vous donne l'original & la traduction, où j'ai seulement adouci quelques hyperboles.

ΑΚΡΟΣΤΙΚΟΝ ΕΙΣ ΤΡΑΓΟΥΔΙ.

Φ-ῶς τῆ ἡλίου ἐκλαμπρον, λάμπεις ἀραιότητι,
 Ρ-ίψε καὶ εἰς τῆ λόγους ἀπτήν καθαρότητι,
 Α-πτῶν μαλιάνου τὰς εἰλὰς ἀκτίνα χρύσειν μίαν,
 Ν-ἄ ἔυρω εἰς τὰ πάθημα καμίαν θεραπείαν?
 Τ-ὰ εἰσανάμω, ἡ πληγὰς, οἱ πόνοι, τὰ κακάμω
 Ζ-άλεν με δίδου πάντοτε θρηνὲν τὰ μάτιάμω.
 Ε-λα ᾧ φῶσμε, δεῖξέμε ἔλεος θεραπείαν
 Σ-τὰ ἀμετραμω τὰ κακὰ μικρὰν παρηγορίαν?
 Κ-ἔμε, ᾧ φῶσμε, ἔλεος, καμὲ ἔταν (τερματι) (2);
 Ε-ἰς τὰς πληγασμω τὰς πολλὰς βάλει ἕνα ἑοτάμω?
 Σ-ῶνε ἡ ἀπονιάσω, φθάνει ἡ ἀσπλαχνία.
 Α-λῆμονον! ἐχάθηκα, δὲν εἶναι ἀμαρτία?
Phos tou heliou eclampron, lampeis oraiotate,
Ripse ke eis tou logomou apten katharotate,
Apton mationsou tas volas aktina chrysen mian,
Na euro cis ta pathemou camian therapian?
Ta vasanamou, e pligas, oi ponoi, ta cacamou
Zalen me didoun pantote, threnoun ta matiamou

(1) Hist. de l'Emp. Alex. l. 8.

(2) Mot Turc, qui signifie aide, secours.

*Ela, o phosmou, deixeme eleos therapian
 Sta ametramou ta caca micran paregorian ?
 Kame, o phosmou eléos, came enan dermani ;
 Eis tas pligasmou tas pollas vale ena votani ?
 Sonei e aponiasou, phthanei e asplachnia.
 Alemonon ! echatica. . . den einai amartia ?*

CHANSON EN ACROSTICHE.

« Tes beaux yeux, dont les regards ne sont
 » comparables qu'aux rayons de l'astre du jour,
 » peuvent seuls me guérir. Laisse donc échap-
 » per sur moi un seul de tes regards ; ma vive
 » douleur se soulage en vain par des torrens de
 » larmes. O ma lumiere ! viens, laisse-toi at-
 » tendrir par l'excès de mes maux, & accor-
 » de-moi du moins la plus légère espérance. O
 » ma lumiere ! sois plus sensible à la pitié ;
 » j'éprouve depuis assez long-tems ta cruauté
 » & ton indifférence. Hélas ! malheureux que
 » je suis, je ne vis plus ; & n'est-ce pas un
 » crime que de me laisser mourir » ?

Direz-vous à présent, comme M. Morin, qu'il n'est plus question de chansons chez les Grecs modernes, ou qu'il ne leur reste que des soupirs ? Si cet Académicien avoit voyagé dans le pays, il y auroit vu que les Grecs, quoiqu'assujettis à une domination étrangère, n'ont pas pendu

leurs lyres aux faules, comme les Juifs pendant leur captivité (1) : ils ne chantent pas comme Sapho & Anacréon, mais ils chantent encore. Rapportons encore une chanson dans un style plus figuré ; vous verrez que les Poètes Grecs modernes se sont éloignés de l'ancienne simplicité pour prendre le style oriental.

C H A N S O N

« L'AMOUR étoit pour moi un arbre paré
 » des feuilles toujours vertes de la fidélité. Son
 » ombre étoit l'espérance du bonheur que je
 » desirois ».

« Mais tout-à-coup les feuilles ont été des-
 » séchées par le souffle brûlant du désespoir
 » qui me poursuit & qui me fait errer ».

« Mon espérance est détruite par la haine,
 » & par les rigueurs qui attaquent toutes les
 » branches de l'arbre ».

« Un foible rejetton qui reste, n'a plus
 » qu'une fausse apparence de vie & de fraî-
 » cheur ».

« Les feuilles sont tombées, parce que la
 » racine ne fournissoit plus de suc nourricier ».

« Vaine Illusion ! Je croyois que cet arbre

(1) Diss. sur les Cygnes. *Mém. des Inscrip.*

» ne périroit point ; que ses rameaux verts ne
 » craignoient plus la sécheresse ».

» Dans cette double idée , j'offrois jusqu'à
 » mes larmes pour l'arroser ».

« Il n'étoit plus tems , & j'ai été encore
 » trompé par la vue du rejetton , qui n'avoit
 » qu'une fausse apparence ».

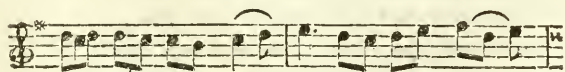
« Lorsque je croyois qu'il alloit reflleurir ,
 » la racine n'avoit plus de force ».

« Si l'Amour que j'implore , pouvoit en pren-
 » dre soin , je reverrois encore ces verts ra-
 » meaux , qui me donneroient & la fraîcheur
 » & l'ombre , & les premières douceurs de
 » l'espoir que j'ai perdu ».

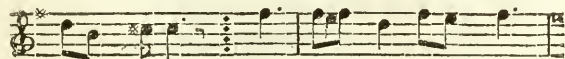
C H A N S O N.



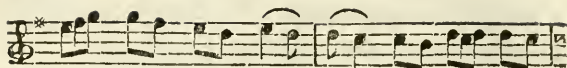
To dhen - dron this A-



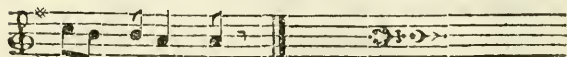
gha-pis fou , mé-phyl-la pif - to-



si - nis. If - kion el - pi - dhos



mé dhi - dhen a - me - trou fy -



phro - fi - nis.

- » Το δένδρον της αγάπης σου, μεφυλλα πιστούνης
 Ισκιον ελπίδος μέ δηθεν, αμείψα συφροσύνης
- » Πλην τόρα έμαράνθικαν τα φυλλα κύποφερνο
 Απειλησσίας φλογισμόν κάθηκα παραδειρο
- » Του υποσχέσειον κλαδία, τα μίτρες η ψυχράτης
 Εξείρανε πανταπασι η εχθρας και η κρυφής
- » Κί μόνον ρίζα τα φυλα αδήνατην κοιλιάζο
 Απία νημεια τον κλαδιον αν είν χλορη δυσάζο
- » Φκινέτε παπος έσχασε την ζοδικην σιοχήνης
 Καί για αυλο απεβαλε των φίλων την σοληνης
- » Αφθαλις ενόμιζα το δένδραυτο με λαθος
 Χορις να ενδεχεται το φυλαβολον παθος
- » Κε μόλον ταύτο προσφερνα κί καθε θεραπειάν
 Δακρυον με ποητημαία με καθε προθυμίαν
- » Πλην μάλην εκοπίαζα γιαθη δεν είχα φθάση
 Στο θαθος ριζαν μοναχήν στην οψιν ειχα πιαση
- » Καί εδηχνε σα μάθρα με ολο πως θε νάυξήτη
 Μα ριζαν σταθερότιος δεν ειχεν αποηλίσση
- » Μον' άπο θέσην έρσιος πάλην αναναδάνη
 Ιτως τον προστον ισκιον με ελπηθος ξαναδόση

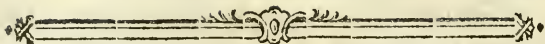
Je suis, &c.



Lavray del.

Laurent Sculp.

FONTAINE DE SAINT ELIE,
*près de Constantinople du côté du Canal, la quelle est un Nivoma,
ou Fontaine Sacrée des Grecs.*



ONZIEME LETTRE.

*Religion des Grecs , Superstitions , Présages ,
Songes , Prononciation de leur Langue , &c.*

QUE vous dirai-je , M. de la religion de ce Peuple ? Elle a dû sans doute éprouver les mêmes révolutions , que l'Empire Grec. Elle est couverte , ainsi que toute la Nation , des ténèbres épaisses de l'ignorance & défigurée par un amas de superstitions ; elle n'a conservé fidelement que les cérémonies , les ornemens , & les solemnités , comme autant de signes auxquels on devoit la reconnoître.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé (1) ?

La religion d'un Peuple conduit par des Prêtres qui , pour la plupart , à peine savent lire , ne peut être qu'un culte extérieur & informe , une sombre & foible lueur qu'on apperçoit à la place de ce flambeau dont fut autrefois éclairée la Grece , & qui dissipa les folles erreurs , ou les ténèbres du Paganisme.

L'ignorance du Clergé annonce donc & en-

(1) Rac. Athal.

tretient nécessairement celle de la Nation. L'appareil des fêtes & les cérémonies suffisent au peuple, & ce peuple esclave, à qui les Turcs ont laissé ses Eglises, ses Autels & ses Monastères, ne demande & ne voit rien au-delà. Cette Nation, mere du Polythéisme, n'ayant pas changé de génie, a dû multiplier les objets de la dévotion des nouveaux Chrétiens, lorsqu'elle a eu le bonheur de connoître le vrai Dieu. Livrée anciennement aux opinions & aux erreurs de ses Philosophes, elle a trouvé dans l'Evangile & dans la Morale chrétienne, ce que la Philosophie cherchoit inutilement, en égarant les esprits. Mais la curiosité humaine, peu satisfaite des lumieres de la foi, qui subjuguent la raison & l'orgueil, tâcha d'accommoder au Christianisme l'ancienne Doctrine des deux principes, ou celle des bons & des mauvais Génies : erreur à laquelle les Grecs sont toujours attachés. Ensuite une foule d'hérésies & de Sectes s'éleva dans le sein de la Grece Chrétienne, qui ne cessa d'être, à cet égard, comme la Grece fabuleuse, le berceau de l'erreur & du mensonge, *Græcia mendax*. L'Histoire des Empereurs, qui, depuis Constantin, furent souvent plus occupés de disputes

Théologiques que des affaires politiques de l'Empire , n'est proprement que l'Histoire des troubles & des guerres civiles de la religion, jusqu'à la séparation de l'Eglise Grecque & de la Latine , occasionnée par l'ambition du Patriarche *Michel Cerularius* , sous le Pape Léon IX. Enfin , le Clergé Grec , nourri dans les guerres Ecclésiastiques & dans des controverses éternelles , se tut devant le dernier Conquérant de la Grece. Mahomet II , content de nommer un Patriarche , en usant des droits de la Souveraineté , laissa par grace à des peuples abattus & soumis , le culte de leurs peres , & fit cesser toutes les disputes que le fanatisme militaire des Musulmans ne comportoit pas : car Mahomet , Despote absolu , qui se prétendoit inspiré , n'ayant établi sa religion que par la terreur de ses armes , ordonnoit de croire , & ne vouloit point d'argumens.

Comment , sous de tels maîtres , les Moines & les Prêtres Grecs , toujours tremblans , & n'ayant plus d'occasions de s'exercer à la dispute , ou de s'instruire pour combattre les erreurs anciennes & nouvelles , auroient-ils pu cultiver la Théologie & les Lettres ?

Je n'entreprendrai pas de vous exposer, M.

l'état actuel de la Religion Grecque ; ce seroit m'écarter de mon plan, & répéter tout ce que vous trouverez dans les relations de Ricaud , de Tournefort, & d'autres bons ouvrages où cette matiere est traitée. Vous pouvez seulement conclure du peu que j'en dis, que les Grecs modernes, peu instruits sur la religion, ont ajoûté à celle qu'ils professent, toutes les traditions & les pratiques que la crédulité seule & l'habitude ont pu conserver ; & que, par leur attachement aux anciens usages, ils doivent avoir retenu bien des superstitions, dont je vais vous donner une idée. En un mot, ce Peuple doit être crédulé à proportion de son ignorance : aussi l'est-il excessivement en fait de prodiges, d'augures, de présages, de songes, comme il est fidèle observateur du jeûne, & des autres pratiques qu'il a reçues de ses peres. La piété des voyageurs n'est satisfaite qu'à la vue des Eglises Chrétiennes, bâties sur les ruines des anciens Temples ; mais qu'il est beau, comme l'observe M. de Tournefort, de voir Jésus-Christ adoré, dans les mêmes lieux où étoient autrefois, à Ephese & à Chio, les statues de Diane & d'Hécate (1).

(1) Let. 3. t. 1. p. 136.

La Religion Grecque est devenue celle des Russes. Ceux-ci, vers la fin du dixieme siecle, reçurent un Métropolitte qui leur fut envoyé par le Patriarche de Constantinople (1) pour les baptiser & les instruire. Le Patriarche de Russie lui fut ensuite subordonné ; mais en 1667 ils s'affranchirent de cette espèce de dépendance, sans rien innover dans la doctrine. Ainsi les Russes professent la même Religion que les Grecs ; & les Prêtres ou Papas, chez les deux Nations, sont habillés de la même maniere ; mais c'est tout ce qu'ils ont de commun.

Des jeûnes austeres & fréquens, l'usage de prier en commun, & de s'assembler à l'Eglise avant le lever du soleil ; la crainte de l'excommunication, & de n'être plus admis dans l'assemblée des fidèles ; enfin le plus grand respect pour le Patriarche & les Evêques, sont autant d'usages, que les Grecs ont retenus des premiers Chrétiens.

Mais, pour remonter plus haut, il faut voir les fêtes religieuses qu'ils célèbrent à la campagne ; elles vous rappelleront & les Baccha-

(1) Descrip. de l'Emp. Russe. t. 2. chap. 9. p. 5.

nales , & les dévotions des anciens pour une fontaine sacrée , pour une antique forêt , objets de vénération & de culte.

« ON voit , dit Virgile , sur les bords du » fleuve Cæret (1) , un bois sacré fort spa- » cieux , environné de collines , couronné de » sapins épais , & respectable par le culte des » Pelafges nos ancêtres » (2) (3).

Or toujours dans ces lieux déserts & dans ces bois respectés , vous trouverez une fontaine célèbre pour les guérisons & les miracles qui s'y operent. La découverte d'une source abondante & précieuse , ou de ces eaux minérales , propres pour tant de maladies , a donné lieu à cette dévotion. Ainsi les Grecs ont encore dans leurs montagnes , des cavernes , des forêts , des eaux consacrées par la dévotion qu'ils appellent *ηληθόνα κληδοίζων. aquæ sanctificatæ vel expiatoriæ*. Ils y vont en foule dans certains jours de l'année , & boivent de ces eaux ; c'est une fête publique. Ils attachent ensuite

(1) Plîne l'appelle *Caretanus amnis* aujourd'hui *Cer-vetere*.

(2) *Ænéid. l. VIII. v. 596.*

(3) *Est ingens gelidum lucus prope Cæritis amnem ,
Religione patrum latè facer , undiquè colles
Inclusère cavi , & nigrâ nemus abiete cingunt.*

près de la même fontaine ou de la source , des morceaux de linge ou d'étoffe , en signe des guérisons qu'ils ont obtenues. Ils pratiquent aussi la même chose à l'égard des images des Saints , dont ils invoquent le secours dans leurs maladies ; ils attachent au tableau du Saint un morceau d'étoffe , ou une autre offrande (1).

C'est ainsi qu'à Titane en Sicyonie , dit Pausanias , on ne voyoit pas facilement la Statue d'Hygieé (2), parce qu'elle étoit cachée , soit par la quantité des chevelures dont quelques femmes dévotes lui avoient fait le sacrifice ,

(1) Strabon , l. 8. *Ibi (in Pisatide) est sacellum Nympharum Ioniadum , quas creditum fuit aquis morbos repellere : Pausanias in Eleâ.* Près delà (d'Heraclée) il y a une fontaine qui va tomber dans le fleuve Cytherus , & sur les bords de la fontaine un temple consacré aux Nymphes Ionides. Les bains de cette fontaine sont fort bons pour les lassitudes & pour toutes sortes de rhumatismes.

Dans le Samicon , près du fleuve Anigrus , on voit , suivant le même auteur , un antre que les gens du Pays nommoient l'antre des Nymphes Anigrides. Ceux qui avoient des dartres alloient faire leurs prières à ces Nymphes , leur promettoient un sacrifice & se croyoient guéris , en passant le fleuve à la nage. Voyage d'Elide , l. 5.

(2) La Déesse de la santé.

soit par les morceaux d'étoffe de soie dont elle étoit couverte (1).

Cet usage est donc très-ancien, ainsi que celui des tableaux votifs, que nous avons conservé nous-mêmes. Vous vous rappellerez, M. à cette occasion, la prière de Tibulle à la Déesse Isis (2).

Il y avoit encore anciennement des fontaines, dont on racontoit des choses surprenantes. » VOUS verrez au Ténare, dit Pausanias, une » fontaine qui n'a rien d'extraordinaire (3), » mais dont voici le merveilleux, suivant la tradition du pays. Autrefois ceux qui regardoient » dedans, y voyoient des ports & des vaisseaux; elle n'a cessé de présenter ces objets, » que depuis qu'une femme y a lavé des habits » souillés ». Tous les voyageurs qui ont passé à Constantinople, doivent avoir vu près des Sept-Tours, une fontaine où les Grecs font voir des poissons dorés, & crient au miracle.

Il y avoit anciennement des fontaines qui

(1) Tom. I. p. 172.

(2) O Dea, nunc succurre mihi; nam posse mederi,
Picta docet templis multa tabella tuis.

Eleg. 3. L. 1.

(3) Tom. I. p. 317.

annonçoient l'avenir : telle étoit celle qu'on voyoit auprès de Daphné, & qui se nommoit *Castalie*. Les Payens, au rapport d'Ammien Marcellin, disoient qu'Adrien, encore particulier, l'étoit venu consulter sur sa maladie, & qu'après avoir trempé dans l'eau une feuille de laurier, il avoit lu distinctement sur la feuille qu'il seroit un jour Empereur. La prédiction ayant été suivie de l'événement, l'Auteur de la vie de l'Empereur Julien dit qu'il fit boucher cette source comme trop dangereuse dans un Etat Monarchique (1).

On connoît l'ancienne crédulité des Grecs ; & de tous les Payens pour les présages. Les Oracles, si menteurs, ne leur suffisoient pas. Ils avoient encore recours à des sorts, à des prédictions, à des paroles fortuites, auxquelles ils ajoûtoient pleine foi. Ulyssé, demandant à Jupiter des signes favorables pour le dessein qu'il a formé de se défaire de tous les amans de Pénélope, desire entendre de la bouche de quelqu'un du Palais une parole fortuite qui soit de bon augure ; il souhaite aussi de voir quelque signe extérieur. Dans ce moment Jupiter

(1) Vie de Julien. p. 222.

tonne, & Ulyffe entend une femme qui, étant occupée à moudre de l'orge & du froment, s'écrie tout-à-coup : *Grand Jupiter, fais qu'aujourd'hui les poursuivans de Pénélope prennent leur dernier repas dans le Palais d'Ulyffe.* Ce Héros en tire un heureux présage (1). Délie, inquiète sur le retour de Tibulle, non contente d'avoir interrogé les Dieux, consulte aussi les sorts, qu'un enfant remue, pour découvrir la vérité. *Tollere sortes*, dit Scaliger sur ce passage, est κληδορίζειν : les Grecs appelloient donc κληδόνα ces paroles fortuites ; & les Grecs modernes ont encore un jeu pour ces sortes de présages, qu'ils appellent aussi le *Clidoma*. J'ai voulu le voir & l'étudier, pour en faire un détail exact ; mais je le renvoie à l'article des jeux.

Les Grecs tirent encore des présages de mille choses que le hasard produit. Ainsi la lumière d'une chandelle qui pétille, annonce sûrement l'arrivée d'une personne que l'on attend. Ovide en fait mention dans la lettre de Léandre à Héro, & n'oublie pas la crédulité des Nourrices pour ces sortes de présages (2).

(1) χαῖρε δὲ κληδόνι διῶς Ὀδυσσεύς ν. 120.

(2) Sternuit & lumen, (posito nam scribimus illo;)

Les paroles fortuites, & principalement celles des enfans, étoient un Oracle pour les anciens. J'aime bien à ce fujet l'épigramme de Callimaque. « Un étranger, dit-il, confultoit » le fage Pittacus de Mytilene, fur deux filles » qu'on lui propofoit en mariage. L'une lui » convenoit pour le bien & pour la naiffance ; » l'autre étoit fort au-deffus de lui, par les richesses & la condition. Pittacus, pour toute » réponfe, lui montrant avec fon bâton dans » la place publique des enfans qui fouettoient » leurs fabots, lui dit : *allez trouver ces enfans, ils éclairciront le doute où vous êtes.* » L'étranger s'approche, & les entend fe dire » l'un à l'autre : *prends ton égal, τὴν κατὰ σάυτὸν ἕλα.* Ce mot lui fuffit, il ne chercha pas un » autre Oracle, que celui des enfans, *παίδων κληθόνα* (1). Il prit la femme qui pouvoit, à » tous égards, s'affortir le mieux avec lui, & » il fut heureux. Profitez, Bion, de l'exem-

Sternuit, & nobis prospera signa dedit.

Ecce merum nutrix faustos instillat in ignes ;

Craſque erimus plures, inquit ; & ipſa bibit. *Ep.*

17. v. 151.

(1) *Rettulit à triviis omina certa puer.*

Ce paſſage de Tibulle eſt expliqué dans les Mém. de l'Acad. des Inſcript.

» ple, ajoûte le Poète, prenez, en vous ma-
 » riant, votre égale ». Ce morceau, qui peint
 la douceur & la simplicité des mœurs antiques,
 est intéressant.

Les Grecs ont aussi leurs jours heureux & malheureux. Le quarantième jour est un jour sacré pour les femmes en couche, qui ne sortiroient pas auparavant. Anciennement les femmes en couche le célébroient comme une fête, & de-là il étoit appelé *τεσσαρακοσόν*. Avant ce jour (1), il ne leur étoit pas permis d'aller au Temple, & encore aujourd'hui les femmes ne peuvent pas s'y présenter, dans certains tems.

On ne tient pas aux anciens usages, sans être encore plus fortement attaché aux superstitions & aux préjugés populaires; mais tout Peuple alors ne rend d'autre raison de ce qu'il fait, que l'habitude de le voir faire. Le détail de toutes les pratiques superstitieuses des Grecs seroit long, & par conséquent ennuyeux; je vais me borner à celles qu'ils ont conservées, & qui les caractérisent encore.

Les anciennes superstitions sont décrites par Théophraste (2), & les Grecs Modernes en

(1) Pitiscus, de fest. Græc. v. 695.

(2) In Charact.

ont plutôt augmenté que diminué le nombre.

« Son foible encore, dit cet Auteur, en parlant du Superstitieux, est de purifier sans fin la maison qu'il habite (1). Il évite de s'asseoir sur un tombeau, d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche; & , lorsqu'il lui arrive d'avoir quelque vision pendant son sommeil, il va trouver l'interprète des songes... Enfin s'il voit un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur (2), il crache dans son propre sein, pour rejeter le malheur de cette rencontre (3).

Les Grecs, & les femmes sur-tout crachent pareillement dans leur sein, pour détourner un malheur qu'elles prévoient, qu'elles racontent, ou qu'on leur fait craindre. C'est ainsi que les Romains crachoient par mépris sur les mœurs dépravées.

L'Empereur Grec, Constant second, ayant fait équiper une flotte pour s'y embarquer, &

(1) Les Papas ont conservé ce pieux usage, qui est tout à leur profit.

(2) Theophr. Cap. 16.

(3) *Despuit in molles & sibi quisque sinus.*

Tibulle *Eleg. 5. l. 1.*

aller en Italie , piqué du refus que fit le peuple de Constantinople qui s'étoit soulevé , de laisser embarquer l'Impératrice & ses fils , monté sur le tillac de son vaisseau , cracha contre la Ville , & fit mettre à la voile pour aller mourir à Syracuse (1).

Les femmes du peuple à Marseille ont conservé l'usage de cracher sur ce qu'elles méprisent & sur celles qu'elles veulent insulter.

Anciennement , dit encore Théophraste , lorsqu'un homme trouvoit un serpent dans sa maison , il lui érigeoit aussi-tôt un Autel , & c'étoit un signe de bonheur. Cette superstition subsiste encore.

Saint Jean Chrysostome rapporte les superstitions de son tems , qui sont les mêmes qu'aujourd'hui. » RIEN , n'égale , dit-il , celles des » femmes à l'égard des petits-enfans. Dès qu'ils » sont nés , elles allument des lampes , & leur » donnent le nom de gens qui ont vécu long- » tems , pour leur procurer une longue vie : » cependant souvent ils meurent en bas âge. » Elles attachent à leurs mains des fistres , & » des fils de couleur d'écarlate , pour les pré-

(1) Histoire du Bas-Empire. tom. 13. p. 57.

» s'erver d'accidens. Les femmes, les nourri-
 » ces, & quelquefois les servantes vont trem-
 » per leur doigt dans une espece de boue qui se
 » trouve au fond des bains; elles vont ensuite
 » imprimer ce doigt sur le front de l'enfant;
 » & c'est, disent-elles, pour détourner de lui
 » le mauvais œil, ou l'envie (1). Quelques-
 » uns écrivoient sur la main des enfans les
 » noms des fleuves & des rivières; d'autres
 » se servoient de cendre, de suie, & de sel:
 tout cela pour détourner le mauvais œil, ou
 les regards malvaisans qu'on redoute encore.
 (2) Aujourd'hui des gouffes d'ail, des talismans,

(1) Cette pratique paroît dériver de l'ancienne croyance sur les mauvais Génies.

(2) » La grand'-mere ou une tante de l'enfant, dit Perse,
 » commence par purifier son front & ses petites levres humi-
 » des avec le doigt du milieu mouillé de salive expiatoire;
 » elle sçait repousser les maléfices des yeux »:

Frontemque atque uda labella

Infanti digito & lustralibus ante salivis

Expiat, urentes oculos inhibere perita. Sat. 2.

Cette ancienne superstition est bien indiquée par ce vers si connu de la troisième Eglogue de Virgile: *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.* Et Horace, Epit 17, y fait allusion par ce vers: *Non istuc obliquo oculo mea commoda quisquam limat.* Plutarque appelle ce genre de fascination *ἰσθαλμὸν βάσκαρον*: on croyoit qu'elle agissoit plus

& d'autres amulettes qu'on met au cou des enfans, font les moyens les plus ufités pour détourner ce que les Grecs appellent toujours *le mauvais œil*, & les Turcs eux-mêmes ont adopté cette superstition (1).

Une imagination vive, & qui s'enflamme aisément, nourrie de contes & d'erreurs populaires, qui exagère tout, qui croit voir tout ce qu'elle enfante, qui voit la peste, ce fléau constant de la Grèce, comme une vieille femme vêtue de noir qui souffle pendant la nuit sur les maisons qu'elle parcourt, le poison mortel qu'elle exhale : une telle imagination, dis-je, doit être susceptible de toutes les impres-

puiffamment sur les enfans que sur les personnes plus avancées en âge. Chez les Triballes & les Illyriens, il y avoit de ces forciers qu'on prétendoit avoir deux prunelles à chaque œil ; on leur attribuoit le pouvoir de tuer ceux qu'ils regardoient pendant quelque tems, sur-tout avec un regard colere. Ovide (*Amor. L. 1. Eleg. 8.*) peint de même une vieille forcierre, appareilleuse de son métier : *oculis quoque pupula duplex fulminat, & gemino lumen ab orbe venit.* C'est le *cattivo occhio* des Italiens. Plutarque, dans ses symposiaques, *Liv. 5. Quest. 7.* fait mention des Thébiens, peuple du Royaume de Pont, dont le regard, l'haleine, la parole même ou la voix, étoient mortels. Il y avoit, pour s'en garantir, des préservatifs qu'il appelle *προβύσκιανται*.

(1) Extrait des ouvr. de S. J. Chryf. par D. B. de Montf.

fions qu'elle reçoit. « Aussi leur ame , ajoute
le même Pere , « est toujours remplie de ter-
» reurs paniques. En sortant de ma maison ,
» dit l'un , j'ai trouvé un tel , & cette rencon-
» tre me pronostique bien des malheurs. Mon
» coquin de valet , dit l'autre , en me donnant
» mes souliers , m'a d'abord présenté le soulier
» gauche , signe de dommage ou d'affront. Je
» suis sorti , dit un troisieme , de ma maison
» par le pied gauche , signe de quelque ac-
» cident ».

Les Grecs modernes ont encore les mêmes foibleffes , les mêmes craintes , la même crédulité. En étudiant les hommes , en les suivant pas-à-pas , on trouvera toujours , & par-tout , qu'ils se ressemblent exactement , & ne peuvent ressembler qu'à eux-mêmes.

Ce que nous difons des Individus , est vrai des Nations entieres.

Au reste , pour bien connoître les Grecs , il ne faut pas prendre à la lettre ce que Tournefort & d'autres voyageurs en ont dit , pour ne les avoir vus de près que dans les isles de l'Archipel , où l'ignorance & la pauvreté , qui règnent généralement parmi ces Insulaires , leur ont fait regarder toute la Nation avec mépris.

S'ils l'avoient étudiée avec plus de soin, ils en auroient eu une autre idée ; ils auroient trouvé (quoiqu'en petit nombre) des Evêques savans, des Prêtres instruits, des hommes de génie & de goût. J'ai vu chez un Grec nommé *Drago*, homme riche & qui sçait, une bibliotheque bien choisie.

Si M. l'Abbé Guyon avoit étudié, sur les lieux, les mœurs & les usages des Grecs modernes, comme il a étudié l'Histoire de la Grece dans les meilleures sources, il ne leur auroit pas reproché, d'après la Guilletiere, de n'avoir ni cadrans, ni horloges publics, parce que les Turcs ne leur permettent point d'en avoir, ni même de montres ; ce qui est très-faux, & d'une petitesse qu'on ne peut relever. Il n'auroit pas avancé que l'indolence & la grossièreté y tiennent lieu de la barbarie, ce qui est encore une fausseté : car chez ces mêmes Grecs on trouve communément beaucoup d'activité, de finesse, & des esprits très-déliés. « Enfin, dit M. l'Abbé Guyon, les Grecs qui veulent » apprendre leur ancienne langue, sont obligés » d'aller l'étudier en Allemagne & en Italie, » & la mauvaise prononciation qui s'est introduite dans leur pays, a bientôt gâté tout ce

» qu'ils favoient , dès qu'ils y font retour-
» nés » (1).

Il faut avouer que M. l'Abbé Guyon a suivi des relations bien défectueuses & bien fausses. Les Grecs , n'ayant plus d'écoles chez eux , vont étudier en Italie ou en Hollande la Médecine & la Chirurgie ; mais ils ne sont pas dans le cas d'étudier ailleurs que chez eux l'ancienne langue de leur pays , comme si le Grec vulgaire leur avoit fait entièrement oublier le Grec littéral. C'est comme si un voyageur nous disoit qu'on ne fait pas le François en Provence , ni en Languedoc , parce qu'il n'y auroit entendu que le patois Languedocien ou Provençal.

Quant à la prononciation sur laquelle on a tant disputé en France , je crois , M. qu'on pourroit prendre les Grecs modernes pour juges de ce différend , qui a divisé nos plus célèbres écoles. Le peuple a pu corrompre & altérer la pureté de sa langue , par de nouveaux mots qu'il a adoptés , par une manière différente de décliner & de conjuguer ; mais les oreilles Athéniennes , toujours délicates , ont conservé

(1) Hist. des Emp. t. 12. pag. 514.

par tradition la douceur de la bonne & ancienne prononciation : c'est celle de tous les Grecs qui parlent bien , & qui font toujours choqués de la prononciation ou de l'accent grossier de certains Insulaires. Pour moi , je crois entendre parler les anciens , lorsque j'entends les Grecs modernes au lieu d'*einai* (1), qu'on nous fait prononcer au collège , en marquant le son de chaque voyelle , dire *iné* ; mettre toujours l'*U* à la place du *B* , & dire *Vasfileos* , Roi , *Vasfiliffa* , Reine , au lieu de *Basfileos* & de *Basfiliffa* : ce qui est prouvé par les médailles Grecques , où on lit en lettres Romaines *Octavius* pour *Octavius* , *Balerianus* pour (2) *Valerianus* , excepté les mots où le *p* venant après un *n* se change en *b*. Ainsi , au lieu de dire *tin porta* la porte , ils prononcent *tin borta* , & pour *ton pono* la douleur , *ton bono* , qui est plus doux. Or vous avouerez , M. , que l'Allemand , chez qui M. l'Abbé Guyon envoie le Grec moderne , pour apprendre à prononcer & à lire , mettant toujours un *p* à la place du *b* , dit en François *tompeau* , au

(1) Ainsi , pour dire *πέλαι* , *quondam* , ils disent *palé*.

(2) ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ. Voyez ce que dit Wheeler sur leur pronon. dans son voyage d'Athènes , t. 2. l. 2. p. 119.

lieu de tombeau, & *pouteille* au lieu de bouteille; ce qui fait deux mots rudes, de deux mots très-doux. Je conclus donc, pour abrégger cette petite discussion grammaticale, que la prononciation du Grec, & sur-tout de l'Athénien moderne, est celle qui nous représente le plus fidèlement l'ancienne, & qui doit nous servir de règle (1).

Je ne puis parler de Tournefort, qu'avec tous les égards & les éloges que mérite un voyageur aussi savant & aussi exact que lui; mais je ne puis dissimuler que je ne le reconnois point, lorsqu'il veut donner au Grec Mauro Cordato (2), premier Interprète du Grand Seig-

(1) Le Prince Cantimir, hist. Ott. t. 2. p. 37. fait mention d'une Academie Grecque, & des Sçavans qui s'y distinguoient de son tems.

Le dépôt de la pureté de la langue y étoit fidèlement observé. Les Grecs bien élevés se piquent de la plus grande délicatesse sur ce point, & ne pardonnent pas les fautes de langage. Lucien rapporte que le Philosophe Démonax, indigné d'entendre un Grec mal parler sa langue, répondit à celui-ci qui lui annonçoit que l'Empereur l'avoit fait Citoyen Romain : *J'aurois mieux aimé qu'il vous eût fait Citoyen d'Athènes.*

(2) » Je ne fais comment cela nous engagea à parler de la Langue Grecque : il dit, en riant, que nous n'avions par

neur, des leçons sur la vraie maniere de prononcer le Grec. Je crois entendre un François qui veut donner le ton sur toutes choses à un étranger. Il n'est donc pas étonnant que M. l'Abbé Guyon ait été induit en erreur par une autorité d'un aussi grand poids que celle de ce savant voyageur.

Je suis, &c.

» raison de vouloir leur en montrer la prononciation, & qu'il
 » étoit bien-aïse d'en savoir mon sentiment. Je m'en rapporte
 » à vous, lui dis-je, qui avez lu Cicéron. Ce grand-homme
 » avoit été à Athènes, & à Rhodes; il devoit bien pronon-
 » cer le Grec. Quelle raison auroit-il eu d'écrire *Delos* &
 » *Demosthene*, si les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Di-*
 » *mosthenis*? » Ce raisonnement est foible: écrit-on comme
 on prononce? V. *Wheeler*, lettre 12. t. 2.



DOUZIEME

DOUZIEME LETTRE.

Les Songes.

JE ne vous ai point dit, M. dans ma dernière lettre, tout ce que je vous avois annoncé : il me reste, pour ne rien omettre, à vous rapporter un songe Grec, avec son interprétation. Vous pourrez sur ce modèle en faire d'autres, tout aussi-bien que si vous dormiez sur les bords du Pénée ou du Céphise, & les expliquer à votre tour.

Si quelque chose caractérise la crédulité d'une Nation, c'est la foi qu'elle ajoûte aux songes, & leurs interprétations qu'elle adopte.

On peut donc ici principalement s'émerveiller avec Pline de la crédulité des Grecs (1). Là religion a détruit les fameux Oracles de la Grèce; mais la raison n'a pas encore seulement diminué le crédit des songes. Traités quelquefois très-sérieusement par les Anciens, en-

(1) *Mirum est quò procedat Græca credulitas!* Plin. l. 8. c. 22.

suite abandonnés à l'imagination des Poètes, qui font, ainsi que les amans, les créateurs de leurs songes (1), ils n'ont pas toujours fait la même impression sur les esprits. Si des hommes célèbres y ont ajouté quelque foi, d'autres les ont rejetés comme des images trompeuses, qui ne signifient rien, & que personne n'a mieux définies que Pétrone.

NON, les songes trompeurs ne viennent point des Cieux ;

En vain les cherchons-nous dans les temples des Dieux.

Dans l'ombre de la nuit, d'une vapeur légère
Ainsi brille à nos yeux la clarté passagère.

Quand le corps accablé cède aux loix du repos,
L'esprit libre se joue au milieu des pavots ;

Et séduit, en veillant, par différens mensonges,
L'homme est pendant le jour l'artisan de ses songes.

Tel un enfant de Mars, respirant les combats,
Ne voit, même en dormant, que du fer, des foldats ;
&c. (2).

(1) *Ipsi sibi somnia fingunt.* Virg. Eclog. 8.

On a dans Homere la Théorie poétique des Songes, qu'il divise en Songes trompeurs & en Songes vrais. Il leur assigne une demeure qui avoit deux portes, l'une de corne, & par conséquent transparente, pour les Songes vrais ; l'autre d'ivoire & plus opaque pour les Songes faux. Virgile termine par cette fiction le sixieme Livre de l'Enéide.

(2) *SOMNIA quæ mentes ludunt volitantibus umbris,*

Plutarque, aussi exact à rapporter les songes, que les bons-mots des grands hommes dont il a donné la vie, écrit que Sylla, dans ses Mémoires, affuroit qu'il n'y a rien de plus croyable & de plus certain, que les avertissemens qui nous sont donnés en songe (1).

Auguste, en vertu d'un certain songe, s'étoit imposé la ridicule & superstitieuse corvée de faire tous les ans, à certain jour, le rôle de mendiant, en tendant la main pour recevoir les aumônes du peuple (2). Comment entret-il tant de foiblesse dans des âmes si supérieures aux autres !

Pausanias raconte ainsi, de la meilleure foi du monde, le songe de Pindare. Proserpine s'apparut à lui, se plaignant d'être la seule Divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers. « Mais j'aurai mon tour, dit-elle : il faudra

Non delubra deùm, nec ab æthere numina mittunt,
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit : oppida bello
Qui quatit, & flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, &c.

(1) Plutarq. Vie de Lucull.

(2) Hist. des Emp. de Crév. l. 2. p. 263.

» bien, quand je vous tiendrai, que vous me
 » chantiez comme les autres ». Pindare ne
 survécut pas dix jours à ce songe. Une femme
 de Thèbes, qui chantoit fort agréablement
 ses odes, eut en songe la vision de ce Poète,
 & il lui récita le cantique qu'il venoit de faire
 pour Proserpine.

Le fameux songe qu'eut Cicéron dans son
 exil, & qui lui annonçoit un retour prompt &
 glorieux, quoiqu'il eût été vérifié jusques dans
 les moindres circonstances, ne le rendit pas
 plus crédule sur l'article des songes, puisque,
 malgré l'évènement, il disoit qu'on ne devoit
 point y ajouter foi (1), par la raison que, dans
 une multitude de songes, le hazard peut en
 réaliser quelques-uns, comme un menteur d'ha-
 bitude peut dire quelque chose de vrai.

Il n'est pas étonnant que les Grecs d'aujourd'hui,
 moins éclairés que leurs peres, ajoû-
 tent autant de foi qu'eux à l'art d'interpréter
 les songes. Cet art étoit anciennement fort ac-
 crédité. Démétrius de Phalere, dans un ou-
 vrage intitulé *Socrate*, disoit, au rapport de

(1) De Divin, 63. Vie de Cic. par Middleton, t. 2. l. 5.
 p. 185.

Plutarque (1), avoir vu un certain *Lyfimachus*, neveu d'*Aristide*, qui, étant très-pauvre, se tenoit auprès du Temple de *Bacchus*, où il gaignoit sa vie à expliquer des songes sur des tables toutes dressées pour cela.

Cette crédulité étoit presque générale, & l'on connoît le culte anciennement établi pour les Dieux qui présidoient aux songes, *Dii somniales*. Les Grecs modernes ont encore des règles pour l'interprétation des songes, & sans doute elles leur sont venues par tradition. Ce sont de vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce métier. J'ai voulu les entendre pour vous en rendre compte, & je crois qu'il suffira, M. de vous donner un seul exemple d'une explication dont j'ai été témoin.

» J'AI rêvé, disoit une jeune Grecque, qu'un
 » étranger s'est approché de moi : il m'a pré-
 » senté une aigrette & des fleurs, il a allumé
 » un flambeau, & a disparu ». VOICI tout le
 mystère, dit sans hésiter la Sybille que l'on
 consultoit : « L'aigrette que nous portons le
 » jour des noces, signifie que vous serez ma-
 » riée ; le flambeau allumé indique que le jour

(1) Vie d'*Aristide*.

» n'est pas loin (1), & le nombre des fleurs
 » que vous avez vues, désigne le nombre des
 » enfans que vous aurez ». Ainsi parla le vieux
 Oracle : je n'en voulus pas favoir davantage ,
 & je n'ai pas été curieux d'en suivre l'accom-
 plissement. Au reste, la règle générale des son-
 ges est d'en prendre toujours le contrepied.
 Ainsi les plus sinistres sont pris en bonne part ,
 & les Grecs superstitieux passent tristement la
 journée qui suit un beau songe.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de *l'On-
 neirocritique* moderne. Les Grecs se préparent
 encore, comme autrefois, par des jeûnes, à
 se procurer des songes heureux. Une fille,
 pressée de quelque desir impatient, ne man-
 ge, en se couchant, qu'un gâteau fort salé, &
 ne boit point du tout; elle met ensuite sous
 son chevet trois pelotons de fil, blanc, noir,
 & rouge. Après ces dispositions, l'homme
 qu'elle voit en songe & qui lui apporte à
 boire, est celui qu'elle épousera. En s'éveillant,

(1) Voyez l'explication des songes, dans le Roman Grec
 de Théagène & Chariclée, t. 1. p. 99. Ce songe est le pro-
 nostic d'une noce prochaine; l'aigle vous figure la main qui doit
 épouser votre fille, &c. ibid. p. 169.

elle prend un peloton au hazard. Le noir désigne un veuf, le blanc un vieux, le rouge un mari jeune & riche, tel qu'elle le desire. Je ne m'arrêterai pas plus long-tems à des détails, qui vous paroîtroient puériles; mais peut-on étudier les hommes, sans voir en eux mille foibleffes? & notre siècle, qui se pique d'être si éclairé, en est-il plus exempt que les autres?

Les anciens Grecs, dit un Académicien (1) que j'ai déjà cité, étoient de grand jeûneurs. Ajoûtons que dans ce tems-là, comme dans celui-ci, les cervelles creuses étoient plus sujettes aux rêves & aux visions que les autres.

Il faut, pour achever cet article, vous dire encore que sous Constance, Prince dont la vie n'est qu'un tissu de cruautés exercées, tant par ses Ministres, que par les Evêques Ariens, les songes Grecs n'eurent pas beau jeu. C'étoit un malheur que d'en faire, & cependant on en avoit la fureur, & qui pis est, celle de les conter. Les espions empoisonnoient ces songes, & les rêveurs étoient punis de

(1) M. Morin, diss. sur le jeûne des anciens, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*.

mort. Aussi, dit le nouvel Historien du Bas-Empire (1), s'en corrigea-t-on, au point qu'on n'avoit pas même volontairement que l'on eût dormi.

Je suis, &c.

(2) Hist. du Bas-Empire. t. 2. p. 267.





TREIZIEME LETTRE.

Les danses : la Candiote , la Grecque , l'Arnaoute , la Pyrrhique , la Valaque ; danses Ioniennes , champêtres , nuptiales , bacchiques , &c.

SI, après le sérieux de ma dernière Lettre ; le sujet dont je vais vous entretenir dans celle-ci, ne vous amuse pas, M. ce fera ma faute : car je n'ai rien vu de plus agréable, ni de plus intéressant que les danses Grecques. Chaque pays a les siennes, & la Grèce, de ce côté-là, a toujours été bien partagée. Il y a des danses nationales, qui ne peuvent être que fort anciennes, & qui sont héréditaires ; il ne faut pas de maîtres pour les apprendre, l'imitation suffit. Il n'y a point de paysanne en Provence, qui ne sache le rigaudon, ni de Bayonnoise qui ne danse la *Panperruque* (1).

(1) La Panperruque est une danse propre aux Bayonnois, qui s'exécute de cette manière, au son du tambour. On commence à battre doucement, & par degrés le son s'anime. Les danseurs & les danseuses, qui sont en nombre égal

On oublie les danses composées qui demandent de l'étude & de la précision : les danses du pays, plus simples, plus gaies, plus faciles, ne se perdent point, parce qu'on les répète souvent, & que chaque fête les ramène. La Jeunesse s'applaudit de les exécuter, les vieillards s'amuse-
 rent du spectacle, & jusques dans l'âge le plus tendre, les enfans, trop foibles pour imiter les danseurs, pietinent en les regardant.

Quand je voyois à la campagne une troupe de Grecs, se tenant tous par la main, jeunes & vieux chanter en dansant, de maniere que les plus âgés répondent aux enfans qui les provoquent par leurs chansons, je me rappelois ces chœurs de Lacédémone, où, suivant la traduction d'Amiot, dont vous aimez tant

se tiennent avec des rubans ; celui qui a le plus d'oreille, est à la tête, & c'est le Roi de la danse. Il tient de la main droite une baguette toujours levée, & ouvre la danse qui se fait en rond. De tems en tems l'homme & la femme qui figurent ensemble, font un saut en se regardant. Quand la danse est finie, le Roi & celle qu'il conduit, levent le ruban dont ils tiennent chacun un bout : les autres danseurs, se prenant alors par le bras, passent par-dessous, & marchent sur quatre ou huit de front, toujours au son du tambour.

la naïveté , les vieillards chantoient (1) :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

A quoi les jeunes répondoient :

Nous le sommes maintenant ,
A l'épreuve à tout venant.

Et les enfans , pour n'être pas en reste , ajoû-
toient :

Et nous un jour le ferons
Qui tous vous surpasserons.

Lorsque j'entends une jeune Grecque se plaindre de ce qu'elle ne peut pas aller danser avec ses compagnes, je crois entendre la jeune Hérodote, que le Poète Musée fait parler ainsi de sa condition à Léandre. » Hélas ! je n'ai point » la compagnie des jeunes filles de mon âge, » & je ne puis me trouver comme elles à » ces danses que la Jeunesse aime tant (2) ».

L'amour de la danse fut toujours , dans la Grèce , une passion commune aux jeunes gens des deux sexes , qui s'y livroient , comme ceux d'aujourd'hui , jusqu'au point de s'oublier eux-

(1) Plut. *in Lycur.* Poll. l. 4.

(2) Mus. L. & Hérodote, v. 151.

mêmes. On en trouve dans Hérodote un trait qui peut servir de leçon (1).

Clysthène, Prince de Sicyone, avoit déclaré qu'il marieroit sa fille au plus vaillant des Grecs, &, pour cet effet, il fit inviter tous ceux qui pouvoient y prétendre. Il vouloit les garder chez lui quelque tems, les examiner, & choisir ensuite parmi eux un gendre à son goût. Deux Athéniens lui plaisoient plus que les autres, & principalement Hypoclide, fils de Tyfandre, qu'il estimoit pour son courage. Le jour où il devoit nommer son gendre, étant venu, il donna un grand festin aux amans de sa fille. Après le repas, on se mit à chanter, on but encore, on s'échauffa : Hypoclide ordonna aux instrumens de lui jouer une danse sérieuse, dont l'exécution parut le rendre fort content de lui-même. Clysthène voyoit tout, & ne disoit rien. Hypoclide, s'étant un peu reposé, fit apporter une seconde table, où il dansa d'abord à la Spartiate, & puis des danses Athéniennes. Enfin, s'étant mis sur la table la tête en bas, il dansa en ne s'appuyant que des mains. Clysthène, qui avoit déjà pris

(1) Herod. l. 6.

de l'aveu pour le danseur , ne put se contenir alors , & lui dit : *fils de Tyfandre , tu as dansé ton mariage* , & il choisit Mégacles , fils d'Alcméon. Un jeune Grec échauffé par la danse , & par le vin , seroit encore aujourd'hui capable d'un pareil excès , & pourroit bien danser son mariage.

Cet exercice est sans contredit de tous les pays & de tous les tems ; mais il est certain que les Grecs ont plus dansé que les autres peuples. La danse , parmi eux , faisoit une partie de la Gymnastique. Elle étoit elle-même en plusieurs cas ordonnée par les Médecins ; elle entroit dans les exercices militaires ; elle étoit affectée à toutes les conditions. Elle venoit toujours à la suite des festins ; elle animoit toutes les fêtes (1) ; les Poètes mêmes récitoient & chantoient leurs vers en dansant. Platon , Aristote , Athénée , Xénophon , Plutarque , Lucien , tout ce que nous avons d'Auteurs Grecs font quelque éloge de la danse. Anacréon , le pere du plaisir , est dans sa vieillesse toujours prêt à danser (2). Aspasia , qui n'avoit qu'à paroître

(1) *Hier. Mercur. de Saltat.*

(2) *Od. 27. 42.*

pour animer tout de ses regards , fait danser jusq'au vieux Socrate (1). Aristide , malgré Platon , danse à une fête chez Denys le Tyran (2). Scipion l'Africain , à leur exemple , se fait montrer chez lui une danse pleine de force & de mouvement ; enfin l'Historien d'Epaminondas (3) , en représentant toutes ses grandes qualités , n'oublie pas son talent pour la musique , & pour la danse.

Si les hommes se piquoient d'exceller dans cet art , il devenoit pour les femmes un mérite essentiel. Quand Hélène fut enlevée par Thésée & Pirithoüs , elle dansoit à une fête

(1) « Vous riez , disoit Socrate à ses amis , parce que je » prétends danser comme ces jeunes gens. Vous me trouvez » donc ridicule de vouloir faire un exercice aussi nécessaire pour » la santé , que pour dégager le corps ? Ai-je tort de vouloir diminuer un peu , en dansant , la grosseur de ce corps ? » Vous ne savez donc pas que Charmides , qui m'écoute , » m'a surpris depuis peu dansant le matin chez moi ? Cela » est vrai , dit Charmides , & j'en fus si étonné , que je craignis d'abord pour vous un accès de folie ; mais quand j'eus » entendu ce que vous venez de dire sur la danse , je n'eus » rien de plus pressé , étant de retour au logis , que d'essayer » de vous imiter ». *Xénoph. in Sympof.*

(2) Vie de Platon par *Dacier*. Diff. de l'Abbé Couture , dans les *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

(3) *Corn. Nepos in Epamin.*

de Diane (1). « La belle Polymele, dit Ho-
 » mere, faisoit tout l'ornement d'une danse.
 » L'enjoué Mercure, l'ayant vu danser à une
 » fête de Diane, en devint éperduement amou-
 » reux ».

Le Poète Géographe, Denys, (2) fait men-
 tion des danses que les femmes Grecques de
 l'Asie Mineure faisoient sur les bords du Cayf-
 tre. « Vous y verrez, dit-il, les femmes, por-
 » tant une ceinture d'or, danser en rond avec
 » un ordre admirable, lorsqu'elles célèbrent la
 » fête de Bacchus & qu'elles exécutent ses
 » danses. Les jeunes filles les dansent aussi légè-
 » rement, & leurs robes flottent avec grâce,
 » enflées par les vents qui se jouent & mur-
 » murent autour d'elles ». Voilà tout le portrait
 de nos Grecques modernes.

La danse étoit anciennement chez les Grecs
 une imitation figurée des actions & des mœurs.
 Voilà pourquoi Lucien veut qu'un danseur,
 qui doit être en même tems un bon pantomi-
 me, sache bien la Fable & l'Histoire des
 Dieux.

(1) Plut. Vie de Thés.

(2) Dionys. orbis descrip. v. 840.

Dans toutes les fêtes, on chantoit les louanges de la Divinité qui en étoit l'objet, & les danses qui suivoient le chant, peignoient les principaux traits de sa vie. On dançoit le triomphe de Bacchus, les noces de Vulcain & celles de Palès. Les jeunes filles brilloient surtout aux fêtes d'Adonis; elles dançoient les amours de Diane & d'Endymion, le jugement de Pâris, l'enlèvement d'Europe portée par l'Amour sur les flots, &c. Ces danses étoient autant de tableaux mouvants, où les gestes & les pas, les mouvemens des bras & des jambes, toutes les inflexions du corps exprimoient des situations & des faits intéressans.

Les danses particulières aux pays où ces fêtes se célébroient, & celles qui retraçoient les événemens célèbres, ont été conservées plus long-tems que les autres.

Tous les danseurs qu'on voit aujourd'hui, dans la Grece, se tenir par la main, & courir, en dansant, les rues ou les campagnes, représentent ces anciennes danses qui faisoient une partie du culte public.

Admète, dans Euripide (1), ordonnant une

(1) Iphig. in Aulide.

fête , recommande qu'il y ait des danfes publiques. Lorsqu'Agamemnon prévient fa fille fur le sacrifice qu'il prépare : *Mon Pere* , lui dit Iphigénie , *ne danferons-nous pas , en chantant , autour de l'Autel ?* Aujourd'hui point de fêtes , ni de folemnités pour les Grecs , s'ils ne danfent prefqu'autour de l'Autel ou au moins du Temple , fuivant la coutume de leurs peres (1). Ils y font tellement adonnés que rien n'eft capable de leur en faire perdre le goût. Un jeune Grec , pris de vin peut-être , paffant le jour de Pâques devant la Garde Turque , à la tête d'un branle qu'il conduifoit , fut arrêté. Il reçut fur le champ cinquante coups de bâton fur la plante des pieds & fut renvoyé dans cet état. On le vit avec étonnement tout de fuite aller , en clopinant & fe foute-

(1) *Solebant aras Liberi patris cæterorumque Deorum circumgyrare saltantes.* Servius ad Georg. Les Romains ne penfoient pas fur la danfe comme les Grecs : ils étoient un peu Turcs fur ce point. Car les Turcs ne permettent point la danfe aux femmes honnêtes. C'eft pourquoi Sallufte , dans le Portrait de *Sempronia* , fameufe complice de Catilina , dit qu'elle excelloit dans la mufique & dans la danfe plus qu'il ne convient à une honnête femme : *Pfallere & saltare elegantius quam necesse est probæ.*

nant à peine, rejoindre sa troupe qui continuoit de danser, pour reprendre sa place.

Anciennement, dans les assemblées particulières ou dans les fêtes, c'étoit toujours la principale personne qui menoit la danse.

Electre, reprochant à sa mere d'avoir épousé l'assassin d'Agamemnon, dit au chœur qui l'écoute : « Elle se rit des Dieux : ce jour témoin de son attentat est à peine revenu chaque année, qu'elle ose mener des danses » *solemnelles, &c.* ».

Il y avoit différens chœurs de chants & de danses (1). Le chœur (2) orbiculaire, qui chantoit le Dythyrambe, & qui dançoit au chant de cette espece d'hymne faite à l'honneur de Bacchus, tantôt les mains libres, tantôt les mains entrelacées, dançoit d'abord autour des Autels; il fut ensuite introduit sur le théâtre, où, en conservant le chant & la danse, il joua lui-même un rôle intéressant.

Depuis la chute du théâtre Grec, ces chœurs

(1) *Apud Plutarch. & Demosth. sapius occurrit χορός παιδων, χορός ανδρων, Thucyd. autem vocat Δηλιακον χορον των γυναικων.* Petr. Castellanus de festis Græcor. p. 634. *Thef. Græciæ antiq. à Gronovio. Venet.*

(2) *εγκύκλιος χορός.*

isolés ne furent plus que des danses en rond, que les Grecs modernes ont fidelement conservées. Ils dansent donc encore tantôt en chantant, & tantôt au son de la lyre, tantôt les mains libres, & tantôt les mains entrelacées. Mais ce n'est plus autour de l'Autel de Bacchus, ni des autres Divinités de leurs peres : c'est autour d'un vieux chêne à l'ombre duquel, aux fêtes les plus solempnelles, la tête couronnée de fleurs, ils renouvellent les anciennes Orgies, & se livrent presqu'aux mêmes excès que les anciens Grecs.

On voit encore à présent chez eux une exacte image de ces chœurs de Nymphes Grecques, qui, se tenant par la main, dansent sur la prairie ou dans les bois ; telle les Poètes ont représenté Diane (1) sur les monts de Délos ou sur les bords de l'Eurotas, au milieu des Nymphes de sa suite.

Il y avoit chez les Eleufiniens un puits nommé le *Callichore*, autour duquel les femmes d'E-

(1) Qualis in Eurotæ ripis.....

Exercet Diana choros. *Virg. Æneïd.* 1.

Jam Cytherea choros ducit Venus imminente lunâ,

Junctæque Nymphis Gratia decentes

Alterno terram quatiant pede. *Hor. Od.* 4. l. 1.

leusis avoient institué des danfes & des chœurs de musique en l'honneur de la Déesse.

J'ai vu dans l'isle des Princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles se rassembler le soir pour puiser de l'eau, & former autour du puits des danfes en chantant. Aristote, cité par M. *Winckelman* (*Descript. des pierres gravées du Cabinet de Stoch, pag. 248*), dit que les puits communs entretiennent l'amitié parmi les Citoyens & dans le voisinage. Il ajoûte que les Anciens avoient des chansons qui se chantoient pendant qu'on tiroit de l'eau & qu'on appeloit *Chansons de la corde du puits*.

Aristomène le Messenien, passant par Caryes, trouva toutes les filles du pays rassemblées dans cette ville, où elles célébroient, par des chants & des danfes, une fête en l'honneur de Diane (1). Cette danse des Cariatides étoit gravée sur un fameux anneau de Cléarque, selon Paufanias.

Dans l'initiation aux mysteres de Cérès, on rassembloit les Néophites dans une agréable prairie, où ils formoient des danfes (2).

Les anciens Grecs avoient aussi des danfes

(1) Pauf. *t. 1. p. 300.*

(2) *Hist. des Emp. t. 11. p. 104.*

nuptiales (1), comme ceux d'à présent. Musée, décrivant le mariage secret de Léandre & d'Héro, dit (2), qu'il se fit sans les danses accoutumées : « le lit nuptial y étoit ; mais » point de chant d'hyménée, point d'épithalame, ni de flambeau dans l'appartement ».

Le branle qu'on trouve établi par-tout se rencontre assez souvent dans les anciens Auteurs.

« LES Thyades, dit Pausanias, sont des » femmes de l'Attique, qui, jointes à des femmes » de Delphes, vont tous les ans au Mont-Parnasse, » se, & dansent, soit en chemin, soit à Panopée, » toutes ensemble, une espèce de branle ».

Aussi Homère, en parlant de Panopée, dit que cette ville étoit célèbre par ses danses.

Les principales danses usitées aujourd'hui dans la Grèce, sont la Candiote, la danse Grecque, l'Arnaoute, les danses de la Campagne, la Valaque & la Pyrrhique.

Les deux premières se ressemblent beaucoup, & paroissent copiées l'une sur l'autre ; mais

(1) *Nuptiales Choreæ*. Voyez dans le *Museum Floren.* tom. 2. tab. 75. n°. 1. la figure antique qui mène le branle ou la danse : elle vous paroitra dessinée d'après quelque Danseuse moderne.

(2) V. 273. 274.

les airs en font différens : c'est toujours une fille qui mene la danse , en tenant un mouchoir à la main , ou un cordon de soie.

Cette danse , la plus ancienne de toutes ; n'a pas été oubliée par Homere (1) dans la description du fameux Bouclier d'Achille.

« APRÈS plusieurs autres sujets , Vul-
 » cain , dit-il , y représente , avec une variété
 » admirable , une danse semblable à celle que
 » l'ingénieur Dédale inventa dans la ville de
 » Gnosse pour la charmante Ariadne. De jeu-
 » nes filles & de jeunes hommes , se tenant
 » par la main , dansent ensemble. Les jeunes
 » filles sont habillées d'étoffes légères , &
 » ont sur leur tête des couronnes d'or ; les
 » jeunes hommes sont vêtus de belles robes
 » d'une couleur très-brillante. Tantôt cette
 » troupe danse en rond avec tant de justesse
 » & de rapidité , que le mouvement d'une
 » roue n'est pas plus égal & plus rapide ; tan-
 » tôt le cercle dansant s'entr'ouvre , & toute
 » cette Jeunesse se tenant par la main , dé-
 » crit par ses mouvemens une infinité de tours
 » & de détours ».

(1) Iliad. l. 18.

Telle est à-peu-près la Candiote, qu'on danse aujourd'hui. L'air en est tendre, & débute lentement; ensuite il devient plus vif & plus animé. Celle qui mène la danse dessine quantité de figures & de contours, dont la variété forme un spectacle aussi agréable qu'intéressant.

De la Candiote est venue la danse Grecque, que les Insulaires ont conservée. Pour vérifier la comparaison, il reste à voir comment cette danse de Dédale en a produit anciennement une autre qui n'étoit qu'une imitation plus composée du même dessin.

Dans la danse Grecque, les filles & les garçons, faisant les mêmes pas & les mêmes figures, dansent séparément, & ensuite les deux troupes se réunissent & se mêlent, pour former un branle général. C'est alors une fille qui mène la danse, en tenant un homme par la main; elle prend ensuite un mouchoir ou un ruban, dont ils tiennent chacun un bout; les autres (& la file ordinairement est longue) passent & repassent l'un après l'autre, & comme en fuyant, sous ce ruban. On va d'abord lentement, & en rond; puis la conductrice, après avoir fait plusieurs tours & détours, roule le cercle autour d'elle. L'art de la danseuse consiste à se

démêler de la fie , & à reparoître tout-à-coup à la tête du branle , qui est fort nombreux , montrant à la main , d'un air triomphant , son ruban de soie , comme quand elle a commencé.

Vous devinez bien le sujet qu'on a voulu représenter par cette danse , image du labyrinthe de Crète ?

Thésée , de retour de l'expédition qu'il fit dans cette isle , après avoir délivré les Athéniens du joug que les Crétois leur avoient imposé , vainqueur du Minotaure , & possesseur d'Ariadne , s'arrêta à Délos. Là , après avoir fait un sacrifice à Vénus , & lui avoir dédié une statue que lui avoit donné sa maitresse , il dansa avec les jeunes filles Athéniennes une danse qui , du tems de Plutarque , étoit encore en usage chez les Déliens , & dans laquelle on imitoit les tours & détours du labyrinthe. Cette danse , au rapport de Dicéarque , étoit appelée dans le pays *la Grue*. Thésée la dansa autour de l'Autel appelé *Ceraton* , parce qu'il étoit construit de cornes d'animaux.

Callimaque , dans son Hymne sur Délos (1) , fait mention de la même danse , & dit

(1) V. 307.

que Thésée, en l'instituant, mena lui-même le branle.

M^{de} Dacier croit qu'on l'appelloit *la Grue* à cause de sa figure, parce que celui qui la menoit étant à la tête, plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe. C'est ainsi que, quand les grues volent en troupe, on en voit toujours une à la tête, que les autres suivent en formant un cercle.

On a pu confondre *la Grue* avec la danse de Thésée. Les grues partent de la Grèce vers le Printems. VOYEZ, dit Anacréon, *comme les grues s'en retournent* (1). Les Grecs d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, s'empressoient donc d'aller danser dans les prairies, dès qu'elles avoient repris leur verdure. Or, la danse étant toujours chez eux une imitation, ils célébroient le retour du Printems par des danses imitatives de l'objet dont ils étoient frappés, & c'étoit le départ des grues qui leur annonçoit les beaux jours.

Méziriac, dans les remarques qu'il a faites sur la danse en question, l'appelle aussi *la grue*.

(1) Od. 37.

Selon Héſichius, celui qui, dans cette danſe des Déliens, menoit le branle, s'appelloit *Geranuleus*. Euſtathe, ſur le 18^e Livre de l'Iliade, dit qu'anciennement les hommes & les femmes danſoient ſéparément les uns des autres, & que Théſée fut le premier qui fit danſer enſemble les filles & les garçons qu'il avoit ſauvés du labyrinthe, en la maniere que Dédale leur avoit enſignée.

On voit dans les *Monumenti Antichi*, Edit. de M. Winckelman, *pl. 99.* un vaſe antique où Théſée eſt représenté devant Ariadne. Ce Héros tient le fameux peloton de fil qui le tira du labyrinthe de Crète; Ariadne, habillée comme une danſeuſe avec le *caſtan* ou l'habit grec qui ſerre le corps & qui deſcend juſqu'aux talons, tient un cordon de ſes deux mains, précifément comme la danſeuſe moderne qui mène & commence la danſe Grecque.

Homere, dit Pauſanias, compare les danſes gravées par Vulcain ſur le bouclier d'Achille, à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoiſſoit rien de plus parfait en ce genre. A Gnoſſe, dit-il dans un autre endroit, on conſerve l'eſ-

pece de danse dont il est parlé dans l'Iliade d'Homere, & que Dédale inventa pour Ariadne.

On voit donc encore aujourd'hui, dans le branle Grec, la tendre Ariadne qui mène son Thésée, pour lui montrer les détours qu'il doit parcourir; & la plus habile danseuse est celle qui complique le mieux, ou fait durer le plus les circonstances du labyrinthe dansant.

Quelquefois les garçons & les filles entrelacés se séparent pour former à la fois deux branles (1); je veux dire que, de tems en tems les danseurs haussent les bras sans rompre la chaîne. Les filles alors se tenant toutes par la main, passent par-dessous, dansent devant eux, & rentrent ensuite pour ne faire plus qu'un cordon. Ne voit-on pas ici la troupe de Thésée, qui, en dansant, se divise & se réunit? Voilà donc l'origine de cette danse Grecque. Dédale la composa d'abord pour Ariadne, à l'imitation de son fameux Ouvrage, & Ariadne ensuite la dansa avec Thésée, en mémoire de son heureux retour du labyrinthe de Crète. Le labyrinthe n'existe plus; mais la danse qui le re-

(1) Cette maniere de danser se nomme *oxomessa*.

présentoit s'est exactement conservée (1).

A la campagne, un Berger se met au milieu des danseurs pour jouer de la flûte ou de la musette, & l'on danse en rond autour de lui. Cette danse est plus vive & plus animée que les autres; c'est pourquoi chez les Spartiates elle terminoit, selon Lucien, tous les exercices. Alors, dit-il, un joueur de flûte, se mettant au milieu des jeunes gens, commençoit le branle, jouoit & dançoit; & ceux-ci le suivoient, en faisant différentes postures guerrières & galantes. La chanson même qu'ils chantoient empruntoit son nom de Vénus & de l'Amour, que l'on mettoit de la partie.

Athénée parle de la danse *Hyporchematique*, danse sérieuse & lente que les Grecs, & surtout les Lacédémoniens, exécutoient en chantant des vers, les hommes & les femmes se tenant tous par la main. Les Grecs moder-

(1) *Tu inter eas restim ductans saltabis*, dit dans les Adelpes, act. 4. Démée à Micion, pour se moquer de ce qu'en mariant son fils, il veut prendre chez lui des danseuses. Si Donat & Mad. Dacier avoient vu danser les Grecs modernes, ils n'auroient pas été si embarrassés pour expliquer le *restim ductans*; car il est évident que mener le branle & tenir le cordon, sont la même chose.

nes ont aussi des airs & des couplets faits pour ces sortes de branles.

Les Grecs ont encore une danse qu'ils appellent l'*Arnaoute* ; c'est une ancienne danse Militaire. On fait qu'anciennement ils en avoient plusieurs de cette espèce , & qu'ils alloient même à la guerre en dansant , comme les Lufitaniens dont parle Diodore de Sicile.

L'*Arnaoute* est menée par un homme & par une danseuse. Celui qui mène tient un fouet & un bâton à la main ; il s'agite , il anime les autres , il court rapidement de l'un à l'autre bout , frappant du pied & faisant claquer son fouet , tandis que les autres , les mains entrelacées , le suivent d'un pas égal & plus modéré.

Les Lacédémoniens , dit encore Lucien , avoient une danse appelée *Hormus*. C'étoit un branle composé de filles & de garçons , où le jeune homme menoit la danse avec des postures belliqueuses , & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes , comme pour représenter l'harmonie & l'accord de la force & de la tempérance.

Quelquefois , dans cette danse , un joueur de lyre conduit la troupe , & les danseurs le

suivent en réglant leurs pas sur le son de l'instrument. Athenée ne peint pas autrement la danse que les Grecs appelloient *Oplopæia*, sorte de Pyrrhique ou de danse Militaire. Un danseur jouoit de la lyre, & les autres formoient autour de lui une de ces danses mâles & animées qui entroient dans les exercices de ceux qui se destinoient à la guerre.

La véritable danse Militaire est la *Pyrrhique*, dont le Roi d'Epire, qui fit si long-tems la guerre aux Romains, Pyrrhus, passoit pour l'inventeur (1). Il y avoit plusieurs danses du même nom. Xénophon parlant des Thraces qui danserent au festin de leur Prince Seuthès, dit que des hommes armés y dansoient, en sautant légèrement au son de la flûte; qu'ils paroient avec leurs boucliers, & portoient des coups avec beaucoup d'adresse.

(1) Si l'on en croit Mad. *Dacier*, elle étoit bien plus ancienne que lui; puisque, dans le combat du seizième livre de l'Iliade, sur ce qu'Enée, ayant manqué Mérion, lui dit : « Si je t'avois atteint, Mérion, mon javelot alloit bien vite » mettre fin à ta danse, quelqu'habile danseur que tu sois; elle observe qu'il fait cette raillerie à Mérion, parce qu'il étoit de Crète, & que les Crétois, à ce qu'elle ajoûte, avoient une Danse nommée *Pyrrhique*, qu'ils dansoient tout armés.

Ce ne font plus les véritables Grecs maintenant affujettis & accoutumés au joug, mais les Conquérens de la Grèce, qui ont pris pour eux les danses Militaires. La Pyrrhique est aujourd'hui dansée par les Turcs & par des Thraces qui, armés de boucliers & d'épées fort courtes, sautent légèrement au son des flûtes, & se portent ou parent des coups avec une vitesse & une agilité surprenantes. Ainsi ce sont les Turcs seuls qui s'exercent non-seulement à la Pyrrhique, mais encore à la lutte, à la course, &c. en sorte qu'en asservissant les Grecs, ils semblent les avoir encore contraints à leur céder tout ce qui seroit autrefois à former & à entretenir parmi eux les dispositions aux exercices militaires.

Vous ne serez pas fâché, M. d'avoir l'air noté de la Pyrrhique qui se danse à Constantinople : il fera du moins nouveau pour vous, car je ne l'ai vu nulle part. J'y joins les airs de toutes les danses dont je vous ai parlé, pour ne vous laisser rien à désirer sur cet article.

On retrouve pourtant encore des vestiges des danses Pyrrhiques dans le pays nommé la *Magne* & à *Misitra*, pays que les Spartiates ont

autrefois rendu si fameux. (1). Ce pays est encore habité par des Grecs barbares, qui sont gouvernés par leurs propres loix, & qui, ne pouvant attaquer un Empire dont la puissance les accableroit, contens de conserver leur indépendance, sont les plus dangereux pirates de l'Archipel.

M. de Peyssonel a trouvé les mêmes danses Pyrrhiques chez les Sfacchiotes, qui sont les anciens Crétois, peuples belliqueux & distingués des autres Grecs de Candie. C'est ce qu'on verra dans son Histoire de Crète, qui n'est pas encore imprimée.

Les meilleurs Matelots & les meilleurs Soldats de Marine qu'aient les Turcs, sont fournis par les Grecs; & dans les tavernes où ces gens-là boivent toujours avec excès, ils ne fau- roient boire sans danser au son de quelque instrument. On les voit trébucher comme dans

(1) Il ne faut pas confondre *la Magne*, ou plutôt *la Maïne* avec *Miftra*. Cette ville, habitée par des Grecs, parmi lesquels il y en a de riches, est très-soumise à la Porte. Les Maïnotes, au contraire, sont féroces, indomptables & voleurs. Ce sont les descendans des Lacédémoniens affranchis par Auguste & appelés *Eleutherolacons*. Ils tirent leur nom de Maïnotes d'un Château appelé *Maïna*, situé du côté du couchant sur la pente du mont Taygete.

ces danfes bacchiques ou militaires dont les anciens auteurs font mention.

On peut compter parmi ces danfes *la Danse Ionienne*, qu'on danfoit felon Athénée, (1) quand on étoit échauffé par le vin; cependant elle étoit plus légère & plus réglée que les autres. C'est une efpece de Pas-de-deux que l'on voit danfer encore aujourd'hui à Smyrne & dans l'Asie Mineure, où le goût des danfes lascives fubfifte toujours (2).

(1) L. 14. T. 6.

(2) *Motus doceri gaudet Ionicos*

Matura virgo, & fingitur ariibus

Jam nunc, &c. Horat. od. 3. l. 9. Ajoutons, fans décrire ici ce qu'on ne peut pas mettre honnêtement fous les yeux, que les Turcs fe font réfervé, pour leur amufement & pour celui des femmes qu'ils renferment, ces danfes lascives & voluptueufes qui expriment tout ce qui peut irriter les fens. De jeunes filles nuës comme les Grâces exécutent ces danfes; & la danfe finie, elles embraffent fuccelfivement tous les fpectateurs pour recevoir leur rétribution. Ces fpectateurs fe retirent, comme ceux du banquet de Xénophon, après avoir vu la danfe de Bacchus & d'Ariadne, qu'il décrit de manière à faire la même impreflion fur les lecteurs. « Les maris, dit-il, étoient empressés d'aller rejoindre leurs femmes, & ceux » qui n'en avoient point alloient en chercher ». Cependant il faut observer qu'on n'exécutoit ces fortes de danfes qu'à la fin d'un repas, lorsque les efprits échauffés par le vin se

Mais vous me dispenserez, M. de vous parler de ces sortes de danses que la corruption des mœurs n'a que trop fidelement conservées, & que les Turcs prennent plaisir à faire exécuter devant eux.

Les Grecs dansent aussi la *Valaque*, danse fort ancienne dans le pays d'où elle prend son nom. Cette danse, dont le pas est toujours le même, & ne ressemble à aucun de ceux des autres danses Grecques, n'est pas désagréable, quand elle est bien conduite, & avec la justesse qu'elle exige. Elle pourroit bien venir des Daces, qui habitoient anciennement la Valachie.

Telles sont les danses Grecques qui restent aujourd'hui de toutes celles que les Anciens avoient inventées, & qui étoient en grand nombre. La seule comparaison avec les danses antiques, peut leur donner quelque prix ou les rendre intéressantes pour ceux qui, les ayant vues

permettoient la licence & la débauche dont Bacchus étoit l'instigateur. Théophraste, chap. 5. *περί ἀπονοίας*, dit d'un homme impudent qu'il est capable de danser à jeun & sans être ivre la danse apellée *Cordax*. ἀμέλει δορατός καὶ ὀρχεῖσθαι νήφων τὸν κόρδακα, danse sur laquelle on peut consulter la remarque de Casaubon.

dans le pays même , ont été plus frappés de l'espèce de mérite attaché à cette ressemblance , que de celui de l'exécution.

M. le Roi , qui a vu , comme moi , la danse Grecque , n'a pu s'empêcher de la comparer à l'ancienne , & il n'a pas manqué de la dessiner devant la lanterne de Démosthène (1).

Je suis , &c.

(1) Monumens de la Grece, Pl. 13. p. 23.



* *Lettre de Madame CHÉNIER à l'Auteur,
sur les danses Grecques.*

JE RELIS toujours avec un nouveau plaisir ,
M. ce que vous avez écrit sur les Grecs. Le pa-
rallele que vous faites de cette nation parvenue
à la célébrité, avec les Grecs modernes asservis
& subjugués par un peuple barbare , est de
la plus grande justesse. La Grece ancienne, peu-
plée de cette foule de héros que la fable a di-
vinisés , arrosée par les eaux fécondes de l'Hip-
pocrène , illustrée par la naissance des Muses ,
ressembloit à un jardin toujours paré des seules
mains de la nature. La Grece moderne , ayant
perdu sa liberté , n'a plus les mêmes ornements ;
mais la Nature, qui n'est point marâtre , lui a
conservé son génie , & l'on ne peut disconve-
nir , d'après vous , que les Grecs , tout défigu-
rés qu'il sont , ne soient encore reconnoissables.
Quoique Athènes & Lacédémone n'aient plus
de législateurs , de philosophes , ni de guerriers ;
quoique la Grece n'ait plus d'Homere , elle ne
laisse pas , comme vous l'observez très-judicieu-
sément , de conserver son caractère & son gé-
nie qui , aidés de la liberté , feroient encore re-

naître de ses cendres les mêmes hommes & les mêmes vertus.

Telles font, M. les réflexions que j'ai faites à la lecture de votre livre, dont je voudrois pouvoir vous dire tout le bien qu'il mérite, & tout celui que j'en pense; mais comme mon suffrage pourroit paroître intéressé, je me borne à vous faire, au nom de la Grece moderne, le plus juste hommage de notre reconnoissance, puisqu'en remuant les cendres de nos peres, vous tirez les Grecs de l'oubli où le tems, les préjugés, & la barbarie de leurs conquérants les avoient ensevelis.

Encouragée par votre exemple, M. autant que par vos conseils, je me suis hasardée à ajoûter quelques observations à celles que vous avez vous-même faites sur les danses Grecques, dans votre treizième lettre. Les remarques sçavantes dont vous avez embelli cette partie des amusements de la Grece, rendent vos recherches d'autant plus intéressantes qu'elles ne permettent pas même de douter que les Grecs n'ont rien fait au hazard, & qu'ils ont voulu apprendre à la postérité que, jusque aux amusements les plus simples, tout doit concourir au bien de la société & à son avantage. Ce n'est pas seu-

lement sur des monuments périssables, exposés à la rigueur des tems & à la barbarie des hommes, que les Grecs ont voulu nous conserver le souvenir de leurs goûts, de leurs usages, & du rapport qu'ils avoient avec les évènements : des tableaux vivants qui se reproduisent sans cesse ; les danses dont les meres, dans le sein de leurs familles, ont soin de donner la leçon & l'exemple à leurs enfants, retracent encore aujourd'hui aux yeux clairvoyants ce que la Grece a eu de remarquable dans les siècles les plus reculés.

La danse appelée *la Candiote*, moins intéressante par elle-même, que par son origine & par les graces dont vous la peignez, s'est conservée telle qu'elle a du être dans les siècles fabuleux, & j'y trouve avec vous une partie de l'histoire de Dédale, de Thésée, & d'Ariadne.

« De la Candiote, dites-vous, (1) est venue la
 » danse Grecque que les insulaires ont conser-
 » vée. Pour vérifier la comparaison, il reste à
 » voir comment cette danse de Dédale en a
 » produit une autre qui n'étoit que l'imitation
 » plus composée du même dessein ».

Voici, M. qu'elle feroit mon opinion sur

(1) Voyage littéraire, f. 182. Edition de 1771.

les variations de cette danse qui , quoique toujours la même quant au fond , ne differe que par les circonstances. Dédale composa sa danse pour conserver la mémoire de son ingénieux édifice , & pour que la belle Ariadne pût en connoître tous les détours ; alors *la Candiote* se danse sans rien tenir à la main , parce qu'il ne s'agit que de désigner les détours du labyrinthe.

Quand on danse *la Candiote* avec un cordon , je croirois assez que c'est en mémoire du peloton de fil qu'Ariadne avoit donné à Thésée , & par le secours duquel ce héros , après avoir vaincu le Minotaure , sortit triomphant du labyrinthe.

Si l'on danse plus souvent encore *la Candiote* avec un mouchoir à la main (& alors elle exige plus de vivacité) , il est vraisemblable que c'est pour rappeler & peindre la douleur d'Ariadne , quand elle fut abandonnée par Thésée dans l'isle de Naxos (Naxie) ; on croit voir cette princesse défolée , entourée de ses femmes , les cheveux épars , sa robe negligemment traînante , son voile déchiré dont elle tient une partie dans sa main , tantôt pour essuyer ses larmes , tantôt pour faire un signal à Thésée qui est emporté par son vaisseau. Agitée entre la crainte , l'espérance & l'amour , elle aime encore trop

Thésée pour vouloir l'accuser , elle accuse les éléments : « Non, doit-elle dire , Thésée n'est » point infidèle ; un héros aussi grand que lui » ne sçauroit ternir par une trahison l'éclat de » ses actions. Non , Thésée n'est point assez in- » grat pour oublier une princesse qui l'a tant ai- » mé , que , pour le suivre , elle a abandonné » son pere & son pays. C'est toi , onde fugiti- » ve , qui par ta nature n'es jamais stable , qui » seule emportes mon cher Thésée ». Cette apostrophe m'a paru nécessaire pour donner à cette circonstance de la danse la liaison historique qu'elle doit avoir ; puisque Ariadne , s'adressant ensuite au vaisseau même de Thésée , lui dit :
 Καραβὶν ὁ πῶς ἐμίσησπες , καὶ ἐπίρες τοῖ καλόμοσ τὰ μαλακίῶ
 κρήτο φασμῶ , διὰ σπρέπῶσ φερεμελιῶσ γμα ἔλα ἔπαρε καὶ ἔμετα .
 « Navire qui êtes parti & qui m'enlevez mon » bien-aimé , la lumière de mes yeux , reve- » nez pour me le rendre ou pour m'emmener » aussi ».

Vous vous rappellerez peut-être, M., d'avoir entendu cette chanson (1) quand on danse la *Candiotte*, que l'on appelle plus communément

(1) On appelle cette chanson , & l'air même , le *Karavino*, mot composé des deux premiers mots grecs de la chanson.

aujourd'hui la danse Grecque : le chœur répond sur le même air :

Κάραβο κίρι ἀφθελίμω , καὶ νάφκλερε ποσιχιμω , τί τίν θέλο τίν ζοίμω , διὰ στέπρω φερεμέλινα γία ἔλα ἔπαρε καὶ ἔμενα.

» Maître du navire, mon seigneur ; & vous, no-
 » cher, mon ame, que ferai-je de ma vie : ou
 » revenez pour me le rendre, ou pour m'em-
 » mener aussi » ?

C'est donc dans la différence des positions de Dédale, de Thésée & d'Ariadne que je crois avoir trouvé les différences que vous observez dans la façon de danser *la Candiotte*, d'autant plus que le mouvement même de ces danses doit exprimer la diversité des circonstances ; & je serois infiniment flattée, si je me rencontrois, à cet égard, de même opinion avec vous.

Je vais vous parler *de l'Arnaoute*. C'est avec raison, M. que vous mettez cette danse au nombre des danses militaires : elle en a tous les caractères, & je ne l'ai jamais vu danser, telle que les Grecs la dansent publiquement à leurs fêtes de Paques (1), que je ne me sois représen-

(1) Autant que le grand Visir leur en donne la permission ; que l'on demande en vertu de la capitulation par laquelle Mahomet II accorda aux Grecs la conservation de leurs usages

té la marche & les mouvements de la phalange Macédonienne , ayant à sa tête Alexandre-le-grand.

Cette danse a reçu son nom *des Arnaouts* peuples qui habitent l'ancienne Macédoine & qui paroissent conserver dans leur figure ainsi que dans leurs habits ce caractère militaire qui a toujours distingué les Macédoniens, & qui, dans les différentes confédérations de la Grece, les a mis au dessus du reste des Grecs.

L'Arnaoute, que vous auriez décrite bien mieux que moi, M. se danse à Péra, & plus commodément encore à la place de l'Hippodrome à Constantinople par deux ou trois-cents *Kassab-oglan* (1) & quelques fois davantage ; ils sont rangés l'un à côté de l'autre & se tiennent

& de leur culte, dont la danse, dans cette occasion, semble faire une partie. Car, parmi les Grecs, aussi fidèles observateurs du carême qu'avidés de danses, le commun ne croit pas participer au mérite de la résurrection, quand il ne danse point à Paques.

(1) On appelle *Kassab-oglan* ou corps des bouchers les Grecs employés aux boucheries. Ils sont Macédoniens, bien faits & hardis ; ils jouissent de bien des privilèges que les autres Grecs n'ont pas, comme de porter de grands couteaux & de pouvoir en voyage porter le turban & l'habit vert, comme les Turcs.

par la ceinture pour être serrés de plus près : ils font le même pas, & semblent ne former qu'un corps. Ils ont à leur tête deux danseurs détachés qui ont un long couteau à la main : l'un des deux est distingué par la richesse de ses habits, & par une houe sur son bonnet qui représente un panache. Quinze autres danseurs détachés aussi de cette file & figurant avec elle, sont également armés, les uns avec des couteaux, les autres avec des bâtons ou des *Camchik* (1). Ne reconnoissez-vous pas dans les deux premiers Alexandre avec Epheffion, & ne croyez-vous pas voir dans les autres Parménion, Séleucus, Antigone, Ptolemée, Cassandre, & autres capitaines d'Alexandre ? Ces capitaines, dans la mesure & le mouvement de la danse, viennent successivement faire une génuflexion devant leur Général, qui de son arme ou de sa main leur fait un signe pour porter ses ordres dans tous les rangs. Ces capitaines, après ce

(1) Sorte de foïlet avec un manche un peu long. C'étoit anciennement une marque de commandement que les Turcs eux-mêmes ont conservée. Les Jannissaires ne connoissent de police que celle de leur corps : ils seroient deshonorés, s'ils étoient châtiés par d'autres officiers que les leurs, qui, dans ce cas, ne peuvent se servir que du *Camchik*.

signal, parcourent cette file en diligence. En se partageant dans le centre & les extrémités, ils frappent vivement du pied & du *Camchik* contre terre, & cette milice danfante fait alors un mouvement en arrière ; ensuite on la remet au pas ferme, &, pendant qu'elle semble s'ébranler, ou qu'elle danse fans bouger de sa place, le Général & son second, suivi de quinze capitaines, parcourent encore en cadence, & font le tour de la file. Le Général alors a les mains derrière le dos ; il regarde fièrement, & avec un air de confiance, chacun des danseurs qui, font des genuflexions, à mesure qu'il passe devant eux. Lorsque le chef revient à son poste, après avoir fait la revue de sa troupe, on voit approcher une autre danse qui représente sans doute l'armée de Darius. Alors le Général avec les quinze capitaines font un instant une danse en rond qui semble figurer un conseil de guerre ; après cela, les instruments jouent plus vîte ; les capitaines partent en diligence pour hâter la marche de l'armée, & la danse, qui en est l'image, s'avance elle-même à grands pas. L'air des instruments change ensuite tout à coup. (1) ; les

(1) On appelle ce changement d'air *Kata-Koptos*, tout coupé ; ce qui paroît signifier le signal de division.

danseurs se divisent en pelotons qui ont chacun à leur tête un Coriphée , & ils s'avancent en sautillant. Je ne sçais , M. si l'on ne seroit pas fondé à croire que cette position représente le passage du Granique (1) ; les danseurs, qui sont ici les soldats d'Alexandre , vont en sautillant , pour marquer , ou la vivacité d'une action , ou plus vraisemblablement les obstacles que le terrain ou l'impétuosité des eaux opposent à leur passage (2). Après que la première danse a peint ces difficultés , le premier air recommence ; la danse reprend sa première figure & ne forme qu'une ligne qui se trouve en face de la troupe qui vient lui disputer le terrain. Les deux danses opposées l'une à l'autre , dans une sorte

(1) La danse divisée en pelotons représente autant de détachements , parce qu'il n'étoit pas praticable que la Phalange pût passer le Granique sur sa longueur.

(2) Cette danse n'ayant d'autre objet que de peindre quelques actions d'Alexandre , on ne la cite pas comme un monument qui doit être assujetti à toute l'exactitude de l'histoire. Cependant , quoiqu'au passage du Granique , Alexandre ait attaqué les Perses avec sa cavalerie , on voit dans le supplément de J. Freinshemius à l'histoire de Quint-curce , liv. 2. que la cavalerie des Perses ne prit la fuite qu'à la vue de la phalange Macédonienne , qui , ayant aussi passé le fleuve , attaqua le corps de l'armée & le défit.

d'agitation , représentent le choc de deux armées ; & l'image d'une attaque qui n'est que de pure convention , dégénère ordinairement en un combat réel entre ces jeunes gens , parce qu'échauffés par la danse & par le vin , ils s'emportent insensiblement , & (1) représentent au naturel l'acharnement d'une mêlée , dont la danse ne doit être qu'une légère imitation (2).

(1) A la suite de la danse , il y a quelques jeunes gens qui , comme les vivandiers , portent des cruches pleines de vin pour donner à leurs camarades ; indépendamment de celui que les Dames leur font distribuer , pour retenir plus longtemps la danse sous leurs fenêtres.

(2) Dans ces combats qui ressemblent à celui des Lapithes ; il est resté quelques fois quinze & vingt hommes sur la place. C'est à ces excès qu'il faut attribuer l'interdiction des danses publiques défendues depuis quelque tems à Constantinople. Les Janissaires marquoient aussi quelque jalousie de voir les Infidèles armés , quand eux , vrais croyans , n'ont pas la liberté de l'être.

Les danses publiques , aux fêtes de Paques , étoient chez les Grecs une marque éclatante de réjouissance ; il peut se faire que la dispense appartint au Patriarche , qui , n'ayant plus aujourd'hui la même autorité , va , au nom de la nation , demander par un placet au grand Visir la liberté des danses : mais il a soin de se faire prévenir par un autre placet , pour qu'elle ne soit point accordée. Il concilie en apparence , par ce moyen , ce qu'il doit au vœu du peuple , ainsi qu'au maintien des

Il semble donc, M. que nous pouvons avancer avec quelque fondement que *l'Arnaoute* est non seulement une danse militaire, mais encore que, semblable aux fameux tableaux de le Brun, elle sert à retracer aux yeux observateurs une partie des exploits d'Alexandre. Indépendamment des preuves que la description de la danse peut m'en avoir fournies, il s'en trouve une qui paroît convaincante dans la chanson que les joueurs de lyre chantent pendant *l'Arnaoute*. Elle commence par ces mots

πὲ ἰν ὃ Ἀλεξάνδρος ὁ Μακεδονίς, πρὸ ἴσσειν ἴν
ἔκκεμένιν ἰλίπ.

privilèges nationaux, & il prévient le mauvais effet qui résulte toujours de cette tolérance.

Il est à craindre que la conduite que les Grecs ont tenue dans la guerre de Turquie ne soit pour eux une dernière révolution, & n'opère la consommation de leur esclavage. Cette ombre d'autorité qui du trône des Constantins avoit été transportée en Valachie & en Moldavie, paroît être à son terme, & l'on ne verra peut-être plus, dans la capitale, ces danses publiques qui, en conservant l'image de la gaieté & du génie de la nation, nous rapprochoient des tems fabuleux de la Grece. Cette révolution, si elle a lieu, ajoutera un nouveau prix à vos recherches, puisqu'elles nous retraceront toujours le souvenir des Grecs & les vestiges de leurs usages.

« Où est Alexandre le Macédonien qui a commandé à tout l'univers » ?

Si *l'Arnaoute* nous rappelle le souvenir des actions d'Alexandre, comme je le crois, elle a le mérite de ces médailles antiques qu'on a quelque peine à déchiffrer ; elle a même sur elles l'avantage de nous amuser, en nous instruisant.

Je crois, M. pouvoir mettre comme vous la danse *Valaque* au nombre des danses bacchiques : elle est peu intéressante, & son mouvement assez lent exige beaucoup de précision. Dans cette danse, les danseurs ne sont jamais en grand nombre ; ils se tiennent par la main, éloignés les uns des autres ; enfin tout consiste à battre des pieds en dansant, à tourner bien juste à droite quand on bat du pied gauche, & de même à gauche quand on bat du pied droit. On bat une fois, puis deux ; on se quitte, & on bat des mains, le mouvement alors est plus vif : on bat en cadence des mains, & trois fois de chaque pied. Cette danse paroît être la figure des vendangeurs qui foulent le raisin chacun dans son cuvier, comme cela se pratique dans la Grèce. Il peut se faire que les Valaques aient reçu cette danse des Daces, comme vous l'observez ; mais, par le rapport que je lui trouve
avec

avec les vendanges des Grecs , je suis portée à croire qu'elle leur appartient , & qu'on ne l'appelle Valaque que parce que les Grecs , libres dans la Valachie , auront pu y conserver , plus facilement qu'ailleurs , une danse pûrement bacchique. Mahomet & Bacchus ne se concilient guères , & ce n'est que par contravention qu'on les trouve ensemble.

« La danse , comme vous l'observez vous-même , M. » étoit chez les Grecs une imitation figurée des actions & des mœurs.

Par conséquent chaque divinité , chaque saison avoit des danses qui lui étoient consacrées. Outre la danse bacchique que je viens de vous décrire sur ce que j'en ai vu moi-même ; c'est encore un usage commun à tous les villages Grecs que les familles entières vont , au mois de Septembre , passer les dimanches & les fêtes dans leurs vignes à boire & à manger , & reviennent le soir chez elles en dansant avec cette même gaieté qui rappelle l'idée des Bacchanales. Car dans ces moments de liberté , ou de tolérance , un peuple esclave se livre à la joie , avec moins de réserve qu'une nation indépendante.

Vous connoissez , M. les danses champêtres

Tom. I.

O

en l'honneur de Flore ; vous aurez souvent vu le premier de Mai , à Belgrade , à l'Isle des Princes & ailleurs , les femmes & les filles de village aller danser dans la prairie , cueillir & répandre des fleurs , & s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse , toujours mieux parée que les autres , représente Flore & le Printems , dont l'hymne qu'on chante annonce le retour (1). Une des danseuses chante :

Κάλος ἴλθεν ἡ νύμφίμας ἡ μάια ἡ μάια.

« Soyez la bien venue , nymphe , Déesse du » mois de Mai » ; & le chœur à chaque couplet répète , *Déesse du mois de Mai , Déesse du mois de Mai*. L'air de l'hymne est tendre , plein d'expression & de sentiment : tout dans cette danse peint les charmes de Flore & les douceurs du Printems (2).

(1) Quoique dans les capitales on connoisse moins les plaisirs consacrés aux saisons , les dames ne laissent pas d'en rappeler le souvenir dans leurs ornements ; elles ont en pierres & en émail des fleurs de toutes les saisons , comme aussi de petits raisins & des épis d'or dont elles ornent leur tête.

(2) Les Marseillois , descendants des Grecs , ont eux-mêmes conservé l'idée de cette fête. Dans les quartiers de la vieille ville où l'on voit ces anciens monuments consacrés aux divinités payennes *la Major* & *les Accoules* , & qu'un culte plus

Dans les villages Grecs , ainsi que chez les Bulgares , on observe encore les fêtes de Cérès. Quand la moisson approche de sa maturité , on va en dansant au son de la lyre visiter les champs ; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux , & le plus ou le moins de gayeté est un présage d'une abondante récolte. Le jour marqué pour la moisson , on va aux champs en dansant avec la faux pendue à l'épaule ; le joueur de lyre chante un air auquel on répond en chœur , & jusqu'au bruit que fait la faux en sciant le bled , tout concourt à l'harmonie de cette musique champêtre. Le chant chez les gens de la campagne , ainsi que chez les ouvriers , est par-tout un aiguillon & un délassément du travail.

La danse *Ionienne* & le Pas-de-deux dont vous parlez , M. est , sans contredit , une danse nuptiale ; j'oserois presque mettre dans le même rang toutes les danses à deux usitées par-tout ,

pur rend aujourd'hui plus respectables , on trouve , le premier de Mai , de jeunes filles bien parées sur des autels garnis de fleurs , & leurs compagnes appellent les passans pour offrir des fleurs à *la Mayo* , qui représente Flore & le retour du Printems.

qui ont conservé plus ou moins de liberté, suivant le goût, les mœurs ou même les progrès de l'éducation chez les nations qui ont retenu l'usage des danses. *L'Ionienne* ne feroit-elle pas ce qu'on appelle dans l'Archipel *le Balaristo*? On le danse beaucoup à Smyrne : mais, tel qu'on l'exécute, il ne fait qu'une partie de la danse nuptiale qu'on danse encore aujourd'hui chez les Grecs. Cette danse, comme toutes les danses Grecques, se forme par un *Choro* ou une file qui est conduite par le marié. Tous les parents & les convives en font ; ils se tiennent sous le bras, & l'on observe avec soin qu'il y ait alternativement une femme à côté d'un homme. Le marié présente son bras gauche à la mariée qui lui donne son bras droit en tenant un mouchoir à sa main ; elle est soutenue du bras gauche par la Paranymphe (1), & de la même

(1) Quoique ce mot soit masculin en françois, j'ai ôsé hazarder de l'employer pour les deux genres ; les Grecs appellent *η παρανύμφη* celle qui conduit la mariée, & *ο παρανύμφιος* celui qui accompagne le marié ; la paranymphe & le paranymphe offrent la même idée. Du reste c'est toujours une parente ou une personne mariée qui fait l'office de paranymphe, & qui est chargée des détails de la fête. Cette agréable cérémonie semble exiger plus d'apprêts dans les pays où les

main elle s'appuie sur sa ceinture ; les convives viennent en file dans l'ordre de la parenté. Cette marche nuptiale fait très-gravement quelques tours dans la salle , puis elle s'arrête ; le marié , & la mariée soutenue de la *Paranymphe* , continuent la danse à laquelle le marié met beaucoup plus de gaieté ; mais *la Nimphi* , (la mariée) , les yeux toujours baissés , fait en dansant de très-petits pas sans ôser regarder le cavalier à qui elle présente le mouchoir à mesure que celui-ci s'empresse de lui prendre la

filles se marient jeunes & sans avoir participé à la société , que dans ceux où l'on ne suit pas les mêmes usages. En général , chez les Nations Orientales , la noce se faisoit & se fait encore dans la maison de la mariée. Les Juifs , qui , malgré leur dispersion , ont conservé religieusement leurs usages , & qui par leur ancienneté doivent servir de modèle , pratiquent la même chose : ils se marient fort jeunes , & leurs *Paranymphes* sont des femmes. Il en est de même chez les Arabes Orientaux & Occidentaux. Il est surprenant que chez les Romains ce fussent toujours trois garçons qui conduisoient la mariée chez son époux. (Voyez le dictionnaire de l'Académie au mot *Paranymphe* .)

Quoique les Grecs n'aient point conservé l'usage du voile rouge , (*Lettres sur les mariages* folio 228.) ils ont encore leur *Flammeum* ; il n'y a point de jeune mariée chez les Grecs qui n'ait un habit ou un *Férégé* couleur de feu.

main. Le marié, toujours en cadence, mêle quelques génuflexions à toutes les expressions de son empressement. Enfin la Paranymphe se retire. Alors la danse réduite au pas-de-deux, sous l'expression d'une vivacité réciproque, représente un nouvel intérêt. Il est naturel que cette danse ait été ou soit encore susceptible de plus ou de moins de liberté, suivant les tems, le goût, & toutes les nuances qu'il y a dans les façons de penser.

Sans en donner précisément la raison, M. je mets au nombre des danses nuptiales le *Menuet*, l'*aimable Vainqueur*, le *Rigaudon*, la *Bourrée*, l'*Allemande*, le *Fandango*, & tant d'autres danses à deux que je ne connois pas; car chaque pays & chaque province a les siennes, & le plus ou le moins de liberté peut tenir au climat, ou dépendre, comme je viens de dire, du goût & de l'éducation. L'*aimable Vainqueur* & le *Menuet*, par leur décence & leur majesté, semblent avoir été consacrés à peindre le mariage des héros; les autres danses à deux n'ont pas la même noblesse; mais, en général, tous les pas-de-deux semblent avoir eu le même esprit & la même origine. *La Polonoise* me paroît être une imitation naturelle de la promenade.

Vous l'avez dit , & cela est vrai, M. les danses ont été chez les Grecs une image vivante des actions & des mœurs ; elles le sont encore. Le labyrinthe de Crète n'existe plus ; mais Dédale , Thésée & Ariadne , qui dansent encore chez les Grecs , semblent , par les charmes de la danse , le reproduire à nos yeux. Nous voyons , par le même secours , les marches d'Alexandre , & la tactique de Pyrrhus. Le peuple , qui agit en tout machinalement , & qui ne voit dans ce qu'il fait que ce qui flatte son goût , se livre aveuglément à ses usages ; il n'appartient qu'à l'œil observateur d'en pénétrer les raisons.

Il peut se faire que toutes les nations aient célébré , par des danses historiques , les évènements qui les intéressoient ; mais ces danses ne se sont point conservées comme celles des Grecs. Je n'en chercherai pas la raison : cette recherche est au-dessus de moi , & n'est pas d'ailleurs de mon sujet. Je croirois cependant que la danse perfectionnée & devenue un art , comme elle l'est en Europe , peut avoir fait négliger ces danses simples , qui , faites pour tout le monde , pouvoient bien plus aisément perpétuer le souvenir des faits mémorables.

Il n'y a point de maîtres à danser chez les Grecs ; une disposition , plus particulière peut-être , y rend les maîtres de danse moins nécessaires. Une mere , au sein de sa famille , apprend à ses enfans la même danse que sa mere lui a apprise : elle la danse avec eux , & leur chante , tout en dansant , l'histoire dont la danse exprime le sujet. En Europe , au contraire , les maîtres de danse , à l'envi les uns des autres , étudient sans cesse de nouvelles variations ; & comme c'est le goût de la nouveauté qui décide la préférence , les danses n'y ont rien conservé de leur origine , elles n'y ont plus le même esprit. Peut-être ai-je trop consulté mon inclination dans les remarques que je viens de faire sur les danses : permettez-moi d'y ajouter encore quelques réflexions.

Il me paroît que les François , qui ont adopté tout ce que l'Antiquité leur a présenté de grand & de solide , qui ont perfectionné tout ce qu'il y avoit d'agréable , ont une grande conformité avec les Athéniens. Ils conservent dans l'Europe cette supériorité que cette célèbre République avoit acquise sur les États de la Grece. Avec l'esprit , les connoissances , les talens , la bravoure , & la politesse des Athéniens , ils en

ont la gaieté & le même goût pour les modes, pour la galanterie, & pour les spectacles. Mais, bien loin de leur ressembler par le goût pour la danse, ils ont répandu du ridicule sur les personnes qui, passé trente ans, ôseroient encore danser. Il est surprenant que le beau sexe, qui a tant de pouvoir sur cette nation aimable & sensible, n'ait pas réclamé contre une décision si rigoureuse. Les dames ont-elles oublié que la danse fait une partie des agréments de leur sexe ? Pourquoi donc y renoncer ? pourquoi en faire le seul attribut de la Jeunesse ? La danse est inséparable des Graces : or les Graces sont de tous les âges ; ainsi l'a voulu le maître des dieux. On dit que, lorsque Jupiter assignoit à chaque Divinité ses attributs & sa puissance, les Graces arriverent trop tard ; & , comme elles ne purent obtenir aucun culte particulier, Jupiter, pour les en dédommager, leur donna le pouvoir de se trouver par-tout. Depuis ce tems, on trouve les Graces dans tous les pays ; elles sont de tout âge & de tout sexe. Si, d'après cette disposition, les Graces sont le partage de tous les âges de l'homme, la danse & le chant, qui servent à les faire briller, pourroient être aussi de tous les âges.

Que nos usages, M. sont différents de ceux du reste de l'Europe. On multiplie chez nous les visites, pour multiplier les occasions de se voir ; chaque visite est une petite fête dont la danse fait tous les frais. On défère poliment à la personne la plus apparente, sans aucune distinction d'âge, l'honneur de commencer la danse, si elle veut ; & nous avons vu quelquefois, vous & moi, la grand'-mere danser avec sa petite-fille. A Paris, au contraire, on ne danse plus à trente ans. S'il est un âge pour renoncer aux agréments de la société, je voudrois savoir qui a eu le droit d'en fixer le terme ? Car enfin les graces, la santé, une constitution heureuse sont des dons de la nature contre lesquels personne, ce me semble, n'a droit de reclamer. Est-ce une convention ? qui l'a établie ? Seroit-ce la Jeunesse ? elle y perd assurément la premiere, puisque chaque instant la rapproche elle-même du terme si court qu'elle avoit mis à ses amusements ; car on l'a déjà dit, & l'expérience ne le confirme que trop : on a peu de tems à être jeune, & long-tems à ne l'être pas. Sont-ce les personnes de l'âge mûr qui ont établi cette convention ? elles y perdent encore d'avantage. S'il y en a dans le

nombre qui n'aient aucun goût pour la danse , ne craignent-elles pas qu'on leur fasse l'application du Renard de la Fontaine , qui propose à ses confreres de se couper la queue , parce que lui-même n'en avoit pas. Au reste , je ne prétends pas , à beaucoup près , que tout le monde doive danser ; mais je voudrois que chacun fût libre de danser , sans être obligé de produire son extrait baptistaire. La comparaison des usages des deux pays auxquels je tiens par les mêmes sentimens , m'a fait naître ces réflexions. D'ailleurs , en parlant en faveur de la danse , je ne fais que revendiquer , au nom de la société , le droit qu'elle a sur les talens agréables , sans exclusion d'âge , parce que , tout bien pénétré , l'automne a ses agréments comme le printems a les siens.

M. *Balegser* , de Genève , auteur estimé , a prouvé , dans son *Éducation Physique* , que la gaieté contribue beaucoup à la santé. Les sages , parmi les Anciens , pensoient la même chose de la danse. Socrate , que vous citez , disoit qu'elle empêche l'esprit de s'appesantir. Ces philosophes , qui trouvent dans la danse un moyen de conserver la santé , n'ont fait aucune exception , parce que la santé est nécessaire à tous les âges.

Socrate lui-même , qui fut reconnu pour le plus sage des hommes , dançoit à soixante ans , & conseilloit à ses disciples d'en faire de même. Voilà bien des autorités en faveur de la danse, qui , considérée dans les rapports qu'elle peut avoir avec la fanté , devroit être , ce semble , d'un usage plus général , dans les pays où l'on fait peu d'exercice. Je vous avoue que , si j'avois l'honneur d'être de la Faculté , j'ordonnerois de préférence l'usage de la danse ; mais vous me direz peut-être que je ressemblerois à ce Medecin qui , parce qu'il aimoit le café , l'ordonnoit à tous ses malades.

Vous me trouverez bien téméraire , M. d'avoir hasardé mes observations sur les danses Grecques , dans une langue qui m'est étrangere. Pour m'y encourager , il ne falloit pas moins que vos sollicitations & la confiance particulière que j'ai dans votre indulgence & votre amitié.

J'ai l'honneur d'être , &c.



 QUATORZIEME LETTRE.

Les Jeux.

LES jeux, M. doivent suivre les danfes ; il ne faut donc pas les féparer. Je ne parle point de ces jeux célèbres qui font les époques des plus beaux jours de la Grèce , & qui ont pafé avec eux : il n'en eft plus queftion aujourd'hui. J'entends ici les jeux domeftiques , ceux des hommes , du peuple , des jeunes filles , des enfans même ; & je vais parcourir ceux des Anciens , pour vous montrer que les plus petits amufemens nous ont été transmis , en paffant fucceffivement des temps les plus reculés jufqu'au nôtre. Nous tenons des Anciens le jeu de *Pair ou non* , & quantité d'autres petits jeux femblables : *ludere par impar , equitare in arundine longâ* (1).

Les Lydiens , fuivant Hérodote (2) , paffent pour être les inventeurs des jeux , & l'origine en eft affez finguliere. La faim les a fait naître,

 (1) Horat. *Sat.* 3. l. 2.

 (2) Herod. l. 1. Julius Cæfar Bulingerus *de ludis Vet.* cap. 4.

autant que l'oïfiveté. Les Lydiens, fous le re-
gne d'Athis, éprouverent une cruelle famine ;
& pour éviter les exercices violents qui exci-
toient plus vivement l'appétit, ils inventerent
les jeux de dez, & celui des offelets (1), que
les Grecs confervent encore. Ils le jouent avec
de petits coquillages, & dans une boëte où
chaque Joueur a fes cafes devant lui : ils l'ap-
pellent le *Mangala*. Le jeu des offelets eft en-
core aujourd'hui, comme autrefois, celui des
enfans. Socrate, dans Platon, dit à Alcibiade :
*Lorsque vous étiez enfant, je vous ai vu jouer
aux offelets, & aux autres jeux de votre âge (1).*

Les Lydiens inventerent auffi le jeu de la
Paume, jeu fatigant, qui répondoit affez mal,
ce me femble, à leurs intentions : fi ce n'est
qu'il leur fervoit bien, par l'intérêt qu'il exci-
te, à tuer, comme on dit, le tems. C'est pour la
même raifon que Palamede inventa le jeu des
Echecs, dont toute l'antiquité lui fait honneur.

(1) *Ep. de Gombaut fur une pctite femme.*

Son corps eft fait de chapelets,
Et c'est jouer aux offelets
Que de fe jouer avec elle.

(2) Dans le premier Alcibiade.

Les cent-huit amans (1) de Pénélope passoient leur tems à jouer dans la cour de cette Princesse. Ils se servoient de dez & de cailloux . & chacun avoit le sien. Ils en plaçoient un au milieu de la cour , qu'ils appeloient *Pénélope* : c'étoit le but où il falloit frapper , & les Joueurs , à une assez grande distance , étoient rangés des deux côtés en nombre égal (2).

Le sabot , ou la toupie , étoit anciennement fort en usage. Je vous ai déjà cité l'épigramme de Callimaque , qui en fait mention. Horace appelle ce jeu *un jeu grec* (3).

Le Jeu de *Croix ou pile* s'appelloit , chez les Latins , *Tête* (4) *ou navire* , parce que la monnoie portoit d'un côté la tête de Janus , & de l'autre un vaisseau. Le mot de pile est venu de *pilos* , qui signifioit un vaisseau.

Les Grecs appelloient ἀζήλια ἢ περίτλα le jeu

(1) Voyez sur ces jeux les notes de Mad. Dacier , sur le 1. liv. de l'Odyss. t. 1. p. 77.

(2) Athen. l. 1.

(3) Ludere doctior ,
Seu Græco jubeas trocho ,
Seu malè vetitâ legibus aleâ.

l. 3. Od. 24.

(4) Caput aut Navis.

que nous appellons *Pair ou non*, & que les Grecs modernes nomment *ζυγα ἢ μονα*. Ils le jouoient, cômme on fait encore aujourd'hui, avec des noix, des amandes, ou des pièces d'argent. Les Romains, suivant Horace, aimoient à jouer à ce jeu; & par-tout les enfans ont chevauché sur des bâtons. Vous savez qu'Agéfilas & Socrate s'amusoient à courir avec des enfans, un long roseau entre les jambes (1).

Les Grecs jouent beaucoup à *Pair ou non*: ils ont encore un autre jeu, fort en usage en Italie, & nommé communément la *Mourre*. Il consiste à faire deviner le nombre des doigts qu'on élève, en tenant les autres pliés dans un lieu obscur: c'est ce que les Grecs appellent *λαγχάνειν*, & les Latins, *micare*.

On faisoit anciennement avec les noix plusieurs jeux qui sont encore usités, à quelques petits changemens près; car il n'est pas possible que des Jeux aussi arbitraires, & aussi simples que ceux-ci, ne varient. Ovide en a fait un long détail (2).

(1) Plut. *Agésil.* Val. Max. l. 8.

(2) Carm. de *Nuce*.

Je vous ai déjà parlé, M. de la *fête du printemps*, que les Grecs célèbrent avec une joie qui annonce le retour des zéphirs & des roses. A Rhodes, les enfans exigeoient, à cette occasion, un tribut; ils avoient un jeu & une chanson qu'ils conservent encore. De-là, comme nous sommes enfans des Grecs, est sans doute venu l'usage où sont les nôtres, le premier de Mai, de demander un tribut, non pour *l'hirondelle*, comme anciennement c'étoit le mot; mais pour la jeune fille qui est assise à la porte de la maison, parée de sa plus belle robe, & de fleurs du Printemps.

Les enfans de Rhodes alloient en troupes chantans & dansans; ils exigeoient un tribut des passans; ils demandoient pour l'hirondelle nouvellement arrivée: de-là cette fête s'appelloit *χελιδοία*, l'hirondelle. Leur chanson commençoit ainsi:

« Voici, voici l'hirondelle (1) qui nous amène les beaux jours »..... & ils finissoient en disant :

(1) Ἦλθῆ, ἦλθῆ, χελιδὼν καλὰς ἄρας ἔγασσα, ἀνοίγε, ἀνοίγε τὴν θύραν χελιδόνη. ἔ γὰρ γέροντες ἴσμεν, ἀλλὰ παιδίᾳ. Joh. Meurs. Græc. fer. l. 6.

Cette fête arrivoit dans le mois Boedromion.

« Ouvrez , ouvrez la porte à l'hirondelle ;
 » nous ne sommes que des enfans , & non des
 » vieillards ».

L'escarpolette est encore un jeu fort en usage parmi les Grecs. Les jeunes gens , & sur-tout les jeunes filles , s'en amusent beaucoup ; & c'est en se balançant ensemble , dans la belle saison , que les filles répètent alternativement les chansons qu'elles ont apprises. Les Grecs appelloient ces trémouffoirs *αιώρας* , & les Latins *Oscilla* (1).

Anciennement , comme aujourd'hui , on traçoit un cercle sur une grande table , ou sur le plancher ; & , pour gagner , il falloit , d'une assez grande distance , jeter un dé ou un petit palet au milieu du (2) cercle. Quelquefois on y mettoit une caille , & celui qui en la frappant avec le doigt seulement , la faisoit sortir du Cercle , de maniere que l'oiseau en passât le bord , soit

(1) Si les *Oscilla* de Virgile (*Oscilla ex altâ suspendunt mollia quercu*. Géorg. l. 2.) ne sont pas plutôt de petits masques , *Ora minuta*.

(2) *οἰμηλα*.

Or les sortes de masques désignés par ce mot *Oscilla* , étoient les plus indérens & les plus cyniques. C'étoit le *Phallus* qu'ils représentoient & qu'on indiquoit par de petits masques.

en reculant, ou du bout des aîles qu'il étendoit, avoit gagné. Aujourd'hui on attache à un piquet une caille ou un autre oiseau ; celui qui doit lui porter le coup, a les yeux bandés ; on lui fait faire vingt ou trente pas en partant du cercle, il revient sur la même ligne, & s'il frappe la (1) caille avec le bâton qu'il tient à la main, il est vainqueur : chaque joueur fait à son tour le même exercice, & le jeu dure assez long-tems.

Les Grecs jouent encore à *Colin-Maillard*, jeu très - ancien & qu'on trouve par-tout. On l'appelloit anciennement (2) *Myinda*, & on le jouoit aussi de la même façon que les Grecs modernes. On mettoit à la main de celui qui avoit les yeux bandés un pot de terre ; les autres joueurs en l'agaçant le frappaient, & crioient : *Qui a le pot ?* il répondoit : *c'est moi, Midas*, & il mettoit à sa place celui qu'il pouvoit attrapper (3).

Les jeunes filles ont encore le jeu qu'on ap-

(1) ὄρνιθα.

(2) μυίνδα.

(3) Poll. l. 9. cap. 7. Suïd. On appelloit aussi ce jeu ἀποδιδασκίνδα.

pelloit anciennement *la tortue*. Celle qui faisoit la tortue étoit au milieu des autres, & ne bougeoit point de sa place, mais elle y mettoit celle qu'elle avoit pu saisir. Aujourd'hui, comme autrefois, les jeunes filles tournent autour de celle qui est la tortue, pour l'agacer : ce jeu s'appelloit *chelichelone*, & on disoit :

Que faites-vous au milieu de nous, Tortue, Tortue ?

La Tortue répondoit :

Je fais un tissu avec la laine, & la trame de Milet.

Demande.

Et votre neveu comment est-il mort ?

Réponse.

Il est tombé de cheval dans la mer (1).

Le *Clochepied* (2), auquel les Grecs s'exercent encore, pour voir à qui ira le plus loin, s'appelloit ἀσπαχισμῶς.

On plie aussi les feuilles de roses & de pavots en forme de petites vessies pour les faire claquer sur le front, & par le bruit qu'elles font, un amoureux juge s'il est payé de retour (3).

(1) Meurs. de lud. Græc.

(2) Poll. l. 9. cap. 7.

(3) Poll. & Anacr.

J'ai vu jouer encore , à un mariage Grec , un jeu très-ancien , qui se faisoit aux noces les plus distinguées. On portoit, en courant, des flambeaux & des torches , jusqu'au but convenu entre les acteurs : celui qui laissoit éteindre sa torche perdoit & payoit l'amende imposée par le Roi du jeu , au profit de celui qui portoit son flambeau allumé jusqu'au bout de la carrière (1).

Le Pere Brumoy (2), dans son excellent ouvrage sur le théâtre des Grecs , a décrit le *Cottabus* , ancien jeu que je n'ai pas retrouvé chez les Grecs modernes que j'ai vus ; il se peut qu'on l'ait conservé dans l'Attique, ou dans le Péloponnèse , qui est aujourd'hui la Morée. Ce jeu consistoit simplement à jeter en l'air du vin qui devoit retomber avec bruit dans le même vase ; ou autrement, on fichoit en terre un bâton , sur l'extrémité duquel on mettoit des balances , & au-dessous de chaque plat , deux vases pleins d'eau , au dedans desquels

(1) *Moris etiam erat apud Græcos in nuptiis. λαμπάδηφορεῖν* , id est , faces ferre , ut commemorat Etymologici auctor in voce Δαήρ , ubi ait : ἐν τοῖς γάμοις ἔθθη ἐς τὴν λαμπάδηφορεῖν. Job. Tusfold. de festis Græc. p. 579. Thes. Græc. antiq. Gronov.

(2) Théâtre des Grecs : *la Paix* , Coméd. d'Aristoph. αἴ. 3. t. 4. p. 15.

étoit une figure d'airain. Les joueurs avec une coupe jetoient de loin du vin dans la balance : s'ils avoient l'adresse d'en verser assez pour que la balance penchât, & allât frapper la figure d'airain, ils gagnoient le prix. Ils tiroient encore, du son plus ou moins sensible qui résul-
toit de ce choc, de bons ou de mauvais pronostics pour leurs amours. Le Cottabus étoit un jeu de festin & de société, dont il est souvent fait mention dans Aristophane & ailleurs (1).

A propos d'augures galans, c'est ici l'endroit de vous faire le détail du jeu du *Clidona*, dont j'ai déjà parlé.

Les Grecs, pour favoir le bon ou le mauvais succès de leurs amours, ne se servent plus du cottabe ni d'une feuille de rose qu'on faisoit claquer dans la main, comme nous l'apprend Anacréon, & comme les enfans le font encore aujourd'hui : c'est le *Clidona* qui découvre tout, & c'est l'oracle que toutes les jeunes Grecques consultent.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont soin de tirer de tous ceux & celles qui doivent en être, ce que chacun doit

(1) κωταβίζειν.

mettre dans le vase, c'est-à-dire, une bague, une pièce de monnoie, ou un autre gage de cette espèce. Elles vont ensuite, en observant un silence religieux, remplir ce vase d'eau de fontaine; elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent soigneusement exposé en plein air jusqu'au lendemain. On s'assemble à l'heure indiquée. Une des Vestales découvre le vase à la vue de toute l'assemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu; ce qu'on appelle ouvrir le Clidona. Je joins ici ce couplet avec quelques autres en grec vulgaire. Chacun, nommé à son tour par celle qui conduit le jeu, récite un distique grec, & on retire en même-tems du vase une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient. On lui applique le sens du couplet qu'on a dit au hazard, & on l'interprète en sa faveur ou à son désavantage. Ces paroles fortuites sont les oracles ou les présages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre jusqu'à ce que tout ce qui a été mis dans le vase soit retiré, & bien reconnu. On fait encore usage de l'eau qui reste: on la boit mystérieusement, pour découvrir si ce qu'on desire arrivera. Si l'eau paroît bouil-

lonner dans la tasse à l'approche des lèvres , c'est bon signe ; sinon , il n'y a rien à espérer. Quelquefois , lorsqu'il y a des mécontents , on remet tout dans le vase , & le jeu recommence. Ce n'est alors qu'une parodie de la première pièce , & chacun dit avec une liberté , souvent indécente , tout ce qui lui plaît ; on rit beaucoup , on glose encore plus , & les oreilles chastes se retirent.

Le distique qui ouvre le Clidona , est ainsi conçu,

ἀνιξεῖ τὸν κλιδόνα (1) , νάνυι , ὦ χαριστομένος ,
ὅπερ τὰ κάσπρα πόλεμα , καὶ βίβει κερδεμένος.

Ouvrez le Clidona , vous allez voir paroître

Mon bien aimé , cet aimable vainqueur.

Il attaque , il triomphe , il se rend toujours maître.

Des remparts qu'on oppose envain à sa valeur.

Τί μέ φιλῶν ἠὲ μορφιαῖς , τι μέ φιλῶν τὰ κάλλη ;
Καὶ τῆς ὀρεξέσμευ τὰ κλαΐδια , νά τὰ κρατῶσιν ἄλλοι.

Graces , beauté , de quoi me servez-vous !

Je languis , je soupire , j'aime ;

Sous les loix d'un pouvoir jaloux ,

Je ne saurois disposer de moi-même.

(1) ὁ κλιδῶν , Omen & armilla , cademat , de κλείζω , claudō , vel celebros.

Τὰ γέλια μέ, τὰ κλαῖματα μέ τῶν χορῶν ἡ πρῆκᾶ.

Μιάν ἄραν ἐσπαρθήκασι κιό μᾶδι ἐγενηθῆκα.

Les ris, l'allégresse, & les pleurs
Ont pris naissance tous ensemble :
Doux plaisirs, mortelles douleurs,
Chaque jour encor vous rassemble.

Ταύτος μάζα γυρίζεσι, καὶ τὸν ἄτ' ἄλλο ἄλλασει.

Κεύπιος ἐγέλα τὸ ταχύ, κλαίγει πρίχθ βραδύαν.

Trop souvent le cruel chagrin,
Du plaisir qui s'enfuit, malgré nous, prend la place ;
- Ivre d'un doux espoir, je riois ce matin :
Ce soir je pleure ma disgrâce.

Μοῖρα κακὴ κὶ ἀντεδίκη, τυραννισμένη μοῖρα,

Πιᾶ πάθη ἀπὸ τὸν Ἔρωτα, πιαῖς πίκραις δὲν ἔπῃρά.

Tyrans qui rallumez le feu qui me dévore,
Soucis cruels, quelle est votre injuste rigueur !

A l'Amour reste-t'il encore

De nouveaux traits, pour déchirer mon cœur ?

On divise, en chantant, ces distiques par l'hémistiche de chaque vers pour les faire rimer. Les jeunes Grecs, & sur-tout les jeunes filles, favent par cœur un grand nombre de ces couplets, & des chansons de toute espee dont on a fait des recueils. Il y a même des Tragédies en langue vulgaire, où l'on voit l'extrême différence des Muses modernes aux anciennes.

Je suis, &c.



QUINZIEME LETTRE.

Les Bains.

MON objet est ici, M. de vous parler des bains qui précèdent toujours les mariages, & ceux-ci feront la matiere de ma premiere Lettre.

L'usage des bains, si fréquent parmi les anciens Grecs, ne l'est pas moins chez les modernes; & on le retrouve précisément dans toutes les occasions où les premiers s'en servoient. Ainsi, outre les bains publics que les Turcs fréquentent beaucoup, les personnes riches en ont chez elles. On sort du bain pour se jeter sur les lits où l'on mange, & c'est de là probablement qu'est venu la coutume des Anciens de manger couchés nonchalamment sur des lits. Car les Grecs ne faisoient qu'un repas le soir, & se baignoient auparavant: usage qu'ils ont transmis à leurs successeurs (1).

Il faut bien observer ces coutumes locales qui

(1) Mercurial. *de arte Gymn.* Lib. 1. de balneis. p. 38.

ne varient point. Les anciens Grecs ne faisoient usage que des bains chauds, comme font encore aujourd'hui les Turs & les Grecs modernes. On montre d'abord les bains à un Étranger qu'on reçoit, & on lui offre ensuite tout ce qui lui est nécessaire. Quand Clitemnestre reçoit Pylade & Oreste qu'elle ne connoit point, elle leur dit :

« Étrangers, demandez ce qui vous est nécessaire : vous trouverez dans ce Palais des
» bains, des rafraîchissemens, & des cœurs
» remplis d'humanité » (1).

Alcinoüs dit à Ulyffe : « Nous aimons la
» magnificence en habits, les *bains chauds*, la
» galanterie & les danfes ».

Les Grecs d'à-présent peuvent dire la même chose. Lorsqu'Ulyffe, bien fêté, bien accueilli par le Roi des Phéaciens, entre dans la chambre des bains, « il est ravi, dit Homere, de
» voir des bains chauds ; car depuis qu'il avoit
» quitté le palais de Calypso, il n'avoit pas eu
» cette commodité » (2).

Sur quoi j'observe que, si le fréquent usage

(1) Coëph. *Act.* 3. *sc.* 1.

(2) Odyss. *l.* 8.

des étuves ou bains chauds fait beaucoup perdre aux femmes de leur beauté, (ce qui doit nous faire admirer la force impérieuse de la coutume), il est très-salutaire aux hommes, & principalement aux vieillards, que le bain fortifie, au-lieu de les affoiblir; parce qu'il facilite cette utile & douce transpiration, qui ne se fait plus chez eux qu'avec peine par le dessèchement de leur peau, dont les pores sont moins ouverts. Je parle ici d'après l'expérience; il est certain que le bain chaud leur fait éviter la plupart des maladies qui nous attaquent dans un âge avancé, & que les maux de poitrine sont très-rare chez eux.

Nous observerons, en passant, que les bains chauds des Anciens, & du tems d'Homere, n'étoient pas des étuves, & que Me. Dacier s'est trompée, en appelant les cuves ou baignoires où l'on mettoit l'eau chaude pour se laver, *la chambre des bains* (1). Il n'est peut-être pas inutile d'observer encore que, dans tous les endroits d'Homere où il est parlé du bain, on

(1) ἀσάμινθος, *Pelvis*, labrum in quo veteres se lavabant, balneis nondum repertis, dit Samuel Patrik dans son *Lexicon manuale Græcum*.

fait mention des habits que l'on ne manquoit jamais de faire prendre , après le bain , aux hôtes qu'on recevoit chez soi. Or , cet usage a été fidelement conservé dans tout l'Orient. Le *Boktchalik* , habillement complet , dont on fait présent à ceux qui reviennent d'un voyage , représente la Tunique & le Pallium *χλαζῖνα* , que les Anciens donnoient à leurs hôtes après le bain. Ce *Boktchalik* est composé d'un grand caleçon avec la Ceinture brodée , d'une chemise , & quelquefois d'un *Anteri* & d'un caftan d'étoffe ; le tout couvert d'une enveloppe de soie , appelée *Boktcha* , d'où le présent a pris le nom de *Boktchalik*.

Les femmes , dans tous les endroits de l'Orient où il n'y a point de bains publics , vont se laver au bord d'un ruisseau ou d'une riviere. Elles font chauffer de l'eau dans le même chaudron qui leur a servi pour leur lessive , & s'entraident mutuellement pour répandre cette eau chaude sur le corps , ainsi que pour se tresser les cheveux.

On voit que , du teins d'Homere , les femmes seules faisoient tout le service des bains , & c'est ainsi que Pénélope ordonne à Euriclée de laver Ulyffe. Les Grecs modernes font ser-

vir par leurs filles esclaves les proches parens qu'ils reçoivent chez eux, en les faisant conduire au bain.

Les Grecs & les Turcs emploient aujourd'hui dans les bains une terre grasse dont les femmes se servent pour se laver la tête & les cheveux (1); ils la tirent des Isles de l'Archipel, & des bords de la mer Noire (2). C'est la même terre que les Grecs employoient anciennement pour blanchir le linge, & qui suppléoit au savon, que nous lui avons substitué. Les femmes, selon Pline, se servoient de la terre de Chio (3) pour les cheveux & pour la peau (4). Les Grecques modernes se servent encore de cette terre, pour s'adoucir la peau (5).

(1) La terre *Cimolée*, nommée ainsi de l'Isle *Cimolus*, aujourd'hui *l'Argentiere*.

(2) Comme aussi de Bythinie, de Lampsaque (dans le détroit des Dardanelles,) & d'autres endroits: il en vient aussi de Salé.

(3) Ou *Kemlik*, anciennement *Cius*, bourg de la Bythinie, situé près des bords du golfe de Mondagna.

(4) *Ufus ad cutem mulierum... præcipuèque in calliblepharis & inficiendis capillis.*

Plin. l. 35. cap. 16. & 17.

(5) Bélon qui voyageoit en Grece en 1546, dans un chapitre intitulé: *Que les femmes de Turquie sont belles par sin-*

Les femmes vont en troupe au bain public ; c'est un jour de fête pour elles ; on y danse & l'on s'y régale.

On voit la même chose dans Homere (1). Là , les femmes se baignent, prennent de beaux habits, & le lieu retentit du bruit des hommes & des femmes qui dansent ensemble. Ici, c'est la belle Policaste, la plus jeune des filles de Nestor, qui conduit Télémaque au bain, & qui lui donne ensuite une belle tunique.

Je ne fais si les regles de la bienséance & de la pudeur sont exactement observées dans les bains particuliers des Grecs ; mais on n'accuse pas sans raison les peres & les meres de manquer sur ce point à ce qu'ils doivent à leurs enfans.

Les Anciens, selon Plutarque (2), étoient

gularité, & nettes comme perles, rapporte sur cette terre grasse qui adoucit la peau, entretient la fraîcheur du teint, &c, ce passage de Dioscoride : Terra Chia.. extendit faciem & erugat, atque splendidam reddit, colorem in facie & toto corpore commendat, in balneis pro nitro detergit. Obs. des singularités & choses mémorables trouvées en Grece, &c. imprimées à Paris en 1588.

(1) Odyss. L. 3.

(2) Plut. Vie de Caton.

bien plus circonfpects. Caton , dit-il , ne se baignoit jamais avec son fils , & c'étoit une coutume généralement reçue à Rome ; car les gendres mêmes n'ôsoient se baigner avec leurs beaux-peres , ayant honte de paroître nuds devant eux. Cependant les Romains , dans la fuite , apprirent des Grecs à se dépouiller sans facon , & à se baigner nuds devant les hommes : bientôt aussi les Grecs , à leur tour , apprirent d'eux à en user de même devant les femmes. Cette liberté ne leur seroit pas permise aujourd'hui dans les bains publics ; mais ils ne sont pas si réservés dans les bains domestiques.

Les femmes se baignent très-souvent ; elles ne reçoivent pas une esclave nouvellement achetée , qu'on ne l'ait auparavant envoyée au bain. Cet ancien usage est consigné dans Térence (1).

Les femmes Grecques se baignent au moins une fois le mois , & anciennement elles étoient obligées de se laver plus souvent , sur-tout pour la Néoménie ou nouvelle Lune (2).

(1) *Accersitur lavatum interea virgo , & lavit ; redit , deinde illam in lecto illa collocant.* Eunuq. act. 3. sc. 5.

(2) Joh. Meurs;

Une jeune fille qu'on va marier est conduite au bain en cérémonie & au son des instrumens, la veille de ses noces, assistée de toutes ses parentes & amies; la journée se passe ensuite en festins & en danses.

Dans la Comédie d'Aristophane, intitulée *la Paix*, Trygée, au quatrième Acte, dit à son valet de tout préparer pour ses noces, & de conduire au bain (1) celle des suivantes de la Paix qu'il se destine pour femme.

Il s'étoit introduit à Athènes un usage assez singulier dans le bain du Gymnase. Celui qui se présentoit pour être reçu, étoit conduit au bain en cérémonie par les autres Académistes. Dès qu'il approchoit de la porte des étuves, ses camarades, qui le suivoient en foule, pouffoient tout-à-coup de grands cris, pour le surprendre & l'effrayer. On éprouvoit ainsi fort

(1) Lorsque Noémi instruit la jeune veuve Ruth, pour qu'elle se présente à Booz, & l'engage à l'épouser, elle lui dit : « Allez vous laver dans le bain, parfumez-vous d'huile de senteur, & parez-vous de vos plus beaux habits ». *Lavare igitur, & ungeré, & induere cultioribus vestimentis, & descende in arcam.* Ruth. iv. v. 3 iv.

courage, & s'il ne marquoit point de peur, il entroit, se baignoit, donnoit ensuite le repas de réception, & recevoit le manteau qui étoit l'uniforme du Gymnase (1).

Je fais, &c.

(1) Buling. de Ludis Athen. in Baln.



SEIZIEME LETTRE.

Les Mariages.

MA. UN peuple toujours avide de fêtes , de nouveautés , de spectacles ; attaché à la Religion par la pompe du culte extérieur , par la multiplicité de ses Dieux , & par la richesse de leurs temples , a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat & tout l'appareil dont il pouvoit être susceptible. Les hommes les plus sauvages célèbrent le jour où ils prennent une compagnie , comme le plus beau jour de leur vie. C'est donc présenter le mariage sous l'aspect le plus riant , que de le montrer sous la simplicité des mœurs , & accompagné de cette joie pure , vive , innocente de l'ancien tems. Les Grecs modernes en retracent aujourd'hui l'image ; ils ont conservé la plupart des cérémonies qui s'observoient anciennement dans les noces. Ils regardent l'état du mariage comme un devoir de citoyen , & se marient fort jeunes. Les Loix de Sparte avoient , sur ce point , poussé la rigueur jusqu'à noter d'infamie ceux qui gardoient le célibat. Dercillidas , fameux

Capitaine de Lacédémone, fut insulté par un jeune homme dans une assemblée publique, parce qu'il n'étoit pas marié, & tout le monde prit parti contre le Guerrier célibataire. Dans une certaine fête qui se célébroit à Sparte, il étoit permis aux femmes de traîner devant les autels les jeunes gens qui n'étoient pas encore mariés, & de les fustiger (1).

Le sage Théognis (2) disoit aux Grecs : « L'HOMME le plus riche & le plus heureux, » est celui qui a trouvé une femme douce & » vertueuse ». Mais consultoit-on la Philosophie, qui souvent, à force de raisonner, s'embarrasse & tombe dans une incertitude pire que l'ignorance absolue ? elle étoit toujours indécise sur l'article du mariage. Un jeune homme consultant Socrate pour savoir s'il se marieroit ou non, ce Philosophe lui répondit : « Quel- » que parti que tu prennes, tu t'en repentiras » infailliblement. Choisis-tu le célibat ? tu resteras seul, tu ne goûteras point la douceur » d'avoir des enfans ; avec toi périra ta race, » & un étranger profitera de tes biens. Si tu

(1) Athen. l. 13. Meurs. Græc. Fer. l. 5.

(2) V. 1223.

» prends une femme , attends-toi à des cha-
 » grins continuels , à des querelles fans fin. On
 » te reprochera la dot qu'on t'aura apportée ;
 » l'orgueil des parens de ta femme & la langue
 » de ta belle-mere te deviendront infupporta-
 » bles ; tu craindras les galanteries de ta fem-
 » me , & tu feras toujours incertain sûr la pa-
 » ternité de tes enfans » , &c. (1) Après cela ,
Devine , si tu peux ; & choisis , si tu l'oses.

Un homme riche , qui n'avoit qu'une fille ,
 demandoit à Thémistocle , s'il devoit préférer
 un mari pauvre & honnête-homme , à un autre
 qui avoit beaucoup de bien , mais une mauvai-
 se réputation. *J'aime mieux* , lui répondit Thé-
 mistocle *un homme qui ait besoin d'argent , que*
de l'argent qui ait besoin d'un homme (2).

Le Grec d'aujourd'hui n'a plus de Philoso-
 phes à consulter , & ne délibere point s'il se
 mariera ou non ; aussi la population , chez les
 Grecs , se soutient-elle beaucoup mieux qu'elle
 ne peut se soutenir parmi les Turcs , sous un
 Gouvernement Militaire qui ne fait que détrui-
 re , & qui ne répare rien. Les villes Grecques

(1) Val. Max. l. 7.

(2) V. l. 7.

les plus considérables n'ont point été rebâties par leurs Conquérens , parce que sous le despotisme le plus absolu, tel qu'est celui de l'Empire d'Orient , le Souverain & les Sujets n'ont que le présent , qu'ils semblent dévorer à la hâte en se pressant de jouir , & n'ont aucune vue pour l'avenir.

La bienfaisance & la vanité élèvent quelques édifices publics , comme des temples , des fontaines , des maisons solides & vastes , pour servir de retraite aux Voyageurs ; mais dans les propriétés , toujours incertaines , rarement même héréditaires pour les gens riches & en place , on n'a aucune idée de conservation ; des embellissemens peu durables , sont tout ce qu'on ose se permettre. En conséquence , la population languit , parce qu'on ne peut contempler d'un œil satisfait & tranquile le bonheur de sa postérité. En revanche , le Grec , l'Arménien & le Juif (Nations dont l'Empire Turc est inondé , & que le Turc méprise au point de ne pas être effrayé du nombre de ses esclaves), se livrent sans contrainte au penchant de la nature. Ils espèrent qu'une postérité nombreuse pourra recouvrer quelque jour , à la faveur d'une révolution , tout ce que les Conquérens

de la Grece leur ont enlevé. Le mariage a donc pour eux un attrait puissant , & l'on y voit peu de célibataires.

Si vous étiez curieux , M. de lire l'Histoire d'Hyménée , l'un des plus agréables Dieux de l'ancienne Grece , vous la trouverez dans les savantes notes de Méziriac , sur l'Epître de Phyllis à Démophon , qui est la deuxième Héroïde d'Ovide (1) , & dans l'*Histoire de la danse de Cahusac*.

Les Grecs n'ont pas aujourd'hui de tems marqué pour les noces comme les anciens , qui se marioient ordinairement dans le mois de Janvier , appelé pour cela *Gamélion* ; mais ils ont , comme autrefois , des entremetteuses , qu'on appelle encore *Proxenetes*. Ces femmes sont d'autant plus nécessaires , que les filles , comme je l'ai déjà dit , étant presque toujours renfermées dans le *Gynæceon* , un homme ne peut se décider pour celle qu'on lui propose , que sur le rapport qu'on lui en fait ; & dès que le voile tombe devant lui , il est engagé de maniere à ne pouvoir plus reculer.

Anciennement on achetoit par des services

(1) Tom. 1. p. 133.

réels, qu'il falloit rendre au pere de la fille que l'on vouloit épouser, la possession de sa personne (1). On adoucit ensuite cette obligation, & les services furent convertis en présens qu'on faisoit pour l'obtenir (2).

« Encore aujourd'hui, dit l'Auteur de l'*O-rigine des loix*, &c. (3) » c'est l'usage parmi
 » les Grecs, que quiconque veut se marier
 » achete sa femme par les présens qu'il est obli-
 » gé de faire aux parens de celle qu'il épou-
 » se ».

Il est vrai qu'un Grec qui se marie fait des présens, mais ils sont purement arbitraires; & nulle obligation d'acheter la femme qu'il épouse, puisqu'au contraire il ne la prendroit point

(1) *Met.* Ep. d'Ovide. t. 2. p. 317.

(2) Les interprètes d'Homere n'ont pas fait attention à cet usage en traduisant par *une grosse dot*, les présens que promet Agamemnon à Achille, s'il épouse sa fille, *ἐπιμείλια πολλὰ*. Ces présens, dans cette occasion, étoient des dons expiatoires en réparation d'une offense *ἀπερτίσια ἄποινα*, *infinita munera quibus pœna debita pensatur*. Mad. Dacier fait la même erreur, en prenant pour la dot de Théano, les présens que fait Iphidamas, à son pere, en l'épousant. *Iliad.* l. 2.

(3) *Tom.* 2. l. 1. p. 61.

faas une dot proportionnée à sa condition (1).

Les anciens Grecs , toujours scrupuleux sur les loix primitives du mariage , n'admîrent pas la Bigamie ; & on a de nos jours bien justifié Socrate sur le reproche qu'on lui faisoit d'avoir eu deux femmes , malgré la sévérité de sa morale (2). Euripide fait dire à Hermione , qu'il est contre le bon ordre que deux femmes soient en même tems sous les loix d'un seul homme. Charondas fit plus : dans ses loix pour les Thuriens , il régla , suivant Diodore (3) , que ceux qui donneroient une belle-mere à leurs enfans , seroient exclus de tout Conseil public , jugeant que des hommes capables de rendre un si mauvais office à leur famille , seroient mal intentionnés pour la Patrie. Car , disoit-il , si leur premier mariage a été heureux , ils doivent s'en tenir-là ; si , au contraire , il a été malheureux , il faut qu'ils soient bien insensés pour courir les risques d'un second. Les Grecs d'aujourd'hui ,

(1) Un Patriarche Grec a fulminé récemment une excommunication contre les Peres qui donneroient en dot à leurs filles plus de trois mille piastras , c. à. d. plus de 3000 écus.

(2) Obs. sur les Chœurs , par M. Hardion. *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

(3) Diod. L. 12.

quoique moins libres que les anciens, ne se soumettoient pas à une loi si gênante. L'Eglise Grecque permet jusqu'aux troisièmes nocés ; mais elle excommunie celui qui passe à de quatrièmes. Chez les Athéniens, le Sacrificateur, qui avoit le titre de Roi, ne pouvoit se marier qu'une seule fois, & ne pouvoit épouser qu'une Vierge du pays. Le Papas Grec est soumis à la même loi par les Canons ; il ne peut se marier qu'étant Diacre, c'est-à-dire, avant de recevoir la prêtrise. On observe que la *Papadia* ou femme du Papas a toujours été bien choisie. Elle peut se vanter aussi d'avoir un mari qui est tout à elle (1).

Il y avoit anciennement des mariages aussi mal assortis que ceux dont on se plaint à présent. « Un homme de naissance, disoit Théognis (2), » se méfallie pour épouser une fille » riche qui le déshonore ; & une fille vertueuse » se épouse un malhonnête-homme à cause de » son bien : ainsi le bien & le mal se mêlent, » & nous dégénérons ».

(1) Unico gaudens mulier marito
Prodeat justis operata divis. Hor.

(2) V. 185.

Téléfclès, pere du fameux Archiloque (1), ternit l'éclat de sa naissance par un mariage inégal. Il avoit épousé une esclave qui s'appelloit *Enipo*. « Les Grecs, dit l'Abbé Sévin (2), rapportant ce trait, » regardoient avec un sou- » verain mépris ces sortes d'alliances, & souvent » la honte en rejaillissoit sur les enfans ». Ceux d'aujourd'hui les appelleroient *les fils de l'esclave*. Ils observent exactement l'ancien précepte, *ſi vis nubere, nube pari*, si bien rendu par l'épigramme de Callimaque, & ils évitent soigneusement de se méfallier.

On jugeoit avec moins de rigueur un mariage dont on voit encore des exemples, tels que M. Burette en rapporte un d'après la vie d'Homere, attribuée à Hérodote. Phémus, chanteur si célèbre dans l'Odyssée, épousa Critbéide, qui, d'un commerce illégitime, avoit déjà eu pour fils Homere lui-même. Phémus, qui s'étoit établi à Smyrne, où il enseignoit la Grammaire & la Musique à la Jeunesse, après le malheur de cette fille, conçut pour elle tant d'estime, en la voyant dans son voi-

(1) Recherch. sur Archiloq. *Mém. de l'Acad. des Inscriptions.*

(2) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

finage uniquement occupée du soin de filer des laines pour gagner sa vie, qu'il la prit chez lui, pour l'employer à filer celles dont ses écoliers avoient coutume de payer ses leçons; charmé, dans la suite, de la sage conduite de cette fille, il en fit sa femme. Pour suivre la comparaison de nos jours avec l'ancien tems, j'ai vu, dans mon séjour à Smyrne, plus d'un imitateur de Phémios; si ce n'est que les Grecques qu'y épousent nos François, n'ont pas fait la faute de Crithéide.

La cérémonie du mariage est précédée chez les Grecs, par des fêtes qui l'annoncent. Les Anciens les appeloient *Prolusoria*, ou *προτελεία*, comme ces préludes de fêtes qu'ils avoient avant les sacrifices solennels qu'on faisoit à Junon ou à Diane (1).

« Le mariage, dit un Berger de Théocrite (2), » n'apporte, ni le chagrin, ni les soucis; » il n'amene que la joie & les danses ».

Aujourd'hui, la veille des noces, la jeune mariée est menée au bain comme en triomphe, & plusieurs femmes l'accompagnent. Vous avez

(1) Meurs. *Græc. fer.* 842.

(2) *Idyl.* 27. v. 25

déjà vu , dans ma lettre sur les bains , l'ancienneté de cet usage.

C'est encore sur le fameux bouclier d'Achille , qu'Homere décrit la marche des nouveaux mariés. « On y voit , dit-il , des noces , & des » festins. De nouvelles mariées sortant de leurs » maisons , sont conduites dans les rues avec » un bel ordre , à la clarté des flambeaux. » Tout retentit des chants d'hyménée. Des trou- » pes de jeunes gens précédent , & suivent la » pompe nuptiale , en dansant au son des trom- » pettes & des flûtes. Les femmes de la ville , » attirées par la curiosité , sont à leurs portes , » & regardent cette marche avec beaucoup d'in- » térêt ».

On la trouve encore dans Euripide. Admete , en pleurant son épouse , s'écrie : « O Palais , ô » appartement nuptial ! quelle différence entre » ma situation présente , & ma félicité passée ! » Je m'en souviens hélas ! j'entraï dans cette » aimable demeure , conduisant par la main » mon épouse , au bruit des instrumens & des » acclamations ; nous étions précédés par des » flambeaux , & suivis d'une troupe de convi- » ves , qui chantoient à l'envi des hymnes. On

» chantoit le bonheur de celle qui fait couler
» mes larmes, & le mien ».

On voit aujourd'hui, dans la marche des Grecs, la même pompe, le même cortège, & la même musique. Elle est ouverte par des danseurs, par des instrumens, & par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. La mariée, chargée d'ornemens, les yeux baissés, & soutenue par des femmes, ou par deux de ses proches parens, marche avec une lenteur affectée qui doit la gêner beaucoup. On s'empresse jusqu'à l'impatience pour la voir; on lui adresse-roit volontiers les vers de Catulle :

« Vous nous faites trop attendre, la journée se passe
» Paroissez donc, nouvelle Mariée » (1).

Anciennement la nouvelle Mariée portoit un voile rouge ou jaune, que les Arméniens ont conservé; ce voile rouge leur couvre la tête & tout le corps. On l'appeloit *flammeum* : il étoit fait pour cacher la rougeur modeste, l'embarras, & les larmes de la jeune épouse (2).

(1) Sed moraris, abit dies :

Prodeas, nova Nupta. *Epithal.*

(2) Jam nuptæ trepidat sollicitus pudor ;

Jam produnt lacrymas *flammea* simplices. *Claud.*

On l'appercevoit d'assez loin , & il annonçoit la nouvelle Mariée (1).

Le brillant flambeau de l'hyménée, ce flambeau si connu, si célèbre, & dont les Poètes ont consacré l'expression pour le mariage dont il est l'emblème, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, & dans la chambre nuptiale, où il brûle, jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé. Ce seroit même un mauvais présage, s'il venoit à s'éteindre par quelque accident. Aussi y veille-t-on avec autant de soin, que les Vestales en avoient pour le feu sacré.

C'étoit la mere de l'épousée, qui tenoit anciennement le flambeau nuptial, qu'un jeune homme portoit chez les Romains. Elle avoit encore soin de préparer & d'orner le lit; elle faisoit l'office de *Pronube* (2), & faisoit coucher la Mariée; comme le plus proche parent, faisant aussi l'office de *Paranymphe*, conduisoit au lit le Marié. Le *Paranymphe* & la *Pronube* sont aujourd'hui représentés, chez les Grecs,

(1) Tollite, ô pueri, faces :
Flammeum video venire. *Cat.*

(2) *Meziriac*, Ep. d'Herm. t. 2. p. 360.

par le compere & la commere , qui accompagnent les époux jusqu'au bout de la cérémonie (1).

Arrivés à l'Église , les nouveaux époux portent chacun une couronne , que le Prêtre , pendant la célébration , change alternativement , en donnant la couronne de l'époux à l'épouse , & celle de l'épouse à l'époux. C'est encore aux Anciens qu'est due l'origine de cette couronne , que les Modernes ont conservée.

Vous savez qu'anciennement les amans & les mariés portoient des couronnes que les premiers déchiroient , & consacroient à quelque Divinité , lorsqu'ils rompoient avec leurs maîtresses ; au-lieu que celle du mariage étoit conservée jusqu'à la mort , puisqu'on la retrouve dans les bas-reliefs qui ornoient les tombeaux. Je n'explique pas autrement le dessin d'un marbre que M. *Peyssonel* m'a communiqué , & qu'il a depuis envoyé à M. le Conte de Caylus , pour en orner son *Recueil d'Antiquités*. La femme y est couronnée par son mari , que le fils couronne à son tour , & l'on diroit qu'ils re-

(1) *Ducitur in thalamum Virgo , stat Pronuba juxta. Clatid. de Rapt. Proserp.*

renouvellent leurs vœux. Ce tableau, qui paroît être l'image de l'union la plus parfaite, représente ainsi les doubles couronnes de l'hyménée & du trépas.

Junon, qui présidoit aux noces, portoit une couronne de fouchet, & de ces fleurs que nous appellons *immortelles* (1). Les couronnes désignoient si bien le mariage, que, dans l'agréable description faite par Claudien, de cette prairie où la jeune fille de Cerès, près d'être enlevée par Pluton, s'amusoit à cueillir les fleurs que l'Aurôre & les Zéphirs faisoient naître sous ses pas, il la représente formant, sans y songer, une couronne, triste présage de l'Hymen qu'on lui destinoit (2).

Les couronnes nuptiales étoient consacrées, commé elles le sont aujourd'hui parmi les Grecs. Vous avez déjà vu qu'ils en avoient pour les festins, & pour tous les états, depuis le trône jusqu'à la houlette.

(1) *Projicit ipse suas, deductâ fronte, coronas.* Ep. de Cydippe à Aconte. *Nonnus* parle d'un jeune fiancé qui a péri dans le combat, & que son épouse n'a pas vu portant la couronne nuptiale. *Dionys. l. 2. 3. v. 218.*

(2) *Nunc sociat flores, seseque ignara coronat,*
Augurium fatale tori. De Rapt. Proserp. lib. 2.

Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle que les Grecs ont conservée : c'est la coupe de vin qu'on présentoit anciennement au nouvel époux en signe d'adoption. Elle étoit le symbole du contrat & de l'alliance (1). Après lui, l'épouse buvoit du vin de la même coupe, qu'on offroit ensuite à tous les parens & aux convives. « Ainsi, dit Pindare, *Olymp. 7, strophe* » 1^e. (2), dans un brillant hyménée, un pere » opulent présente de sa main au jeune époux » qu'il a choisi pour sa fille, la coupe d'or où

(1) Athenée retrace l'usage des Ségobrigiens, chez lesquels la fille du Roi présentoit de l'eau à celui qu'elle choisissoit pour époux, lorsqu'il représente la fille de Nanus présentant la coupe à Protis, chef des Phocéens, fondateur de Marseille. *Ath. t. 13. Diff. de M. Cary, p. 60.*

(2) Φιάλαν ἄς εἶτις ἀφ' ἑνός ἀπὸ χειρὸς ἐλὼν, ἔϊδον ἀμ-
πέλου καυχλάζοισαν δρόσῳ,

Bouillonnante de la rosée de la vigne.

δωρήσται

Νεανία γαμβρῶ, προπίνων ὀικοθεν ὀικαδε,

de domo in domum. Cette coupe étoit donnée pour passer d'une maison à l'autre. Voyez sur cette Ode l'élégante traduction, & les notes de Mr. de Chabanon. *T. 32. des Mémoires de l'Acad. des Inscriptions. p. 464.* Vincitori Olimpici tradotti da J. Bap. Gautier, p. 128.

l'on voit bouillonner (1) la rosée ou le jus de » la vigne, &c. » Aujourd'hui c'est le prêtre qui, après avoir béni les nouveaux époux, leur présente la coupe de vin ; il en donne ensuite au parrain (2), à la marraine, & aux témoins. Vous verrez dans l'*Histoire du Bas-Empire*, que, lorsque l'Empereur Maurice, à son avènement à la couronne, épousa la Princesse Constantine, fille de Tibere son prédécesseur, on avoit dressé dans un vestibule du palais, derrière un voile, un trône éclatant d'où l'Empereur devoit se montrer au peuple. Le voile tombe, l'Impératrice paroît à côté de son époux ; les spectateurs (souvenez-vous que ce sont des Grecs), comme de concert, entonnent le chant de l'hyménée, & l'Eunuque, qui avoit conduit la Princesse, verse du vin dans une coupe, qu'il présente aux deux époux (3).

Les Béotiens conduisoient la mariée dans un char ; & lorsqu'elle étoit arrivée chez son mari, ils en brûloient l'essieu à la porte, pour lui fai-

(1) Les vins Grecs devoient être encore plus forts & plus spiritueux qu'ils ne le sont aujourd'hui.

(2) V. de Tournefort, t. 1. p. 150. let. 3.

(3) Hist. du Bas-Emp. t. 11. p. 335.

re entendre qu'elle ne devoit plus sortir de sa nouvelle demeure.

Les Grecs , toujours superstitieux , regardoient encore comme un mauvais présage , si la nouvelle épouse , en entrant pour la première fois chez son mari , touchoit seulement du bout du pied le seuil de la porte , qui , comme vous savez , étoit consacré à la Déesse Vesta , & aux Dieux Pénales. Pour éviter cet accident , les compagnes de la mariée la soulevoient en entrant , & l'enlevoient en la prenant par dessous les bras (1).

La mariée , chez les Grecs , est encore soutenue par des femmes , ou par les hommes qui l'accompagnent ; & à la porte du mari il se fait une autre cérémonie aussi ridicule que le passage du seuil qu'il ne falloit pas toucher. Dès que la mariée arrive , on étend un tapis sur un crible , & on la fait marcher dessus , en entrant chez son mari. Si le crible , sur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement , ne crevoit pas sous ses pieds , on auroit contre elle des soupçons qui allarmeroient son

(1) *Sensim super limen attolle pedes , nova nupta ; sospes iter incipe hoc.* Plaut. in *Casinâ.* act. 4. sc. 4.

époux ; mais il est tranquille & content , après l'épreuve du crible.

La plus grande partie de la dot consiste en pierreries & en habits qu'on étale avec faste : on en usoit de même anciennement. Hermione dit , dans Andromaque : « Ces ornemens » d'or que je porte sur ma tête , & tous ces » divers habillemens que j'ai , ne sont pas un » présent d'Achille , ni de Pélée ; je les ai ap- » portés de Sparte , & Ménélas mon pere me » les a donnés , avec une dot considérable , » *afin que je pûsse parler librement* ». Clitemnestre dit aussi : « Qu'on tire des charriots les » présens que j'ai apportés pour la dot de ma » fille , & qu'on les mette dans la cour » (1). Les Grecs tirent aujourd'hui beaucoup de vanité de cet étalage qui se fait toujours dans l'appartement même où les parens de la fiancée recoivent les visites.

Rien de plus ancien que l'usage des présens de nocés , que le mari fait encore à celle qu'il épouse. Il paroît même qu'il étoit établi partout ; on le voit par la belle réponse que Sophonisbe fit à Massinissa. Ce barbare Numide ,

(1) Iphig. in Aulid.

blâmé d'avoir épousé la fille d'Asdrubal, l'ennemi de Rome, pour soustraire cette malheureuse Princeſſe à la haine des Romains, lui envoya du poison, & en le recevant, elle dit :
 « J'accepte ce nouveau préſent de noces (1),
 » qui ne m'eſt pas même déſagréable, ſi Maſſiſſa
 » finiſſa n'en avoit point de meilleur à faire à
 » ſa femme. Dites-lui cependant qu'il eût été
 » mieux de choiſir, pour ma mort, un tout
 » autre tems que celui de mes noces.

Les fêtes du Mariage ſe paſſent en jeux, en divertiffemens & en danſes. On fait venir des baladins & des fauteurs qui amuſent les conviés par leurs tours d'adreſſe & de force. Homere nous peint encore cette fête telle qu'on la voit aujourd'hui. Télémaque & le fils de Neſtor trouvent Ménélas qui célébroit le mariage de ſa fille. Ménélas étoit à table avec ſes amis & ſes voiſins. Le Palais retentiſſoit de cris de joie mêlés au ſon des inſtrumens, aux voix des chanteurs, au bruit des danſes (2). Un chantre

(1) *Accipio nuptiale munus, nec ingratum, ſi nihil majus vir uxori præſtare potuit: hoc tamen nuntia, me melius morituram fuiſſe, ſi non in funere meo nupſiſſem.* Tit. liv. l. 30.

(2) « Crémon, Athénien, préſentant ſa main à Nauſicléa,

divin , au milieu d'un cercle , jouoit de la lyre , & des fauteurs , par leur légèreté , amusoient l'assemblée. Anciennement le devoir de la Pronube & du Paranymphe étoit de faire les honneurs de la noce , de donner les ordres nécessaires pour l'œconomie du repas & des autres réjouissances qui accompagnoient la solennité des noces. Ils gardoient aussi la porte de la chambre où étoit le lit nuptial.

Les Grecs modernes suivent le même usage. Ils ont un Paranymphe différent du Compere , qui est chargé de tout le détail de la fête. Les Parens ne quittent jamais l'appartement où sont les nouveaux époux , & lorsque le Compere conduit le Marié au lit nuptial , il le laisse à la porte de l'appartement ; il faut qu'il en achete l'entrée par un présent au Paranymphe qui la garde.

» celui-ci lui donna celle de sa fille , à qui il ordonna de
 » prendre Cnémon pour son époux. Après cette cérémonie ,
 » il fit venir ses domestiques , leur commanda de chanter les
 » chants nuptiaux , & ouvrit lui même la danse. *Théag. &*
 » *Charic. l. 6. t. 2. p. 14.*

Cette danse étoit devenue licencieuse , puisque le Concile de Laodicée en Phrygie , tenu vers l'an 367 , se crut obligé de défendre la danse à ceux qui assistoient à des noces. *Abr. de l'hist. de l'Eglise, t. 2. p. 103.*

Il paroît, M. par la description de Lucain, que les Romains avoient tiré des Grecs les principales cérémonies du mariage. Lorsque Marcie renouvelle le sien avec Caton, cette cérémonie se fait sans pompe & sans éclat. La porte de la maison n'est pas ornée de guirlandes ; on n'allume pas le flambeau sacré de l'hymen ; on n'éleve pas le lit nuptial comme un trône, sur des marches d'ivoire ; l'or ne brille pas sur de riches vêtemens. On ne voit point Marcie couronnée & parée comme une nouvelle épouse ; elle n'est point soutenue ou soulevée par ses compagnes pour franchir, sans y toucher, le seuil de la porte consacré à Vesta. Sa tête n'est point couverte du voile que porte une jeune mariée, pour dérober aux regards avides ses yeux modestes, sa pudeur timide, & son embarras. C'est dans son habillement ordinaire, sans quitter l'appareil du veuvage, qu'elle embrasse son mari comme elle embrasseroit ses enfans. La pourpre est cachée sous la laine noire & lugubre. Ce sérieux hyménée n'admet ni la folle joie, ni les propos libres qu'on a coutume de se permettre ; on n'y reçoit ni parens ni convives ; les fideles époux se re-

joignent & se réunissent en silence sous les seuls auspices de Brutus (1).

Il est assez rare parmi les Grecs qu'une veuve se remarie. Pausanias rapporte qu'anciennement cela ne leur étoit pas permis, & que Gorgophone fut la première qui osa épouser Œbalus en secondes noces.

Les Grecs ne manquent pas d'observer, par religion, la continence la première nuit. On fait que le quatrième Concile de Carthage, tenu après la paix rendue à l'Afrique par la défaite de Gildon, l'an 398 (2), régla que les époux, après avoir reçu la bénédiction, garderoient entre eux la continence la première nuit du mariage, par respect pour le Sacrement.

(1) *Festa coronato non pendent limine festa, legitimæ-que faces.....*

Turrîtâque premens frontem matrona coronâ

Tralatâ vetuit contingere limina plantâ.

Non timidum nuptæ leviter testura pudorem

Lutea demissos velarunt Flamma vultus.

&c.

Non soliti lusere Sales.

Phars. l. 2.

(2) S. Augustin y assista, & il y avoit en tout cent quatre-vingt Evêques. *Hist. Eccles. de Fleury t. 5 l. 20.*

Cette continence , si avantageuse à ceux qui avoient le droit d'en dispenser , fut autrefois établie en France.

Le nouveau marié , chez les Grecs , donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui assistent à sa noce , ou qui vont le voir ; ce qui peut avoir rapport à l'ancien usage de distribuer des noix , pour faire voir que le jeune époux renonçoit aux amusemens de l'enfance (1).

Les anciens Grecs distribuoient aussi des noix & des amandes aux conviés ; on faisoit même , en les donnant , beaucoup de bruit (2) , & les mariés profitoient du moment pour se retirer. C'étoit anciennement l'usage de chanter & de danser jusqu'à minuit devant l'appartement des nouveaux mariés. Ces chants (3) & ces danses étoient exécutés par de jeunes filles. On danse encore & on chante pendant toute

(1) *Sparge , Marite , nuces. Virgil. Eclog. Vid. Plin. de nuce juglande.*

(2) *Ne nuptæ clamor audiretur. Scalig. in lect.*

(3) Ces chants étoient appellés *Κοιμηθίνα* , *sonni conciliatoria*. Les mêmes filles chantoient le matin d'autres chansons appellées *διεγέθίνα* , *excitatoria*

la nuit, mais les compagnes de la nouvelle mariée en sont exclues. Elles se réjouissent entr'elles dans des appartemens séparés & éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, les portes de leurs maisons, de verdure & de fleurs attachées avec des bandelettes.

Dans les villages & à la campagne, la mariée est conduite au son des instrumens, sur un charriot traîné par des buffles. Je ne trouve une idée de cette marche, que dans un vieux conte que Pausanias avoit appris des Platéens. Le voici : vous rirez peut-être de la simplicité de cet ancien tems.

Junon s'étant un jour fâchée contre Jupiter, on ne fait pas pourquoi, le quitta de dépit, & se retira à Eubée. Jupiter, après avoir fait de vains efforts pour la fléchir, alla trouver Cithéron qui régnoit alors à Platée. Celui-ci conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un charriot attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la Ville, & de répandre dans le public, que c'étoit Platée, fille d'Asopus, qu'il alloit épouser. Junon, informée de ce mariage, dont la nouvelle s'étoit bien-tôt répar-

due, part sur le champ, arrive à Platée, s'approche du char, & dans sa colère voulant déchirer le voile & les vêtemens de la mariée, ne trouve qu'une statue. D'autant plus charmée de l'aventure, qu'elle avoit cru la chose plus sérieuse, elle prit très-bien la plaisanterie, & se reconcilia avec Jupiter. Les Platéens célébroient cette fête, dont Pausanias rapporte ici l'origine (1). Le divorce est encore permis chez les Grecs modernes, comme chez les Anciens; les époux peuvent se séparer avec une égale facilité & prendre chacun de leur côté de nouveaux engagements.

Je finis, M. en vous invitant à voir, dans le beau discours de Dion, sur les agrémens de la vie champêtre, un tableau très-ressemblant encore, & que je préfère à tous les autres. C'est celui du mariage des gens de la campagne, pour qui le bonheur conjugal n'est pas une chimère, comme chez les habitans des villes. Vous ferez touché de la simplicité des mœurs, & des usages antiques, qui sont encore aujourd'hui les mêmes.

(1) C'est de-là qu'Autreau a tiré le sujet du Ballet Bouffon de *Platée*, où répand encore tant de gaieté l'agréable musique de Rameau.

On choisit, comme autrefois, un jour favorable, & c'est lorsqu'il y a de la lune, que l'air est serein, & le ciel pur. La jeune fille & le jeune laboureur s'excitent, par le travail, à hâter le jour de leurs noces. « Je comparois, dit l'auteur Grec (1), en finissant son récit, » je » comparois cette façon d'agir, simple & unie, » à celle des riches. Combien il faut de formations pour ceux-ci dans toutes les affaires, & » sur-tout dans leurs mariages ! De combien » de gens un pere de famille a besoin pour » régler les feuls préliminaires ! Combien d'informations sur le bien, sur la famille, sur la » dot, sur les donations, & sur les promesses » !

Nous pouvons bien dire assurément après la Fontaine :

Nous sommes tous d'Athènes en ce point.

Ainsi la noce champêtre sera toujours pour nous le spectacle le plus doux, le plus intéressant, & le plus propre à nous offrir l'image d'un bonheur que donnent rarement les richesses.

Je suis, &c.

(1) Vie des Orat. Grecs. t. 2. p. 114.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Nymphes, accouchemens, Amour pour les enfans, Hospitalité.

LA nouvelle mariée, chez les Grecs modernes, M. est encore appelée dans la maison, comme anciennement, Nympe, *νύμφη*. Ovide ne fait que rendre l'expression Grecque, lorsqu'il dit dans l'Épître de Pénélope, que les jeunes mariées portent gaiement leurs dons aux Autels, pour la conservation de leurs époux (1).

Dans la plupart des Isles Grecques, les femmes exercent la médecine, au moyen de quelques recettes héréditaires, ou de simples, dont elles ont la connoissance; ce que j'ai heureusement éprouvé moi-même à l'Isle de Milo. Elles se mêlent aussi seules des accouchemens; les femmes Grecques d'aujourd'hui n'aimant point à se mettre entre les mains des chirurgiens. L'auteur de l'origine des Loix & des Arts (2), qui a fait les recherches les plus pro-

(1) *Grata ferunt Nymphæ pro salvis dona maritis.*

(2) T. 2. p. 270. Hygin. fab. 274. p. 328.

fondes sur les mœurs anciennes, n'a pas manqué de rapporter le trait de la jeune Athénienne, qui, par rapport à la défense faite aux femmes chez les anciens Grecs, de se mêler de la médecine, & même des accouchemens, se déguisa en homme pour apprendre cette partie de l'art, & tirer, par ce moyen, d'embaras les femmes qui, dans ces momens critiques, ne pouvoient sans beaucoup de peine se résoudre à appeller des hommes: ce qui faisoit qu'il en périroit beaucoup faute de secours. La jeune Athénienne devint donc un Médecin fort employé; mais comme on s'apperçut que c'étoit le seul dont les femmes vouloient se servir, la jalousie fit naître des soupçons bien fondés. On traduisit le Médecin femelle devant l'Aréopage pour rendre compte de sa conduite. Agnodice (c'étoit le nom de l'Athénienne), n'eut pas de peine à se justifier, en exposant les motifs de son déguisement. Cette aventure fut cause qu'on abrogea l'ancienne loi. Depuis ce tems, les femmes eurent permission de présider aux accouchemens, ce qu'elles font encore; & une Sage-femme est très-respectée parmi les Grecs.

Croirez-vous, M. que l'amour conjugal est encore chez les Grecs dans toute sa force :

& conforme à l'idée qu'en donnent les Anciens (1).

Vous verrez ce sentiment bien établi chez les Grecques modernes, & sur ce point elles ne le cèdent pas aux Anciens. Tout ce que dit si bien Claudien de la dignité d'une mère, qui, par ce seul titre, conserve sur son mari le pouvoir que ses attraits effacés par l'âge ne lui donnent plus (2), se vérifie exactement parmi elles.

Enfin, M. quoique vous ayez lu dans Pausanias, « que les Anciens respectoient la qualité » de pere & de mere, bien autrement qu'on » ne faisoit de son tems (3) », parce qu'il y a par-tout des races qui dégèrent, je puis vous assurer que l'amour paternel & la piété filiale sont encore des vertus bien respectées parmi les Grecs. Ces vertus, à la vérité, brillent avec bien plus d'éclat dans leur source. Si Homere veut peindre la joie d'Ulyffe nageant sur les flots, & prêt à se sauver, il la compare

(1) *Omnis amor magnus, sed aperto in conjuge major. Propertius*

(2) *Fœmina, cum senuit, retinet connubia partu, Uxorisque decus matris reverentia pensat.*

(3) T. 2. p. 239.

à la joie qu'éprouvent des enfans qui voient revenir à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui, consumé par une longue maladie, étoit prêt à rendre le dernier soupir. Telle fut la joie d'Ulyffe, lorsqu'il découvrit la terre & les forêts, &c.

Rien encore de plus touchant que les plaintes de Mégare, dans la troisième Idylle de Moschus, sur la mort de ses enfans : c'est le cri même de la nature, & l'énergie d'un sentiment dont les Grecs ont toujours eu la plus vive expression (1).

Les Grecs exercent encore entre eux très-régulièrement l'hospitalité. La Maison est en fête à l'arrivée de l'étranger ; on lui donne le meilleur appartement, & les Turcs en usent de même.

Ainsi le pratiquoient les premiers Chrétiens, à l'exemple des Grecs & des Romains. On fait que les hotelleries n'étoient, chez les derniers, que pour les misérables. Les honnêtes-gens avoient des amis ou des recommandations dans toutes les villes où ils pouvoient avoir affaire ; ils y étoient reçus & logés. Ce droit, ajoute

(1) Odyss. l. 2.

l'Abbé de Fleury (1), se perpétuoit dans les familles; c'étoit un des principaux liens d'amitié entre les villes de la Grece & d'Italie, & il s'étendit depuis par tout l'Empire Romain. Ils regardoient l'hospitalité comme un devoir de religion; Jupiter lui-même y présidoit; la personne de l'hôte étoit aussi sacrée que la table où l'on mangeoit avec lui.

Il y avoit anciennement une fête instituée en l'honneur d'Hécate, pour avoir donné l'hospitalité à Thésée, lorsqu'il alla combattre le fameux Taureau de Marathon. Hécate fit aussi des vœux, & même offrit des victimes pour sa victoire & pour son retour. De-là, l'établissement de la fête qui la mit au rang des Déesses, & le nom d'Ἐκατήρια donné à la vertu qu'elle avoit exercée (2). Ménélas, dans l'Odyssée, reprend sévèrement Eléonée de n'avoir pas été au-devant de Télémaque & de Pisistrate, & de n'avoir pas exercé envers eux les devoirs de l'hospitalité, au-lieu de leur proposer de les adresser à un autre hôte. (Odyss. l. 4.)

Lorsqu'un Étranger arrivoit, le maître de la

(1) Mœurs des Chrétiens, p. 124.

(2) *Pet. Castell. de festis Græc.* p. 650.

maison le prenoit par la main en signe de confiance. Le premier devoir étoit de le conduire au bain , & de lui donner des habits pour changer. (Mœurs des Grecs , p. 323.)

Lorsque Mentor & Télémaque, arrivés à Pyllos (Odyss. l. 3.) , furent apperçus par Nestor & ses fils , ceux-ci coururent au-devant d'eux , les prirent par la main , & les inviterent à prendre place au repas que les Pyliens donnoient ce jour-là. Télémaque & Pisistrate , arrivés à Sparte , furent conduits au bain par les esclaves de Ménélas , (Odyss. l. 4.) & ensuite invités au festin que ce Prince donnoit à l'occasion du double mariage de sa fille Hermione avec Pyrrhus , & de son fils.

Chez les Grecs modernes , quand un Étranger arrive , le maître de la maison va au-devant de lui , l'embrasse , prend sa main qu'il met dans la sienne , & la porte ensuite à sa bouche & sur son front en signe d'amitié & de fidélité. Il le conduit ensuite à l'appartement le plus commode de la maison , & pendant qu'il l'interroge sur sa santé , sur les événemens de son voyage , & sur l'état des personnes qui l'intéressent le plus , les domestiques & les esclaves préparent le bain. Au sortir du bain , il trouve du

linge & des habits pour changer. Ceux qu'il a quittés font enlevés par les esclaves, qui les blanchissent, & les réparent pendant le séjour qu'il fait dans la maison. Si c'est un parent, la femme & la fille du maître de la maison, se chargent elles-mêmes de la plupart de ces soins.

Diodore rapporte que Gellias, le plus riche des Agrigentins, faisoit tenir devant sa porte un certain nombre de domestiques, chargés d'inviter tous les étrangers à venir loger chez lui, & que plusieurs autres Citoyens faisoient à peu - près la même chose (1).

Il y avoit dans l'Isle de Crète quantité d'édifices publics, où tous les étrangers étoient reçus & hébergés avec cordialité (2).

Les Turcs, outre les logemens ou *Khans* qu'ils ont construits pour les voyageurs, ont conservé sur les grandes routes les maisons de poste, qu'ils appellent *Menzilkhané*; & tout courrier, muni d'un ordre du Prince, y est nourri & hébergé. Anciennement on y fournissoit des chevaux & des voitures, sans payer, à celui qui voyageoit par ordre de l'Empereur; mais

(2) Diod. l. 13.

(3) Mœurs des Grecs, p. 323.

c'étoit un crime, selon M. l'Abbé du Bos, de prendre des chevaux dans une de ces maisons, sans avoir l'ordre du Prince (1).

L'Empereur Pertinax, dans le tems qu'il étoit déjà chef d'une cohorte, fut condamné à faire à pied une assez longue traite, pour s'être rendu coupable d'une pareille contravention. Quand les chevaux d'un endroit ne suffisoient pas, on en prenoit dans les lieux voisins. On pratique encore aujourd'hui cet usage ; cependant j'ai bien éprouvé, qu'il vaut mieux courir la poste en France qu'en Turquie.

Je suis, &c.

(1) Hist. critique de la Monarchie Franç. t. 1. p. 166.





DIX-HUITIEME LETTRE.

Enterremens Grecs.

VOUS avez vu, M. les Grecs dans la joie de leurs solemnités, ou des festins & des nocés, je vais vous les montrer dans le deuil, dans la douleur, dans les larmes. Tel est le cours de la vie humaine, les chagrins suivent par-tout les plaisirs. Dans le pays dont je vous décris les mœurs, & que je vous fais parcourir, en sortant d'une prairie riante, on trouve souvent une triste allée de cyprès, & l'on aime quelquefois à se reposer sous leur ombre.

Suivez-moi dans cette maison, où les cris perçans des esclaves & des domestiques nous annoncent que la mort vient d'entrer. Cette femme défaillante est une mere désolée, qui a perdu sa fille; vous ne la verrez pas oppressée par l'abattement, dans le silence de la profonde douleur; elle exprime avec énergie ce qu'elle sent, & on ne lui répond que par des gémissemens & des larmes. Elle s'écrie :

« O ma fille ! ma chere fille ! toi qui me pré-
» venois toujours, qui la premiere m'a donné

» le doux nom de mere, qui vôlois dans mes
 » bras en me voyant, tu es fourde à mes cris!
 » Hélas! mes cris perceront jusqu'au fond du
 » tombeau où tu descends, ils s'éleveront jus-
 » qu'aux cieux: c'est ta mere qui t'appelle. Ma
 » fille! que dis-je? mon ame, ma vie, mon
 » foutien, as-tu pu m'abandonner ainsi? As-tu
 » pu cesser de vivre dans la force de l'âge (1),
 » dans la fleur de ta jeunesse? Non, tu dors
 » d'un sommeil profond & tranquile, & c'est
 » moi qui meurs de douleur. O sommeil de la
 » mort! sommeil éternel! nuit horrible qui es
 » la derniere nuit! tes ombres m'environnent:
 » c'est toi qui m'enleves ma fille sans retour,
 » c'est toi qui me réuniras à ce que j'avois de
 » plus cher au monde..... Barbares que vous
 » êtes, pourquoi m'arrêtez-vous, continue-t-
 » elle d'un ton ferme & d'un œil sec? « Je vais
 » voir ma fille, elle m'attend, elle m'appelle.
 » Non, elle n'est point morte, non: ah! par
 » pitié, laissez-moi mon erreur; ou, si elle ne

(1) Tels sont les regrets de la mere d'Euryale.

Tunc illa fenestra

Sera mea requies, potuisti linguare solam

Cruclis? &c. Eneid. l. 9.

» vit plus, laissez-moi embrasser ce corps gla-
 » cé. Ne puis-je le réchauffer, lui redonner
 » la vie ? . .

» Ciel ! j'entends les chants de mort & les
 » cris lugubres : ç'en est fait, on m'arrache ,
 » on m'emporte ma fille. Arrêtez, Barbares....
 » Je vais.... soutenez-moi.... ma chere fille, je te
 » suis ; c'est toi qui m'entraînes dans le tom-
 » beau ».

Cette mere échevelée , en désordre fuit le
 convoi funèbre. Elle est soutenue par ses es-
 claves en pleurs. Elle s'appuye , elle se laisse
 tomber sur leurs bras , & ne se relève que pour
 redoubler ses cris. « O ma fille , s'écrie-t-elle ,
 » toi qui faisois toute ma joie , tu n'es plus ,
 » & je vois , je parle & je marche » (1) !

(1) Κόρημα , παναχάρημα δεν εἶσαι πλιὰ , καὶ ἔχω μάλια ,
 καὶ ἔχω σόμα , καὶ ἔχω ποδάρια . καὶ βλέπω , καὶ λαλῶ , καὶ
 περιπατῶ . Telles sont les expressions de la nature & le cri
 de la douleur qui ne se contraint point. C'est ainsi qu'Hécube
 fait éclater la sienne au milieu des Troïennes qui l'environ-
 nent. « MON FILS , s'écrie-elle , dès qu'elle aperçoit le
 cadavre d'Hector , « mon cher Hector , pourrai-je vivre après
 » t'avoir perdu ? tu étois pour moi , nuit & jour , un sujet
 » de joie & de triomphe. Tu étois le salut des Troyens &
 » des Troyennes , qui te regardoient comme un Dieu. Tu

Mais suivons aussi jusqu'au bout ces tristes obſèques. Les proches parens & les amis ne manquent point, comme anciennement, d'en faire partie. Les femmes & les filles y vont les cheveux épars, & en pleurant; la marche est fans ceſſe interrompue par les cris de la mere éplorée. On arrive au lieu de la ſépulture, & on pleure encore. Alors les cris de cette mere inconſolable redoublent; elle veut ſe précipiter dans la ſoſſe. C'eſt donc ici toute la marche ancienne, telle que vous la trouverez dans la premiere Scène de *l'Andrienne*. Là, Simon racontant tout ce qu'il fait pour ſon fils, rappelle la mort de la ſœur de la jeune fille d'Andros, & ce qui ſe paſſa à ſes funérailles, auxquelles il voulut aſſiſter pour l'amour de ſon fils, qui aidoit à en faire les honneurs (1).

« valeur faiſoit toute leur gloire, & tu n'es plus »!
 Ses ſanglots, entrecoupés d'un torrent de larmes, ne lui permettoient pas d'achever. (Iliad l. 22.)

(1) In funus prodeo.

Effertur, imus. Interçà inter mulieres

Quæ ibi aderant fortè unam adſpicio adoleſcentulam.

Funus interim

Procedit: ſequimur, ad ſepulchrum venimus.

La ignem impoſita eſt, fletur, &c.

Dans la planche 135 des *Monumenti Antichi* de M. Winckelmann que j'aime à citer, on voit Andromaque suivie des Troyennes, & le corps d'Hector que l'on porte à Troye.

Stace représente ainsi les femmes d'Argos, pleurant la mort de leurs parens tués au siège de Thèbes (1).

Voici, chez les Grecs du 18^e. siècle, ce que j'ai été à portée de voir & d'entendre. Mad. *Tigoniti*, la plus belle des Grecques modernes, aimoit tendrement son frere. Elle eut le malheur de le perdre. Cette dame accompagne le convoi suivant l'usage, & fondant en larmes, elle revient ensuite chez elle. Là elle s'arrête à l'entrée de la maison, soutenue par les femmes qui l'environnent, elle fait éclater ainsi sa douleur.

« Secourez-moi, je n'en puis plus : j'ai eu
» la force d'accompagner mon frere, mon cher
» frere au tombeau, où j'aurois voulu entrer
» avec lui. Je ne puis me résoudre à rentrer

(1) Dejecti in pectore crines,
Accinctique sinus.
Tristibus illabens famulis, iterùmque resurgens,
Quærit inops Argia vias.

» dans cette maison , qu'il a quittée pour n'y
» plus revenir ».

» Que vois-je & qu'entends-je ici ? voilà ces
» plantes , ces arbrisseaux , & ces fleurs dont il
» avoit soin ; voilà ce vivier qu'il aimoit tant,
» Plantes , Fleurs , Arbrisseaux que mon frere ai-
» moit tant , vous ne le verrez plus , vous ne
» ferez plus arrosés de ses mains , vous sèche-
» rez de regret , vous mourrez comme lui ;
» & vous , Poissons muets , qui ne paroissez plus
» sur l'eau , parce que vous ne voyez plus ce-
» lui qui se plaisoit à vous appeler & à vous
» nourrir , vous l'avez perdu & vous ne lui sur-
» vivrez pas. Vous n'entendrez que les cris de
» ma douleur ; & moi , moi plus malheureuse
» que vous , moi sa sœur chérie , je ne verrai
» plus mon frere. Je verrai périr après lui les
» fleurs , les plantes de ce jardin , & les pois-
» sons de ce vivier , & je pourrai tenir encore
» à la vie ! O mon frere , je cesserai de parler
» & de vivre , lorsque ma voix éteinte cessera
» de t'appeler ».

Antigone , désespérée qu'on refuse la sépulture à Polynice , son frere , pour avoir amené dans son pays une armée étrangère , s'écrie :
« O MON FRERE , ta sœur ne t'abandon-

» nera pas après ta mort : non, des animaux
 » féroces ne se rassasieront pas de tes membres
 » épars.... Mes mains, ces mains foibles, lui
 » creuseront un tombeau. Je l'y porterai moi-
 » même, je l'envelopperai de mes voiles » (1).

Une femme Grecque pleure son époux, son fils, &c. avec ses amies pendant plusieurs jours ; elles chantent ses louanges & leurs regrets. Nous traiterions de folie ces emportemens de la douleur, parce que la nature, abandonnée à son énergie, choque nos bienséances factices, & notre politesse artificielle ; mais, telle est l'ivresse des passions, telle est l'expression de la nature, le délire de la douleur & même de la joie. On pleuroit amèrement, & on chantoit en même temps les morts.

« PLEURONS, filles Thébaines, pleurons ;
 dit le Chœur, après la mort des deux freres
 ennemis ; » que le bruit de nos gémissemens
 » accompagne ces Ombres malheureuses dans
 » la barque des morts..... C'est à nous à com-
 » mencer ces chants tristes, ces concerts la-
 » mentables qui se font entendre jusqu'aux en-
 » fers » (2).

(1) *Les sept Chefs devant Thebes.* Act. 5. sc. 1.

(2) *Ibid.* Act. 4. sc. 2.

Les Grecs observent l'ancienne coutume de laver les corps avant de les ensevelir, ce que pratiquent aussi les Turcs. On loue, comme autrefois, des pleureuses, qui précèdent le convoi funèbre en s'arrachant les cheveux, & en chantant les louanges du mort. Ces pleureuses, chez les Romains, étoient appellées *Præfica* (1). Les chants de deuil, nommés par les Latins *Nenia*, se nommoient anciennement *ιάλεμος*, & sont appellés par les Grecs modernes *μυρολογία*. Dans la Morée, qui est l'ancien Péloponnese, les pleureuses ne quittent pas la maison du défunt pendant un espace de temps plus ou moins long, suivant la condition ou les facultés de la famille. Leur emploi est de chanter les louanges du mort; elles recommencent pour chaque visite qui arrive. Leur chant est également appellé *μυρολογία*, *fatale Carmen*.

Dans Euripide, on ne veut pas croire la mort d'Alceste, parce que dit le représentant du Peuple, ou le Chœur, *Je ne vois pas l'eau pour laver le corps, ni des cheveux coupés; & que je*

(1) Voyez les Pleureuses du *Museum Capitolinum*, tom. 3. p. 127.

n'entends pas les cris des femmes, toutes circonstances d'usage dans les deuils (1).

Les femmes, dans une maison en deuil, ne cessent pas aujourd'hui de pleurer, elles se refusent la nourriture & le sommeil : mais, comme observe bien un Poëte Grec, dans leurs plus grands chagrins, elles s'endorment en pleurant (2).

Les expressions de la douleur sont encore aujourd'hui, comme elles étoient autrefois, de s'arracher les cheveux, & de déchirer ses vêtemens. La tendre Héro, appercevant, au lever de l'aurore, le cadavre flottant de son cher Léandre, pousse des cris, déchire sa tunique, & se précipite dans la mer, pour ne pas survivre à son mari (3).

Les Myrmidons, & Briséis elle-même, s'arrachent les cheveux, pour en couvrir la tombe d'Achille (4). Les femmes Grecques sont encore la même chose : mais cet usage est prin-

(1) Alcest. sc. 2.

(2) Πολλάκις ὑπνώουσι ὅτε κλαίουσι γυναῖκες.

Coluthi Lycopol. Theb. de rapt. Helen. Lib 1, v. 361.

(3) Mus. v. 155.

(4) Quintus Smyr. Derel. l. 3, v. 685.

cipalement conservé par les pleureuses à gage , qu'on loue (1).

Patrocle est étendu dans la tente d'Achille , le visage tourné vers la porte, *ἀνὰ πρῶτον τετραμμένος*. Les Grecs & les Romains plaçoient de cette sorte les morts dans le vestibule de leurs maisons , les pieds tournés vers la porte (2). La même coutume s'observe encore aujourd'hui parmi les Grecs modernes , ainsi que chez nous.

C'étoit anciennement (3) faire injure aux morts , que de les garder trop long-tems ; on se hâte encore aujourd'hui de les ensevelir.

Si c'est une jeune fille , on lui met ses plus beaux habits , & on la couronne de fleurs ; les femmes , de leurs fenêtres , jettent des roses , & des eaux de senteur sur son cercueil , quand il passe.

Les Anciens paroient les morts de couronnes

(1) Solon avoit cependant défendu aux femmes de s'égratigner & de se meurtrir le visage aux enterremens , & de faire toutes les simagrées qui provoquoient les larmes & les cris de ceux qui suivoient les convois funèbres. *Plutarg. vie de Solon.*

(2) *In portam rigidos calces extendit.* Perf. Sat. 3.

(3) *Id. l. 3. v. 323.*

de fleurs, pour marquer qu'ils avoient enfin fût-
 monté les misères & les chagrins de la vie ;
 d'où l'on appelloit un mort ἐσφαιωμένον, un cou-
 ronné. Une femme dit dans Aristophane (1) : Ré-
 cevez ceci de moi, prenez cette couronne, & cette
 autre aussi ; Charon vous attend (2). Ce sont ces
 couronnes funéraires ; & celles du mariage, que
 l'on voit dans le bas-relief de M. de Peyssonel,
 où Mémius, couronné mort par son fils ou par
 un de ses proches, couronne sa femme Néio-
 polis, morte avant lui (3).

N'omettons point le repas des funérailles.
 Dans la harangue de Démosthène pour Ctési-
 phon, où cet Orateur paroît si glorieux d'avoir
 été choisi par préférence à Eschine, & à d'au-
 res rivaux d'éloquence, pour faire l'éloge fu-
 nébre de ceux qui avoient été tués à la bataille

(1) Dan. Cluf. Th. Gent. Cap.

(2) Les fameux soldats Grecs, que commandoit Xénophon,
 dans la Thrace Asiatique, après la défaite de leurs compa-
 gnons, leur donnerent la sépulture ; ils éleverent ensuite un
 cénotaphe & un grand bûcher sur lequel ils jetterent des
 couronnes de fleurs : καὶ πυρὰν μεγάλην, καὶ σιφάνες
 ἐπέθεισαν. Xénophon. de Cyri exped. l. 6. cap. 5.

(3) Ce bas-relief a été gravé dans le recueil des *Antiqui-
 tés Grecques*, de M. le Comte de Caylus, Pl. LXXIV.

de Chéronée : « CE ne fut pas , dit-il , seule-
 » ment le Peuple , qui se comporta de cette
 » maniere , à mon égard ; les peres des morts ,
 » & leurs freres qu'il avoit chargés du soin de
 » leurs obsèques , en usèrent de même. Dans
 » l'obligation où ils étoient de faire le repas
 » des funérailles chez le plus proche parent de
 » chaque mort , comme c'est l'usage , ils firent ce
 » repas chez moi , & avec raison.

Le repas des funérailles n'a pas été négligé par les Grecs modernes ; c'est le plus proche parent qui est chargé de ce soin , & qui par-là termine la cérémonie.

J'ai dit que les peres & les meres suivent leurs enfans , quand on les porte au tombeau. Il faut que le public soit témoin des sanglots d'une mere inconsolable. Sapho , pour exprimer sa douleur en l'absence de Phaon , lui écrit qu'elle a poussé des cris perçans , qu'elle a même arraché ses cheveux. Pour marquer l'excès de sa douleur , elle se compare à une mere éplorée , qui accompagne le convoi funèbre de son fils , qu'on va mettre au tombeau (1).

(1) Postquam se dolor invenit , nec pectora plangi ,
 Nec pudit scissis exululare comis :

Les pleurs & les cris des femmes qui la suivent, pourroient bien l'aider dans ce triste office, si elle en avoit besoin; mais elles font naturellement ce qu'ont toujours fait les femmes Grecques.

» Ces malheureux, dit Anne Comnene, en parlant de ceux qui avoient éprouvé la cruauté des barbares, « jettoient des cris aigus, & fem-
» blables à ceux que les femmes jettent ordinai-
» rement dans les funérailles » (1).

S. Chrysofome, qui a beaucoup censuré les Grecs de son tems, n'approuvoit ni les deuils, ni les pleureuses qu'on prenoit à gage, ni toute cette ostentation de douleur, à la place de laquelle nous n'avons mis nous-mêmes que le faste & la pompe d'un convoi nombreux, lorsqu'on veut donner aux obsèques l'éclat & l'appareil dont elles sont susceptibles (2).

Le même Pere fait ces reproches aux Grecs de son tems : « LES femmes dans le deuil font
» une vaine montre de leur affliction; elles dé-

Non aliter quàm si gnati pia mater adempti

Portet ad exstructos corpus inane rogos.

(1) Hist. Bizant.

(2) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.* Extraits du P. Montf.

» couvrent leurs bras , elles s'arrachent les che-
 » veux , elles se déchirent les joues , les unes
 » portées à ces excès par la douleur , les autres
 » par pure ostentation.... O femmes ! que faites-
 » vous ? Vous déchirez vos vêtemens , vous
 » arrachez vos cheveux , vous jetez de grands
 » cris ; vous dansez , vous imitez les Ménades ,
 » & vous ne croyez pas offenser Dieu ! Quelle
 » extravagance » (1) !

Les peres & les meres , en Grece , portent le deuil de leurs enfans , & ce deuil est très-long. Cet usage est encore ancien parmi les Grecs. Entre plusieurs exemples , il suffira de citer celui que nous fournit Eschine , dans cette harangue où il emploie toutes les ressources de son art , pour rendre Démosthene odieux aux Athéniens. Vous savez que les Orateurs Grecs n'étoient pas plus polis dans leurs disputes que les Dieux & les Héros d'Homere : sur quoi j'observerai , en passant , qu'en ce genre le Grec vulgaire a des expressions dont notre langue n'est pas capable , & que notre délicatesse d'ailleurs ne supporteroit pas. Ecoutons Eschine.

« Ce misérable , dit-il , en parlant de Dé-

(1) Serm. 62. sur S. Jean.

moſthene (1), « ſept jours après la mort de ſa
 » fille , avant que d'avoir payé le tribut de lar-
 » mes , & fatifait au devoir qu'exigent en pa-
 » reil cas la nature & la coutume , parut cou-
 » ronné de fleurs & vêtu de blanc , tel qu'en
 » un jour de fête ; il immola des viâtes , &
 » viola toutes les regles , lorsqu'il venoit de per-
 » dre la perſonne qui , la première & la ſeule ,
 » l'avoit appelé du doux nom de pere : ce que
 » je dis , non en vue d'inſulter à ſon malheur ,
 » mais pour faire connoître ſon caractère ».

Vous pouvez bien voir , ſur cela , les notes
 du ſavant Traducteur qui cite pluſieurs paſſages
 des Anciens , pour prouver l'uſage où étoient
 les peres de porter le deuil de leurs enfans.
 Je trouve encore cet uſage , dans la priere que
 fait Iphigénie à ſa mere , avant de mourir (2).
 » Après ma mort , lui dit-elle , ne coupez pas
 » vos cheveux , & ne prenez pas des habits
 » noirs. » Elle lui demande la même grace pour
 ſes ſœurs.

Ainſi ce font toujours les mêmes Grecs , de
 quelque côté qu'on les enviſage. Les hommes

(1) Trad de M. de Toureil.

(2) In Euripid.

d'aujourd'hui dans la Grece, sont les hommes de tous les tems. Si cette vérité a besoin de nouvelles preuves, pour défabufer ceux qui n'aiment encore à louer que les Anciens, il m'en reste pour plusieurs autres lettres; &, dans la premiere, nous nous arrêterons à contempler les tombeaux des Grecs.

Je suis, &c.



* *Lettre de Madame CHÉNIER à l'Auteur,
sur le même sujet.*

A PRÈS m'être entetenu des danſes avec vous, M. je vais , comme vous , paſſer à un objet plus triſte ; je vais ajoûter quelque choſe à ce que vous avez dit des *Enterremens*. J'ai été extrêmement attendrie par le portrait que vous faites de cette mere qui ſuit le convoi de ſa fille , & qui , par la force de ſes expreſſions , peint l'agitation de ſon âme & l'excès de ſa douleur. Il n'appartient qu'aux Grecs , comme vous l'obſervez très-bien , de peindre auſſi fortement ce qu'ils ſentent ; une imagination très-vive , avec une langue fort expreſſive , leur donne peut-être plus de moyens de rendre les mouvemens de la nature ; & les uſages de leurs peres , qu'ils ont fidelement conſervés , donnent à ces mouvemens plus de liberté. Les descriptions que vous faites ſont ſi vraies , qu'elles mettent les objets ſous les yeux. En liſant le détail de l'Enterrement dont vous nous faites le récit , j'ai cru me retrouver à Conſtantinople , où j'ai été témoin d'un ſpectacle tout auſſi touchant , dans une occaſion à-peu-près ſemblable.

Une dame Grecque , que vous connoissez , M. (1) , auffi diftinguée par fon état que par la beauté de fon âme , & qui joignoit à tous les agrémens de fon fexe ceux d'une belle éducation , vivoit avec un frere cadet , qui , par excès de vertu , avoit renoncé aux honneurs & aux places auxquels fon état & fes alliances lui donnoient droit d'aspirer. Il avoit pour fa fœur toute la tendrefse d'un frere , & toute l'amitié d'un ami vertueux. Ce frere chéri fut attaqué d'une fièvre maligne à *Buyuk-déré* (2) , & il mourut après quatre jours de maladie , malgré tous les fecours que lui prodiguoient l'aifance & l'amitié. Sa fœur , fuivant l'ufage du pays , accompagna le convoi , précédée & fuivie d'une partie de la Nobleffe Grecque. Tout annonçoit l'abattement de cette âme fenfible ; le défordre de fon voile & de fes habits , la négligence de fa coëffure , ajoûtoient de nou-

(1) Me. T. . . . Y. dont un des freres avoit été interprète de la Porte , & plufieurs fois agent des princes de Valachie & de Moldavie auxquels cette famille étoit alliée.

(2) Village dans le canal de la mer Noire , & vis-à-vis de fon embouchure ; fa pofition eft très-agréable. Les Miniftres & plufieurs particuliers y ont des maifons de campagne. Ce village eft à huit milles de Constantinople.

veaux traits à toutes les marques de sa douleur. Le corps fut reçu à la porte de l'Eglise par le Patriarche de Constantinople. Après les prières d'usage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conservée, & qu'on nomme à ὑστέρος ἀσπασμός. *Le dernier adieu* (1). Après que le Patriarche eut embrassé le corps (2), les parens, & ceux qui formoient le convoi, en firent de même. Cette scène, que l'idée d'un éternel adieu ne rend que trop attendrissante, le devint encore plus, quand cette sœur éplorée, qui n'écoutoit que les mouvemens de sa douleur, déchira ses habits & arracha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frere qu'elle voit encore, & qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour abrégér cette scène lugubre, & pour ramener la sœur affligée dans sa maison. Ses sens alors étoient moins agités, & sa douleur un peu plus calme. Comme les circonstances du tableau que je veux vous faire, dépendent beau-

(1) Mad. Chenier n'ignore pas qu'ἀσπασμός signifie *embrassement* ou *baiser*, parce qu'il vient du verbe ἀσπάζομαι, *amplector, osculor, saluto*; ce qui signifie bien en effet, suivant l'usage Grec, *le dernier adieu*.

(2) Les Grecs ont conservé l'usage d'habiller les morts de leurs plus beaux habits, & de les porter au tombeau avec le visage découvert.

coup de la disposition de cette maison , je suspendis ici votre sensibilité pour vous en donner une idée.

Cette maison , située sur le bord du canal de la mer Noire , a son entrée par un jardin d'où l'on découvre tout ce que le canal a de plus beau & de plus magnifique. Ce jardin étoit orné de belles fleurs , & de quelques arbres fruitiers ; il y avoit d'un côté une vôliere pleine d'oiseaux de toute espèce ; & de l'autre , un réservoir , rafraîchi par les eaux de la mer , renfermoit toutes sortes de poissons. Ce jardin , ces oiseaux , ces poissons faisoient tout l'amusement du Sage (1) que la mort venoit de ravir à sa sœur & à ses amis. Vous sentez déjà , M. combien le fond de ce tableau peut intéresser la scène : « Où est mon frere , disoit cette sœur accablée , en parcourant le jardin de ses yeux..... » il n'est plus..... il a passé comme » une ombre..... vous , Fleurs , qu'il cultivoit » avec tant de plaisir , vous n'avez déjà plus

(1) Il méritoit ce nom à juste titre. Il avoit appris la médecine pour pouvoir secourir les pauvres , & il refusoit d'aller chez les riches , en disant qu'il n'étoit pas assez sçavant pour eux.

» cette fraîcheur que vous deviez à ses foins.....
 » périfiez avec lui..... courbez-vous , séchez
 » jusqu'à la racine..... vous , Poissons , puisque
 » vous n'avez plus de maître ni d'ami qui veille
 » à votre conservation..... retournez dans
 » les grandes eaux..... allez courir après une
 » vie incertaine..... & vous , petits Oiseaux , si
 » vous survivez à votre tristesse..... que ce
 » ne soit que pour accompagner mes soupirs
 » de vos chants lugubres..... Mer tranquille ,
 » (1) vos flots à présent sont agités..... seriez-
 » vous , aussi , sensible à ma peine » ? Jugez ,
 M. de l'effet que faisoit sur les spectateurs cette
 touchante apostrophe , faite avec cette tranquillité
 que la douleur ne permet qu'aux grandes âmes.
 Cette dame , se tournant ensuite vers ses esclaves :
 « Pleurez , mes enfans , leur dit-elle.....
 » vous n'avez plus de pere..... mon frere n'est
 » plus..... la mort cruelle nous l'a enlevé.....
 » il a disparu comme l'ombre..... & nous ne
 » le verrons plus..... ces lieux que sa présence

(1) La mer est presque toujours tranquille le matin & le soir dans le canal ; elle ne commence à être agitée que vers les dix heures , jusqu'aux approches du coucher du soleil. C'est le moment qui justifie cette allégorie.

» rendoit agréables, ne doivent être pour nous
» qu'un séjour de tristesse & d'affliction ». Il
n'est pas possible, M. de donner à la nature
plus d'expression, plus de force, plus de naï-
veté. J'ai cru que vous verriez avec plaisir ce
petit échantillon de l'éloquence Grecque, dans
ces momens de délire où une imagination fé-
conde peint si vivement tous les sentimens de
l'âme.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris 20 Février 1774.





DIX-NEUVIEME LETTRE.

Tombeaux des Grecs, Épitaphes, &c.

LES tombeaux (1) des Grecs sont situés, M. comme ceux des Turcs, & des autres Peuples

(1) Avant l'invention de la Sculpture, les tombeaux ne consistoient qu'en des monceaux de terre. On les entourait d'un fossé, pour empêcher les torrens, formés par les orages, de les entraîner; & la terre même de ces fossés, servoit à former l'élévation du tombeau. [*Tumulus*, ou *agger*, & en Grec *γύλοφος*, *γεάλοφος*.] Tels étoient les tombeaux qu'Achille fit élever à Aëtion & à son cher Patrocle. Long-tems après, les Grecs se bornerent à y faire mettre des cippes ou colonnes, sur lesquelles ils faisoient graver leurs noms ou leurs professions. L'usage de couvrir les tombeaux d'une pierre avec une épitaphe, est postérieur au premier, & c'est celui que les Grecs modernes ont conservé. Les Turcs ont adopté l'usage des cippes, qu'ils placent aux deux extrémités; ils sont ordinairement chargés d'inscriptions, & surmontés d'une sorte de coëffure qui désigne l'état du mort. Cependant on trouve les cippes, ou les colonnes sépulchrales établies du tems d'Homere. « Jupiter, dit-il, ordonna à Apollon d'envoyer le Sommeil & la Mort, pour enlever le corps de Sarpédon & le porter en Lycie, où ses parens & ses amis lui feront des funérailles & lui éleveront un tombeau & une colonne; ce qui est le plus grand honneur que l'on puisse faire aux morts ». *Iliad. l. 16. Τύμβω, στήλη τε, τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θανόντων. v. 675.*

de l'Orient, sur le chemin des villes & des villages. Ils ne sont pas entourés de murs comme nos cimetières, & n'en sont pas moins un asyle sacré. Racine, imitateur exact & fidèle des coutumes de l'ancienne Grèce, qu'il avoit si bien étudiées, n'a pas oublié cette circonstance dans la Tragédie de Phédre (1).

Aux portes de Trézene, & parmi les tombeaux,
Des Princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré, redoutable aux parjures, &c.

J'ai parlé, jusqu'à présent, d'usages qui ne méritent notre attention que par leur ancienneté ; mais, à l'égard des tombeaux, j'observe que, s'ils sont toujours hors des villes, c'est la raison & l'ordre naturel qui leur ont conservé, dans cette position, leur véritable place, pour distinguer la demeure des morts de celle des vivans. Vous ne verrez donc pas ici le temple où l'Éternel est adoré, souillé par l'infection des cadavres qu'on enterre dans nos Églises, où l'encens qu'on y brûle est plus nécessaire pour dissiper les exhalaisons empestées de la putréfaction continuelle qui s'y fait sous nos pas, que pour

(1) Phedre, Act. 5. Sc. 1.

le Service Divin auquel il est consacré. Si quelques hommes privilégiés, comme Acrise & Ce-crops (1), ont été anciennement enterrés dans les villes ; si l'Empereur Constantin a voulu, par piété, être enterré dans la magnifique Église des saints Apôtres, qu'il fit bâtir (2) ; si, depuis, la même distinction (3) a été accordée à de saints Évêques, & à des personnes d'une vie exemplaire ; enfin (4) si l'Empereur Léon a accordé cette permission, on en a tellement abusé, que les Conciles mêmes (5), autant pour la dignité du temple, que pour la santé des Fidèles qui viennent y prier, ont réclamé contre cet abus, porté aujourd'hui, dans nos Paroisses, à un excès intolérable. Les anciens Grecs n'observoient pas moins religieusement la Loi si sage, qui défendoit d'enterrer dans les

(1) Traité des funér. de Guichard. l. 2. p. 218.

(2) *In Ecclesiâ quam ipse eo consilio edificaverat.* Socrat. l. 1. cap. ult. Encore suivant S. Jean Chrysostome, son corps ne fut-il placé que dans le vestibule. *In Epist. 2. ad Cor. hom. 26.*

(3) *Evad. l. 4. cap. 30.* Fulgent. Cap. ult.

(4) Nov. 820.

(5) Synode d'Aux. en 545 : can. 14. Capit. Théodulph. art. 9. Conc. de Nantes en 660 ; de Meaux en 895, &c.

temples & dans les villes : Loi généralement reçue, qui devoit être la première de celles qu'une bonne Police a établies parmi nous (1). Le marbre, les ornemens, & les épitaphes des tombeaux, distinguent les états & les professions (2). On ne manque pas de graver un ciseau sur la tombe d'un Sculpteur, des armes sur celle d'un Militaire, & ainsi des autres. Cet usage est ancien parmi les Grecs.

« Menisque, dit Sapho, a mis sur le tom-
 » beau de Pélagus, son fils, qui étoit pêcheur,
 » une rame & une nasse, instrumens de son
 » pénible métier ».

Ainsi l'ombre d'Elpénor disoit à Ulyffe (3) :
 » Élevez-moi un tombeau sur le bord de la
 » mer, afin que les passans apprennent mon
 » malheureux sort ; n'oubliez pas de mettre ma
 » rame, pour désigner ma profession, & le fer-

(1) *Hominem mortuum in urbe ne sepelito, neve urito.* Loi des 12. tables. Voici ce que Strabon dit des Arabes : *Mortua corpora haud magis quàm stercus putant ; (quo sensu Heraclitus dixit, cadavera hominum magis abjicienda foràs quàm stercus ;) qua propter Reges etiàm in sterquiliniis defodiuntur.* Geograph. l. 16.

(2) Traité des fun. p. 114.

(3) Odyss. l. 21.

» vice que je vous ai rendu pendant ma vie ».

Archimede , au rapport de Plutarque (1) , pria ses parens de mettre sur son tombeau , pour toute épitaphe , un cylindre & une sphaere.

Les épitaphes des Grecs modernes conservent encore cette simplicité qui les caractérisoit anciennement , & que les Latins avoient imitée. Telles sont celles des anciens Poètes (2) , de Callimaque pour son pere Battus , & celles que Virgile & Tibulle avoient faites pour leurs tombeaux.

Ce Philosophe Indien , qui se brûla dans la ville d'Athènes avec tant d'éclat & d'appareil , en présence d'Auguste , au grand étonnement des Grecs , n'eut pour épitaphe que cette simple inscription :

Ci gît Zarmano Chégas , Indien de Bargoza , qui , selon l'usage ancien de sa nation , s'est donné la mort à lui-même (3).

La plupart des anciennes inscriptions nous instruisent du respect qu'on avoit pour les cendres

(1) Plut. vie de Marcellus.

(2) Nonn. Epitaph. Penthei , v. 518. l. XLVI.

(3) Hist. des Emp. de Crévier , l. 2. p. 74. in-4.

des morts & pour les tombeaux, témoin celle qu'on voit à Thyatire, rapportée par M. Smith, par Spon & Vheler, & par M. Peyssonel (1).

« Fabius Sozimus a fait construire ce tombeau devant la ville, près de l'olivier sacré, dans l'enclos de Chaldocus, sur le grand chemin, pour y être placé lui & sa chère épouse (2); *Aurelia Pontiana*, sans que l'on y pût mettre aucune autre personne; & si quelqu'un viole cette fondation, il sera obligé de payer à la ville de Thyatire mille-trois-cents deniers d'argent. En outre, il éprouvera le châtiment porté par les loix, contre les mal-fauteurs qui ouvrent les tombeaux pour dépouiller les morts ». Ces voleurs de tombeaux étoient anciennement si communs, que, du temps de Saint Chrysostôme, les prisons en étoient remplies (3). Les anciens Grecs, comme ceux d'aujourd'hui, ne souffroient pas qu'on mît plusieurs morts dans un même tombeau, excepté ceux de la famille; on voit les peines

(1) Th. Sm. note 7. Eccl. p. 18. Voyage de M. de Peyssonel à Sardes.

(2) Τῆ ἡλυκυλάτῃ αὐτῶν γυναικί:

(3) Homel. 60, sur S. Jean.

prononcées à ce sujet dans les épitaphes qui nous restent (1).

Ces monumens furent donc long-tems respectés ; mais la cupidité , l'ignorance , & un faux zele , détruisirent les plus beaux ouvrages de ce genre. On alloit chercher dans les cendres des morts , dit l'Historien du Bas-Empire , ce qu'on avoit enterré de précieux ; on enlevoit les marbres , & , sous prétexte de Religion , on outrageoit l'Humanité (2). Aussi l'Empereur Valentinien fut-il obligé de faire une loi expresse pour défendre & punir cet excès (3).

Vous savez , M. que , si la magnificence des tombeaux est devenue l'ouvrage de l'opulence & de la vanité , elle étoit aussi la récompense de la valeur , long-tems réservée aux Héros.

(1) Recueil de M. le Comte de Caylus. Voyage de Spora. t. 2. p. 165.

(2) C'est-là , sans doute , ce qui faisoit violer tant de sépultures. Mais pourquoi , parmi les vœux qui se faisoient pour les morts , souhaitoit-on que la terre qui les couvroit fût légère ? N'eût-on pas dû plutôt souhaiter qu'elle produisît des ronces & des épines , pour la défendre des mains avides ? C'est le vœu que Properce fait pour une femme infâme :

Terra tuum spinis obducat , Lena , sepulcrum. l. 4. Eleg. 5.

(3) Du 13 Mars 447. Hist. du Bas-Empire. t. 7. p. 192.

Quand Cyrus, après avoir pleuré avec la courageuse Panthée, la mort d'Abrodade, s'efforce de la consoler, il lui promet d'élever à ce Héros un tombeau superbe, pour honorer sa mémoire (1).

Qui ne seroit pas touché en lisant à Thèbes sur un tombeau, cette Inscription ?

« Mon père & ma mère honoroient mon
» corps de leurs pleurs, autour de ce tombeau
» insensible, comme on a coutume de pleu-
» rer les morts ; mais mon ame est allée dans
» la demeure des Justes. Mon nom étoit Né-
» dymus, fils d'Adaé l'Italique, regretté à la
» vérité de plusieurs. Il n'y avoit pas beaucoup
» de tems que j'étois, étant né pour vivre peu
» d'années, par la cruauté du siècle inconstant.
» Mais il faut que chacun obéisse au fort qui
» l'attend ; les Rois mêmes n'en font pas exemp-
» tés. Mon père Zofimus a écrit ceci pour moi,
» soupirant toujours après mon ame immor-
» telle » (2).

Les inscriptions conservoient encore le souvenir de la beauté ; témoin celle que le même

(1) Xenoph. Cyrop. l. 7.

(2) T. 2. Inscrip. anc. p. 154

voyageur a trouvé à Athènes sur le tombeau d'une jeune fille, appelée *Cilitia Charitopis*, morte à la fleur de son âge, « ayant les che- » veux blancs, les yeux doux, un visage de » neige, &c. » (1).

Les tombeaux des Grecs & des Arméniens sont ornés d'ormeaux, qui, par succession de tems, ont formé dans leurs cimetières de très-agréables bosquets, qui sont encore souvenir d'Homère; car ce Poète fait dire à Andromaque, » que les Nymphes des montagnes en- » vironnerent d'ormeaux le tombeau d'Æ- » tion « (2). Les Anciens avoient choisi cet arbre, comme le plus convenable aux morts, parce qu'il ne porte aucun fruit. Il en est de même du cyprès, & les Turcs l'ont adopté de préférence pour ombrager le lieu de leur sépulture.

Outres les pierres qu'on met sur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulchrales, qui, comme autrefois, portent simplement les noms de ceux qui sont enterrés (3).

(1) Spon. t. 2. p. 39.

(2) Iliad. l. 6.

(3) Diod. l. 15.

C'est encore un usage adopté par les Turcs.

A Athènes, dit Pausanias, les braves Citoyens qui ont péri dans les combats, sont inhumés le long du chemin qui mène à l'Académie ; & sur leurs tombes, il y a des colonnes où sont marqués le nom de chaque personnage, & celui du lieu de sa naissance.

Le spectacle d'un vaste champ couvert de tombeaux, tel qu'on le voit à Constantinople, a fait aussi porter la vûe sur ces plaines immenses, où l'on ne voit plus que les cadavres & les débris des villes qui furent autrefois les plus florissantes, *ubi tot oppidorum cadavera projecta jacent* : belle image pour exprimer les restes de ces villes célèbres, qui ne sont plus ; & dont se sert Sulpicius, pour apprendre à Cicéron, inconsolable de la mort de Tullie, sa fille, qu'il devoit cesser de la pleurer, en jetant les yeux sur les restes de tant de monumens plus solides détruits & renversés par le tems,

Apprenons, Ames vulgaires,
A mourir sans murmurer (1).

Notre vie, hélas ! est si fragile ; la jeunesse ;

(1) Malherbe.

légère & dissipée, ne songe ni à l'avenir ni à l'emploi du tems. L'homme mûrit fort lentement, & quand sa raison est perfectionnée par l'expérience, il jouit trop peu de temps de lui-même & des connoissances qu'il a acquises. L'instant auquel on est parvenu au point de maturité où l'entendement n'acquiert plus de nouvelles forces, est celui où il commence à décliner. Le mouvement ne s'arrête pas; il faut nécessairement monter ou descendre. Tout suit en ce point la loi générale des êtres, qui ont tous, dans leurs progrès mêmes, les causes de leur destruction. Dans les fruits que produit la terre, la parfaite maturité ne fait qu'annoncer la corruption qui la suit de près.

On ne peut, M. attacher ses regards sur des tombeaux, ni considérer cette terre, qui dévore sans cesse ses habitans, sans faire quelque retour sur soi-même. Il faut voir ces tristes momumens entourés de Cyprès, pour savoir se recueillir, pour n'être pas distrait, pour méditer en silence sur le songe de la vie, & sur ce dernier sommeil qui nous jette dans les profondeurs de l'impénétrable avenir; enfin pour répéter en soi-même les sombres pensées d'*Yong*, & les méditations d'*Hervey*.

Il est bien juste aussi de donner quelquefois des larmes au souvenir de nos parens, & de nos amis qui ne sont plus. Fideles à ce sentiment, & à cet ancien usage, les Grecs vont de temps en temps pleurer sur les tombeaux, tandis que nous n'y sommes conduits que par la Religion, & cela dans un seul jour de l'année. Faut-il être surpris que nous soyons si fort éloignés de la nature ? Nous redoutons tout ce qui peut exercer notre sensibilité naturelle.

Pendant les Fêtes de Pâques, que les Grecs célèbrent, avec beaucoup de joie & d'éclat, par des festins (1) & des danses publiques, il y a un jour où ils se rendent en foule aux tombeaux. Là ils pleurent leurs parens, leurs amis,

(1) On lit dans l'Histoire du Bas-Empire (tom. 12. p. 42.) un trait mémorable sur la Pâque des Grecs. Le Khan des Arabes, un de leurs plus grands ennemis, étant, avec son armée, en présence de celle de l'Empereur Maurice, qui manquoit de vivres, la veille des fêtes de Pâques, ce Prince barbare envoya dire au Général, que, « malgré le juste ressentiment qui » lui mettoit les armes à la main, il ne pouvoit, sans com- » passion, voir les Grecs mourir de faim dans des jours de » joie, au milieu de la plus grande solemnité de leur Religion ». Il accorda une treve de cinq jours, & envoya 40 charriots chargés de vivres.

& peut-être encore la perte de leur ancienne liberté.

Ainsi, dit un ancien Grec, cité par Athénée (1), » nous faisons ce que pratiquent les » Possidoniens, situés sur le Golphe de la mer » Tyrrhénienne. Ils étoient Grecs autrefois ; » mais étant tombés dans la barbarie, sous la » domination des Tyrrhéniens & des Romains, » & ayant été obligés de changer de mœurs » & de langage, ils prennent un jour de Fête » des plus solennels de la Grece, pour s'af- » sembler, & s'entretenir de leur ancienne » langue, de leurs usages, de leurs loix, de » leur patrie ; ils ne se séparent qu'après avoir » versé des larmes sur le malheur de leur » condition présente ».

Vous pensez bien, je crois, M. que les Grecs, sous le joug des Turcs, auroient tout autant de raison de s'affliger que les Possidoniens, qui traitoient les Romains de barbares.

L'amour de la patrie, qui nous attache au pays où nous avons vu le jour, est encore fortifié par un sentiment que nous n'éprouvons pas, & qui attache les Grecs aux tombeaux de leurs

(1) Aristoxène dans Athénée, L. 14.

peres. Lisez, M. la vive & touchante description que fait l'Historien du Bas-Empire de la sortie des habitans de Nisibe, que l'Empereur Jovien, pour faire la paix avec la Perse, se hâta de céder à Sapor : vous trouverez cette description conforme à l'état déplorable de ces familles Grecques, soumises à l'Empereur, qu'on força de sortir de Belgrade en 1739. Il falloit, dit-il, arracher les femmes des tombeaux de leurs maris, de leurs enfans, de leurs peres, qu'elles arrosoient de leurs larmes, & qu'elles ne quittoient qu'avec des cris lamentables (1). Voilà les grandes images, les tableaux expressifs qu'on trouveroit encore chez ce peuple, qui a conservé le même génie, la même trempe.

« En Arcadie, dit Pausanias (2), vous verrez dans la place publique de Phigalie, la sépulture de ces braves Oresthasiens dont j'ai parlé. Les Phigaliens vont pleurer tous les ans sur leurs tombeaux.

» A Elis, dit encore le même (3), on érigea à Achille un cénotaphe, en conséquence

(1) Hist. du Bas-Emp. t. 3. p. 414.

(2) Tom. 2. p. 212.

(3) Ib. p. 58.

» d'un certain Oracle ; & , dans le tems de la
 » célébration des jeux funebres , à jour mar-
 » qué , & à l'heure que le soleil se couche ,
 » les femmes du pays viennent honorer les
 » mânes d'Achille , & se frappent la poitrine
 » en pleurant ce Héros ».

J'observerai ici que les Marseillois , quoiqu'issus des Grecs , ne pleuroient point leurs morts (1) ; mais je ne suis point surpris que ce peuple , dont les mœurs étoient si sévères , qu'il avoit renoncé à tous les Spectacles de la Grece , ait regardé les pleurs comme une expression purement extérieure qui pouvoit être affectée : car il faut convenir que les Grecs étoient accusés de mettre un peu de grimace & d'excès dans les marques publiques de joie ou de douleur qu'ils donnoient.

Les femmes Grecques se contentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux sur les tombeaux ; autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe de leurs parens ou de leurs amis , & leur sacrifioient ainsi l'ornement dont elles étoient le plus jalouses.

« C'est ici , dit Sapho , la cendre de la belle

(1) Val. Max. L. 2. cap. 6.

» Timas, qui, avant d'être mariée, est descendue dans le sombre royaume de Proserpine.
 » Après sa mort, toutes ses compagnes ont coupé leurs cheveux sur son tombeau ».

Un pareil sacrifice étoit une marque non équivoque de tendresse & de douleur. O vûe délicieuse des tombeaux de la Grece, combien de doux momens j'ai passés à vous contempler ! Mes pensées erroient sur ces monumens, comme les oiseaux funebres qui voltigent autour.

Au reste, ne croyez pas, M. que le spectacle de ces tombeaux, dispersés dans les campagnes, soit si triste. On y arrive, & on s'y arrête avec plaisir. L'espece d'horreur qu'ils inspirent, qui pénètre une âme honnête & tendre, est bien adoucie par la variété des objets qui égayent les environs. D'ailleurs, la curiosité, l'humanité même, trouvent à se satisfaire dans les inscriptions qui animent ces monumens, & où, trop souvent, les malheureux humains reçoivent, pour la première fois, la récompense de leurs vertus. L'envie au moins se tait alors, le voile de la prévention est tombé. Que l'artifice, le mensonge & la haine empoisonnent tous les momens de la vie ; mais que la vérité soit écrite sur les tombeaux qu'ont élevé

la piété filiale & la fidelle amitié. Une agréable promenade nous conduit à ces monumens (1), où notre place est déjà marquée. Ils semblent nous rapprocher en quelque sorte de ceux qu'une absence éternelle sépare de nous, & nous inspirent presque toujours d'utiles réflexions (2).

(1) On les appelle encore *Μνήματα*, *Mémoriaux*, de *μνάομαι*, qui signifie *se souvenir*.

(2) « Je voudrois, dit, sur ce sujet, le *Speclateur Anglois*, » que chacun sentît qu'il n'est qu'un voyageur & qu'un étranger dans le monde.... Cette seule idée suffiroit pour éteindre l'amertume de la haine, l'insatiableté de l'avarice, & le feu de l'ambition ». Il rapporte ensuite, d'après le Chevalier Chardin (1), le trait suivant, qui mérite d'être conservé.

Un Derviche, ou Religieux Mahometan, voyageoit en Tartarie. Arrivé à la ville de *Balk*, il alla pour se loger au Palais royal, qu'il prenoit pour un *Caravanferai* (2). Il entre, & après avoir regardé de tous côtés, il va se placer dans une belle galerie, pose à terre son sac, étend son petit tapis, & s'affied dessus. Des gardes l'ayant apperçu, lui ordonnerent de se lever, & lui demanderent en colere ce qu'il prétendoit faire là. Il leur répondit qu'il se propoisoit de passer la nuit dans ce *Caravanferai*. Les gardes lui dirent qu'il s'en allât, qu'il n'étoit point dans un *Caravanferai*, mais bien dans le Palais du Roi. Le Roi, qui se nommoit Ibrahim, étant survenu, & ayant connu l'erreux du Derviche, se mit à rire. Il le fit ap-

(1) Voyag. de Chard. t. 2. p. 207.

(2) C'est-à-dire, hôtel bâti par ordre du Souverain, pour loger les voyageurs & les caravanes. Chacun y paie ce qui lui est nécessaire.

Si je suis solitaire & désœuvré, l'ennui m'obsède, ou mon imagination se livre à des idées vagues, à de vains projets qui viennent l'agiter. Las de poursuivre des chimères, je cherche les amusemens & les plaisirs ; je me jette dans le sein d'un ami que j'accable, en me fuyant moi-même, du poids de mon inutilité, ou dans la société qui m'entraîne souvent bien plus loin que je ne voudrois. Mais, tôt ou tard, je rentre en moi-même, & je vais m'asseoir sur un tombeau : j'en trouve ici par-tout sous mes pas, de quelque côté que je les porte.

Combien de fois, M. assis sur un marbre,

peler, & lui demanda comment il avoit si peu de discernement, que de ne pas distinguer un Palais d'un Caravanserai. *Sire*, dit le Derviche, *Votre Majesté daignera-t-elle me permettre de lui faire une question ? Qui a logé le premier dans cet édifice, après qu'il a été bâti ?* Ce font mes Ancêtres, dit le Roi : & après eux, *Sire ?* c'est mon pere : & après lui, dit encore le Derviche, *qui en a été le maître ?* moi, répondit le Prince. *De grace, Sire, encore une demande. Qui en sera le maître après vous ?* ce sera mon fils. *Ah ! Sire*, ajouta le voyageur, *je ne me suis pas trompé : un édifice qui change si souvent d'habitans est une Auberge & non un Palais.*

Iter mortis ingredimur nascentes. Senec.

Voyez encore la vision de *Mirza*, dans le Spectat. Disc.

dans l'obscurité de la nuit ; parmi ces débris , ces restes muets , mais très-éloquens , de notre triste mortalité , me disois-je : Me voici seul dans l'univers , placé entre le sommeil passager de la nature , & le sommeil de fer , le sommeil éternel de ceux qui ne vivent plus. Je veille , je jouis de la plus belle nuit , je goûte enfin le plaisir de vivre ; car c'est en effet bien sentir la vie , que de penser dans le silence , que de contempler seul toute la nature ensevelie dans le repos. Bientôt je livrerai mes yeux au sommeil ; bientôt aussi je suivrai cette foule qui se presse , & qui tombe à chaque instant dans l'abîme immense & profond de la nuit éternelle !

Mais les rayons de la lune percent tout-à-coup l'épais feuillage des ormeaux & des tristes cyprès : ils me montrent la lugubre blancheur des marbres épars sur ce vaste champ de morts. Cette douce lumière a dissipé les ténèbres qui m'environnoient , qui formoient devant mes yeux un nuage épais , semblable à cette fumée noire qui s'élève d'un bûcher encore humide & mal allumé.

Passons ensemble sur cette montagne , pour voir les dehors de Constantinople. La beauté

du spectacle est encore augmentée par le doux silence de la nuit, qui, selon l'expression d'un vieux Poète qu'on ne lit plus depuis long-tems (1),

Deffus son char d'ébene, environné d'étoiles,
Dans le sombre univers représenté le jour.

Lorsque les vents, comme endormis, laissent régner le calme sur ces deux mers que nous voyons éclairées par l'astre brillant dont les rayons se réfléchissent sur la surface des flots, je jouis, par cette douce clarté, du plus agréable spectacle. Quel contraste ensuite, si ma vue se porte sur les tombeaux que j'entrevois dans l'éloignement, & dont les arbres touffus qui les couvrent, rendent, par leur ombrage, l'aspect encore plus lugubre ! Je compare alors au léger repos de la nature, qui va bientôt se réveiller dans tout son éclat, le long sommeil qui m'enleve sans retour mes semblables, mes parens, mes amis. Cette pensée me fait envisager, sans effroi, le terme de ces rapides jours qui précipitent mes pas vers le tombeau.

« POURQUOI naissent les épics, disoit Epictete ?

(1) Chapelain.

» N'est-ce pas pour mûrir & être moissonnés ?
 » Il en est de même des hommes » (1).

« QUAND, dit-il encore, reverrai-je Athènes ?
 » Eh ! mon ami, peux-tu rien voir de plus
 » beau que ce soleil, ces étoiles, cette mer ?
 » &c. Si tu es si affligé pour avoir perdu
 » Athènes de vûe, que feras-tu, quand il fau-
 » dra perdre de vûe le soleil » ?

Ces réflexions, si simples & si vraies, rappellent le fameux paysage du Pouffin, où de jeunes Bergeres d'Arcadie, en conduisant des danses champêtres, trouvent tout-à-coup sous leurs pas le tombeau d'une de leurs compagnes, morte à la fleur de son âge, avec cette courte inscription qui les arrête & qui suspend toute leur joie : *Et in Arcadiâ ego* : « J'ai vécu » comme vous dans l'heureuse Arcadie ».

De tout ceci, que veux-je conclurre, sinon que la vûe des tombeaux Grecs, loin de diminuer l'agrément des campagnes, ne les rend que plus intéressantes ?

Ne soyons donc pas surpris que les Anciens soient pleins des réflexions que ce spectacle inspire. Ils n'alloient point à la campagne, &

(1) Trad. de Dacier. t. 2. p. 73. 100.

jamais ne rentroient chez eux fans rencontrer de ces monumens. Ainfi l'image de leurs Ancêtres leur étoit fans cefſe préſente. Arrêtés à la vûe des tombeaux , & remplis des Inſcriptions qu'ils y liſoient , on peut dire en quelque façon qu'ils habitoient avec les morts , encore plus qu'avec les vivans. Voilà pourquoi nous trouvons ſi fréquemment dans les Poètes quelque tableau de la mort , à la fuite de la plus vive image des jeux & des plaifirs.

Le vieux Anacréon laiſſe tomber ſa couronne de myrthe au pied d'un cyprès , où ſes genoux tremblants l'obligent de ſe repoſer. Horace , au milieu des feſtins , entend des voix funebres ; il s'écrie qu'il voit un tombeau hériffé de ronces & d'épines au bout de la route fleurie où il cueille les roſes de la volupté.

Telle étoit la Philoſophie Payenne : ſur le bord de la tombe elle appeloit les plaifirs. Les Grecs modernes , après avoir pleuré ſur les tombeaux , y font encore des feſtins & des danſes. La Philoſophie Chrétienne déplore cet excès de délire & d'erreur ; elle fixe nos idées ſur des objets plus grands , plus ſérieux , plus conformes à la dignité de notre être , & ſurtout infiniment plus propres à nous aſſurer le

véritable bonheur : mais ce n'est pas à vous ,
M. qu'il faut apprendre à distinguer ces deux
fortes de Philosophie.

Je suis , &c.



SUITE DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Les Ruines.

LORSQUE je me suis assis sur les tombeaux des Grecs, pour méditer sur la destinée des hommes, j'étois seul le plus souvent ; je n'interrompois mes réflexions, que pour lire dans le livre toujours ouvert du spectacle de la Nature, ou dans cet amas d'Épithés que j'avois également sous les yeux. Je n'ai pas été moins satisfait de suivre dans la solitude, où l'homme sage va se chercher, un de ces êtres pensans qui ne sont jamais seuls avec eux-mêmes. J'ai reconnu qu'il aimoit comme moi à rencontrer, à considérer un beau paysage décoré de quelques ruines antiques, comme les tombeaux qui arrêtent & fixent nos regards. L'homme qui ne fait qu'ouvrir les yeux, ne voit, dans ces ruines, que des décombres & des débris isolés. Celui qui fait voir y découvre la magnificence d'un ancien Edifice, un Arc de Triomphe, & les merveilles de l'Art. D'un autre côté, ces monumens attestent que les hommes eux-mêmes, encore plus destructeurs que le tems ; qui dé-

vore avec plus de lenteur , n'épargnent pas , dans leur fureur aveugle , leurs propres ouvrages. Nous ne voyons plus que les débris des Edifices qui devoient immortaliser leurs Auteurs. L'histoire seule , ou quelques écrits précieux , transmis heureusement jusqu'à nous , ont conservé les noms des grands Artistes , & des Héros les plus fameux. Cet ancien temple est démoli : mais quelques colonnes en subsistent encore près d'un mur épais à moitié détruit , sur lequel l'herbe croît & s'éleve , comme autour de ces marbres mutilés & de ces sarcophages épars , dont les ronces & les serpens défendent l'approche.

Tel est ce marais couvert de joncs & de roseaux , qui environne les restes de l'ancien temple d'Éphèse (1). Plus loin des fragmens dispersés ornent encore les bords déserts du Caystre. Le Voyageur étonné s'arrête à l'aspect de ces restes augustes ; il médite en silence sur la destinée des hommes , & sur le sort des ouvrages qui sembloient faits pour la durée des siècles. Le vrai curieux , l'ami des Arts , attentif à tout , s'affied sur la bête d'une colonne brisée ; il dessine

(1) Tournef. t. 3. p. 397.

un chapiteau fruste, ou quelque vue des restes imposans d'un monument qui périt, & que son crayon fera revivre. Rien ne lui coûte ; toutes ses peines sont oubliées, quand il a pu rapporter l'image ou l'ébauche d'une partie de ces objets, pour la terminer à loisir.

Pour moi, tandis que mon Compagnon des-
finoit, je n'étois pas oisif : je me servois de
mon crayon, pour jeter sur le papier les pen-
sées qui remplissoient mon esprit. C'est ainsi que
je traçois rapidement les observations que vous
venez de lire, & que je soumets, M. à vos
réflexions.

Je suis, &c.



L E T T R E

*De M. BOURLAT DE MONTREDON,
à l'Auteur , au sujet de la Lettre
précédente (1).*

PERMETTEZ, mon cher ami, que je m'acquiesce de ma promesse, au sujet de la promenade des Tombeaux (2). La description que vous en faites dans votre lettre est exacte & remplie de sentiment : mais il me semble que

(1) Lorsque je rassemblois tout ce qu'on vient de voir sur les Grecs Anciens & Modernes, M. Bourlat, mon ami, avec qui j'ai passé à Constantinople, & assez souvent à la promenade des cimetières, les plus délicieux moments, m'a écrit la lettre que je donne ici. J'ai cru devoir la joindre aux miennes, pour lui faire honneur de son travail, & de l'idée du beau point de vue qu'il a si bien saisi, si nettement démêlé, décrit même, à ce qu'il me paroît, en homme intelligent & instruit.

(2) Cette promenade a ses agrémens pour plus d'une espèce de penseurs. On est assis sur des tombeaux, & pendant le jour la beauté du spectacle nous distrait, & nous éloigne des idées que présentent des monuments lugubres. Mais dès qu'on s'y laisse surprendre par la nuit, on ne voit plus qu'elle : on semble alors se recueillir, on regarde autour de soi ; la pensée perce ces tombeaux, & se plonge dans la nuit éternelle.

vous n'auriez pas dû vous borner aux objets que vous avez décrits, vu l'importance & la variété de ceux que cette promenade présente, sur-tout si vous l'avez dirigée, comme je le présume, vers le vallon de *Dolmabacché*, & si vous l'avez arrêtée au-delà de ce vallon, sur les hauteurs qui avoisinent la mer & le village d'*Ortakeui*. Non-seulement cet endroit domine sur plusieurs cimetières, qui font le principal objet de votre promenade : mais on y découvre encore presque toute la Propontide Orientale & Méridionale, jusqu'aux Isles de Marmora. On apperçoit, sous le même point de vue, la partie si intéressante des provinces de la Bithynie & de la petite Mysie, qui bordent cette mer, depuis le Cap de Scutari, jusqu'à la Presqu'Isle de Cyzique. Les lieux éloignés qui terminent ce bel aspect, sont la montagne de Bursé, ou Prusé, appelée autrefois le mont Olympe, en Bithynie ; la Presqu'Isle de Cyzique, & les Isles de Marmora : de sorte qu'en réunissant à ces trois objets la pointe du Sérail, l'entrée du Bosphore, la ville de Scutari, celle de Chalcédoine, les Isles des Princes, & l'entrée des deux golfes de Nicomédie & de Mondagna, autrefois *Sinus Cinai*, vous em-

brassez d'un coup d'œil toute l'étendue que renferme ce point de vue.

Pour prévenir vos objections, touchant les lieux les plus éloignés, je n'ai pas voulu me fier à ma mémoire ; j'ai mesuré exactement leurs distances sur ma grande carte manuscrite, qui représente la Propontide avec ses environs, y compris l'Hellepont & le Bosphore ou canal de la mer Noire. Suivant cette carte, qui a été levée exactement & dessinée sur les lieux par M. de Bonh, habile Ingénieur Danois, que j'ai beaucoup connu à Constantinople, il résulte que la distance du mont Olympe, jusqu'à l'endroit où j'ai supposé que votre vue s'est arrêtée, est d'environ trente lieues, & que la Presqu'isle de Cyzique & les Isles de Marmora ont à-peu-près le même éloignement. Vous savez que, pour peu qu'on ait la vue bonne, on distingue aisément ces trois contrées, non-seulement de tous les endroits de Constantinople un peu élevés, mais encore de nos maisons de Péra, sur-tout avec un beau soleil couchant, qui est le moment le plus favorable pour cette promenade ; ainsi les objections que l'on pourroit faire sur l'éloignement de ces lieux, tomberoient d'elles-mêmes. J'imagine, d'ail-

leurs, que vous vous êtes promis de tracer ce qu'il y a de plus intéressant dans cette promenade. Vous avez parfaitement rempli votre objet pour tout ce qui a rapport aux tombeaux; mais le local que vous décrivez, offre d'autres objets aussi dignes de fixer les regards d'un voyageur qui met autant d'instruction & de Philosophie, que vous en répandez dans vos lettres. Je crois donc que vous pourriez ajoûter à vos descriptions de tombeaux, quelques observations que j'ai faites en examinant, sur ma carte de la Propontide, la position des lieux les plus remarquables, compris dans l'étendue du point de vue que je viens d'indiquer. Quoique ces observations se rapprochent de celles que *Gre-lot* (1) a faites touchant les anciennes villes bâties sur le bord de la Propontide, l'application en est différente, puisque mon but est de montrer qu'il y a peu de pays au monde où, dans un espace aussi borné que l'est celui de la superbe vue dont je parle, il soit arrivé autant de faits mémorables que dans les lieux que cet espace renferme. Parmi le grand nombre de

(1) Relation du voyage de Constantinople. in. 4. p. 34.

ces faits , j'en rapporterai quelques-uns , que je regarde comme autant d'époques qui rappellent au voyageur instruit les principales révolutions des grands Empires anciens & modernes.

10. Le premier qui se présente à l'esprit, est le passage du Granique par Alexandre, & la bataille que ce grand Capitaine y remporta sur Darius. Vous m'objecterez peut-être que , de l'endroit où je suppose que vous êtes placé , on ne découvre point le Granique : j'en conviens. Mais en prévenant le lecteur que cette riviere a son embouchure dans la Propontide , entre le Cap Koroboa & la riviere de Satalderé , qui se jette dans cette mer à trois lieues de la Presqu'isle de Cyzique que vous découvrez , on est autorisé de reste à rappeler un évènement qui a été le commencement de la destruction de l'Empire des Perfes , & le premier pas fait par Alexandre pour former celui qui s'est élevé sur ses ruines.

Ces deux mots qu'il suffit d'ajouter , comme par réflexion , non-seulement réveillent dans l'esprit du lecteur l'idée des anciennes Monarchies de Ninive , de Babylone , des Medes , &c. que l'empire des Perfes avoit absorbées , mais rappellent encore le souvenir du peu de durée de

celui d'Alexandre, le partage que ses successeurs en firent entr'eux, & le démembrement de ce vaste Empire après la bataille d'Ipsus.

20. La ville de *Gebiseh*, que l'on croit être l'ancienne *Lybissa*, où reposent les cendres d'Annibal, suivant l'opinion la plus reçue, (quoique Grelot les transporte à Nicomédie), doit figurer parmi vos tombeaux. Cette ville est située près des bords de la Propontide, vers l'embouchure du golfe de Nicomédie, & distante de Scutari d'environ neuf à dix lieues. Sa situation est très-agréable. D'un côté elle domine sur la mer, de l'autre on voit à découvert Nicomédie & les délicieuses campagnes qui sont aux environs de cette ville. Annibal, après avoir perdu contre Scipion en Afrique la bataille de Zama, qui mit fin à la seconde guerre Punique, se retira d'abord à Carthage. Quelques années après, craignant d'être livré aux Romains, il s'enfuit secrètement de cette ville; il se retira à la Cour d'Antiochus, & ensuite chez Prusias, Roi de Bithynie, qui, pour faire sa cour aux Romains, avoit résolu de le faire mourir. Mais vous savez qu'Annibal, pour prévenir la trahison de ce Prince, se donna la mort en avalant du poison qu'il portoit dans le chaton de sa

bague , pour s'en servir dans l'occasion , dit Tite-Live.

3°. Mithridate , ayant subjugué toute la Bithynie , médite d'étendre ses conquêtes dans l'Asie mineure ; & , pour y porter la guerre avec plus de facilité , il entreprend le siège de la ville de Cyzique , qu'il investit par terre avec une armée de 300 mille hommes , & par mer avec 400 vaisseaux (1). Lucullus , dont les forces n'étoient que de 30 mille hommes de pied , & de 2500 chevaux , marche au secours de cette place ; mais la supériorité des troupes ennemies ne lui permettant pas de hasarder un combat , cet habile Général harcele si vivement & si à propos l'ennemi , qu'il réussit à lui couper les vivres. Sa bonne manœuvre , jointe à la vigoureuse défense des assiégés , force Mithridate à abandonner son entreprise après deux ans de siège , & à prendre honteusement la fuite. Son armée est poursuivie & entièrement défaite près du fleuve Rhindacus (2). Lucullus continue

(1) Voyez Rollin , Histoire ancienne. in-4. tom. 5. liv. 23. pag. 357.

(2) Le fleuve Rhindacus , appelé aujourd'hui la riviere *Mihalirza* , se jette dans la Propontide , près de l'entrée du

encore de remporter plusieurs victoires sur ce fameux ennemi des Romains, & sur son beau-pere Tigrane, Roi d'Arménie, que Mithridate avoit mis dans ses intérêts ; mais mon objet n'est pas de suivre les évènements de cette guerre. Vous savez qu'elle fut glorieusement terminée par la fameuse bataille que Pompée, successeur de Lucullus, gagna contre Mithridate, près du mont *Jildy-Daghi*, qui veut dire *le Mont de l'Etoile*, entre Césarée & Angora, & que son entière défaite fut l'époque de la plus grande splendeur des Romains en Orient.

40. Constantin premier, surnommé le Grand, fonde à Byfance la ville de Constantinople, & y transporte le siège de l'Empire. On fait que cet établissement est devenu dans la suite une des principales causes de la ruine des Romains en Occident, sur-tout depuis le partage de l'Empire, fait peu de tems après le règne de Jovien, entre deux Empereurs, que l'on distingua par les noms d'Empereur d'Orient & d'Empereur d'Occident.

golfe de Mondagna, vis-à-vis de la petite Isle appelée anciennement *Berbicos*, & aujourd'hui *Calolima*, éloignée de Constantinople d'environ 20 lieues.

5°. Il est bien surprenant que , dans le grand nombre des voyageurs qui ont publié & qui publient encore des relations de Constantinople , il n'y en ait aucun qui parle du triomphe décerné par Justinien , en 534 , à Bélisaire , après qu'il eut conquis & réduit à l'obéissance de cet Empereur , les Etats que possédoit en Afrique & sur la Méditerranée , Gélimer , Roi des Vandales. Comme les distinctions accordées dans cette occasion à Bélisaire , peignent à notre esprit les récompenses de la vertu ; & qu'elles honorent en même tems la mémoire de Justinien , je ne puis me refuser la satisfaction d'en parler. C'est pour l'usage des voyageurs , qui ne sont pas toujours à portée d'avoir avec eux les histoires où ce triomphe est détaillé , que je vais copier la description qui s'en trouve dans l'Histoire Universelle de M. Hardion.

Je souhaite que ceux qui feront le voyage de Constantinople , éprouvent autant de plaisir que j'en ai eu à lire le détail de ce triomphe sur les lieux principalement , je veux dire dans le Cirque même , appelé par les Grecs *Hippodrome* , où se passa la cérémonie la plus essentielle.

« Justinien ayant décerné à Bélisaire les

» mêmes honneurs que l'on rendoit dans l'an-
 » cienne Rome aux Généraux qui avoient rem-
 » porté les victoires les plus signalées , ce Gé-
 » néral traversa la ville de Constantinople sur
 » un char de triomphe ; ce qu'aucun particulier
 » n'avoit obtenu depuis 600 ans. A sa suite mar-
 » choit Gélimer , Roi des Vandales , vêtu
 » d'une robe de pourpre , avec les Princes de la
 » famille Royale , & les plus distingués d'entre
 » les Vandales , soit par leur naissance , soit par
 » leur bonne mine. Derrière le char , on por-
 » toit en pompe des trônes d'or massif , une
 » immense quantité d'argent & de pierreries ,
 » les vases sacrés que Titus avoit enlevés du
 » Temple de Jérusalem , & toutes les dépouilles
 » que Genséric avoit rapportées de Rome. Lors-
 » que Gélimer fut arrivé au Cirque où Justinien
 » étoit assis sur un trône élevé , on lui ôta sa
 » robe de pourpre , & on l'obligea de se prof-
 » terner devant l'Empereur ».

Le même Auteur rapporte que , dans un se-
 cond triomphe dont l'Empereur voulut honorer
 les services & la fidélité de Bélisaire , il ordonna
 qu'il fut porté par quatre esclaves dans une chaire
 incrustée d'ivoire , d'où il jetoit au peuple de
 grandes sommes d'argent , provenant de la por-
 tion du butin qui lui étoit revenue.

6°. Les Croisés, en 1204, s'emparent de Constantinople, & proclament Empereur des Grecs, Baudouin, Comte de Flandres, qui fut solennellement couronné le 23 Mai de la même année dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Les François, depuis l'élection de ce Prince, furent les maîtres de Constantinople jusqu'en 1261, que Michel Paléologue, Empereur & tuteur du jeune Empereur Lascaris, reprit cette ville par des intelligences secretes. Mais le nouvel Empire ne fut qu'une vaine ombre du premier, & n'en eut pas, à beaucoup près, la puissance ni les ressources. Car les Princes Croisés affoiblirent extrêmement l'Empire d'Orient par la façon dont ils le conquièrent ; & les Grecs, en le reprenant, ne recouvrèrent, pour ainsi dire, que le cadavre de l'ancien.

7°. C'est dans un bourg de la Bithynie, appelé *Soghut* ou *Sughut* (1), que naquit, en 1256, Osman ou Othman, fondateur de l'Empire Turc, nommé de son nom *Ottoman*. Il fut le premier Sultan de l'illustre race des Osmanli, qui règne à Constantinople. Les sentimens sont

(1) Les habitans de Soghut, en mémoire de la naissance d'Osman, jouissent de plusieurs exemptions & privilèges.

fort partagés sur l'origine de ce Prince. La plupart des Ecrivains Turcs lui donnent une naissance illustrée par l'antiquité la plus haute où puisse remonter l'histoire. Ils le font descendre, en droite ligne & de mâle en mâle, sans aucune interruption, de Japhet, troisième fils de Noé. Un grand nombre d'Auteurs Chrétiens, au contraire, le font sortir d'une famille vile & abjecte, & le représentent encore comme un chef de brigands & d'assassins. Je ne discuterai point ces opinions différentes, que je crois également suspectes de flatterie & d'animosité. Je remarquerai seulement que les Historiens les plus accrédités, Mahométans & Chrétiens, cités par le Prince Cantimir dans son *Histoire de l'Empire Ottoman*, rapportent unanimement l'origine d'Osman à Soliman-Scha, son ayeul, que tout le monde reconnoît pour le chef & la tige des Othmanides. Le même Cantimir ajoûte que les Turcs les plus sensés & les plus instruits avouent, sans aucune peine, que toute leur Histoire & celle des ancêtres d'Osman, avant Soliman-Scha, sentent la fable. Ce Soliman, que l'on croit communément originaire du Kharisme (1), étoit

(1) Kharisme ou Kouarezm, pays d'Asie, situé entre la mer
Tom. I.

Chef absolu d'une Tribu de Turcs Oguzians (1), possesseur de la Principauté de Néra (2), & Souverain d'une province du Royaume de Kharisme, qui lui avoit été confiée à titre de Satrape ou de Gouverneur, mais dont il usurpa la souveraineté peu de tems avant l'invasion de Gengis-Khan. Ce fut dans le cours de cette invasion que Soliman, trop foible pour tenir tête aux nombreuses armées des Tartares Mogols, abandonna sa Patrie. Ce brave Kharismien, avec ses enfans & la Tribu Oguziane qui l'avoient suivi, fit pendant quelque tems, avec des suc-

Caspienne & le fleuve Gihon ou *Oxus*, & compris aujourd'hui dans les Etats des Tartares Usbecks.

(1) Tribu célèbre autrefois chez les Musulmans, & connue alors sous le nom de *Tribu Oguziane*, ainsi nommée d'Ogus-khan, ancien Roi des Mogols, son fondateur, & petit-fils de Mogol-Khan, chef de l'ancienne & première Dynastie des Empereurs Mogols. Voyez la *Bibliothèque Orientale de d'Herbelot*, pag. 685.

(2) Quelle est cette ville de *Néra*? Je ne connois aucun Géographe qui en fasse mention. Les Historiens qui en parlent, se réduisent à nous apprendre que cette ville est située près de la mer Caspienne. Quelques-uns ajoûtent qu'elle fut prise & ruinée par les Tartares de la suite de Gengis-Khan, qui venoient de détruire la ville de Balch, & les Historiens Persans confirment le fait.

cès divers , des incursions , tantôt dans la Perse , & tantôt dans l'Asie-Mineure. Il poussa même ses dernières conquêtes jusqu'à l'Euphrate ; mais il se noya dans ce fleuve en 1219 , pour avoir voulu témérairement le traverser à cheval. Ertogrul , un de ses fils , qui fut reconnu pour le Chef des Oguzians , porta la guerre dans plusieurs contrées de la Natolie , & principalement dans la Bithynie , chez les Grecs , dont les domaines tenoient alors à ceux d'Aladin , Sultan d'Iconium , leur ennemi. Les expéditions d'Ertogrul dans ce pays , le mirent à portée de se concilier la bienveillance du Sultan d'Iconium. Il lui envoya un Ambassadeur , pour lui demander sa protection & lui offrir ses services. Aladin , informé du mérite & des belles actions du vaillant chef des Oguzians , s'empressa de l'attirer à sa Cour , dans la vue de se l'attacher. Il s'en servit , avec le plus grand succès , contre les Tartares Mogols qui désoloient ses provinces ; il le fit Généralissime de ses armées , & lui confia le gouvernement de la Galatie , où , suivant quelques Historiens , Ertogrul mourut en 1281 , dans un âge très-avancé. C'est de lui que naquit Osmán , premier Empereur des Turcs , appelés encore de son nom *Osmánli*. Comme le

regne de cet Empereur vous est très-connu, je ne m'y arrêterai point : je vous dirai seulement un mot de son élévation à l'Empire.

Après la mort d'Ertogrul, Osman son fils, ayant succédé à sa faveur auprès du Sultan d'Iconium, signala son zele pour ce Prince par des services d'une telle importance, qu'Aladin lui donna toute sa confiance, & le revêtit des premières dignités de l'Empire. Rien ne se faisoit à la Cour du Sultan que par ses conseils ; il ne sembloit manquer au pouvoir d'Osman que l'autorité souveraine, pour laquelle il eut la prudence de marquer le plus grand éloignement pendant près de vingt ans qu'il fut attaché au service d'Aladin. Mais le Sultan d'Iconium étant mort, sans laisser d'enfans, l'ambitieux Osman profita de l'occasion pour exécuter le dessein qu'il méditoit depuis long-tems. Il voulut immortaliser sa mémoire par l'établissement d'une Monarchie qui portât son nom. Dans cette vue, après la mort du Sultan, il convoqua les Grands de l'Empire, pour partager avec eux la succession d'Aladin. Presque toute la Bithynie, avec quelques contrées limitrophes, lui échut en partage. Ce domaine, qu'il réunit à ceux dont il avoit hérité de son pere, l'ayant

mis en état de faire la loi, non-seulement aux Grands du Royaume d'Iconium, mais encore à tous les Princes de l'Asie-Mineure, il se fit reconnoître Sultan des Turcs, & établit en 1300 le Siège de son Empire à Yegnichehir (1), petite ville de la Bithynie. Après un regne d'environ 26 ans, il mourut âgé de 69. (2). Osman étendit beaucoup ses Etats par de nouvelles conquêtes. La liberté de religion, qu'il laissoit aux peuples réduits sous sa domination, contribua sans doute beaucoup à l'accroissement de sa nouvelle Monarchie. Il fut grand & heureux dans toutes ses entreprises; il établit pour la garde de sa personne, & pour contenir ses peuples dans le devoir, une Milice composée de l'élite

(1) Nommée anciennement *Neapolis*, suivant le Prince Cantimir. Elle est éloignée de Burse d'environ 10 lieues, & située entre cette ville & Nicée, dans une vaste plaine qui s'étend depuis le pied du mont Olympe jusques vers l'embouchure du fleuve Sacharia, autrefois *Sangar*.

(2) Le plus grand nombre des Historiens rapporte qu'Osman mourut à Burse, & lui attribue la prise de cette ville. Mais c'est une méprise que le Prince Cantimir a bien relevée, en prouvant que ce fut le Sultan Orchan, fils & successeur d'Osman, qui se rendit maître de Burse peu de jours avant la mort de son pere, & qui le premier y transporta le siège Impérial. *Hist. de l'Emp. Ottoman. t. p. 58-84.*

de ses troupes, qui, sous le regne d'Amurath premier, son petit-fils, prit le nom de *Janissaires de la Porte* (1). La plupart des Historiens Orientaux lui attribuent toutes les qualités qui concourent à former un grand Prince ; ils célèbrent sur-tout sa bonté : & c'est pour en perpétuer la mémoire, que les Turcs ne manquent jamais, au couronnement de leurs Empereurs, de leur souhaiter la bonté d'Osman.

8°. Un des plus grands coups de la fortune, & des plus étonnans spectacles que l'Histoire de l'Orient nous présente, est la mémorable victoire remportée près de la ville de Burse ou Pruse en 1401, par Tamerlan, sur l'arrogant & fier Sultan Bajazet, surnommé *le Foudre*. Les Annales Turques, redigées à Constantinople par le Prince Cantimir, nous apprennent que ces deux Conquérans, à la tête des plus nombreuses armées que l'Asie eût vues depuis Xercès (2),

(1) Cantimir ne dit point que les Janissaires aient eu leur commencement sous Osman I, ni qu'ils aient été pris de l'élite de ses troupes, mais qu'ils furent formés sous son petit-fils Amurath I, en 1362, de soldats captifs. *Yeni-Cheri* veut dire *nouveau soldat*.

(2) L'armée de Tamerlan étoit composée de 7 à 800 mille combattans, & Bajazet lui en opposa 550 mille.

se rencontrèrent dans les plaines de Burse, & que ce fut aux environs de cette ville (capitale de la Bithynie) que Tamerlan, après le combat le plus opiniâtre, mit en déroute l'armée de Bajazet, qui fut lui-même amené captif aux pieds de son vainqueur (1). Les mêmes Annales portent que Tamerlan, avant de combattre Bajazet, étoit resté plusieurs jours campé avec toute son armée près de la ville d'Yegnichir, & que ce Roi Tartare, immédiatement après la bataille, entra triomphant dans la ville de Burse. Cependant les Historiens qui ont parlé de cette fameuse bataille, soit Persans, soit Arabes, soit Chrétiens Occidentaux, ne s'accordent point sur le lieu où elle fut donnée. Les uns prétendent que ce fut dans la Mésopotamie sur les bords de l'Euphrate; d'autres dans la Galatie, aux environs de la ville d'Ancyre, éloignée de Burse d'environ 70 lieues. Comme la diversité de leurs opinions donne lieu de croire que la plupart de ces Historiens ont écrit d'après des Mémoires peu sûrs, j'ai cru devoir m'en tenir à la tradition des Annalistes Turcs,

(1) L'action fut si chaude & si meurtrière, que les Tartares y perdirent 200 mille hommes, & les Turcs 140 mille.

qui ne varient point sur le fait ni sur ses circonstances. Leur témoignage est d'autant moins suspect de partialité, qu'ils rapportent de très-bonne foi ce qu'il y a de plus humiliant pour leur Nation dans la défaite de Bajazet. Je puis encore vous citer, comme autorités d'un grand poids, celles de Mauro Cordato & de Petis de la Croix le pere (1), qui, tous deux, ont suivi le sentiment de ces Annalistes. L'autorité de Petis le pere, m'a paru préférable à celle de son fils, traducteur de *l'Histoire de Tamerlan, écrite en langue Persienne par Chereffedin Ali* : tant parce que le premier, c'est-à-dire le pere, est conforme aux Historiens Nationaux, toujours mieux instruits que les étrangers, que parce que Petis de la Croix, le pere, étoit beaucoup plus versé que son fils dans l'histoire & dans les langues Orientales (2). Quant à l'événement en lui-même, ce qui m'en frappe le plus, est ce trait de générosité de Tamerlan, que l'on n'at-

(1) Dans son *Etat de l'Empire Ottoman*, qu'il a traduit d'après un Solitaire Turc. Paris, 1695. *seconde Partie*.

(2) Il avoit fait sept voyages en Turquie, & le long séjour qu'il y avoit fait pour le service du Roi (Louis XIV) l'avoit mis à portée d'être bien instruit. Mauro Cordato, dont il a suivi les mémoires, étoit interprète de la Porte.

tendrait gueres d'un Scythe farouche qui, suivant les Annales Turques, traita si mal son captif. Après avoir joui pendant quelques jours de sa victoire, il fit venir, dans la ville de Burse, un des fils de Bajazet, appelé *Musa* ou *Moyse*, & lui dit : *Reçois l'héritage de ton pere. Une âme royale fait également conquérir des Royaumes & les rendre.* Il fit ensuite reconnoître le jeune Prince pour Sultan d'Asie. Est-ce par magnanimité, par pure grandeur, ou par politique que le vainqueur de Bajazet en usa si généreusement avec le fils de son captif ? C'est une question que je vous laisse à décider, si vous en avez le loisir ; mon objet n'est ici que de rapporter les faits, sans vouloir les juger.

9°. La défaite de l'armée Turque par Tamerlan à la bataille de Burse, &, peu de tems après cette bataille, la guerre civile allumée entre les fils de Bajazet (1), qui se disputent

(1) Bajazet avoit quatre fils, Mustapha, Soliman, Musa, & Mahomet. Le premier périt dans la bataille contre Tamerlan. Soliman & Musa, ou Moyse, se disputerent, pendant dix à onze ans, la succession de leur pere. La guerre que l'ambition de régner seul alluma entre eux, déchira l'Empire jusqu'en 1413, que Mahomet, frere puiné des deux Princes compétiteurs, leur ayant survécu, se fit reconnoître Empe-

le trône de leur pere , réduisent la Monarchie Ottomane à la dernière extrémité. Mais lorsque tout semble conspirer à sa ruine , on est étonné de voir cet Empire se relever tout-à-coup , & s'aggrandir encore sous les regnes de Mahomet premier vers l'an 1413 , & d'Amurat second , son successeur , en 1421. On voit après cela Mahomet second , fils d'Amurat , élever la Monarchie Ottomane au plus haut degré de gloire & de puissance. Tous ses pas sont marqués par des conquêtes ; il met fin à l'Empire Grec par la prise de Constantinople , qu'il emporte d'assaut en 1453 , & il y transfere aussi-tôt le siège de l'Empire Ottoman , après avoir fait élever le croissant sur l'Eglise de Sainte-Sophie. Si les Grecs avoient su profiter des tems de trouble & des circonstances de la guerre civile , dont je viens de parler , ils auroient pu prévenir ce dé-

reur des Turcs en Europe & en Asie , & prit le nom de Mahomet premier. Les Turcs donnent le nom d'*Interregne* à l'espace de tems écoulé depuis la défaite de Bajazet jusqu'au couronnement de Mahomet. Ils ne mettent point au rang de leurs Empereurs Soliman ni Mufa , parce que ces deux Princes n'ont point possédé l'Empire en entier , l'un n'ayant régné qu'en Asie , & l'autre en Europe. Ils regardent donc Mahomet premier comme le successeur immédiat de Bajazet son pere.

faître , & ne gémiroient point aujourd'hui sous les fers de leurs vainqueurs. Mais , aveuglés par le fanatisme qui leur fermoit les yeux sur les progrès d'une puissance conjurée contre le nom Chrétien , ils continuoient de se déchirer par de vaines disputes , par des questions de controverse , éternel sujet de dissension , de discorde ; & la ruine de leur Empire , préparée par leurs divisions , est ainsi devenue le plus solide fondement de l'Empire Turc.

Voilà , mon cher ami , un léger crayon des grandes scènes dont les contrées que vous avez sous les yeux ont été le théâtre , & nous rappellent le souvenir. Si vous voulez tirer de ces faits quelques moralités relatives au local de votre promenade , retracez-vous ces tems malheureux , où l'Empire d'Orient étoit en proie aux révoltes , aux séditions , aux tyrans qui le déchiroient pour s'en emparer. Voyez son instabilité , jusqu'à l'époque où l'Empire Grec devient la conquête de cette Nation belliqueuse. Considérez combien de fois la puissance Ottomane a fait trembler l'Europe & l'Asie ; comment , malgré tous les revers qu'elle éprouva dans le dernier siècle & au commencement de celui-ci , elle s'est encore soutenue glorieusement

dans la dernière guerre, qui lui fut faite inopinément, & qui a été terminée à son avantage par le traité de paix conclu à Belgrade, sous la garantie & par la médiation de la France (1). Vous avez vu, comme moi, à l'occasion de cette guerre, à laquelle la Porte n'étoit point préparée, les ressources de cet Empire, son activité, sa persévérance, & sur-tout les succès de sa principale armée, commandée par le grand Visir en personne. Je pense donc que ce même Empire, quoique déchu de sa première splendeur, n'a besoin que de savoir bien dispenser ses forces, & qu'il n'a presque à redouter que l'indiscipline & la mutinerie de ses troupes.

Mais tandis qu'occupé de ces réflexions vous continuez votre promenade des Tombeaux, le soleil achève sa course. Déjà les objets éloignés, qui fixoient vos premiers regards, sont dans l'ombre; & la pleine lune, qui se leve sur les monts de Chryso polis (2), éclaire de sa douce lumière cette innombrable quantité de monu-

(1) Voyez *l'Histoire des Négociations pour la Paix conclue à Belgrade le 18 Septembre 1739*, par M. l'Abbé Laugier. Paris 1768, in-12.

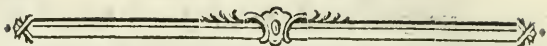
(2) Ville d'Or. C'est l'ancien nom de Scutari.

ments funéraires répandus autour de Scutari. Je me transporte en esprit parmi ces Tombeaux. La description que vous en faites excite en moi cet intérêt naturel, & ces sentimens pathétiques que vous savez si bien peindre. Si vous jugez à propos d'y joindre le tableau dont je viens de crayonner un foible dessin, il pourra réveiller encore une foule d'idées intéressantes, dont je connois déjà le prix par le plaisir qu'elles m'ont fait éprouver.

Ma eccomi sbrigato dal impegno mio verso di lei ; e altro non mi resta che di terminar questa lunghissima carta , pregando V. S. di credermi di cuore ed anima tutto suo , &c. &c.

A Paris le 4 Décembre 1759.





VINGTIEME LETTRE.

Enterremens Turcs.

J'AI été à portée, M. de voir à mon aise toutes les cérémonies d'un enterrement Turc, & vous ne ferez peut-être pas fâché d'en avoir la description à la suite de ce que j'ai dit sur ceux des Grecs.

J'étois assis dans un Kiosk (ou Pavillon) construit au bout de notre Jardin (1), d'où l'on découvre le fond du Port de Constantinople, & la plus belle vue du monde. Sous ce Kiosk, à côté du grand chemin, est le cimetiére d'un Capitaine de Vaisseaux du Grand-Seigneur, qui est fermé par des barricades. Je pouvois donc, en soulevant un peu l'auvent qui sert de fenêtre, voir tout ce qui s'y passoit sans être vu. La crainte du mal contagieux ne permet pas de se mêler parmi ceux qui suivent un convoi ; si l'on s'en approchoit de trop près, les Musulmans dévots ne souffriroient pas qu'un Infidele vînt pro-

(1) A Péra, vis-à-vis l'hôtel de M. l'Ambassadeur de France.

faner par sa présence une cérémonie très-religieuse pour eux. Comptez donc sur un détail plus exact que tout ce que vous pourrez lire dans les relations des Voyageurs en Turquie.

Je vis d'abord, à dix heures du matin, le fossoyeur qui travailloit ; les esclaves & les femmes de la maison étoient assises dans le cimetière ; plusieurs autres femmes arrivèrent, & toutes alors se mirent à pleurer. Après ce prélude, elles embrassèrent l'une après l'autre une de ces colonnes qu'on élève sur les tombeaux, en disant : *O gloum, o gloum, sana Mussaphir gueldi.* « Mon fils, mon fils, voici un étranger » ou un hôte qui vient te voir ». A ces mots les pleurs & les sanglots revinrent, mais l'orage ne dura pas ; elles s'affirent toutes, & la conversation commença.

A midi, j'entendis un bruit sourd & des cris lugubres ; c'étoit le convoi qui arrivoit. Il étoit précédé par un Turc portant sur sa tête une petite caisse ; quatre autres Turcs (1) portoient la

(1) C'est un acte de religion parmi eux. Dès qu'un Turc à cheval rencontre un enterrement, il descend, & prend un bâton de la bière qu'il porte sur ses épaules, jusqu'à ce qu'un autre le relève.

bière sur leurs épaules ; venoient ensuite le pere , les parens & les amis du mort , en assez grand nombre. Les hurlemens cessèrent à l'entrée du cimetièrè : mais on s'y battoit , & voici pourquoi. L'homme qui portoit la caissè l'ouvrit , & comme elle étoit remplie de Livres de l'Alçoran , une foule de Turcs , jeunes & vieux , qui s'étoient jetés sur ces livres , se disputoient pour les avoir. Ceux qui purent en attraper se rangerent en cercle autour de l'*Iman* , qui est un espede de Curé Turc , & tous à la fois commencerent à réciter leur Alcoran , à-peu-près comme les écoliers étudient leur leçon. On donne à chacun de ces lecteurs dix parats , qui font quinze sols de notre monnoie , enveloppés dans du papier. C'étoit donc pour ces quinze sols que se battoient ces pieux assistans , & vous en avez vu chez nous se battre pour moins.

La bière étoit posée devant la fosse à laquelle on travailloit toujours , & tout auprès on faisoit brûler des parfums. Après la lecture de l'Alcoran , l'*Iman* entonna des prieres Arabes , & son plain-chant vous auroit sans doute paru , comme à moi , très-ridicule. Tous les Turcs étoient levés & debout ; ils tenoient les mains ouvertes devant la tombe , & répondoient *Amin*

à

à toutes les prières que l'Iman adreffoit à Dieu pour le défunt.

Les Oraifons finies, on apporta une grande caiffe, qui pouvoit bien avoir fix pieds de longueur fur trois de largeur, & dont les planches étoient fort épaiffes. Le cercueil dans lequel on met le cadavre eft ordinairement de cyprès. Ainfi fe vérifie à la lettre ce qu'Horace difoit de fon tems : « que la courte poffeffion des biens » de ce monde aboutit à de triftes cyprès » (1).

Les cimetières des Turcs font prefque tous plantés de ces arbres ; ils ont pour le cyprès un attachement religieux (2). Cette caiffe, qui étoit de pièces rapportées, ayant été placée dans

(1) Neque harum, quas colis, arborum,
Te, præter invifas cupreffos,
Ulla brevem dominum fequetur.

L. 2. Od. 14.

(2) Ils laiffent auffi fubfifter les arbres qui fe rencontrent dans le terrein fur lequel ils font bâtir un Palais. Ainfi l'on voit fortir du milieu du toit du Palais du Sultañ à *Sadi-Aba* un grand orme ; & plusieurs Palais Turcs, fur les bords du canal de la mer Noire, offrent la même fingularité.

*Laurus erat tecli medio in penetralibus altis,
Sacra comam, multosque metu fervata per annos :
Quam pater inventam primas quàm conderet arces, &c.*

Æn. l. 7. v. 59.

la fosse, on y mit le cercueil, & par-dessus, des planches, avec d'autres morceaux de bois. Ensuite tous les Turcs, prenant des pelles, jeterent de la terre sur le tombeau pour le recouvrir.

C'est un dernier devoir dont tous ceux qui assistent aux enterremens s'acquittent chacun à son tour.

Avant d'inhumer le cadavre, il est porté à la Mosquée. Là, après avoir récité le *Fatka*, (prière qui approche beaucoup de notre *Pater*, & qui est répété par tous les assistans) l'Iman demande à ceux-ci quel témoignage ils ont à rendre de la vie & mœurs du défunt. Alors chacun, prenant la parole à son tour, rapporte les bonnes actions du défunt qui sont venues à sa connoissance. Le cadavre ensuite est lavé & empaqueté comme une momie, en sorte qu'on ne le voit point. On met dans la biere avec le corps quelques drogues & des aromates; on l'enleve enfin & on le porte à la sépulture. Avant de le descendre dans la fosse, l'Iman impose silence aux assistans qui se lamentent, en leur disant : « Suspendez pour un instant vos regrets, » & laissez-moi instruire ce Musulman de ce qu'il doit faire, quand il sera arrivé dans l'autre

» monde ». Alors, s'approchant de l'oreille du mort, il lui apprend ce qu'il doit répondre à l'esprit malin qui ne manquera pas de l'interroger sur sa Religion, &c. L'instruction finie, il répète le *Fatka* avec tous les assistans, & le cadavre est descendu dans la fosse. Après qu'on a jeté par trois fois de la terre sur le tombeau, comme le pratiquoient les Romains, chacun se retire. L'Iman reste seul; il s'approche de la fosse, se baisse, prête l'oreille, écoute pour entendre si le défunt se débat, lorsque l'Ange de la mort vient le prendre; il lui dit ensuite les derniers adieux; &, pour être bien payé, il ne manque pas d'aller rapporter à la famille les meilleures nouvelles du mort.

On met sur le tombeau deux petites colonnes, ou deux longues pièces de marbre assez bien travaillées, l'une à la tête, &, si c'est un homme, avec un turban, où est inscrit le nom du mort avec un court éloge; l'autre aux pieds, sans nul ornement.

On voit autour de Constantinople des champs hérissés de ces pierres; il y en auroit assez pour former une enceinte à cette grande ville; les morts occupent aux environs autant de terrain que les vivans.

Ce que j'observai le plus pendant toute la cérémonie funebre, fut la contenance du pere que l'on distinguoit aisément. C'étoit un vieillard respectable, dont le visage portoit l'empreinte d'une douleur mâle, sans aucune de ces démonstrations d'apparat qui donnent ordinairement si belle matiere aux inutiles remontrances & aux lieux communs des consolateurs. Au reste les Turcs, sur cet article, sont les hommes du monde les plus raisonnables; on le voit principalement dans les calamités publiques. Le Grec, dans ces occasions, éclate & fait entendre des cris ou des plaintes; le Juif pleure & se désespere; le Turc seul regarde le ciel & baisse la tête, comme pour se soumettre à la volonté de l'arbitre souverain des évènements: plus Chrétien, si j'ose le dire, en ce point que la plupart de nous.

Si je vous faisois à présent le détail d'un enterrement Juif, vous ne pourriez sûrement vous empêcher de rire; mais n'y auroit-il pas de la folie à vous faire rire d'un enterrement, après vous avoir fait pleurer avec Andromaque? Cependant, pour vous dédommager de tout le noir des détails lugubres dont j'ai rempli mes dernieres Lettres, je vous promets dans la pre-

miere de vous donner une idée des Contes Grecs , appelés *Paramythia* ; & vous entendrez les filles de Minée (1).

Je suis , &c.

(1) Métamorph. l. 4.




 VINGT-UNIEME LETTRE.

Les Contes Grecs, ou Paramythia.

VOUS savez, M. que les apologues, les contes, les romans, &c. tirent leur origine de l'Orient & de la Grece. Ce sont des fruits des pays chauds & d'une imagination vive. On les a transplantés dans nos climats, & nous les avons préparés avec un art peu connu des Anciens. Les Grecs modernes aiment toujours les fables & les contes; ils ont reçu ceux des Orientaux & des Arabes avec le même empressement qu'ils eurent autrefois pour adopter les fables Egyptiennes. Ils sont toujours épris du merveilleux; ils ont, comme les anciens Grecs, leurs fables Milésiennes (1) & leurs romans. Les vieilles femmes aiment toujours à conter (2), & les jeunes se piquent de répéter à l'envi les

(1) Lettre de M. Huet à Segrais, sur l'origine des Romans.

(2) Adfideat custos sedula semper anus:

Hæc tibi fabellas referat, postîtaque lucernâ,

Deducat pleno stamina longa colo.

Tib. lib. 1. Eleg. 3.

contes qu'elles ont appris ou qu'elles savent faire d'après ce qu'elles ont vu elles-mêmes. J'ai suivi leurs conversations, pour en faire un choix, & pour en former une suite, que je veux vous rendre exactement. Je vais laisser parler les Grecques, & traduire librement une scène de leurs entretiens, où vous verrez, comme je l'ai dit, les filles de Minée (1), en travaillant à leurs broderies, raconter, chacune à son tour, les historiettes qu'elles savent, pour s'amuser.

L U C I A.

« CETTE rose que je brode, & que j'achè-
 » vrai sûrement aujourd'hui, me rappelle un
 » joli conte qu'on m'a fait du Berger Dimitry,
 » de Pyrgos (2). Il poursuivoit la jeune Fanou
 » qui nous apportoit tous les matins de la crème
 » & des fraises, lorsque nous étions au village,
 » & il lui disoit un jour :

*O joie de mon cœur ! ma lumière, mon âme !
 écoute-moi, & ne fuis point. Ecoute la vérité que
 je veux t'apprendre : j'en jure par ma tête, je*

(1) Ovid. Metam. l. 4.

(2) Village Grec auprès des grands aqueducs, à quatre lieues de Constantinople.

hais le mensonge. Ecoute : Je suis pauvre , je gagne peu , & ne desfire rien pour moi ; mais je voudrois être le maître de ce nombreux troupeau que je mene , pour te le donner ; je voudrois être le Roi de ce village , pour te couronner. Ecoute encore. . . .

» La jeune Fanou rougit , & courut comme
 » si elle se fauvoit : mais en courant elle laissa
 » tomber une rose. Le Berger la ramassa avec
 » précipitation , & l'attachant sur sa tête , il dit :
 » Me voilà à présent plus content que le maître
 » de mon troupeau , & que le Roi de mon
 » village ».

Z O É.

» Je n'oublierai jamais ce que j'ai entendu
 » moi-même l'été dernier. J'ai passé l'été dans
 » l'Isle de Calki (1) avec ma mere. Notre ba-
 » telier disoit un jour à Rhoda qu'il aime :
Ma chere Rhoda , hier j'étois perdu ; oui , sur mon
âme , mon sang s'est glacé. J'ai vu les flots cour-
rucés s'élançer sur moi comme des serpens af-

(1) C'est la troisieme des Isles de la Propontide , appelées anciennement *Demonefi* , ou les Isles des Génies. M. d'Anville les appelle faussement *les Isles des Princes*. Ce nom n'est donné par les habitans qu'à la quatrieme de ces Isles.

freux , les gouffres de la mer prêts à m'engloutir & à se fermer sur moi. Une tempête horrible , un ciel noir & lugubre annonçoient la mort : mon bateau , que je ne gouvernois plus , alloit se briser sur les écueils de Touzla. Tu frémis ? Ah ! c'est ta seule colere qui m'a fait voir tout cela , ta colere plus redoutable que la tempête & que le naufrage. Je t'ai apaisée , tu as souri , j'ai revu le ciel serein & la mer tranquile. J'ai été sauvé.

» J'écoutois Zaphiri , & je disois : Est-il possible que l'Amour ait pris la forme de ce vil batelier ? car enfin il n'y a que l'Amour qui puisse s'exprimer ainsi. Quelle est la fiere beauté qui n'envieroit pas d'être aimée comme est aimée Rhoda , fans être jolie » ?

L U C I A.

» Gardez-vous , ma chere Zoé , d'avoir pour rivale une fille laide qui ait de l'esprit : elle l'emporteroit sur Hébé même , elle inspirera toujours la passion la plus durable. Ecoutez ce conte Persan que mon pere , qui lit beaucoup , m'a appris. Oui , faisons des *Paramythia* ; car avec ces petits contes qui amusent , on brode plus gaiement & mieux. Regardez comme ma rose se développe , elle en devient plus belle ».

Leilé passoit pour la plus belle fille de Damas ; Scanbah n'avoit pas la beauté en partage, mais elle étoit bien plus spirituelle. Son pere, qui étoit un Médecin Arabe, lui avoit appris à lire ; elle faisoit des vers, & elle chantoit comme un Fée. Gémil étoit un jeune Arabe riche, & puissant. On disoit : la belle Leilé fera la femme du riche Gémil. Scanbah l'entendit répéter si souvent, qu'elle en fut piquée ; elle fit à ce sujet cette chanson :

« HOMME aveugle & léger, qui crois trou-
 » ver la satisfaction de ton cœur dans ce qui
 » plaît à tes yeux, qui dans le desir d'un mo-
 » ment places le bonheur de la vie ; homme
 » aveugle, ouvre les yeux de ton âme, &
 » fais un choix digne de ta raison. La beauté
 » qui t'enchanté est la fleur du matin que tu
 » jettes loin de toi le soir, lorsqu'elle est fanée,
 » Sors des Jardins de Damas : va chercher
 » dans l'heureuse Arabie ces plantes qui, en
 » se séchant, répandent une odeur encore plus
 » vive & plus agréable que l'odeur du matin.
 » Le tems qui détruit les fleurs & la beauté,
 » perfectionne, embellit toujours l'esprit, la
 » sagesse, & les grâces ».

Cette chanson parvint bientôt jusqu'à Gé-

mil : il en fut frappé , & ne dormit plus qu'il ne fût assuré que Scanbah ne feroit qu'à lui. Après bien des années de mariage , on les citoit encore comme le couple le plus fidele & le plus heureux.

Abdalmalec qui régnoit alors (1) , eut la curiosité de les voir : comme Gémil étoit bel homme , le Khalif fut étonné de la laideur de sa femme. Il étoit bon Poëte , il adressa sur le champ ces vers à Scanbah.

« Quels traits de beauté Gemil a-t-il décou-
 » verts en vous qui l'aient déterminé à vous
 » choisir , entre tant d'autres , pour être le seul
 » objet de ses amours ? Car nous appelons
 » laide une femme maigre comme vous l'êtes ,
 » & dont le teint est aussi noir que le vôtre ».

Scanbah, piquée au vif , répondit sur le champ , avec cette liberté qu'une femme courageuse & offensée se permet :

« Quel mérite ont reconnu en vous les peu-
 » ples de la terre qui vous ont choisi entre
 » tous , pour commander à tous ? Car celui-

(1) C'est le cinquieme Kalife de la race des Ommiades , qui vivoit l'an 684 de Jésus-Christ. Ce conte est rapporté à-peu-près de la même façon dans la Bibl. Orient. pag. 437.

» là feul est digne d'être estimé des hommes, &
 » de les gouverner, qui a l'ame belle & fem-
 » blable à ce diamant dont le brillant éclat
 » n'est terni par aucune tache ».

Le Khalif, surpris d'une réponse si libre & si juste, loua l'esprit & les vers de Scanbah, lui fit donner une robe magnifique, & la renvoya à son mari comblée de présens.

Z O É.

Ce conte est charmant : vous me le répétez, Lucia, car je veux l'apprendre par cœur. Il est bien vrai qu'on a tort de ne pas nous instruire comme les hommes, qui nous font accroire tout ce qu'ils veulent, parce que nous n'avons pas lu & voyagé comme eux (1). J'aime bien sur cela une fable Turque qu'Hassan Effendy avoit donnée à mon frere, pour la traduire.

Le Grand Salomon, dit l'Apologue, après avoir fait bâtir le magnifique temple qui portoit son nom, fit construire un superbe palais.

(1) On veut qu'aux erreurs sujettes,
 La Nature nous ait faites
 Pour plaire, & non pour savoir.

Il y avoit rassemblé toutes sortes d'oiseaux, & leur avoit donné à tous le don de la parole. Dans l'immense voliere où ils étoient rassemblés, un vieux Moineau étoit toujours en querelle avec sa jeune compagne. Salomon prenoit plaisir à les entendre : car les Grands s'amuseut souvent, comme nous, des plus petites choses. Un jour l'oiseau grondeur, plus fâché qu'à l'ordinaire, se mit en fureur, & dit : « Mé-
» chante femme, crains ma colere, tu me pouf-
» seras à bout, & alors je renverferai ce Pa-
» lais, & je te laisserai ensevelie sous ses dé-
» bris ; tu ne connois pas mes forces ».

La pauvre & simple femelle, bien effrayée, le crut & ne répliqua pas. Mais Salomon, qui avoit tout entendu, appela l'oiseau colere sur le bout de son doigt, & lui dit : puissant Moineau, c'est moi qui ne connois pas vos forces. Apprenez-moi donc comment vous pouvez détruire ce vaste Palais où je réside. Le Moineau, bien humilié, répondit : Grand Roi, tu m'as entendu, & j'en suis dans la confusion. Je fais bien que je suis petit & foible ; mais laisse-moi, je t'en conjure, faire le fort avec ma femme.

L U C I A.

« Mon pere, vous arrivez bien à propos :
» que je baise votre main. Vous-êtes fatigué ,
» jetez-vous sur ce sofa; je vais vous essuyer le
» front avec ce mouchoir de coton , & tandis
» que la fille de l'esclave vous fera du vent
» avec ce grand éventail , pour vous rafraî-
» chir; tandis que ma mere fait préparer les
» petis gâteaux que vous aimez tant , vous ne
» refuserez pas de nous dire un Conte. Vous
» en savez tant & de si beaux! non , vous ne
» le refuserez ni à Lucia , ni à Zoé , lorsque
» vous serez reposé : il me faut encore un
» Conte, pour achever la rose que je brode ».

Vous desirez , ma fille , si vivement tout ce que vous demandez , qu'il faut bien vous satisfaire. Laissez - moi respirer un peu , & je commence.

On ne conte pas à mon âge pour amuser la Jeunesse , mais pour l'instruire.

Un Grec d'Ephèse , nommé Nicandre , étoit riche & puissant ; il étoit encore savant & vertueux : mais , accoutumé à l'opulence & au bonheur , il perdit d'abord sa femme qu'il aimoit tendrement , & il fut inconsolable. Un

grand incendie survint, il y perdit la plus grande partie de ses biens, & il ne put soutenir ce dernier revers, sans être accablé. Or voici, mes enfans, ce qu'un Ancien (1) a dit: *UN malheur qui s'attache à nous dès notre naissance cesse d'être un malheur; il peut changer de face, & le cœur s'y fait. Mais dans le sein d'une brillante fortune, il est dur de devenir malheureux.*

Nicandre, abandonné par les amis de ses richesses, qu'il n'avoit plus, sortit de la ville où il étoit né, pour s'épargner la douleur d'y voir des ingrats, & peut-être la honte de changer d'état aux yeux de ses concitoyens. Il alla se retirer dans un Monastere éloigné des villes, & fit bâtir ensuite auprès une petite maison comme un Hermitage, où il vivoit solitaire & tranquille avec deux enfans & une fille qu'il avoit. Il en prenoit soin, il les élevoit: mais ces enfans dans la solitude, en grandissant, n'étoient pas excités au travail par l'émulation & par l'exemple; ils étoient donc paresseux & sauvages. Le pere leur en faisoit des reproches, & il leur dit un jour: Mes enfans, appliquez-vous aux connoissances que je vous donne. Si

(1) Euripid. Iphig.

vous ne vous rendez pas capables d'être employés , d'être enfin les artisans de votre fortune , que deviendrez-vous , lorsque je vous manquerai ? Vous ferez inutiles pour vous-mêmes , comme pour les autres. Si cela nous arrive , dit l'aîné , élevés comme nous sommes dans la retraite , & loin des villes , nous aurons soigné notre pere dans ses vieux jours , & nous nous ferons Hermites comme lui. Ce mot fut un oracle pour l'homme sage. Il comprit qu'il devoit donner un tout autre exemple à ses enfans. Il alla s'embarquer avec eux à Smyrne , & les mena à Corinthe. Comme il étoit Savant , il y établit une école ; il y donnoit des leçons de Morale , comme Socrate & Platon. Il devint bientôt célèbre par les progrès de ses disciples. Le nombre en augmentoit chaque jour. Les riches payoient si bien ses leçons , qu'il pouvoit instruire les pauvres sans rien exiger d'eux. On apperçut un grand changement dans les mœurs de la Jeunesse libertine de Corinthe. Il rendoit la vertu aimable , & apprenoit aux hommes à apprécier les richesses. Voici le tour de ses leçons , & la maniere dont il instruisoit ses élèves.

» Un jour , disoit-il , que le souvenir de mes
malheurs

malheurs m'avoit plongé dans une profonde tristesse, je m'écriai douleureusement : O Fortune, Fortune!... La Fortune aussi-tôt parut.

Mon Fils, me dit-elle, de quoi m'accusez-vous? Voyez comment me traitent ces hommes qui se plaignent tant de moi!

Celui que j'ai tiré des périls de la guerre, que j'ai arraché aux fureurs de Mars, enfin que j'ai comblé de biens, croit que je dois toujours être prodigue pour lui, & il me force à me retirer, parce qu'il me traite comme sa captive, & ne me ménage plus.

Un autre enfout tout ce que je lui donne; il est malheureux par mes propres bienfaits : il me recèle, il m'enferme, & je me sauve pour abandonner cet hôte avare & meurtrier.

Ce Commerçant avide, que je veux rassasier, ne me tient que pour m'exposer sur les flots au plus cruel naufrage; le vaisseau périt, je m'en-vôle, il crie encore après moi : dois-je l'écouter?

On m'appelle aveugle, on a raison; mais voilà où l'injustice des hommes m'a conduite, à répandre mes dons sans choix, ni mesure, à laisser ceux qui courent après moi.

J'ai voulu combler de mes faveurs un sage

qui habitoit les champs, séjour de l'innocence & du bonheur; mes dons l'ont gâté. Son cœur s'est endurci, il a réservé ses biens, au-lieu de les répandre; il a dédaigné, en oubliant sa naissance, l'asyle où il avoit vécu en paix & content. Crains donc mes bienfaits encore plus que mes rigueurs : cesse de répéter une plainte importune. A ces mots, elle fuit; je veux la retenir : vain effort! c'est peu de me confondre, elle m'échappe sans retour.

Ainsi parloit Nicandre à ses disciples, & ses enfans sûrent profiter de ses leçons. Son fils aîné, après avoir étudié les sciences des Grecs, prit du goût pour le commerce des Corinthiens, & le desir de voyager l'engagea à s'embarquer pour aller en Egypte. Son pere lui avoit donné l'argent nécessaire pour ses entreprises; il fit plusieurs voyages, & se conduisit si bien, qu'il gagna beaucoup en peu de tems. Le cadet exerça avec succès la Médecine à Athènes, & ensuite à Corinthe.

Un jeune homme de Mytilene étudioit depuis trois ans sous Nicandre. Il lui dit un jour : Je vais, cher Maître, vous quitter avec regret, & je ne puis vous rendre ce que j'ai reçu de vous; car vous m'avez donné ce que l'homme peut

posséder de plus précieux, la sagesse, l'amour du travail, & la connoissance des hommes. Mais achevez de me combler de biens : donnez-moi encore votre fille, puisque vos leçons m'ont rendu digne d'elle & de vous. Mon pere ne peut laisser qu'à moi son héritage qui est considérable. Nicandre l'embrasse, & lui répond : Fils du vertueux Dracon, tu répars tous mes malheurs passés, puisque tu veux être mon gendre, & que je n'aurai plus d'inquiétude sur le fort & sur le bonheur de ma fille. J'ai aussi un bien honnête à te donner pour sa dot, & j'aurai la joie d'allumer le flambeau de son hyménée, avant que la mort vienne fermer mes yeux. Après avoir marié sa fille, il dit à ses fils qui étoient revenus auprès de lui : Mes enfans, vous n'avez plus besoin de moi, je puis vous dire adieu, & retourner pour toujours au lieu de mon repos. Ses enfans se jetterent à ses genoux pour l'arrêter : il pleura sur eux, en les tenant embrassés, & tout-à-coup ils s'apperçurent qu'il ne donnoit plus aucun signe de vie. Le bon Vieillard avoit succombé à la joie dont son cœur étoit rempli. Ses cendres furent portées dans la retraite, qu'il avoit choisie pour le lieu de sa sépulture ; & ses enfans, fidèles à sa mémoire,

alloient ensemble tous les ans pleurer sur son tombeau.

L U C I A.

Ce conte est aussi touchant que celui que vous nous disiez de la Sultane, femme du Grand-Visir Ibrahim Pacha, qui mourut si malheureusement. Si vous vouliez le répéter à Zoé qui ne peut parler, parce qu'elle pleure le Vieillard de Corinthe, je vous embrasserai pour elle.

Je n'ai rien à refuser à Zoé, ni à vous, ma fille. Le Grand-Visir Ibrahim Pacha étant à une fenêtre de son Palais, vit passer un pauvre homme qu'il crut reconnoître. Ce Turc, réduit à la dernière misère, n'ayant pas même ce jour-là de pain à donner à ses enfans, pressé par leurs cris, alloit au marché vendre une pelisse qui lui restoit. Ibrahim Pacha le fit venir; mais quand il l'eut considéré, il reconnut que ce n'étoit pas l'homme qu'il croyoit. Il l'interrogea pourtant, & avec bonté, pour le rassurer. Quel est votre état, lui dit-il, & où alliez-vous? Seigneur, répondit le Musulman, vous daignez jeter les yeux sur un malheureux qui n'a pas toujours été dans la misère, & qui est forcé aujourd'hui de se dépouiller, pour donner du pain à ses enfans. Il lui peignit sa situation, & le charitable

Visir en fut touché : car il se délassoit du soin pénible des affaires publiques , en faisant du bien. J'achete , lui dit-il , ta pelisse , & je te la rends. Il lui fit donner une grosse somme , & le renvoya très-promptement , afin que la joie rentrât avec lui plutôt dans sa maison. Il alla ensuite chez la Sultane son épouse , & lui raconta ce qu'il venoit de faire. Je ne peux que vous louer , dit-elle , du bien que vous avez fait à cet homme : mais c'est à présent mon affaire d'avoir soin de sa femme. Elle ordonne aussitôt qu'on la lui amène. Cette femme vint avec sa sœur. On les fit mettre dans le bain , on les habilla fort proprement ; la Princesse voulut que toutes les filles du Harem , qui étoient au nombre de plus de deux-cents , lui donnassent chacune une robe , & l'on en remplit quatre grands coffres. Elle y ajouta une bourse pleine de sequins , & elle lui dit en la renvoyant : votre sœur n'est point mariée , donnez-lui un époux à son choix , & je me charge de fournir sa dot. Cette Princesse (1) vouloit surpasser son époux en générosité ,

(1) Elle étoit fille du Sultan Achmet , qui la donna en mariage à Ibrahim Pacha , le Grand-Visir le plus magnifique , le plus libéral , & le plus populaire qu'on ait jamais vu. Il fut étranglé

& la méchanceté des hommes n'a pas voulu laisser sur la terre deux êtres si bienfaisans.

Je ferais, M. un assez gros livre de tous les contes touchans, de toutes les histoires agréables dont les Grecques modernes aiment à s'entretenir entre-elles. Mais en voilà bien assez pour une Lettre, & pour vous faire connoître l'esprit de leurs conversations.

Je suis, &c.

en 1730, dans la révolution excitée par Patrona & Mouslou, deux hommes de la plus basse condition, qui, après avoir détrôné le Sultan, firent périr ses principaux Ministres. La Princesse, femme du Grand-Visir, étoit aimable, & l'égaloit en générosité. Comme son mari étoit fort galant, quelquefois elle se travestissoit en esclave, l'alloit surprendre dans ses parties de plaisir, & le ramenoit avec douceur sans se venger de ses rivales. Elle n'usoit pas même de ses droits, puisqu'une Sultane a sur le mari que lui donne le Grand-Seigneur, le même empire que le Sultan a sur les Beautés soumises à ses volontés & renfermées dans son Serrail.



VINGT-DEUXIEME LETTRE.

Les Sermens des Grecs.

C'EST avec raison, M. que M. Racine le fils a reproché à Campistron, d'avoir travesti deux vers de son pere, pris dans *Britannicus*, & d'avoir fait dire très-mal-à-propos à Alcibiade ;

« Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
» D'un Grec qui ne fait pas farder la vérité ».

S'il y a eu des Socrates, des Phocions, des Thémistocles, des Periclès, qui ont toujours respecté la vérité, on les a bien distingués des autres Grecs.

Cette Nation est encore actuellement aussi livrée aux mensonges, qu'elle a pu l'être autrefois (1). L'usage des sermens, si familier aux anciens Grecs, ne l'est pas moins aujourd'hui parmi les modernes. Ils en font à tout propos, & pour les choses le plus indifférentes. Aussi la foi des Grecs sera-t-elle toujours fort justement suspecte. On a de tous tems pardonné le par-

(1) On disoit, *Gracia mendax*.

jure aux amans : mais il a fait ici de trop grands progrès , pour être excusable.

Les sermens ordinaires des jeunes Grecques , est de jurer par leurs yeux , par leur âme , & par ce qu'elles ont de plus cher. « ELLE à beau » jurer , dit Tibulle (1) , par ses yeux , par sa » Junon , par Vénus elle - même , on n'ajoute » pas plus de foi à ce qu'elle promet. « VOILA , dit Propertius (2) , » ce qui perd nos jeunes » filles : elles ont beau jurer la fidélité qu'elles » attestent ; elles jettent & abandonnent les » sermens qu'elles font , aux vents légers qui » les emportent (3) ».

Le Zéphyr fut témoin , l'Onde fut attentive ,
 Quand la Nymphé jura de ne changer jamais :
 Mais le Zéphyr léger & l'Onde fugitive
 Ont bien-tôt emporté les sermens qu'elle a faits.

(1) Et si perque suos fallax juravit ocellos ,
 Junonemque suam , perque suam Venerem ,
 Nulla fides in erit. Perjuria ridet amantium
 Jupiter , & ventos irrita ferre jubet.

Tibul. Eleg. 6. l. 4.

Quamve mihi viles isti videantur ocelli ,
 Per quos sæpè mihi credita perfidia est !
 Hos tu jurabas. *Propert. Eleg. 15. l. 1.*

(2) Hoc perdit miseræ , hoc perdidit ante puellas :
 Quidquid jurarunt , ventus & unda rapit.

Propert. Eleg. 21. l. 2.

(3) Quinault.

L'Abbé de Chaulieu , pour en donner la raison , traduisoit ainsi la morale la plus relâchée des Grecs :

Dès qu'un objet cesse de plaire ,
 Le commerce amoureux doit aussi-tôt finir :
 Le respect des sermens n'est plus qu'imaginaire.
 La perte du plaisir qui nous les a fait faire ,
 Nous dispense de les tenir.

Cependant , ce serment inviolable & sacré , qu'ont adopté toutes les nations , pour être le garant & le sceau des engagements réciproques , des plus inviolables promesses , ou de la vérité si souvent suspecte , n'a pas toujours été profané par les Grecs. Ce peuple menteur & parjure est le même qui ne put , sans indignation , entendre , sur le théâtre d'Athènes , Hippolite s'écrier , dans un premier mouvement de surprise :

Ma langue a fait un serment ; mon cœur n'en a point fait.

Plutarque rapporte , avec horreur , le mot de Lyfandre , Général des Spartiates , qu'il falloit tromper les enfans avec des osselets , & les hommes avec des parjures ; & il ajoûte : « CELUI » qui trompe par un faux serment , fait bien » voir qu'il craint les hommes , mais qu'il mé- » prise Dieu ».

C'est des Grecs religieux sur la foi du serment que nous vient l'expression *d'amis jusqu'aux autels*. Périclès, dit Aulu-Gelle (1), pressé par un de ses amis de faire un faux serment pour lui rendre un service essentiel, s'en défendit en disant : *je dois tout faire pour mes amis, mais jusqu'aux Dieux exclusivement* (2).

Les Haliartiens, peuple de Béotie, avoient au milieu des champs une Chapelle dédiée aux Déesse*s Praxidices*, ou vengeresses; ils alloient jurer sur leur Autel, & ce serment étoit inviolable (3).

La Pythie dit un jour à Glaucus, qui la consultoit sur un faux serment : *Quiconque se parjure, attire la colere du Ciel sur ses enfans, & sur leurs descendans* (4).

Mais, comme l'observe l'Abbé Maffieu, qui a traité cette matiere, on a toujours distingué les sermens des Poètes & des Orateurs, de ceux des amans (5), pour lesquels on avoit plus d'indulgence. Minerve, en établissant l'aréopage,

(1) Aulu-Gell. l. 1. cap. 3.

(2) ἀλλὰ μέχρι θεῶν.

(3) Pausan. tom. 2.

(4) *Idem.*

(5) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

difoit : « J'exigerai le ferment des Juges
 » liés par la religion du ferment , ils ne trahi-
 » ront pas l'équité ». *Eſch. Eumenid. aët. 4.
 ſcèn. 5.*

Les femmes , dit Spon , ne jurent à Athènes , que par le Maître du Monde (1). Elles juroient anciennement par Minerve dans tout le reſte de la Grece ; elles jurent maintenant par la Sainte Vierge , *ματιν παναγιαίν.*

Chez les Romains , les femmes ne juroient jamais par Hercule , ni les hommes par Caſtor (2).

Valere Maxime (3) imite les fermens Grecs , en difant : « J'en jure par la cabanne de Romulus , par la ſimplicité du Capitole , & par les feux éternels de Veſta : il n'eſt point de ri- cheſſe préférable à la pauvreté des anciens Romains ».

Rien de ſi commun aujourd'hui en Grèce que d'entendre les peres & les meres jurer ſur

Juravi quotiès rediturum ad limina numquàm :

Cum benè juravi , pes tamen ipſe redit.

Tibul. Eleg. 6. l. 2.

(1) *Dia ton affendi coſmou. t. 2. p. 355.*

(2) *Aulu-Gel. l. 11. cap. 6.*

(3) *L. 4.*

la vie de leurs enfans, & tout au moins sur leur propre tête. C'est le serment le plus doux que Virgile prête au pieux Enée (1).

Les Grecs juroient aussi volontiers par la tête d'autrui (2), & le pratiquent encore : *να τίσει τῷ κεφάλισυ*,

Ils ont conservé la formule simple du serment ancien (3), en jurant sur leur Dieu, sur leur âme. Ils jurent aussi sur la tête de celui qu'ils veulent persuader. Enfin ils n'affûrent rien, sans l'attester par un serment plus ou moins fort, suivant l'objet ou les circonstances (4). Ils exigent aussi ce serment des autres, comme s'ils y ajoutoient beaucoup de foi.

Dans le vingt-troisième livre de l'Illiade, Mé-

(1) *Per caput hoc juro.*

(2) *Per redivus, corpusque tuum, mea numina juro. Ovid., Ep. Laod.* Voyez aussi les notes de Meziriac sur la lettre de Bryséïs t. 1. p. 284.

Testor chara Deos, & te Germane, tuumque

Dulce caput. Virgil. Æneïd. 4.

Juvenal, parlant des Grecs, Sat. IV,

————— *Nondùm jurare paratis*

In caput alterius.

(3) *να τῷ θεῷ, να τῇ ψυχῇ μου.*

(4) *να ζῆν τὰ παιδιά μου ;* par la vie de mes enfans ; *ἀπάνα σὸ κεφάλισυ*, sur ma tête.

nélas dit à Antiloque : « Jurez par Neptune ,
 » la main sur vos chevaux ; jurez que vous n'avez
 » pas employé la fraude pour me devancer ».

Le serment est encore à tout propos & même plus fréquemment dans la bouche des femmes.
 « Je jure , dit Anne Comnene (1) , par les saintes
 » âmes de mes parens , que , depuis 30 ans ,
 » je n'ai vu aucun des domestiques de mon
 » pere » (2).

Je suis, &c.

(1) L. 14.

(2) Les Grecs jurent aussi très-fréquemment par leurs yeux , & dans leur colere ils ouvrent la main qu'ils présentent avec emportement aux yeux de celui qu'ils attaquent, en disant *nasta matiasou, νασσα, μαλασσε*. Ce geste exprimoit, chez les anciens Grecs, l'envie de crever les yeux à leurs ennemis. Je dois cette note, & les extraits de *Belon*, ancien voyageur, à mon ami M. *Bourlat de Montredon*. Cette imprécation n'est pas la seule dont les Grecs modernes se servent à l'imitation des anciens. Hektor, (*Iliad.* l. 3, v. 40) en voyant fuir Paris, lui dit : « PLUT à Dieu que tu n'eusses ja-
 » mais vu le jour, ou que tu fusses mort avant de te marier . .
 Nos Grecs disent à un fils qui met son pere en colere, *ναδ
 μην ειχες γενει*, ne fusses-tu jamais né ! *ναδ μην ειχες
 πανηρεψει*, ne te fusses-tu jamais marié ! Dans Homere en-
 core au même Livre, Hélène s'emporte contre Vénus & sou-
 haite qu'elle ne puisse jamais retourner dans l'Olympe. Po-

lyphème, dans l'Odyssée l. 9. piqué contre Ulysse qui s'enfuit, souhaite qu'il ne puisse jamais retourner dans sa Patrie. Telle est aussi l'imprécation ordinaire des Grecs modernes, *νὰ μιν σοσεῖς*, *puisses-tu ne pas finir!* *νὰ μιν φράζεις*, *puisses-tu n'arriver jamais!* Melanthius souhaite à Télémaque qu'Apollon le tue de ses flèches, c'est-à-dire, qu'il meure subitement : ce que les Grecs expriment par ces mots, *νὰ σὲ πάρει ὁ χάρος*.





VINGT-TROISIEME LETTRE.

Commerce & Navigation des Grecs.

VOUS croyez bien, Monsieur, qu'un Négociant qui s'avise de voyager à la fois dans la Grèce ancienne & moderne, Homere & Pausanias à la main, n'oubliera pas de vous parler de l'Industrie, & du Commerce de la Nation qu'il a entrepris de vous faire connoître. J'en ai déjà touché quelque chose dans ma premiere lettre : ici je vais, en suivant toujours mon plan de comparaison, entrer dans quelque détail sur cette matiere.

La Grèce, qui reçut des Egyptiens les Sciences, les Arts, les Fables, les Romans, & cet attachement aux anciens usages qui distingue encore les Egyptiens, adopta leur inclination pour le Commerce Maritime, dont les Grecs donnerent ensuite eux-mêmes des leçons aux Romains. Ils le font encore, comme autrefois, de proche en proche, & l'ont étendu relativement aux connoissances qu'ils ont acquises. Un Grec riche est presque toujours un Négociant. Ils ne

font pas , comme nous , de beaux livres ni de sublimes spéculations sur le Commerce ; mais guidés par l'expérience , ils suivent exactement ce qu'ils en ont appris. Ils s'assemblent pour parler de leurs affaires dans une placè publique ; enfin ils ont conservé des Anciens la maniere de traiter entre-eux , & de conclure un marché.

Vous ne pouvez lire , M. l'histoire de la Grèce dans les anciens Auteurs , sans y trouver de grands personnages que peut revendiquer le commerce. Le sage Thalès , Platon , Hippocrate , & le législateur Solon , avoient été Commerçans. Zénon , chef des Stoïciens , étoit fils d'un Négociant de Cypre. Sapho étoit sœur de Charaxus , qui faisoit le commerce du vin. Ce fut un navigateur commerçant qui sçut le premier connoître le prix des Poèmes d'Homere (1) , & qui eut soin de les recueillir. Enfin Hésiodé , dans son Poème *des Travaux & des Jours* , donné à son frere des leçons de commerce (2) :

(1) Plut. Vie de Solon , Hist. critiq. de la Philosophie. t. 2. p. 402. Vie d'Homere , par Mde. Dacier. Vie de Sapho par la même.

(2) M. l'Abbé *Bergier* vient d'en donner une traduction Françoisise.

Les Lydiens, si l'on en croit Hérodote, ont été les premiers qui ont fait battre des monnoies d'or & d'argent (1).

L'usage des places publiques, où se rassemblent les Marchands pour les affaires de leur commerce, est très-ancien parmi les Grecs; on le voit par la réponse de Cyrus à des Ambassadeurs de Sparte (3). « Je n'ai jamais » redouté, dit-il, ces hommes qui ont dans » leur ville une place de commerce, où ils » s'assemblent ordinairement pour se tromper » par des sermens mutuels, » &c. Ces paroles de Cyrus, selon Hérodote, s'adressoient en général à tous les Grecs, puisqu'il y avoit, dans toutes leurs villes de commerce, de ces sortes de places.

Ce que dit Cyrus des sermens respectifs que faisoient entr'eux les marchands, désigne l'ancienne maniere de traiter, qui subsiste parmi les Grecs modernes. En effet, lorsque le vendeur & l'acheteur sont d'accord, l'entremetteur ou le courtier met la main du premier dans celle de l'autre; ce qui les lie comme par un

(1) Hérod. l. 1.

(2) *Ibid.*

ferment réciproque. Ainsi dans les anciens monumens , & sur-tout dans les pierres gravées , deux mains opposées qui se tiennent , doivent être l'emblème du commerce (1).

Cet usage , au reste , ne s'est pas conservé seulement chez les Grecs ; on le retrouve encore par-tout où il est resté quelques traces de la bonne-foi des premiers âges.

Hérodote avoit appris des Carthaginois, qu'il y avoit un endroit dans la Lybie, au-delà des colonnes d'Hercule, où, quand les Marchands étoient arrivés, ils tiroient des vaisseaux les marchandises, les étaloient sur le rivage, retournoient aussi-tôt à leur bord, & faisoient de la fumée, pour avertir qu'ils étoient là; que les gens du pays, voyant cette fumée, accouroient sur les bords de la mer; qu'ils mettoient près des marchandises de l'or & de l'argent, & puis s'éloignoient, sans qu'on les perdît de

(1) Si M. Mariette avoit vu ce qui se pratique encore en Grèce, dans les savantes explications qu'il a données de quelques pierres gravées, où il a vu les symboles de l'accord & de la bonne-foi relativement au commerce, il n'auroit pas manqué d'ajouter que les deux mains réunies ensemble représentent un marché conclu entre deux négocians, en présence de Mercure. *Voy. le Traité des Pierres gravées, tome 2. p. 38.*

vue. Les Carthaginois revenoient voir le prix qu'on offroit de leurs marchandises ; s'ils étoient contens du marché , ils emportoient l'or & l'argent , & s'en alloient : si le prix ne leur convenoit pas, ils laissoient l'argent sur la place près de leur effets, & regagnoient leurs vaisseaux. Alors ceux du pays revenoient : & ajoutoient de l'argent , jusqu'à ce que les marchands fussent déterminés à le prendre. Au reste , dans toutes ces allées & venues , ni les vendeurs ni les acheteurs ne se faisoient jamais les uns aux autres aucun tort , parce que , des deux côtés ; on ne touchoit à rien , qu'on ne fût parfaitement d'accord (1).

Les Caravanes de Tunis & de Maroc ne traitent pas autrement avec les habitans de Tombut & de Galam. Tout se fait entr'eux par échanges , & les Maroquins troquent leur sel contre l'or que les peuples de ces pays leur apportent (2).

Les Grecs sont pour la plupart adonnés au commerce ; ils font le cabotage d'une Isle à l'autre ; ils portent aussi leurs marchandises dans la Mer - noire & en Egypte. Il y en a même

(1) Hérod. *i. 2. l. 4.*

(2) Relat. de Roland Fréjus de Mannol. *tom. i. l. 3.*

qui vont aux Indes par Bassora, & qui en rapportent des toiles de coton, & des étoffes; d'autres vont en Ruffie pour acheter des pelleteries. Ils voyagent tous ordinairement comme les Ragusiens, vivant de peu, & regardant la plus grande œconomie dans leur dépense, comme le gain le plus assuré. Quelques-uns vont s'établir à Venise, à Messine, à Livourne, & en Hollande, pour y commercer. J'ai fait le voyage de Smyrne avec un Grec qui revenoit de la Martinique, & qui tous les ans passoit dans cette île.

Les Grecs ont à Constantinople un corps nombreux de Marchands Drapiers, qui achètent & revendent nos draps de Languedoc. Les Marchands Grecs, se réunissant, convenoient entre eux d'un prix uniforme dont ils ne se départoient point, tandis que nous leur vendions en concurrence les uns des autres, & par conséquent au plus bas prix possible. On s'est aperçu de leur manœuvre; nous avons aussi fixé parmi nous un prix à nos marchandises. L'union du Corps National, & les arrangemens approuvés par M. le Comte de Maurepas, ont rétabli cette branche du Commerce que nous étions

près de perdre , & l'ont rendu avantageuse aux Fabriquans & aux Marchands. Cependant on crie au Monopole , on écrit pour & contre la liberté du Commerce. Ceux qui font mal leurs affaires dans un autre port du Levant , ne peuvent souffrir qu'on gagne plus qu'eux , en faisant le commerce de Constantinople. On reviendra donc tôt ou tard à l'ancien système ; on détruira les règles dont l'expérience a démontré la nécessité , & notre commerce retombera dans un état pire qu'auparavant. Mais ce sujet me meneroit trop loin ; je l'ai traité amplement dans un autre ouvrage que je pourrai vous communiquer. Revenons aux Grecs.

Ils ne s'en tiennent pas au commerce , ils sont encore fabriquans : ils ont à Chio un très-grand nombre de métiers montés , & font des étoffes qui imitent parfaitement celles des Indes , de Perse (1) , & même de Lyon. Chio

(1) Les Persans fournissoient anciennement les soies & les étoffes. L'Empereur Justinien fit proposer aux Rois d'Ethiopie & des Ommérites , d'acheter la soie des Indiens , en les assurant qu'ils gagneroient beaucoup à ce commerce , & que tout l'avantage qu'en tireroient les Grecs & les Romains , seroit de n'être plus obligés de donner leur argent aux Perses.

fournit donc ces étoffes : on tire des tapis de Salonique & de Smyrne ; des couvertures , de Cypre ; de l'huile & du favon , de Candie ; de Santorin, les étoffes de coton appelées *Dimittes* ; les bas de soie , de Tine , &c. Ainsi l'on vançoit autrefois les tapis de Samos , & de Milet (1) , les couvertures de Corinthe , les fromages de Sicile , & l'airain d'Argos , (2) &c.

Les Grecs commencerent de bonne heure à connoître la navigation ; on peut en juger par le grand nombre de vaisseaux qu'ils expédierent

leurs ennemis perpétuels. *Procopé ; de la guerre contre les Perses. Chap. 19.*

(1) *Théocr. Idil. 15.*

(1) *ἐξ Κορίνθου ἐρώματα , τὴν δὲ Σικελίαν.*

vers d'Antiphane. Perse nous a conservé le détail de quelques articles des anciens échanges. « Va chercher, dit-il, en parcourant les Mers, des Poissons, du Castoreum, du Chanvre, de l'Ebene, de l'Encens, du Vin délicieux de l'Isle de Cos.

————— Saperdas advehe ponto ,

Castoreum , Stupas , Ehenum , Thus , Lubrica Coa. *Sat. 5.*

« L'un échange vers l'Orient les Marchandises d'Italie contre le Poivre & le pâle Cumin ».

Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti

Rugosum piper & pallentis grana Cumini. *Sat. Idem.*

pour la guerre de Troye (1). Le Cabotage, qui fut d'abord l'objet de leurs courses maritimes, n'étoit pas difficile à faire d'une Isle de l'Archipe à l'autre, & des Isles au continent: le commerce se faisoit alors par échange. Plusieurs vaisseaux portent au camp des Grecs devant Troye du vin de Lemnos; & les Grecs, pour en avoir, donnent en échange de l'airain, du fer, des peaux, (2) &c.

Vous savez, M. que le vol, chez les anciens Grecs, n'étoit pas un crime; il étoit regardé comme une industrie. Aussi les premiers navigateurs faisoient-ils à la fois sans honte le commerce, & le métier de Pirates. C'est ce que font aujourd'hui les Grecs sauvages, qui ont conservé la simplicité des anciennes mœurs; ils sont les pirates de l'Archipel. Consultons Homere, qui, pour les usages & les mœurs, sera toujours la plus pure source de toute l'Antiquité Grecque.

Nestor, après avoir accueilli Mentor & Télémaque, leur dit: « Etrangers, qui êtes-vous? » d'où venez-vous sur la plaine humide? avez-vous quelque objet de commerce, (κατὰ πρῆξις) ou errez-vous à l'aventure comme

(1) On les fait monter à 1200, mais quels vaisseaux!

(2) Iliad. l. 7. v. 471, 491. Orig. des loix, t. 2. p. 319.

» des brigands qui courent les mers , en ex-
 » posant leur vie , & portant de tout côté le
 » malheur & l'effroi (1) ».

Les Grecs sont naturellement marins : ils fournissent au Grand-Seigneur tous les matelots pour les vaisseaux de guerre. Ils ont profité de l'invention de la bouffole ; mais ils n'ont aucune carte marine , & ne se conduisent que par la connoissance des côtes , dont ils ne s'éloignent point. La plupart de leurs bâtimens , assez semblables à ceux des Anciens , n'ont qu'un seul mât , de longues antennes , de grandes voiles ; la poupe élevée , mais plate , souvent ornée , & dont le gaillard avance beaucoup , comme au navire de Thésée , qu'on voit parmi les peintures d'Herculanum (2). Vous verriez , M. dans le beau canal de la Mer-noire , un Grec

(1) Odyss. L. 3. Je dois ce passage & le redressement de celui de Mad. Dacier qui m'avoit induit en erreur , à M. de Rochefort , qui traduit en vers françois l'Odyssée comme il a traduit l'Illiade , & nous donnera dans ses notes des Recherches sur l'ancienne Piraterie des Grecs , dont il a bien voulu me communiquer une Partie.

(2) Tom. 2. pl. 14. Les Italiens & les Marseillois ont conservé l'ancienne coutume d'appliquer la figure de quelque Divinité sur la poupe des Vaisseaux.

Ingentes de puppe Dei. Pers. Sat. 6.

assis sur la poupe de son *Volik* (1) jouer de la lyre , tandis que le vent favorable enfle la voile de son bâtiment , & vous croiriez être aux plus beaux jours de la Grèce.

Enfin , M. pour vous convaincre qu'il ne faut aujourd'hui que dessiner ce qu'on voit en Grèce , pour former une suite de tableaux de l'ancien tems , allez , comme Spon (2) , à Messalongi , ou dans le Royaume d'Ulysse , à l'Isle d'Ithaque , vous y verrez les *Monoxylon* , qui sont les anciens bateaux Grecs (dont ils ont retenu le nom) , faits d'un tronc d'arbre creusé , & qu'un seul homme mene avec deux rames (3).

Vous savez que les plus anciens bateaux pour la mer , & pour les rivieres , n'ont pas été faits autrement (4). Tels sont encore les canots des Sauvages Asiaticques , Américains , Africains.

Je ne fais si je me fais illusion , en rassemblant de cette maniere tous les traits de con-

(1) Bâtiment Grec.

(2) T. I. p. 134.

(3) Voyez la Description des Pierres gravées de [Stock. pag. 520.

(4) Tunc *alnos* primùm fluvji sensère *cavatos*. Geor. l. 1.

formité , que je puis appercevoir entre les anciens & les nouveaux Peuples de la Grèce ; mais il me semble qu'il doit être bien satisfaisant pour un voyageur instruit , de retrouver avec une agréable surprise ce qu'on croit perdu ; je veux dire , ces Grecs que l'Histoire , la Poësie , les Arts nous rendent si intéressans , & qu'il faut véritablement étudier un peu , pour les bien connoître. Mais , pour en avoir une juste idée , ce n'est pas dans une terre étrangere , ni à côte des Turcs , qu'il faut voir les Grecs modernes ; c'est dans leur propre pays , dans une ville , ou dans un village tout Grec. Ils peuvent , loin de leurs foyers , se travestir & se contraindre. Ne disoit-on pas anciennement que les Lacédémoniens étoient des Lions à Sparte , & des Singes à Ephèse (1) ?

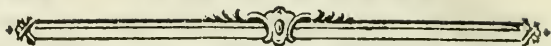
Peut-être trop prévenu pour mon plan , vous paroîtrais-je forcer quelquefois les ressemblances , pour rapprocher le Grec moderne de l'ancien. En tout cas , regardez-moi comme un Antiquaire , qui , au-lieu de négliger , comme tant d'autres voyageurs , une médaille de cuivre , parce qu'elle est brute & mal conservée , prend la

(1) Epist. lib. 3.

peine de la laver, de la nettoyer avec soin, & découvre enfin des caractères qu'on croyoit entièrement effacés, ou une tête, un revers rare & précieux. J'ai toute la satisfaction de cet antiquaire, lorsqu'en observant pas-à-pas le Grec moderne, & le comparant à l'ancien, dont j'ai tous les signalemens, je reconnois celui que je cherche,

J'ai l'honneur d'être, &c.





VINGT-QUATRIEME LETTRE.

La Pêche, & l'origine des Madragues pour la pêche des Thons.

L'AGRICULTURE, M. s'est foutenu dans la Grèce, mais n'a pas dû faire des progrès chez un Peuple tombé dans l'ignorance, & attaché scrupuleusement à ce qu'il a toujours pratiqué. Ainsi les préjugés & les vieux usages des laboureurs Grecs, se sont fidèlement conservés de pere en fils. La maniere de préparer le raisin & de faire le vin est aussi ancienne que le siphon qui sert à le tirer, & dont on ne trouve nulle part une description aussi exacte que dans Opien (1).

L'Agriculture sera toujours regardée comme la source de tous les biens dont nous jouissons. Les hommes mirent au rang des Dieux ceux qui eurent la gloire de leur découvrir les secrets de cet Art, le plus nécessaire & le plus précieux de tous. Ils voulurent immortaliser à la

(1) De Piscat. l. 4. v. 462.

fois le bienfait & la reconnoissance. De tous les moyens de gagner du bien, dit Cicéron, trop prévenu contre le commerce qu'il ne connoissoit pas, il n'en est point de meilleur, de plus utile, de plus agréable, ni de plus digne de l'homme & de l'homme libre, que l'Agriculture (1). Virgile n'est pas moins éloquent dans les leçons qu'il a données aux laboureurs, que dans les plus beaux chants de l'Enéide. La Nature, qui a fait les Poètes, a exigé d'eux le premier tribut de leurs vers. Tous ont célébré les richesses & la beauté des campagnes; tous ont à l'envi célébré le bonheur de ceux qui les habitent (2).

Mais la pêche, qui a été le prélude & peut-être l'apprentissage de la navigation; qui, depuis la ligne jusqu'au harpon (3), nous offre, avec des amusemens faciles, le tableau varié des heureux efforts de l'adresse & de l'industrie; qui, depuis le plus petit bateau jusqu'au plus

(1) *Omniū autem rerum, ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agriculturâ melius, nihil libero dignius. de Offic, lib. 1. C. XLII.*

(2) *O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas. Georg. 1. Beatus ille, &c. Hor.*

(3) *Hi jaculo pisces, illi capiuntur ab hamis. Ovid.*

grand navire, occupe une infinité d'hommes pour la subsistance des autres : la pêche qui a suivi les progrès de l'Agriculture, ne mérite pas moins d'attention: Elle a été célébrée par un des plus beaux Poèmes Grecs qui soient venus jusqu'à nous, & dont on appelloit les vers, des vers dorés (1):

Les hommes ont vécu de la pêche, comme de la chasse (2) : mais la poursuite des animaux terrestres, bien plus à la portée de l'homme que celle des animaux aquatiques, s'annonçant d'ailleurs avec plus d'éclat, a presque été, dans tous les tems, la passion de la Jeunesse, l'amusement favori des Princes, & l'exercice des Héros; tandis qu'au contraire la pêche, qui n'occupoit au loin que des mains ferviles, & qui même, en s'éloignant des côtes se déroboit aux regards curieux, fut abandonnée, com-

(1) Sans doute à cause de la richesse dont ils furent récompensés par l'Empereur Caracalla, qui fit donner à Oppien un écu d'or pour chacun.

(2) Quint. Curt. l. 9. Chap. 10, parlant des Indiens maritimes, dit : *Tuguria conchis & cæteris purgamentis maris instruunt, ferarum pellibus tecti, & piscibus sole duratis, & majorum quosque belluarum quas fluctus ejecit carne vescuntur.*

me plus périlleuse , aux hommes dont la vie paroïssoit la moins utile à la société.

Les Pêcheurs Grecs, dont il est parlé dans l'histoire, ou dans les anciens monumens, se trouvent aujourd'hui sur les mêmes côtes; & munis des mêmes instrumens dont ils se servoient autrefois. Comme ils sont ordinairement plus au fait de ce pénible métier, que tous les autres Pêcheurs, ils font les plus abondantes pêches. Les Turcs ont à Alexandrie une mer très-poïssonneuse; cependant ils manquent assez souvent de poisson: au-lieu que les Pêcheurs Grecs de l'Archipel & de la mer Noire apportent à l'envi les uns des autres, avec profusion, tout ce que la mer & leur travail peuvent leur fournir.

Quand je vous rappelle, d'après l'histoire & les Poëtes, les Pêcheurs de l'ancienne Grèce, vous n'ignorez pas, M. que ce furent des Pêcheurs de l'Isle de Cos, qui trouverent le fameux trépied d'or d'Hélène. L'heureux coup de filet qui le leur procura, ayant été acheté par des habitans de Milet, n'auroit pas manqué de causer une guerre entre les deux villes qui prirent part à la querelle, si l'oracle, toujours consulté dans les cas embarrassans, n'eût tran-

ché le nœud , en ordonnant d'aller offrir le tré-pied au plus sage des Grecs (1).

Dans la fameuse Cornaline du Cabinet du Roi , appelée *le cachet de Michel-Ange* , on voit sur l'exergue un Pêcheur , qui sans doute indique la paix ou la tranquillité dont jouissoit le pays (2).

Ce fut apparemment un Pêcheur qui , garantissant la sûreté de la côte , désigna à nos Pères l'endroit où ils bâtirent leur ville. Nous sommes au moins autorisés à le croire par la conjecture de M. *Carri* , notre savant compatriote , & mon ancien confrere (3). Il prétend que les Phocéens , abordant à la côte , trouverent un Pêcheur à qui ils jeterent une corde pour amarrer leur navire à terre , & que des deux mots Grecs qui signifient *lier* & *Pêcheur* , ils formerent le nom de *Massalia* (4).

Ne dissimulons point une origine dont nous

(1) *Plut.* vie de Solon. *Val. Max.* *Diog. Lart.*

(2) Suivant M. Baudelot , *Mém. de l'Acad. des Inscrip. t. 1.* Voyez cependant l'explication de M. Mariette : *Recherches sur les pierres gravées. t. 2. p. 47.*

(3) De l'Académie de Marseille.

(4) *μάσσειν* , lier : *άλιεύς* pêcheur. *Fond. de Marseille par M. Carry p. 59.*

n'avons

n'avons point à rougir. Les enfans des Phocéens étoient la plupart fils de Pêcheurs ou de Marchands. La principale pêche des Grecs va me ramener dans ma patrie : nous y conservons l'image vivante de nos fondateurs dans un corps de Pêcheurs, qui, par ses usages, ses loix, ses coutumes, sa Jurisdiction & ses jugemens, nous retrace le souvenir & la simplicité des mœurs antiques (1).

Vous retrouveriez aussi parmi eux, sans leur en faire plus mauvais gré, les Pêcheurs de la ville d'Iassus (2), qui, lorsqu'il s'agissoit de vendre leur poisson, quittoient tout pour ce pressant intérêt.

Voici ce qu'on lit d'eux dans Strabon. Un Joueur d'instrumens, assez célèbre, déployant un jour ses talens au milieu d'Iassus, dont les habitans étoient presque tous pêcheurs, en avoit attiré autour de lui un grand nombre fort attentifs à l'écouter ; mais dès-qu'on entendit le signal pour la vente du poisson, tous déserterent bien vite, à la réserve d'un seul, qui par aventure étoit sourd. Le joueur d'instrument, qui

(1) C'est le corps des Prudhommes.

(2) Aujourd'hui, *Affen-Calesi*.

n'en favoit rien , flatté que cet homme lui ref-
tât , s'en félicitoit , & le louoit beaucoup du
goût qu'il avoit pour la musique , tandis que
les autres s'étoient retirés au premier coup de
la cloche , pour aller vendre leur poisson. Com-
ment ! lui dit le sourd , on a donné le signal ?
Je ne l'avois pas entendu. Mon homme , en di-
fant cela , quitte brusquement le Musicien , &
rejoint les autres.

Voulez-vous , M. des Pêcheurs Grecs plus
polis & plus agréables à considérer ? rappelez-
vous ceux de Théocrite.

« Deux Pêcheurs , dit ce Poëte (1) , étoient
» couchés sur un lit d'algue dans leur cabanne ,
» & ils avoient la tête appuyée contre un abri
» de feuillages. Autour d'eux étoient les inf-
» trumens de leur profession , des corbeilles ,
» des roseaux , des hameçons , des nasses , des
» lignes de crin (2) , des fennes , des labyrin-
» thes d'osier , des lacets , une peau , & une

(1) Idyl. 22.

(2) « Pourquoi , dit Plutarque dans ses questions sur les
causes naturelles , » les Pêcheurs prennent-ils plutôt les foies
» & le crin des queues de cheval pour faire leurs lignes , que
ceux des jumens ? *Œuvres Morales.*

» vieille barque posée sur des rouleaux. Sous
 » leur tête étoient un bout de natte, des ha-
 » bits, des bonnets. C'étoit-là tout leur bien,
 » & le fruit de leurs travaux. Ils n'avoient au-
 » tour d'eux nul voisin; la mer amenoit dou-
 » cement ses flots jusqu'au pied de leur cabanne.
 » Le char de la lune n'étoit pas encore au bout
 » de sa carrière, quand l'amour du travail éveil-
 » loit ces hommes simples ».

Oserai-je mettre à côté de ce tableau quel-
 qu'un de ceux que j'ai eus sous les yeux, &
 qui m'ont frappé. Le Pêcheur Grec est aujour-
 d'hui peu différent de l'ancien. Souvent après une
 pêche heureuse, content de ce qu'il a gagné,
 le maître du bateau se repose, & se livre in-
 nocemment à la joie, au sein de sa famille qui
 l'entoure. Quelquefois, après des jours de fête,
 impatient de reprendre son travail, il se
 prépare à la pêche; mais un tems orageux le
 retient malgré lui dans le port; il veut partir,
 le vent & la mer le repoussent. Il reprend trif-
 tement le chemin de sa demeure: mais tout-à-
 coup il s'arrête, il revient sur ses pas, la tête
 baissée, & s'enveloppant avec un air de dé-
 pit de l'épais vêtement qui le couvre, il court
 se précipiter dans sa barque, où les rames sont

encore attachées. On le voit, la tête appuyée sur ses mains, & couché dans le fond de son bateau flottant auprès du rivage.

Homere qui, pour rassembler cette foule d'images qu'il présente, a mis le premier toute la nature à contribution, n'a pas oublié les Pêcheurs. En décrivant la défaite des poursuivans de Pénélope, il les représente, après le combat, « terrassés & haletant comme des poissons » que des Pêcheurs ont tirés de leurs filets, & jetés sur le rivage. Ces poissons entassés sur le sable aride, regrettent les ondes qu'ils viennent de quitter, & sont palpitans par leur chaleur & la sécheresse de l'air qui leur ôte la vie. Tels les poursuivans de Pénélope expirent, entassés les uns sur les autres » (1). Homere fait donc mention de la pêche aux filets, qui étoit très-ancienne en Grèce & en Egypte. Mais les Grecs, selon Athénée, ont été longtems sans manger de poisson; & Mad. Dacier observe que, du tems de la guerre de Troye, les guerriers s'en abstenoient comme d'une nourriture trop délicate pour eux. Aussi, dans l'Odyssée (2), Ménélas s'excuse-t-il de ce que ses com-

(1) Odyss. l. 22.

(2) L. 1.

pagnons , retenus avec lui dans l'Isle de Phare , pêchoient à la ligne , parce que la faim , ajoûté-il , les portoit à se fervir de tous les alimens que la fortune leur présentoit (1).

Lorsque les Grecs se sont adonnés à la pêche , ils en ont perfectionné l'art qu'ils avoient appris des Egyptiens. Pollux a fait une plus longue énumération que Théocrite , de tous les instrumens dont leurs Pêcheurs se servoient ; mais vous me dispenserez de cet étalage d'érudition. J'observerai seulement qu'il y avoit des labyrinthes , dans lesquels on attiroit les poissons. On formoit , avec des joncs ou des filets , une enceinte ou muraille circulaire au milieu de l'eau , pour y renfermer le poisson , comme on renfermoit le bétail dans une étable ; & voilà l'origine de nos *Madragues* , pour la pêche des Thons , évidemment trouvée , établie. Suivons seulement nos Grecs jusqu'à Marseille , & attachons-nous à cette pêche , la plus remarquable de toutes.

Oppien n'a pas manqué de parler de la pêche des *Xiphias* ou *poissons-épées* , qui se fai-

(1) Odyss. l. 4. t. 1. p. 298. Trad. de Mad. Dacier.

soit à Marseille, & il l'appelle à cette occasion *la ville sacrée* (1). Après cette pêche & celle des Pélamides, que les Grecs font dans la mer Noire (2), il n'en est pas de plus ancienne que celle des Thons. On les regardoit comme les plus gros & les meilleurs poissons de la mer. On les voyoit venir en troupe (3); & , selon Pline, ils firent quelque peur à la flotte d'Alexandre, qui les voyant venir après elle, se mit en bataille, comme contre une flotte d'ennemis (4). Sur quoi j'observe, en passant, que les Thons suivent volontiers les vaisseaux: ce qui rend en parti raison des pêches moins abondantes qu'on a faites sur nos côtes, pendant la guerre avec les Anglois.

Le Thon étoit anciennement aussi recherché qu'il l'est aujourd'hui; on le servoit sur les meil-

(1) Ἀμφὶ τε Μασσαλίην ἱερὴν πόλιν, l. 3. v. 544.

(2) Cette pêche doit être fort abondante, parce qu'elle réunit les poissons de cette mer, & ceux des rivières qui s'y jettent. C'est pour cela qu'un ancien auteur fait parler les poissons qui s'exhortent & s'invitent mutuellement à se rassembler dans le Pont-Euxin, sur l'assurance d'y trouver l'eau plus douce & plus agréable que l'onde salée des autres mers. *S. Basil. Orat. 7. in Hex. Arist. 8. hist. anim. cap. 13. Rittersh. Comm. Lib. 1. Halicut. p. 207.*

(3) Et pavidi magno fugientes agmine Thyрни. *Ovid. Halicut.*

(4) *Plin. histor. lib. 9. cap. 3.*

leures tables, & les Romains en étoient aussi friands que nous. Suivant Aulu-Gelle, notre Thon mariné (1) & notre Poutargue sont plus anciens que nous ne pensons. C'étoit l'usage chez les Carthaginois (2) de faire manger aux nouveaux mariés du Thon mariné, avant qu'ils se missent au lit.

Anciennement encore, comme de nos jours, il y avoit un temps marqué pour la pêche du Thon. Il ne faut pas être surpris, dit Athè-

(1) Porrò Thunnorum abdomina salita, (Græci ἀποτάριχον vocant,) apud veteres in deliciis habita sunt. Id facile intelligas ex Lucilii versibus apud Nonnium, & Aulu-Gell. *Lib. 10. Cap. 20.*

Ad cœnam adducam, & primùm hîc abdomina Thunni
Advenientibus priva dabo.

Poutargue, *Salsamentum piscium* : τάριχος, œufs de poissons séchés & salés. Il faut lire dans ce passage ἀμμοτάριχον, de ἄμμος sable, & τάριχον, salaison, parce que les Poutargues, après avoir été salés, étoient mises sur le sable pour sécher. Les Grecs appellent aujourd'hui les Poutargues ἀγγοτάριχος, œufs salés. On fait de la Poutargue avec des œufs de différens poissons. La meilleure est celle qui est faite avec les œufs du Muge, *Mugis*; & la plus délicate celle que l'on fait aux Martigues.

(2) Jul. Scalig. *Poet. 3. Rittersh. Comm. in lib. 1. Hal. us. Opp. not. 181.*

née, si les Béotiens sacrifient aux Dieux de grosses anguilles, puisque nos Pêcheurs, dans le tems où ils prennent les Thons, après avoir retiré leurs filets, immolent un de ces poissons à Neptune (1). Ce sacrifice étoit appelé *θυναίου*. Ils en faisoient aussi au Dieu de la mer avant la pêche, pour le prier d'éloigner de leurs filets le poisson appelé *Xiphias* (2), qui les déchiroit. Les Grecs ne le redoutent pas moins aujourd'hui, parce qu'il est très-abondant dans leur mer.

Les Thons, après l'hiver, continuent encore aujourd'hui de passer en foule dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar. On en pêche beaucoup à Conil, village à sept lieues de Cadix; on va voir cette pêche au mois de Mai, & il y a des jours heureux pour les spectateurs. On m'a assuré qu'autrefois le Duc de Médina Sidonia s'étoit fait à Conil une rente annuelle de quatre-vingt mille ducats en Thons; cependant ce poisson n'est point recherché dans ce pays-là. Il est communément plus gros, & beaucoup moins délicat en Espagne & en Portugal qu'en Provence. Il n'y est pas même

(1) Athen l. 17. cap. 297.

(2) *Porte-Epée*.

aussi rufé, & on le prend plus facilement. On croit que les eaux de la Méditerranée le purgent de ces parties huileufes qui lui donnent un mauvais goût. Il eft encore plus maigre en Sardaigne qu'en Provence; mais arrivé dans la mer Noire, il devient gras, & fouvent très-fade au goût.

C'eft au commencement du Printems que les Thons paffent le détroit des Dardanelles, pour fe rendre dans la mer Noire. Ils évitent les courants, comme les *Xiphias* ou poiffons-épées, & les fuivent à leur retour en Automne. On les pêche avec de gros filets, dont on les entoure pendant la nuit.

J'ai déjà remarqué, M. qu'ils marchent en troupe comme beaucoup d'autres poiffons, qui ne vont jamais feuls; & qu'on les enferme à la mer, comme on enferme un troupeau dans le bercail. En partant de cette obfervation, fuivons les progrès de la pêche, & développons l'origine de nos Madragues.

Diodore, en parlant des Ichthyophages qui habitoient depuis la Carmanie & la Gédrofié, jufqu'aux bords du golphe de la mer Rouge, fait ce détail: « Leurs habitations, dit-il, font fituées près de la mer, fur des côtes

» entrecoupées , non-seulement de vallées pro-
 » fondes , mais encore de précipices escarpés ,
 » de ravines étroites & naturellement obliques.
 » Les habitans, mettant à profit cette disposition
 » de leur terrain , bouchent avec de grandes
 » pierres toutes les issues de leurs vallées & de
 » leurs précipices , & ferment ainsi le passage
 » aux poissons qui se sont jetés dans ces dé-
 » tours ».

Le même Historien décrit ensuite les progrès de cette pêche naissante , & on y apperçoit les commencemens de l'invention qu'on a perfectionnée.

« Du côté de la Babylonie , dit-il , & le
 » long des rivages de la mer , est une contrée
 » cultivée & remplie d'arbres. Les habitans du
 » pays y font des pêches de poissons si abon-
 » dantes , qu'il leur est difficile de les conser-
 » ver. Ils enfoncent en terre le long du rivage
 » une si grande quantité de roseaux , qu'on les
 » prendroit pour des filets qu'on auroit tendus.
 » Il y a dans cette palissade un grand nombre
 » de portes en forme de claies , qui s'ouvrent
 » & se ferment aisément. Le flot , quand il
 » vient , ouvre ces portes , & les ferme , quand
 » il s'en retourne. Ainsi les poissons qui vien-

» nent avec le flot , entrent par ces portes dans
 » l'enceinte des Roseaux , sans pouvoir en for-
 » tir. On en voit là palpiter une quantité pro-
 » digieuse , quand la mer s'en retourne. Ils sont
 » aussi-tôt enlevés , & on en tire un grand pro-
 » fit. Comme tout le pays est plat & fort bas ,
 » quelques-uns de ceux qui l'habitent , creusent
 » un fossé depuis la mer jusqu'à leurs caban-
 » nes ».

» Ils mettent dans ce fossé une porte d'osier :
 » ils l'ouvrent , quand la mer vient à monter , &
 » la ferment , quand elle commence à descen-
 » dre. L'eau de la mer s'étant ainsi écoulée par les
 » jointures des osiers , & le poisson demeurant
 » pris dans la fosse , ils en mangent , & en
 » gardent même autant qu'ils veulent (1) ». C'est
 ainsi que les peuples du Nord , dont parle Pline ,
 pêchoient autour de leurs cabannes les poissons
 qui suivoient la mer , lorsqu'elle se retiroit (2).

Les Grecs n'ont pas été les derniers à con-
 noître , & à adopter la maniere de surprendre
 & d'arrêter le poisson captif. Ils la conservent

(1) Diod. Liv. 3. Trad. de l'Abbé Terraffon , t. 1. p. 372.

(2) *Fugientesque cum mari pisces circum tuguria venantur.*

encore comme tous les anciens usages que j'ai rapportés ; voyez ce qu'en dit Tournefort (1), A Naxos , isle de l'Archipel , dans le port des Salines , on prend beaucoup de mulets & d'anguilles , par le moyen de certaines haies de roseaux assemblés & attachés ensemble. Ces haies se plient comme nos paravents , & on les dispose de telle sorte , que les poissons qui s'y sont engagés par certaines marées , n'en peuvent plus sortir. On se fert , ajoute Tournefort , de semblables machines , mais plus grandes & mieux étendues dans le canal des Martigues en Provence (2). Ainsi l'invention est , comme vous voyez , très-ancienne.

On la trouve encore chez les Cosaques. Ce

(1) Let. 5. t. 1. p. 248.

(2) On les nomme , dans la langue du Pays , *Bourdigues* , comme on le verra par la lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire M. de S. Simon , Evêque d'Agde. J'ai cru devoir la joindre à celle-ci , moins comme un illustre témoignage qui n'est que trop flatteur pour moi , que comme un monument de l'érudition , des connoissances & du zele de ce Prélat. Les *Bourdigues* sont un mot corrompu du grec *πόρος* , passage , d'où s'est formé le nom Provençal *pourtmion* , en grec *πορθμῖον* , *fretum* : c'est le nom qu'on donne à une petite anse étroite & fort allongée en forme de canal , située entre Cassis & Marseille.

font , dit M. de Peyssonel (1) , les Cosaques appellés *Sarifnadi* , sujets du Khan de Tartarie , qui font la pêche à Citchon , ville de Circassie , depuis le mois de Mai jusqu'à la fin d'Octob ; car elle n'est pas praticable dans les autres mois de l'année , où le fleuve Kouban est glacé. Le jour où elle commence , le Bey donne une grande fête. La pêche des Esturgeons & des *Surats* se fait aux palandres , & d'une autre façon assez singuliere. On forme dans le fleuve une enceinte avec des bois de Saule , & on y pratique une porte faite de maniere que les poissons qui y sont entrés , n'en peuvent plus sortir.

Vous verrez , M. par le dessin que je joins ici d'une de nos madragues , à quel point les Marseillois les ont étendues & perfectionnées pour la pêche des Thons & des autres poissons de toute espece , qui s'y jettent en foule.

Il est donc évident que les habitans des côtes , & même les Peuples pasteurs qui se sont approchés des bords de la mer ou des rivieres , ont dû s'occuper de la pêche , & chercher à se nourrir du poisson que leur offroit la mer. Dans

(1) Mém. manuscrit sur les Ports & sur le commerce de la mer Noire.

les endroits où le flot le leur apportoit , leur premier soin a été de le retenir , & ils ont fait pour le poisson un enclos de haies , comme celui où ils renfermoient le bétail au milieu des champs. Les Grecs ont eu la même idée , & en ont conservé le souvenir. *Mandra* signifie en Grec une étable (c'est le nom qu'on lui donne dans toute la Grèce) ; & de ces mots *μάνδρα* & *ἄγω* , a dû se former le nom Provençal de la *Madrague* , que nous avons reçu des Grecs. Ainsi , dans le mot seul , on trouve l'histoire de la chose. En effet la Madrague n'étant originellement qu'une enceinte pratiquée dans la mer , d'où le poisson une fois entré ne pouvoit plus sortir , elle a visiblement été faite sur le modele de la *mandra* , où l'on renfermoit le bétail.

Une remarque de M. Hardion (1) sur la quatrième Idylle de Théocrite , confirme cette conjecture. « Il y a , dit-il , dans le Grec , *μάνδρα* , qui » signifie une étable ou parc à brebis. Les Ita- » liens ont conservé ce mot dans leur langue. » Sannazar l'emploie dans son *Arcadie* , & le » Tasse dans son *Aminte* , ainsi que dans la » *Jérusalem délivrée* ».

(1) *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

Comparez à présent , M. à notre pêche , celle qu'Oppien a décrite si exactement. « Les » Thons , dit-il , se jettent en foule dans les filets qu'on leur a préparés , & dans cette es- » pece de labyrinthe , d'où ils ne peuvent plus » sortir (1). Ils sortent du grand Océan , & » viennent au printems dans nos mers , lorsqu' » que le mâle & la femelle sont agités des » mêmes desirs. Les fiers Espagnols les attendent au détroit , & les enlèvent les premiers : » ils sont ensuite la proie des pêcheurs Celtes » qui sont à l'embouchure du Rhône , & des » Marseillois , anciens habitans de Phocée. Enfin ils tombent dans les filets de ceux qui habitent l'isle de Sicile , & les bords de la mer » Thyrrénienne ».

» Lorsque cette armée printanière est entrée » par le détroit , c'est une grande nouvelle » pour les pêcheurs. Ils choisissent , pour les » attendre , un lieu du rivage qui ne soit ni » trop resserré , ni trop exposé au vent , mais » qui forme une retraite commode. Là , sur la » cime d'une montagne voisine , est assis celui

(1) *Cupiant irremediabilem insidiarum irruere latibulum.* l. 3. v. 386.

» qui veille à la pêche (1). Auffi-tôt qu'il voit
 » venir les Thons , il appelle fes compagnons.
 » Tous les filets font tendus , & forment des
 » appartemens dans la mer ; car on y voit un
 » vestibule , des chambres , des portes , & un
 » corps de logis enfoncé (2) ».

Vous ne ferez peut-être pas fâché de voir les
 beaux vers d'Oppien , au moins dans la tra-
 duction Italienne de Maria Salvini.

De Tonni la progenie è pur del vasto
 Oceano , ed all'opre del mar noſtro
 Di prima vera marciano à furore ,
 Quando affillo di nozze ne li punge.
 Queſti prendono in pria mel mar Iberò
 Uomini Iberi per valor ſuperbi.
 A bocca poi di Rodano i caccianti
 Celti , egli abitatori di Focea
 Anticamente rinomati ; è in terzo
 Luogo prendongli , quanti in la Trinacria
 Ifola albergano , del mar Tirreno
 Nelle onde ; quindi in infiniti fondi
 Queſti , e quelli , di quà , di là , ſi ſpargono ;
 E coſi empion tutto quanto il mare.
 Molta , e ſtupenda caccia e apparecchiata

(1) Θυννώσκοπος , Thunnispex.

(2) C'est ce que nos pêcheurs appellent le *Corpon*.

Ai pescatori , quando se ne viene
 Di Tonni , alla stagion di prima vera ;
 L'esercito. Il paese in primo luogo
 Disegnavo del mar ne molto angusto
 Sotto ombrose riviere , ne ancò molto
 Corso da venti , e à lor carriere esposto ;
 Ma che teneffe in se giuste misure
 Tral' sereno scoperto , ed il bacio.
 Allora in pria sorretto ed alto colle
 Sale il perito spiator di Tonni
 Che de diversi branchi la venuta.
 Conosce , e quali essi si sieno , e quanti ;
 Ed à compagni si porge avviso.
 Ora tutte le reti , di Cittade
 A guida , su pe'flutti ne caminano.
 Avvi ricetti , ed avvi poste , ed avvi
 Profonde gallerie , ed atrii , e corti ;
 Quelli velocemente in schiere muovonfi ,
 Come falangi d'uomini , che marcino
 Schierati , &c.

Vous verrez donc , M. quand vous voudrez ,
 sur nos côtes , la Madrague d'Oppien , que nos
 pêcheurs n'ont pas apprise de lui , mais des
 Grecs , nos peres. Il y a seulement cette diffé-
 rence , que l'observateur ne se poste plus sur
 une montagne voisine , mais dans une barque
 qui est à la tête de la Madrague. Vous remar-
 querez comment les matelots se faisaient du

poisson, lorsqu'il est entré dans l'enceinte où ils ne font que le retourner lestement sur l'eau, pour lui faire perdre sa force, que cet animal ne connoît pas ; & ce spectacle, à coup sûr, vous amusera.

Vous ne manquerez pas de m'objecter que, si nous avons retenu des Grecs le nom de *Madrague*, (qui peut-être vous paroît venir de *Mandra*, comme *alfana* vient d'*equus*) les noms ou du moins la plupart des noms que les pêcheurs Provençaux donnent aux poissons, devroient pareillement être Grecs, puisque les Latins eux-mêmes en ont adopté plusieurs. L'observation est vraie, M. en voici la preuve. Je prévoyois bien qu'ayant suivi mes Grecs en Provence, je ne finirois pas ma lettre, sans vous parler Provençal ; vous allez voir que vous pouvez parler Grec à nos Prudhommes qui vous entendront.

<u>Poissons.</u>	<u>Latin.</u>	<u>Grec.</u>	<u>Provençal.</u>
Lamproic.	Muræna.	Μύραινα	Moureno.
	Lamia.	Λαμία	Lami.
	Conger.	Γόγγρος	Congre.
	Delphinus.	Δελφίς	Dauphin.
	Anguilla.	Ἐγγελλύς	Enguiello.
	Erinaccus.	} Ἐχίνος ou	} Esquinado.
	vel		
	Umbra.	Σκίαϊνα	

Poissons.	Latin.	Grec.	Provençal.
	Thunnus.	Θύννος	Toun.
	Carabus.	Κάραβος	Carambo.
	Lupus.	Λάβραξ	Loup.
	Gladius.	Ξιφίας	Esparo.
	Sepia.	Σηπία	Sepi.
	Ostrum.	Ὀστρεον	Huitre.
	Turbo.	Στρόμβως	Roumb.
	Pager.	Φάγρος	Pagre.
(1) On en prend beaucoup dans la mer Noire. Voyez Opien, l. 4. v. 505.	(1) Pelamides.	Πηλαμίδες	Palamide, qu'on prend à la madrague & à l'hameçon.
	Spongia.	Σπόγγος	Spoungo.
	Purpura.	Πόρφυρα	Pourpre.
	Salpa.	Σαλπή	Saupo, poisson vert & à raies rouges.
	Sargus.	Σάργος	Sar.
	Scorpio.	Σκορπιος	Scorpeno.
	Aurata.	Χρυσόφιος	Aurado.
	Acus.	Ράφιος	Agüillo.
	Dentex.	Σινάδης	Denti, ou Pagre.
	Stella.	Ἄστηρ	Estello.
	Fidicula.	Κιθάρι	Castagnolo, petit poisson gris, & très-bon à manger.
	Turdus.	Κίχλη	Céouclé, petit poisson.
	Gobio.	Κωβίδης	Gobi, Goujon.

<u>Poissons.</u>	<u>Latin.</u>	<u>Grec.</u>	<u>Provençal.</u>
	Oculata.	Μελανῆρος	Clavelado , ou Mercé de Melanours.
	Sparus.	Σπάρος	Spar , gros poisson.
	Scarus.	Σκάρος	Roucau , qui rumine.

Je n'étendrai pas plus loin cette lettre ; car , pour l'achever , je vous avoue que j'aurois besoin d'un Dictionnaire Provençal , que je n'ai pas sous la main. Je crois vous avoir suffisamment mis à portée de vous convaincre , qu'en fait de pêche & de Madragues , nos pêcheurs Provençaux sont encore plus Grecs que les Grecs modernes.

Je suis , &c.



L E T T R E

*De M. l'Evêque d'Agde à l'Auteur ,
au sujet de la Lettre précédente.*

A MON retour à Agde , j'ai trouvé , M. les deux volumes que vous avez eu la bonté de m'y faire passer , & dont je vous suis on ne peut pas plus obligé. J'ai cru que je ne pouvois mieux faire que de les lire avec empressement. Je n'ai jamais rien vu qui fût plus capable de satisfaire en même tems mon esprit & mon cœur. Les bonnes preuves que vous me donnez de ce que je dis sans cesse depuis 20 ans ! Il est donc bien certain qu'on peut encore , du moins par rapport aux Grecs , arracher au tems une partie de la proie qu'il dévore. Il n'est question que d'avoir un observateur , & des observations. Votre voyage littéraire dans la Grèce en est une démonstration sans réplique. Je l'adopte , pour m'en servir toute ma vie.

Je conviens bien que la confusion des Nations , la décadence des Arts , & les ravages du temps , dans un espace de 3000 ans , font ,

fans doute , des obstacles terribles , pour voir encore aujourd'hui les choses telles qu'elles étoient autrefois ; mais , d'un autre côté , quelles ressources n'offrent pas la force de l'habitude chez tous les hommes , dans tous les âges du monde & dans tous les climats ; les traces , les vestiges sensibles , quelquefois tous conservés , des usages & des mœurs antiques ; les regards , & la curiosité de l'homme instruit , éclairé , observant sur les lieux avec exactitude , questionnant à propos , guidé par l'histoire & les écrits de l'Antiquité , comparant & jugeant avec une impartialité tout-à-fait calme & tranquille ? Hélas ! dans le petit canton que j'habite je retrouve à tout moment des preuves & des témoins de l'antique. Ma ville Episcopale fut bâtie par des Grecs fortis de Marseille , originellement Phocéens. Son nom grec *Αγάθη* le prouve assez bien , ainsi que la certitude , acquise d'ailleurs , du séjour des Grecs en Provence & tout le long de la côte. Mais ce même nom grec me dit aussi que les Auteurs se trompent , lorsque , pour montrer l'origine de cette Ville , ils joignent à son nom celui de *τύχη* , pour en faire le nom de Bonne-fortune. Il me semble que je la retrouve bien plus naturelle-

ment dans le nom d'une ville des Phocéens , appelée jadis *Αγαθεία*. Car c'étoient des Phocéens arrivés à Marseille vers le tems de Tarquin le Superbe ; & on voit encore dans Horace une description de leur départ de chez eux. C'est ainsi que les Européens ont été loin de leurs pays bâtir la nouvelle Angleterre , Louisbourg , & donner leurs noms à des isles , à des contrées , qui feront dans 3000 ans reconnoître le point de l'Europe d'où ces fondateurs fortirent. La maniere de travailler les terres & de faire la récolte , soit en bled , en vin , & celle de l'huile , est encore dans tout mon Diocèse purement Grecque. La Langue Grecque se reconnoît visiblement dans une foule de termes vulgaires : mais sur-tout cette vivacité que vous peignez si bien , dans la joie , dans la douleur , dans la surprise , dans les imprécations ; la forme des rames , des bâtimens ; sur-tout celle des vases domestiques ; la maniere de bâtir ; une foule d'usages justifient encore cette expression très-remarquable dont s'est servi César. Il sembloit , dit-il , non pas que des Grecs eussent passé dans la Gaule , mais que cette partie de la Gaule eût passé dans la Grèce.

Ainsi donc je ne peux pas vous exprimer ,

ni combien je vous suis redevable , ni combien vous m'avez donné d'amour-propre & de satisfaction. Vous m'avez fait faire le voyage le plus agréable & le plus conforme à mon goût. En rapprochant les débris qui se sont offerts sous vos pas , j'ai vu reparoître , & j'ai reconnu ces objets antiques : *Ipsa etiam rudera clamant* , dit Juvenal. L'utilité de ces observations faites sur les lieux s'étend beaucoup plus loin qu'on ne pense. C'est certainement le moyen le plus sûr & le plus court d'entendre une infinité de passages des Anciens que les Commentateurs ont embrouillés de toutes les manières , & que nous expliquons encore tout de travers. Je me persuade , par exemple , que si je pouvois voyager dans la Perse ou dans l'Inde , ou seulement en Egypte , j'y retrouverois encore le sens de ces deux mots qu'on gravoit autrefois sur les tombeaux , & que nous n'entendons plus : *Sub securi & ascia dedicatum*. Quoi qu'il en soit , je vous remercie. Cette répétition des verbes n'est-elle pas le superlatif dans la langue Turque ? c'est du moins celui des anciennes langues Orientales ; car c'est avec la vivacité de ces peuples que je voudrois pouvoir vous marquer ma vive sensibilité

pour la bonté que vous avez eue de vous souvenir de moi. Soyez-en bien persuadé, & que vous ne pouvez faire part de votre ouvrage à personne qui en soit plus reconnoissant, ni qui y mette plus de prix. *Harum sacra fero, ingenti perculsus amore.*

Mais puisqu'aussi vous les aimez tant, & les cultivez si bien, il faut que vous me permettiez de vous demander quelque chose de plus. C'est un second tableau qui seroit bien différent du premier, & uniquement pour les Turcs. Le Peintre qui vient de représenter des ruines savantes peut bien demander à son pinceau de faire un paysage, & produire la nature sans art. Qu'étoient les Turcs avant l'Ere Chrétienne ? Quel auteur en a parlé ? Quels étoient leurs mœurs anciennes, & modernes ? Il ne seroit pas juste de demander sur ceux-ci autant de détails que par rapport aux Grecs ; mais on se contenteroit de quelques garants, & de très-peu de textes anciens. Il suffiroit d'avoir des apperçus, des points de vue, même généraux, sur ces hordes barbares, avant leur conquête de la Grèce. Comment seroit-il possible que ces successeurs des maîtres du monde dans la plus belle portion de leur Empire fussent in-

connus juſqu'au moment de leur gloire , & de leur fortune ? Les Francs qui n'ont eu qu'une ſi petite portion de l'Empire d'Occident ſont nommés dans l'hiſtoire plus de 300 ans avant leur conquête de l'Iſle de France. La barbarie d'Orient doit , ſans doute , avoir des nuances diverſes de celle d'Occident , ou du Nord. En différens tems , cette barbarie fut plus ou moins grande. Cette diſcuſſion ſeroit intéreſſante , & je vous aurois de bien grandes obligations , ſi vous vouliez me mettre ſeulement ſur la voie.

Ce que vous dites au ſujet de la Pêche m'a fait un plaifir particulier. Il y a plus : mon pays y a , dans ce moment-ci , un intérêt très-preſſant. Sur ce point je vous prie de permettre que j'aie recours à vous , pour avoir des éclairciſſemens particuliers. Voici le fait.

Nous avons depuis 50 ans environ , ce qu'on appelle des *Bourdigues* , c'eſt-à-dire , des marais dans leſquels on retient le poiſſon priſonnier par le moyen des roſeaux , &c. Le poiſſon des Bourdigues eſt aſſez mauvais , maigre , ſentant la vaſe , & c'eſt pourquoi on ne le vend pas bien toutes les fois qu'on peut s'en procurer d'autres nouvellement priſ dans la mer. Il ſ'enſuit que les propriétaires des Bourdigues

ont associé ou mis dans leur intérêt les Officiers de l'Amirauté, afin d'empêcher toutes les pêches abondantes, nommément, celle qu'on appelle *Pêche au bœuf*, *Pêche au ganguy* (c'est le nom du filet). Partant sur des mémoires iniques, & expositifs des faits les plus faux, on a obtenu du Conseil, & on obtient sans cesse une foule d'Arrêts qui défendent la pêche au bœuf ou au ganguy, comme destructive du poisson, pernicieuse pour l'Etat, &c. Les détails des inhumanités exercées à la suite des ces Arrêts seroient trop longs. Mais dites-moi seulement, si aujourd'hui en Grèce, ou même à Marseille, on fait tranquillement la pêche au bœuf, & depuis quand? car on a été jusqu'à dire que cette Pêche diabolique n'étoit inventée que depuis peu d'années. Voici la description de cette Pêche.

Les Pêcheurs partent avec deux bateaux appareillés, ayant un seul mât, avec 7 hommes d'équipage. Chaque bateau a 36 pieds de long, $10\frac{1}{2}$ de large, & $3\frac{1}{2}$ de hauteur, portant une voile latine. Un bateau jette le filet à 25 brasses d'eau, donne le bout de la maille d'une jambe du filet à l'autre bateau, & tous deux remorquent ce filet jusqu'au fond de 45 brasses d'eau

qui est aux environ de dix lieues de terre , avec une corde de 300 brasses de longueur. Le filet nommé ganguy a 22 pieds de long. La maille à 3 pouces en quarré.

Ces deux bateaux traînent ce filet imitant les deux cornes d'un bœuf. C'est l'origine du nom de Pêche au bœuf , ou au ganguy , qui est le nom du filet. Hélas ! ses ennemis ignorent que le mot *Ganguy* , est formé de deux mots Phéniciens , de *Gan* qui signifie *Nervus* , filet , & *Guy* , signifiant *conclusus* ou *concludens*. C'est effectivement l'action du filet. Cette étymologie , qui n'est pas suspecte , me porte à faire des informations , & je vous serai bien redevable de m'aider , pour le bien des pauvres gens dont j'ai entrepris la défense.

Au sujet d'étymologies , il faut que je vous propose un doute contre celle que vous attribuez à Marseille , page 345 de votre premier volume. L'histoire m'apprend que des peuples nommés Salyens habitoient , au tems des Grecs Phocéens , le pays dans lequel ces Grecs s'établirent , qu'ils étoient placés sur le bord de la mer , qu'ils ne cédèrent pas le terrain sans combattre , enfin que les Grecs les aiant vaincus , ils s'enfoncerent dans les terres. Cela posé

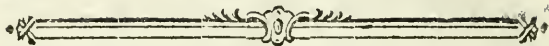
voilà la ville de Marseille , capitale du pays des Salyens , avant qu'il y eût des Grecs sur la côte ; & si cela est , n'est-il pas bien plus naturel de trouver l'étymologie du nom de cette ville dans deux mots Celtiques ? *Mas*(1) signifie en Celtique , *demeure* , *habitation* , & *Salyeton* est le génitif pluriel grécanisé des peuples chassés par les Grecs. J'ai des medailles de Marseille de la plus haute antiquité. Elles portent toutes l'inscription *Maffalyeton* , c'est-à-dire , habitation des Salyens. *Tu videris*. Il ne me reste plus qu'à vous parler encore de ma sincère reconnoissance , à vous prier d'excuser la longueur de cette Lettre , & à vous assurer qu'on ne peut rien ajouter aux sentimens d'estime & d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble , & très-obéissant serviteur , † l'EV. D'AGDE.

Toulouse , le 7 Juin 1771.

(1) On appelle même à Arles les maisons de campagne ou habitations , *Mas*.



VINGT-CINQUIEME LETTRE.

*Usages divers, & Supplément aux lettres
précédentes*

P OUR répondre, M. à toutes vos questions sur les points que je n'ai pas traités, il faut donc revenir sur mes pas, & glaner encore dans les champs que j'ai déjà parcourus. Il s'agit de quelques usages que j'avois négligés, ou qui m'étoient échappés; j'en ai retrouvé partie dans mes notes & je me rappellerai le reste. La magnifique collection des peintures d'*Herculanum*, que j'ai parcourue depuis mes voyages, vient encore heureusement à mon secours; je n'hésiterai pas à en profiter, & je m'enrichirai des notes des savans Académiciens. Vous distinguerez bien leur érudition de la mienne, qui ne soutiendrait pas la comparaison; mais ce sera, si vous voulez, une ombre au tableau: *scribimus indocti, doctique*, &c.

A la suite des festins Grecs, vous auriez désiré, M. la description d'un repas moderne & d'un repas domestique, pour juger de la ressemblance, en ce point, des Grecs d'à-présent

avec les Anciens. Vous allez être satisfait , & ce fera d'après le tableau que le recueil d'Her-
culanum me fournit. Tome 1 , pl. 14^e.

Sur un *Triclinium* ou lit triangulaire des Anciens , que les sofas couverts d'une toile blanche représentent exactement , vous voyez un homme à demi couché. Sa femme est assise sur le bord du lit , & un jeune homme tient dans ses mains une espee de cassette. Devant eux est une table ronde en forme de tré-
pied , & à pieds de biche , telle que sont encore aujourd'hui celles des Grecs. On voit sur cette table des vases remplis de vin , ce qui marque la fin du repas. Le plancher est parfémé de roses. L'homme boit avec une corne percée par la pointe , qu'il tient un peu éloignée de sa bouche , en haussant le bras ; il y fait découler le vin , comme lorsque nous voulons le faire mouffer dans le verre.

Cette façon bacchique de boire , usitée parmi nos matelots , est très-commune chez les Grecs , c'est-à-dire , parmi ceux du peuple qui ne se piquent pas de sobriété.

Les Thraces , les Grecs , les Paphlagoniens , avoient coutume de boire dans des cornes d'animaux , & cette maniere de faire couler le

vin dans la bouche, comme si on la mettoit sous un siphon, s'appelloit ἀμυσιζειν (1). Comme, de cette façon, on buvoit beaucoup, les grandes tasses étoient appellées ἀμυσις, & les Thraces les vuidoient d'un feul trait (2).

On appelloit les tables à quatre pieds τεράπεζαι, & celles à trois pieds τρίποδες. La table quadrée sur laquelle les Grecs mangent l'hiver, est le *Tendour* dont je vous ai parlé dans ma quatrième Lettre. Le trépied est pour l'été. (3).

Les Grecs modernes, comme les anciens, font dans l'usage de se laver les mains avant & après le repas. Ils se servent comme eux d'une aiguiere & d'un bassin avec lesquels un

(1) Athen. l. 10. Aristoph. *Acarnan. act.* 4. Calep. Dist. *Amystis*. Per cornu etiam fluentia in fauces hominum vina decurrunt. *S. Ambr. de El. & Sej.*

(2) Non multi Damalis meri

Bassum Threiciâ vincat amystide.

Horat. l. 1. Od. 39.

(3) Toutes les fois qu'Homere parle de table, c'est toujours au pluriel; il falloit donc plusieurs tables pour un certain nombre de Convives, & on les multiplioit à proportion. Il dit en parlant des repas des poursuivans de Pénélope, que les domestiques lavoient & nétoyoient les tables avec des éponges. *Odyf. l. 1.* Les Grecs modernes lavent de même leurs tables de cuivre étamé.

Domestique fert tous les Convives. Ce même usage est encore fidelement rapporté par Homere. (*Odyf. l. 3.*)

La coutume de manger couché sur des lits, & dans un déshabillé souvent peu décent, vient de l'usage de se mettre à table en sortant du bain, parce qu'en effet, après un bain chaud, on se couche volontiers (1), & que dans cette attitude libre qu'on peut prendre sur un sofa, on mange plus commodément. Les Anciens, après avoir mangé, & surtout après avoir bien bu, (car ils n'étoient pas fort sobres,) n'avoient qu'à poser leur tête sur un carreau, & s'allonger pour dormir. Le repas domestique des Grecs présente encore très-fidèlement cette image du bon vieux tems, & pour parler comme Marot, du *train d'amour* qui y régnoit. J'ai déjà dit que ces lits ou sofas sont couverts le plus souvent d'une toile de coton toute unie : c'est l'antique simplicité. Homere les appelle des lits blancs & tout simples (2), en parlant sans

(1) *Qualis est fatigatis potus, dulceque lavacrum, γλυκερόν τε λουτρόν* : ce doux bain que les anciens Grecs aimoient tant, comme ceux-ci l'aiment encore.

Opp. de ven. l. 2. v. 40.

(2) *ἑρώαλλα λιτά.*

Tom. I.

doute de ceux de son tems ; mais ils font décrits dans Apulée , avec toutes les recherches du luxe (1).

On voit encore chez les Grecs riches des sofas couverts de pourpre , d'or , & des plus belles broderies en fleurs.

Il faut observer que , les sofas étant placés ordinairement sur une estrade (2) , les domestiques , chez les Grecs & les Turcs , se tiennent au bas : ce qui est encore de l'ancien costume.

Suivant les Académiciens de Naples : *I servi , e le serve si diceano da Latini , ad pedes* (3) , *perche nelle cene stavano a piedi de convitati , o de padroni* (4).

Les Dames Turques qui , par une faveur fin-

(1) *Leæus Indicus , testudine perlucidus , plumeâ congerie tumidus , veste sericâ floribus , &c.* Apul. Miles. l. x.

(2) Tels étoient aussi les lits anciens.

Regis Echionii stratis adlapsus , ubi ingens
Fuderat Assyriis exstructa tapetibus alto
Membra toro . . .

Capit ille dapes , habet ille soporem . . .

Stat. l. 2. Thebaid.

(3) *Servus qui cœnati ad pedes steterat , narrat quæ inter cœnani ebrius dixisset.* Senec. de Benef. III. 27.

(4) Antiquit. d'Herculan. tome 1. p. 77 , Pl. 17. note 17. Martial , passim.

guliere , obtinrent la permission de venir dîner fans témoins avec Mad. la Comtesse des Auteurs , Ambassadrice de France , avoient avec elles leurs femmes esclaves , qui les servoient à table à genoux ; ce qui est bien plus fort que le *Stare à piedi*.

Les Anciens croyoient que les fleurs qu'ils mettoient dans leur sein & sur leurs têtes , empêchoient l'ivresse. Ils en jetoient non-seulement sur le lit & sur la table , mais dans l'appartement où l'on mangeoit. Ils y répandoient aussi des eaux de senteur. Aujourd'hui les Grecs & les Turcs brûlent de l'aloës , qui est le parfum le plus cher & le plus agréable.

Indépendamment des fleurs qui ornoient la table & les lits , vous avez déjà vu que les couronnes de roses , que nos Grecs modernes aiment beaucoup , annonçoient toujours la joie & les festins. Il paroît qu'Epictete lui-même , malgré toute son austérité , n'en étoit pas ennemi. « Un homme , dit-il , vint un jour me » consulter sur le dessein qu'il avoit d'entrer » dans le Collège des Prêtres d'Auguste à Nicopolis. *Ah ! mon ami* , lui dis-je , *à quoi » bon cela ? C'est une dépense bien inutile.* Mais » mon nom durera toujours , puisqu'il sera inf-

» crit sur les registres. *Gravez-le sur une pierre,*
 » *il durera encore plus long tems.* Mais je porterai
 » une couronne d'or. *Si c'est-là ton ambition,*
 » *couronne pour couronne, prends en une de ro-*
 » *ses : elle te siera mieux, & te pesera moins* »
 (1).

Je reviens au tableau du repas domestique que je vous ai cité. Les Académiciens de Naples observent que la femme qui paroît prête à se lever, n'a point de souliers; & que la cassette que porte la servante ou l'esclave, pourroit être celle qui renfermoit ses sandales ou ses pantoufles. A cette occasion, ils remarquent que Plaute, dans la Comédie du *Trinummus*, act. 2. sc. 1. appelle ces servantes, *Porte-sandales* (2); parce que les femmes avoient grand soin de leur chaussure, & quittoient leurs souliers en se mettant à table. Cela s'explique aisément par ce qu'on voit aujourd'hui chez les femmes Grecques. Non seulement elles quittent leurs souliers pour s'asseoir, s'allonger, & s'accroupir sur leurs sofas, mais encore pour monter sur l'estrade où est le sofa, laquelle est toujours

(1) Ep. l. 1. l. VII.

(2) *Sandaligerula.*

couverte d'un tapis (1). On fait que les Turcs, en entrant à la Mosquée, ainsi que dans leurs appartements, laissent leurs pantoufles à la porte.

Les femmes Grecques n'usent point leurs souliers chez elles, parce qu'elles ont à la porte de la chambre où elles se tiennent, des galoches dont elles se servent pour marcher dans la maison, ou se promener au jardin. Lorsqu'elles sortent pour aller un peu loin, elles mettent des bottines jaunes & des babouches; & leurs servantes, qui sont encore *Sandaligerulae*, portent, dans un paquet sous le bras, les souliers de leurs maitresses.

Je continue de parcourir le Recueil d'Herculanum, & je trouve qu'en vous parlant des habillemens, j'ai oublié le capuchon que les Grecs & les Turcs portent également, pour se garantir du froid & de la pluie, ou lorsqu'ils sont en voyage. Ce capuchon est fort grand, & plus ample que celui dont nous nous servons avec nos redingotes. Voyez, dans la pl. 6. du troisième volume, la figure qu'on croit être celle d'Ulyssée devant Pénélope, qui est assise.

(1) *Obvia nudato, Delia, curre pede.* Tib. Eleg. 3. l. 10.

sur la chaise d'ivoire où la représente Homere (1). Le Roi d'Ithaque, qui vient de la débarrasser de ses poursuivans, porte le capuchon Phrygien avec lequel on peint Pâris & Ganimede, & que portoient aussi les Spartiates.

Je crois ce capuchon Phrygien ou Grec, aussi ancien dans l'Orient, que le voile des femmes, dont S. Paul lui-même leur recommande l'usage. Cet Apôtre, suivant l'interprétation de l'éloquent Auteur de *l'Ouvrage des Six jours*, dit aux Corinthiens : « Que la tête » de l'homme, représentant la majesté de son » maître ne doit pas être voilée, & que la femme, au contraire, se déshonore en refusant de » se voiler, parce qu'en découvrant sa tête en » présence de l'homme, elle rend douteux son » état de dépendance, & obscurcit la supériorité » de l'homme ».

J'ai parlé du voile des esclaves ou des servantes, qui est ordinairement le plus long, comme étoit celui des anciennes captives. Le voile dont se servent les Dames l'est sans doute un peu moins ; mais il leur couvre tout le dos en tombant des épaules, & il est large à proportion : c'est précisément l'ancien voile.

(1) Note 10.

Dans la Thébaidé de Stace , la fille de Cadmus , surprise par Antigone auprès du corps de Polynice son mari , couvre à la fois de son voile le visage du mort & le sien (1).

Vous retrouverez ce grand voile dans la Pl. 18 du 1. tome de la Collection d'Herculanum , où l'on voit une Danseuse peu modeste qui le tient avec beaucoup de grace.

Les danses lascives , dont je n'ai pas fait mention , sont encore affectées , parmi les Grecs & les Turcs , comme elles l'étoient autrefois , aux Courtisannes de profession. Elles sont encore admises dans les festins chez les gens peu scrupuleux sur les mœurs , & dans la licence des fêtes qui accompagnent les mariages. Ainsi , selon Apulée , Venus elle-même dansa aux noces de Pſyché , qui devenoit sa belle-fille (2).

Il paroît que ces danseuses ambulantes , qu'on fait venir dans les festins , étoient en vogue sous les Empereurs Chrétiens , puisque Théodose défendit cet usage par une loi expresse.

(1) Nihil illa diù ; sed in ora mariti

Dejicit , inque suos pariter velamina vultus ,

Capta metu subito. *Thébaïd. l. 12.*

(2) Venus suavi musicæ superingressa formosè saltavit. *Mé-les. l. vi.*

Une de ces danseuses qui courent encore les assemblées de plaisir, semblables aux courtisannes qui dansoient sur les théâtres aux fêtes de Flore (1), après avoir donné un plat de son métier, embrasse ensuite successivement tous les spectateurs pour en obtenir quelque chose. Elle tient ordinairement un tambour de basque, ou semblable à celui de la chanteuse (*Psaltria*) de la Planche 23 du second tome des Monumens d'Herculanum. Elle se présente le sein découvert, & de la maniere la plus immodeste; telle qu'on représentoit Sapho (2).

Les femmes Turques qui, dans les sérails ou harems, sont destinées uniquement, ou, pour mieux dire, condamnées par une loi injuste aux plaisirs des sens, ont conservé ces vêtemens transparens & légers qu'on voit dans les anciens tableaux (3). J'ai eu l'occasion de m'en assurer, ayant vu à

(1) Val. Max. *l.* 2. *cap.* 10.

(2) Ovid. *Am.* 1. 3. Voyez aussi la Lettre sur les Danfes, à l'article du Banquet de Xénophon.

(3) *Ingrédiuntur expolitæ libidinis victimæ, & tenuitate vestium nudæ oculis ingeruntur. S. Jer. in Hel.*

Crediderim nymphas hâc ego veste tegi. Ovid.

On appelloit ces habits transparens *multicia*, & les ouvriers qui les faisoient *λεπτεργοί*.

la dérobée les Dames Turques qui vinrent chez Madame la Comtesse Défalleurs.

Je ne m'étendrai pas d'avantage sur un sujet trop dangereux à traiter. N'imitons pas trop les Anciens, qui souvent n'étoient pas plus chastes dans leur prose que dans leurs vers. Ce n'est pas donner bonne opinion de ses mœurs, que de se permettre dans ses écrits une liberté peu décente (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) *Rarò moribus exprimit Catonem, quisquis versibus exprimit Catullum.* Muret, in Juvenil.





VINGT-SIXIEME LETTRE.

Continuation du même sujet.

A CE que je vous ai déjà dit, M. dans mes premières Lettres, de la Toilette des Grecques modernes, vous ajouterez ce qui suit.

Les sandales ou galoches de bois dont se servent les femmes Grecques dans leurs maisons & à la promenade sont ordinairement très-propres; il y en a même sur lesquelles on voit la nacre incrustée, & souvent une broderie en relief. Cette chaussure, qui fait paroître leur taille encore plus grande, ne peut être que l'ancien cothurne qu'il faut bien distinguer des attaches qui s'ajustoient à la jambe (1), & que l'on comprenoit sous ce nom.

On exigeoit anciennement d'une belle personne qu'elle fût grande, ou qu'elle le parût; on ne représentoit pas autrement la Muse de la Tragédie, qui s'élevoit au-dessus des autres (2).

(1) *Purpureoque altè furas vincire cothurno. Æncid. 1.*

(2) *In cothurnos ne assurgat Comœdia. Quintil.*

On comparoit les petites femmes aux Pygmées , on les trouvoit ridicules (1).

Qu'il est beau, disoit Lucien, de voir dans la tragédie un homme méprisable monté sur des échâsses, & chargé de quantité d'habits, pour paroître plus gros & plus grand, représenter un Héros ou un Dieu (2)!

Les femmes Grecques ont donc retenu cette ancienne chaussure (3), & ces galoches ornées : c'est naturellement chez elles le piédestal de la statue. On voit qu'il n'est point du tout inutile, pour expliquer les Anciens, de consulter les Grecs modernes; & c'est une observation que Winkelmann n'a pas manqué de faire dans son *Histoire de l'Art*. Cette chaussure que j'ai retrouvée à Rome dans quelques Statues antiques, sert encore aujourd'hui à relever la taille des dames Grecques; & lorsqu'elles s'en servent, il faut observer qu'elles mettent aussi

(1) Breviorque videtur
Virgine Pygmæâ nullis, adjuncta Cothurnis.

Juven.

(2) Dialog. de la Danse.

(3) On croit que Sophocle a le premier introduit le cothurne pour les Acteurs de la Tragédie.

Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.

des robes plus longues que celles qu'elles portent ordinairement.

« Le Cothurne , dit-il (1), étoit une sandale
 » plus ou moins haute & épaisse , mais ordinairement de la hauteur de la main.
 » On la donnoit à la Muse Tragique ; &
 » cette Muse , quoique inconnue , est de grandeur naturelle dans la ville Borghèse , avec
 » un véritable cothurne haut de cinq parties
 » d'un palme Romain (2). Ce monument sert
 » à expliquer les passages des Anciens qui
 » semblent donner , contre toute vraisemblance ,
 » une élévation gigantesque aux personnes montées sur le théâtre ». Cette élévation n'étoit pas extraordinaire chez les Grecs , attendu l'usage qu'ils faisoient communément de cette chaussure , que les Grecques modernes ont conservée.

Je suis , &c.

(1) Tome 1. p. 357.

(2) Les cinq parties d'un palme Romain reviennent à trois pouces six lignes , pied de Roi.




 VINGT-SEPTIEME LETTRE.

Continuation du même sujet.

LES tableaux d'Herculanum, M. m'ont rappelé une coutume barbare, qui malheureusement ne s'est pas conservée dans les seules écoles des Grecs : je veux parler de la coutume de battre & de fouetter les enfans. Quel est le pere qui a ôsé donner ce droit à un étranger, ou qui n'a sçu punir un enfant, qu'en imprimant sur lui la honte d'un châtiment public & servile ? Cet usage n'a pu s'établir que dans une nation accoutumée à exercer sur les esclaves les châtimens les plus rigoureux, quoique tous les honnêtes gens, chez les Anciens, traitassent les leurs avec humanité, qu'ils en fissent assez souvent leurs amis, & que plusieurs en aient même adopté (1).

Vous savez que dans nos Colonies de l'A-

(1) Epitaph. Græc. Musæi Veronensis.

Vivum donavi te libertate, sed illâ

Et priùs utebaris, neque servus eras. p. 64.

Lydamon parle à son esclave, nommé Denys.

Amérique, où la plupart des habitans font accoutumés à traiter leurs Negres avec une rigueur forcée, fans laquelle ils en tireroient peu de service, les enfans étant élevés & punis avec la sévérité dont on a contracté l'habitude à l'égard des esclaves, font communément plus méchans que les nôtres.

J'ai entendu chez les Grecs les peres & meres ne menacer leurs enfans que des verges, comme s'il ne pouvoit y avoir pour eux d'autres punitions que celles des esclaves. De-là cette barbare coutume des maîtres qui ôsent dépouiller eux-mêmes les enfans, pour leur faire subir avec rigueur le châtiment le plus honteux. De-là ces tristes instrumens de la pédanterie des écoles (1), que Martial appelle assez plaisamment *sceptra pædagogorum*. L'usage des anciens Grecs étoit d'attacher un enfant à une espèce de poteau, ou de le faire tenir par un autre, pour être fouetté. C'étoit la punition du *catomium* (2) : usage barbare, & qui n'a été conservé, par la force de la coutume, que parce que les maîtres, pour se venger de ce qu'ils

(1) *Ferulæ triftes*.

(2) D'où l'expression *κατόμιζεν*;

ont souffert dans leur enfance, veulent apparemment user de représailles, en exerçant le même empire, la même inhumanité sur leurs semblables, sur cette enfance délicate, ou sur cette tendre Jeunesse qui ne demande que des soins, de l'indulgence, du respect, & qui ne doit point être traitée comme les animaux que l'on veut dompter.

Vous verrez, M. le tableau de ce honteux châtiement dans la XLII^e. planche du III. Tome des Peintures d'Herculanum, & vous pourrez lire les notes des Académiciens sur cet article.

Vous y remarquerez aussi l'ancienne coutume des enfans qui écrivent sur leurs genoux & sur une planche avec un roseau taillé, ce qu'ils font encore dans les écoles Grecques & Turques.

L'éventail de plumes de paon dont je vous ai parlé, se retrouve encore dans le même tome, planche 24. Le mois d'Août y est représenté sous la figure d'un jeune homme qui a dans la main droite un couronne radiale, & qui de l'autre main tient un éventail, pour se rafraîchir (1).

(1) *Lambere quæ turpes prohibet tua prandia muscas,*

Même Tome, planche 26, Vénus rajuste ses tresses devant un miroir fait comme une raquette exactement ronde, & qu'elle tient d'une main. Les miroirs des Anciens étoient des lames d'or ou d'argent. Vous l'avez vu dans cet éventail rond à plumes de paon, & j'ai retrouvé cette ancienne forme chez les Barbiers Grecs & Turcs, qui présentent un de ces miroirs ronds, en forme de raquette, à celui qu'ils viennent de raser, tant pour s'y regarder, que pour y mettre le prix de la barbe ou leur salaire.

Les miroirs Grecs me rappellent l'affaire férieuse qu'ils attirèrent au pauvre Apulée, dont les ennemis lui faisoient un crime d'en avoir un. « Quoi ! disoient-ils, un Philosophe avoir un miroir » ! « Et quand j'aurois, répondoit-il, » un miroir ? Est-ce à dire que je m'en serve » pour ma parure » ?

Je vous ai parlé des chaînes d'or dont les femmes Grecques se parent : vous les trouverez

Alitis eximiæ cauda superba fuit.

Martial l. 4. Epig. 67. Et modo pavonis caudæ flabella superbi. Propert. El. 18. l. 2. Voyez encore le Traité des Pierres gravées de M. Mariette, tome 2, page 26.

encore

rez encore dans la belle figure de la planche 17 du second tome des Peintures d'Herculanum. J'ai fait mention de ce voile, qui, tombant de la tête, entoure le cou, & cache la moitié du visage, pour le garantir du froid, ou pour le dérober aux regards des curieux. C'est la coëffure des femmes de l'Isle de Tine, rendue exactement par celle de la nourrice d'Achille (1).

Dans la 35^e planche, qui représente la boutique d'un Cordonnier, les fouliers qu'on y voit ont un quartier qui monte jusqu'à la cheville du pied. Tels sont, à-peu-près, ceux que portent encore les jeunes Grecs : espece de demi-bottines qu'on attache à cette longue culotte qui couvre la jambe des Orientaux. Outre le bas de peau qui tient à cette culotte, ils ont de petites bottes toutes semblables aux fouliers représentés dans ce tableau.

Ici les harnois des chevaux sont fort différens des nôtres, & assortis à l'habillement.

(1) *Mitris & lanis quædam non velant caput, sed conligant, à fronte quidem protectæ, quæ propriè autem caput est, nudæ. Aliæ modicè linteolis, nec ad aures usque demissis, cerebro tenus operiuntur.*

Tersull. de veland. Virg. èép. 17.

Les selles font très-anciennes : on en voit dans la colonne Trajane & dans les tableaux d'Herculanum (1). Ce n'étoient d'abord que des bâts qu'on mettoit sur un tapis dont l'âne ou le cheval étoit couvert ; on a fait ensuite des selles avec un pommeau élevé. C'est des tapis que font venues ces grandes houffes que les Grecs, les Persans & les Turcs ont conservées. La description que fait Apulée de l'équipage d'un cheval, est très-ressemblante à ce qu'on voit aujourd'hui.

« On regarde, dit-il (2), les gens riches com-
 » me des chevaux qu'on veut acheter. Sans
 » s'arrêter à la richesse de leurs grandes houf-
 » fes ; sans considérer si les crins de leur cou
 » sont bien tressés, si leurs colliers ou carcans
 » brillent d'or, d'argent & de pierreries, si
 » les mors sont bien gravés, les selles bien
 » faites & relevées d'or ; on dépouille le cheval
 » de ses ornemens, » &c.

Je suis surpris que le Comte de Marfilli (3), dans ce qu'il dit de la cavalerie des Turcs,

(1) Pl. XII. T. 2. Pl. XLIII. T. 3.

(2) *De Gen. Socrat.*

(3) Seconde partie de l'état militaire de l'Empire Ottoman, ch. 13.

n'ait point fait mention de leurs grandes houffes.

Après avoir parcouru la Collection d'Herculanum, je vais achever, M. de répondre à vos questions. Je reprendrai ensuite les usages Grecs dont il me reste à vous parler.

Vous demandez si les excommunications que le Patriarche prononce contre un débiteur infidèle, ou un homme de mauvaise foi, ont rapport à quelque usage pareil établi, non dans l'ancienne Eglise, mais dans l'ancien tems.

Je ne puis mieux comparer ces excommunications contre un coupable dénoncé au Patriarche, qu'aux exécutions publiques qu'on pronçoit à Athènes contre celui qui refusoit de montrer le chemin à un homme qui s'égaroit, & contre tous ceux qui manquoient aux devoirs de l'humanité. Cette punition fait bien l'éloge de l'honnêteté des Atheniens (1).

Quant aux *Pronubes*, vous croyez donc que je puis m'être trompé; que l'époux devoit être conduit ou soutenu par des hommes, & la jeune mariée par des femmes. Voyez cette com-

(1) Quid enim est aliud erranti viam non monstrare ? quod Athenis execrationibus publicis sancitum est. *Cic. de Off. l. 3.*

paraïson d'Oppien, qui ne cite que des exemples Grecs : « Ainsi on voit un jeune homme » conduit par les femmes pronubes habillé de » blanc, la tête couronnée de fleurs, & tout » parfumé des essences d'Arabie, s'approcher » du lit nuptial en répétant le chant joyeux de » l'hyménée (1) ».

Le même Oppien me rappelle à cette occasion un usage bien opposé au nôtre. Anciennement les nouvelles mariées restoient enfermées plusieurs jours, & n'ôsoient se montrer en public. « On ne la voit pas, dit ce Poëte, » hors de son appartement le lendemain de ses » noces, ni plusieurs jours après, retenue par » la honte que lui donne l'aimable pudeur qui » la fait rougir, lorsqu'on la regarde (2) » : Telle est encore la pratique des Grecs.

Pline dit qu'anciennement en Grèce on ne supplioit pas quelqu'un pour lui demander une grace, sans lui toucher le menton (3).

(1) De Venat. l. 1. v. 337.

(2) De Piscat. l. 4. v. 180.

(3) Antiquis Græciæ in supplicando mentum attingere mos erat. *Plin. histor. l. 2. c. 43.* Thétis prend les genoux de Jupiter de la main gauche, *Iliad. l. 1. &*, caressant son menton de la droite, elle le supplie de venger l'affront fait à Achille. Les

Dans la belle reconnoissance d'Electre & d'Oreste, si bien ménagée par Sophocle, Oreste, qui ne s'est pas encore découvert, pour y préparer sa sœur, veut lui faire quitter l'urne où elle croit que sont renfermées ses cendres. Electre lui dit : *Par votre sacré visage que je touche, ne m'enlevez pas ce cher dépôt* (1).

Dans les *Monumenti Antichi* (part. 2. pl. 137.) Andromaque est représentée avec l'impression de douleur que Virgile lui fait conserver chez Hélénius (*Enéid. L. 5.*), & un jeune homme qui est près d'elle lui touche le menton pour la consoler.

Les Supplians aujourd'hui embrassent les genoux, & parmi les Turcs on touche quelquefois, entre égaux, la barbe de celui qu'on veut prier; ce qui approche fort du menton (2).

Grecs supplians embrassent encore les genoux, pour implorer & pour obtenir grace ou faveur. Ils embrassent même jusqu'aux pierres qui couvrent les tombeaux, lorsqu'ils y font leur priere. Ainsi Danaüs dit aux *Suppliantes*, qui sont ses filles : « A peine » arrivées à Argos, embrassez avec respect la statue de Jupiter. » *ter. Act. 1. scen. 2.*

(1) Elect. Sophoc. *Act. 4. sc. 1.*

(2) *Constantin Bey*, Prince de Moldavie, priant *Tchioban Oglou*, sarras ou banquier Arménien, de lui rendre un service essentiel, lui passa la main sous la barbe, & la lui baïsa.

« Les Supplians, dit Eustathe sur le premier Livre de l'Iliade, touchoient la tête, baifoient la main, ou embrassoient les genoux de celui qu'ils vouloient fléchir ou prier ».

Il est bon de vous faire observer ici qu'un Grec suppliant ne se présente pas devant un Seigneur Turc, ou un homme en place, sans avoir par respect les mains couvertes. Ainsi les anciens Supplians se couvroient les mains avec les bandelettes de laine qui pendoient de branches d'olivier qu'ils portoient. Lorsqu'Enée arrive chez le Roi Evandre, il lui dit : « J'im-
» plore, comme vous voyez, votre secours
» avec ces branches d'olivier ornées de bandelettes (1) ».

Les Députés des Troyens disent la même chose au Roi Latinus (2) : « Vous nous voyez
» en posture de Supplians, & les mains couvertes ».

Je ne puis terminer cet article sans vous rap-

(1) Me fortuna precari,
Et vittâ comptos voluit præterdere ramos.

Æneid. l. 8. v. 128.

(2) Ne temne quòd ultrò
Præferimus manibus vittas ac verba precantum.

Æneid. l. 7. v. 237.

porter un trait qui m'a vivement touché, & qui vous fera connoître l'éloquence naturelle des femmes Grecques. Une femme respectable, qui a tenu un état distingué, avoit un frere Commerçant qui fut malheureux, & obligé de faillir. Son principal commerce étoit avec une Nation étrangere, à laquelle il devoit beaucoup. L'Ambassadeur de cette Nation ne vouloit entendre à aucun accommodement; déterminé à poursuivre le Négociant avec la plus grande rigueur, il paroissoit inexorable. Il s'agissoit donc de le fléchir ou de pouvoir au moins gagner sur lui quelque chose. Cette Dame se chargea de cette pénible commission, & prit avec elle les filles du Négociant malheureux: « Mes nieces, leur dit-elle, « ce n'est pas dans votre maison qu'il » faut pleurer inutilement; il faut venir pleurer aux pieds de cet homme inflexible qui » veut perdre votre pere. Prenez des habits » conformes à votre situation, & suivez-moi ».

Elle se rendit au Palais du Ministre; mais quelle fut sa surprise & sa douleur, lorsqu'on lui annonça que cet Ambassadeur ne vouloit pas la recevoir! Une femme accoutumée à des honneurs & à des respects, devoit être plus sensible qu'une autre à la dureté d'un pa-

reil affront. Celle-ci devenue Suppliante ne se rebuta point, & toujours refusée, après de nouvelles instances, elle répondit : « Puisque » M. l'Ambassadeur ne veut pas me recevoir, » j'attendrai humblement à sa porte le moment » où il sortira ». Une des filles plus vivement affectée du traitement qu'elle éprouvoit, ne put soutenir l'excès de sa douleur, & tomba évanouie. La Dame affligée demande du secours : mais les Domestiques, à l'exemple du Maître, croient devoir le lui refuser, & passer outre sans l'entendre. Alors cette femme indignée s'avance vers la Garde des Janissaires, & crie avec force :

« O Musulmans, à mon secours ! ô vous que » les Chrétiens appellent barbares ! venez m'ai- » der à secourir ou à emporter une fille qui se » meurt au milieu de ces Chrétiens qui m'en- » tourent, & qui ont l'inhumanité de me refu- » ser de l'eau. Venez, Musulmans : que cet » homme inaccessible aux infortunés entende les » cris d'indignation que vous joindrez aux » cris de la nécessité, & de la douleur ; qu'il » voye que vous n'êtes pas sourds, comme lui, » à la voix des malheureux ».

Les Janissaires accourent aussi-tôt ; ils font

tous aux ordres de cette femme , qui majestueusement leur commande , & est obéie. La foule s'amasse ; les gens du Palais , honteux de leur dureté , s'empresseient d'apporter des secours tardifs ; toutes les portes sont ouvertes , comme si on les avoit enfoncées. L'Ambassadeur lui-même , étonné du tumulte , ne peut éviter de paroître , & alors cette femme courageuse , réunissant à la fois tout ce que sa juste indignation , ce que les mouvemens qui l'agitent , & le touchant du spectacle peuvent lui fournir d'énergie , se fait écouter , reproche au Ministre interdit sa dureté pour les malheureux , & ne le conjure plus , mais le force impérieusement de lui accorder la grace qu'elle étoit venue lui demander en suppliante.

La nouvelle Histoire de l'Afrique , de M. Cardonne , Interprète du Roi , que j'ai vu à Constantinople , contient un bel exemple d'intrépidité de la part d'une femme Grecque.

« Sous Constant , second fils de Constantin III , Grégoire étoit Patrice des Grecs » en Afrique. Il fut attaqué & vaincu » par les Arabes , sous le commandement » d'Abdoulah. La fille du Patrice , après » avoir fait dans cette bataille des prodiges

» de valeur , fut prise les armes à la main.....
» Mon pere a péri , dit-elle au Général Mu-
» sulman ; je me suis précipitée dans tes batail-
» lons , pour ne pas lui survivre , & je n'ai
» pas trouvé la mort que je cherchois ». *T. I.*
p. 21.





VINGT-HUITIEME LETTRE.

*Continuation du même sujet. Usage singulier
de l'Isle de Mételin.*

POUR ne rien oublier, M. des anciens usages conservés chez les Grecs modernes, voici ce que vous pourrez joindre aux traits que j'ai déjà rassemblés.

Les anciens Grecs à la fin du jour, lorsqu'on apportoit la lumière, se souhaitoient mutuellement le bon soir; on n'y manque pas encore aujourd'hui, & cet usage est regardé comme une coutume religieuse.

Les Grecs, en écrivant, ajoutent toujours comme le pratiquoient les Anciens, à leur nom propre, celui de leur pere (1); & cet usage est établi dans tout l'Orient. « Les Romains, dit Pausanias, « n'ajoutoient pas le nom de » leur pere à leur nom propre; au-lieu que,

(1) Cependant cet usage n'étoit pas général, puisqu'un grand nombre d'Inscriptions Latines semblent prouver le contraire. Voyez Spon, tome 1. p. 357.

» dans les Inscriptions Grecques, vous trouve-
 » rez toujours ensemble le nom du pere & du
 » fils ». *Ἀρτέμων Εὐθυμίου* ; Artemon, fils d'Euthy-
 mius, &c. &c. (1).

Il y a dans l'Isle de Métélin, qui est l'an-
 cienne Lesbos, un usage bien extraordinaire,
 quoiqu'il ne soit peut-être pas destitué de rai-
 son, & qui pourroit provenir des Lesbiens. Tou-
 tes les propriétés & tous les immeubles appartiennent
 aux filles, & à la fille aînée ; ce qui
 emporte l'exhérédation des garçons. Comme,
 dans le cours de mes voyages, je n'ai fait qu'abor-
 der à cette Isle, & que je n'y ai pas fait de
 séjour, je n'ai pu vérifier le fait par moi-même.
 Mais on me l'a bien assuré, & le premier Mé-
 téliniote que j'ai questionné sur cela, ma dit que
 le fait étoit vrai, que cet usage étoit très-an-
 cien, & que les garçons consentoient volon-
 tiers à tout céder à leurs sœurs, pour leur pro-
 curer de meilleurs établissemens. « Ils pour-
 » roient, ajoutoit-il, s'ils vouloient, réclamer
 » la loi Turque, qui admet tous les enfans au
 » partage des biens paternels ou maternels ;
 » mais ceux qui voudroient ainsi se soustraire

(1) Musæum Veron. p. 330.

» à la loi du pays, feroient déshonorés ».

Pour remonter à la source de cet usage, il faut le chercher dans l'histoire Grecque, en suivant les révolutions de Mytilene; & voici, sur ce sujet, tout ce que je trouve.

Dans la deuxième année de la quatre-vingt-huitième Olympiade, quatre-cent-dix-sept ans avant l'Ere Chrétienne, les habitans de Lesbos renoncèrent à l'alliance d'Athènes. Ils reprochoient à cette République, que, les forçant d'abandonner les autres villes de cette Isle, elle les avoit obligés d'habiter tous dans Mytilene. Ils s'allierent donc avec les Lacédémoniens, qui les reçurent avec joie. Malgré les secours que ceux-ci leur envoyèrent, les Mytiléniens furent battus par les Athéniens, & leur ville fut prise par Pachès, fils d'Epiclérus. Après cette conquête, le peuple d'Athènes s'assembla pour décider du sort des malheureux Mytiléniens. Cléon, homme violent, proposa de faire mourir tous ceux qui étoient parvenus à l'âge de puberté, & de réduire en esclavage les femmes & les enfans. Le peuple prononça l'arrêt, & dans le tems que Pachès le notifioit à Mytilene, il en survint un contraire. Cependant les murailles de la ville furent rasées, &

les Athéniens tirèrent au fort entre-eux toutes les possessions de l'Isle à l'exception des champs, qui appartenoient aux habitans de Méthymne. Voilà ce qu'on lit dans Diodore (1). Le même rapporte qu'Egyfippe de Lacédémone, haranguant ceux de Syracuse pour les indisposer contre les Athéniens, leur assura que ces derniers, après la prise de Mytilene & de Milos, avoient fait inhumainement égorger tous ces Insulaires (2).

Pendant les Lesbiens, qui, à la prise de leur capitale étoient échappés des mains des Athéniens, & qui se trouvoient en assez grand nombre, formerent le dessein de rentrer de force dans leur patrie; mais pour lors ils se contentèrent de se saisir d'Antandros, ville de l'Asie mineure, d'où ils faisoient de fréquentes insultes aux Athéniens établis à Mytilene. Le peuple irrité envoya contre eux des troupes avec deux Généraux. Ceux-ci reprirent Antandros, en massacrerent les habitans, &, après avoir passé au fil de l'épée la plupart des Lesbiens, revinrent à Mytilene (3).

(1) L. 12.

(2) L. 13. Olymp. 89. an. 2.

(3) Diod. l. 12.

Cette ville passa ensuite sous la domination de Lacédémone ; & la quatrième année de la centième Olympiade , la plupart des villes Grecques soumises aux Lacédémoniens s'étant soulevées contre eux , les habitans de Chio & de Byzance leverent les premiers l'étendard de la révolte ; ils furent bientôt suivis par les habitans de Rhodes & de Mytilene , qui s'attachèrent aux Athéniens. Or comme je ne vois dans toutes ces révolutions , que les femmes épargnées , n'au-
roient-elles pas été d'intelligence avec les nouveaux habitans , pour assurer dans leurs familles la propriété des possessions , & se les attribuer à elles seules ? Dès qu'elles eurent été reconnues maîtresses des biens qui leur étoient auparavant communs avec leurs maris , l'usage en fit peut-être ensuite une loi qui ne peut être plus favorable pour elles.

J'ai remarqué dans Hésiode un autre usage encore suivi par les Grecs & par les Turcs. On ne les voit pas , comme nous , au coin d'une rue ou dans une cour , se soulager du premier besoin naturel ; en y satisfaisant , ils ne sont jamais ni découverts , ni debout , mais agenouillés ou accroupis. Ecoutez sur cela les précep-

tes de l'ancien Poëte Grec (1), puisqu'on les fuit encore ; j'emploie les expressions de M. *Bergier*, qui vient de donner une traduction Française du Poëme des *Travaux & des Jours*, & qui dans cet endroit a su concilier toute la décence possible avec la fidélité.

« NE te tourne point contre le soleil pour
 » épancher de l'eau ; ne le fais pas même après
 » le soleil couché & pendant la nuit, d'une
 » maniere peu modeste. Les Dieux veillent mê-
 » me pendant les ténèbres. Un homme modeste
 » se retire à l'écart, ou derriere un mur, pour
 » satisfaire aux nécessités de la nature. Ne te
 » découvre jamais d'une maniere indécente de-
 » vant ton foyer ».

Je termine là, sur cet objet ; mes recherches ; les bornes de la décence doivent être celles de la curiosité.

(1) Hésiod. Oper. & Dies. v. 725, &c.




 VINGT-NEUVIEME LETTRE.
Les Libations.

J'E n'ai pas tout vu, M. ni tout dit a beaucoup près dans les recherches que j'ai faites pour comparer les Grecs Modernes aux Anciens. En les suivant avec attention, on peut continuer avec succès ce que j'ai commencé. M. de Peyssonel, Consul de France à Smyrne, m'a fait part d'une observation curieuse sur les *Libations*, & je crois devoir l'ajouter ici.

« Je me suis souvenu de vous & de votre » ouvrage, m'écrivit-il dans sa lettre du 3. Octobre 1768, « en voyant de mes fenêtres un » bateau Grec qu'on lançoit à l'eau. Avant de » mettre la main à l'œuvre pour commencer » l'opération, le constructeur a fait venir du » vin, &, tenant la coupe, il en a arrosé la » poupe du bâtiment, en faisant des vœux » pour la prospérité du voyage & du proprié- » taire; il a bu ensuite & fait boire tous les » assistans. J'ai vu enfin une libation dans tou- » tes les formes »

Elle doit se retrouver encore à la fin des festins Grecs, qu'on n'acheve pas sans répandre du vin, comme anciennement, en faisant des vœux pour le maître de la maison & pour les convives, ainsi que dans les cérémonies de l'enterrement, ou au repas des funérailles (1).

Anciennement on ne s'embarquoit pas sur un vaisseau, sans faire des libations avec du vin. Le constructeur Grec de Smyrne nous retrace Enée qui, avant de quitter Alceste & la Sicile, se tenant debout sur la proue de son vaisseau, avec une coupe à la main, jette dans la mer les entrailles des victimes, & fait des libations du vin qu'il répand (2).

Dans l'Odissee (*Liv. 15.*), Télémaque & le fils de Nestor étant montés dans leur char, Ménélas les suit avec une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partent pas sans avoir fait des libations.

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.* Tome 1. p. 351. *Poculum boni genii.* Cyrene dit à son fils Aristée, pendant le repas, *cape Mæonii carchesia Bacchi; Oceano libemus.* Virg. Géorg. L. 4. v. 380.

(2) Ipse caput tonsæ foliis evinctus olivæ,
Stans procul in prorâ, pateram tenet, extaque falfos
Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.

Ænéid. l. 5. v. 375.

Télémaque dit encore à ses compagnons : « Préparez vos rames, & déployez les voiles ». Ils obéissent, & il offre de son côté sur la poupe un sacrifice à Minerve. Dans le même Poëme, (*Liv. 2.*) les Compagnons de Télémaque ayant apporté sur la poupe des vases remplis de vin, ils font des libations aux Dieux immortels, & particulièrement à Minerve.

Dans l'Illiade (*Liv. 7.*), les Grecs achètent, par des échanges, du vin de Lemnos, & aucun n'ose boire, sans avoir répandu du vin pour faire des libations au fils de Saturne.

Le Poëte Nonnus (1), dans la longue description qu'il a faite des cérémonies de la sépulture, n'oublie pas le vin qu'on répand sur le bûcher.

Je suis, &c.

(1) L. 37. v. 63, 64.

Voyez dans Lucien le Dialogue de Caron & de Mercure, & dans Plutarque [*in Aristid.*] les cérémonies de l'Anniversaire des Platéens. Celui qui faisoit la libation disoit en tenant la coupe : Προπίνω τοῖς ἀνδράσι τοῖς ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας τῶν Ἑλλήνων ἀποθανῶσι : Je bois aux vaillans hommes qui sont morts pour la liberté de la Grèce.





T R E N T I E M E L E T T R E .

Remarques sur quelques endroits de l'Esprit des Loix, sur quelques usages des Turcs, & sur Mahomet.

VOUS avez bien raison de dire, M. que le célèbre Auteur de *l'Esprit des Loix*, qui n'a vu vraisemblablement les Orientaux que de son cabinet, explique pourtant leurs usages, comme s'il avoit vécu parmi eux. Mais ne conviendrez-vous pas avec moi, que M. de Montesquieu, qui écrit si bien, a pu quelquefois s'exprimer mal, en parlant une langue étrangere, & se tromper sur la foi des Voyageurs. Je vais donc effacer quelques taches, ou corriger de légères erreurs que j'ai trouvées dans son ouvrage.

Je ne voudrais pas, en premier lieu, rencontrer dans ce livre une faute que font la plupart de ceux qui parlent de la Turquie, en mettant indistinctement *Bacha* pour *Pacha*. Cependant, dans les Provinces de Turquie où l'on parle Arabe, on prononce constamment *Bacha*, parce que la Langue Arabe n'a pas la lettre P dans son Alphabet. Ceux qui n'ont fré-

quenté que ces Provinces , écrivent & prononcent *Bacha* , & de là vient l'erreur de ceux qui les copient.

Le mot de *Bacha* , en Turc , signifie Maître ; ainsi on appelle un Janissaire , *Hassan-Bacha* , c'est-à-dire , *Maître Hassan* , comme nous dirions *Maître Jacques*. Ce mot nous vient de *Bach* , tête ou chef.

Le mot de *Pacha* est formé de *pai* , mot Persan , qui signifie *ped* , & de *scha* , qui signifie Souverain , c'est-à-dire , Lieutenant de l'Empereur. Or ce titre , comme vous savez , ne se donne qu'aux Visirs & aux Gouverneurs.

« QUAND la loi , dit M. de Montesquieu ;
 » permet au Maître d'ôter la vie à son Es-
 » clave (1) , c'est un droit qu'il doit exercer
 » comme Juge , & non pas comme Maître ;
 » Il faut que la loi ordonne des formalités qui
 » ôtent les soupçons d'une action violen-
 » te (2) ».

(1) L. 15. chap. 16. p. 285. v. 4.

(2) Il faut observer touchant le droit de vie & de mort sur les Esclaves , que l'Alcoran , qui est la seule loi en Turquie , exhorte les Maîtres qui ont un méchant Esclave , à le vendre ou à le chasser , après sept ans de service , terme auquel tout Esclave devoit recouvrer sa liberté.

Suivant la loi Turque , le Maître a droit de vie & de mort sur son esclave : mais la loi civile ne le lui permet pas. On a vu cependant , en Turquie , un Anglois faire pendre chez lui son Esclave (1) : il se tira avec peine & avec beaucoup d'argent de cette affaire , parce qu'en Turquie on rachete le meurtre , & on paye avec de l'argent le sang qu'on a répandu.

Les Turcs , qui n'ont à l'égard de la peste

(1) Ce trait d'inhumanité fait frémir , & paroît peut-être incroyable ; mais chez les nations les plus polies , il y a des hommes barbares & des monstres. En voici un autre exemple rapporté par un voyageur Anglois, *Ellis. t. 2. p. 117.*

Un Indien venu de fort loin avec sa famille pour trafiquer avec les Anglois au Fort d'Yorck , dans la Baye d'Hudson , eut le malheur de ne trouver que très-peu de gibier dans sa route ; de maniere qu'il fut réduit à la dernière extrémité avec sa femme & ses enfans. Dans cet état affreux , ils arracherent la fourrure de leurs habits & essayerent de se nourrir de la peau qui les couvroit. Cette ressource leur manqua bien-tôt ; & , ce qu'on ne peut lire sans horreur , ces pauvres gens furent obligés de se nourrir de la chair de deux de leurs enfans. Arrivés à la Factorie , l'Indien , accablé de douleur , conta sa déplorable aventure avec toutes ses circonstances à un Gouverneur Anglois , qui ne répondit que par un grand éclat de rire. Le Sauvage , saisi d'indignation , tourna le dos à ce monstre , en lui disant : *Ce n'est pourtant pas un conte à faire rire.* Voyage de la B. d'Hudson par Henri Ellis,

aucune police , voient les Chrétiens dans la même ville échapper au danger , & eux seuls périr : ils achètent les habits des pestiférés , s'en vétiffent , & vont leur train (1).

Les François , les Anglois , & quelques autres , font les seuls étrangers qui s'enferment & qui prennent des précautions contre la peste. (2) Les Chrétiens des pays Grecs , & les Arméniens sur-tout , non plus que les Juifs , n'échappent pas plus au danger que les Turcs , parce qu'ils s'y exposent comme eux. L'usage est chez eux plus fort que la crainte. Cependant il y a beaucoup de Turcs qui craignent la peste , & qui s'en préservent autant qu'ils peuvent. Lorsque la mortalité s'étend à un certain point , on fait des Prières publiques (3). Si la peur d'une maladie mortelle arrêtoit la communication ; si l'on s'enfermoit , comme on fait au signal d'une rébellion , le gouvernement auroit toujours à redouter les effets d'une allarme

(1) L. 14. chap. 11. p. 265.

(2) En général tout ce qu'on appelle *Frances* , en Turquie , prennent les mêmes précautions. Les Grecs , les Juifs & les Arméniens se bornent à quitter leurs habits , en entrant chez eux , & à les faire mettre à l'air.

(3) Voyez la Lettre sur la Peste , au second volume.

générale, à laquelle on pourroit se méprendre. Il redouteroit & le défaut de vivres, auquel on est alors exposé, & le cri du mécontentement, & les plaintes qui produisent si souvent des émeutes. Il faudroit donc se prémunir contre la contagion, par des barrières, & par la même police que nous observons dans nos Lazarets. Mais comment accorder, sur ce point, une loi nécessairement rigoureuse, avec l'habitude du despotisme, qui ne connoît point d'autre loi que sa volonté?

« IL n'est pas mal que, dans les cas douteux; » les Juges consultent les Ministres de la Religion. Aussi, en Turquie, les Cadis interrogent-ils les Mollahs (1) ».

M. de Montesquieu confond les Mollahs avec le Muphty. Le nom de *Mollah* désigne un Cadi ou juge d'un rang supérieur; cependant les Cadis & les Mollahs exercent toutes les mêmes fonctions. Le Cadi ne consulte que les livres des loix & les Jurisconsultes; mais quand deux personnes plaident devant lui ou devant le Mollah sur une question difficile ou intéressante, quoique ces Juges soient bien instruits de ce

(1) L. 12. c. 29. p. 234.

que la loi prononce en pareil cas, les parties prennent le *fetfa* du Muphty, qui est proprement une réponse à leur consultation, conçue en ces termes, *permis ou non permis par la loi*. Le Muphty est donc consulté comme le premier interprète de la loi, & quand son *fetfa* n'y est pas conforme, le Cadi prononce suivant la loi, en supposant que le Muphty a été mal instruit.

« ON change si souvent de femmes en Orient ;
 » qu'elles ne peuvent avoir le gouvernement
 » domestique. On en charge donc les Eunu-
 » ques, on leur remet toutes les clefs, & ils
 » ont la disposition des affaires de la maison (1) ».

Ceci n'est point encore exact. Les Eunuques ne sont que pour la garde des femmes, pour les servir, & pour toutes les affaires du dehors, auxquelles des femmes presque toujours enfermées ne peuvent vaquer. Mais le gouvernement intérieur & domestique leur appartient, & les Eunuques ne s'en mêlent pas.

Dans toute espèce de procès, la preuve par témoins, vrais ou subornés, est toujours la plus forte en Turquie. Cette preuve testimoniale est

(1) L. 16. c. 14.

en telle considération, qu'à la fin du Ramazan lorsqu'il s'agit d'annoncer la nouvelle lune ou la fête du Bayram, on va signifier juridiquement au Cadi la découverte de la nouvelle lune, en faisant entendre des témoins dont il reçoit les dépositions.

Les Turcs paroissent avoir conservé plusieurs usages des anciens Romains. Ils bâtissent comme eux, pour leur logement, des maisons de bois, & de peu de durée; ils ne cherchent la magnificence & la plus grande solidité, que dans les édifices publics. On vous l'a dit sans doute, M. & on ne peut trop le répéter: ils sont en général plus religieux que nous; un Turc en priere est un vrai modèle de dévotion & de recueillement (1).

Je revenois un jour en compagnie & à cheval du village de Belgrade. Un Turc faisoit sa priere sur le bord du chemin, & je le considérois attentivement. On m'assura que, si j'approchois de lui, il ne leveroit seulement pas les yeux pour me regarder. J'étois jeune, & nouvelle-

(1) Au milieu d'un festin & d'une partie de plaisir, l'heure de la priere venue, les Turcs quittent tout pour se recueillir & pour prier Dieu, comme s'ils étoient dans le Temple.

ment arrivé en Turquie ; je ne pus croire ce qu'on me disoit. Je m'éloignai pour arriver au galop sur l'homme en priere : il se tint immobile. Je tournai autour de lui, il sembloit ne pas m'apercevoir ; il continuoit de se lever & de se remettre à genoux, sans lever les yeux. Enfin, j'appuyai presque sur lui la tête de mon cheval ; mais il ne daigna pas se détourner pour me dire la moindre injure, ou me faire aucun signe. Ainsi j'aurois perdu la gageure, si j'avois parié que j'interromprois sa priere.

J'ai fait une épreuve d'une autre espece. Avant d'entendre le Turc, dès qu'on chantoit une chanson en cette langue, je riois, comme tout étranger, de l'air & des paroles qui me paroissoient de la plus grande bifarrerie. Mais quand j'ai un peu entendu la langue, je n'ai rien trouvé de plus touchant, ni de plus tendre, que les chansons Turques, dont les paroles ordinairement peignent la situation d'un cœur bien épris, ou fort affligé, & l'air plaintif (quoique monotone) inspire une douce mélancolie. Je me sentoie attendri, malgré moi, & l'impression que j'éprouvois, n'est pas une singularité que j'affectois parmi mes compatriotes.

Je ne vous parlerai point, M. des mœurs & des ufages des Turcs : Ricaud, Milady Montagut, & quelques autres Voyageurs ne laissent rien à désirer sur cet article. J'aurois bien voulu seulement pouvoir vous communiquer un très-bon ouvrage sur Mahomet, de feu M. le Comte de Bonneval, dont la mort trop prompte m'a privé, & qu'il m'avoit promis, comme vous l'allez voir par sa lettre que j'ai conservée.

* *Lettre de M. le Comte de Bonneval (Achmet Pacha) à l'Auteur.*

A Courou-Schefme (1) le 19 Août.

« J'AI toujours attendu, M. que M. C. vînt
» ici, pour lui donner ma réponse à la lettre
» que vous avez eu la bonté de m'écrire.

» Je me souviens qu'il y a environ cinq ou
» six ans, que Milord R. me pria par une de
» ses lettres de lui envoyer en Angleterre mon
» sentiment sur Mahomet, sur sa loi, sur la re-
» ligion qu'il a établie, &, s'il se pouvoit,
» sur les causes de ses progrès, & du rapide
» accroissement de la nation Arabe, dans les

(1) Village d'Europe sur le bord de la mer Noire, peu éloigné de Constantinople.

» trois parties du monde connu de son tems.

» Ce Lord, mon ancien ami, & homme
 » de grande littérature, m'écrivoit qu'il n'étoit
 » nullement content de tout ce qu'il avoit lu
 » sur Mahomet, & qu'il ne voyoit que des Sa-
 » tyres contre le Prophete & son systême. Il
 » me prioit donc, puisque j'étois sur les lieux,
 » de faire quelques recherches sur ce sujet in-
 » téressant, & de lui dire librement mon avis;
 » me promettant, si je l'exigeois, un secret
 » inviolable. Il ajoûtoit, qu'il connoissoit mon
 » impartialité, & qu'il tiendroit pour vrai &
 » bien assuré, ce qu'il recevrait de ma part.

» Cette priere d'un homme que j'aimois ten-
 » drement (car il est mort depuis) me fit em-
 » ployer, pour le satisfaire, tous mes soins &
 » ceux des personnes de cette nation capables,
 » par leur peu de préjugés vulgaires, de m'é-
 » claircir toute chose, & la vérité sur-tout. J'a-
 » vois alors un Kiaya Provençal de la Cio-
 » tat, & de la famille de B. nommé Musta-
 » pha, qui savoit parfaitement l'Arabe, qu'il
 » lisoit & écrivoit très-bien. Il feuilleta tous les
 » plus anciens manuscrits qui parloient de Ma-
 » homet. Il travailla même avec des gens éclai-
 » rés, & aussi peu prévenus que lui, quoique

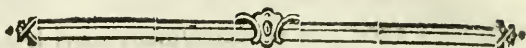
» Mufulmans. Il m'en coûta quelque chose ; mais
 » sur leurs mémoires , tirés des livres originaux ,
 » je fis , après un an d'exactes recherches , un
 » *Essai sur Mahomet , sur sa religion , sur ses*
 » *loix , sur ses conquêtes & sur les Arabes.* Cet
 » ouvrage plut infiniment à Mylord R. qui le
 » remit , en mourant , à un autre savant , aussi de
 » mes amis , le lui ayant envoyé de Portugal
 » où il mourut , à condition qu'il n'en don-
 » neroit point de copie. Je dois en avoir les
 » brouillons , & si je les trouve , je vous les
 » communiquerai volontiers. Je crois que j'ai pris
 » le ton qu'il faut prendre dans cette histoire ,
 » & dans ce tems-ci , où les hommes recher-
 » chent la vérité par une bonne critique sans
 » prévention , & sans injures ».

Vous regretterez comme moi , M. la perte
 d'un ouvrage aussi curieux , aussi piquant ,
 aussi instructif , que doit l'être celui - là. M.
 le Comte de Bonneval y réfutoit princi-
 palement la vie de Mahomet , par M. de Bou-
 lainvilliers. Il faisoit voir qu'en séparant le faux
 Prophete du grand-homme , Mahomet étoit
 un génie puissant , un excellent législateur ,
 un très-habile politique , un véritable conqué-
 rant , & qu'accommodant sa religion au Cli-

mat, il en avoit pris les fondemens dans le catéchisme des Ariens. Il rendoit ensuite raison de tous les Exploits militaires & des conquêtes de Mahomet. Tel étoit le plan de cet ouvrage, suivant ce qu'il m'en a dit lui-même. Si sur la foi des livres Arabes, il avoit un peu trop exagéré l'éloge du chef de la Religion Musulmane, un lecteur instruit & judicieux auroit vu d'un coup-d'œil toutes les restrictions dont un pareil éloge étoit susceptible.

Je suis, &c.





TRENTE-UNIEME LETTRE.

Sur les Arts.

QUI ne seroit tenté, M. en parlant des Grecs Modernes, de parler des Arts, quand même on ne trouveroit plus chez eux aucun de ces précieux monumens qui nous en rappellent le bel âge?

J'ai dit dans mes Lettres précédentes, un mot de la Musique & de la Poësie des Grecs; mais les conquérans de la Grece, à l'exemple des Anciens Perfes, ne souffrent plus ni Peintres, ni Sculpteurs en figures. Avant eux, une Religion sainte, la plus propre à réprimer les passions, pour mettre, dans un climat dangereux, la chasteté à couvert des occasions & des chûtes, avoit déjà borné les progrès des Arts, en proscrivant les nudités. L'autorité souveraine, & le fanatisme encore plus puissant, avoient suscité, dans l'Empire Grec, cette secte de furieux (1), qui, sous prétexte d'abolir un culte idolâtre, brisoient indistinctement toute

(1) Les Iconoclastes.

espèce d'Images, c'est-à-dire, les plus beaux ouvrages de Peinture & de Sculpture. Comment les Arts, ainsi persécutés & déjà fort déchus de leur ancien éclat, auroient-ils pu se maintenir dans un pays où, soutenus par le spectacle de la plus belle Nature, ils s'étoient perfectionnés au point que la Grèce étoit devenue l'école de Peinture & de Sculpture la plus célèbre qui eût jamais existé ?

Mais s'il est vrai qu'il faille aller chercher à Rome & en Italie les plus beaux monumens qui nous restent de la Grèce, & qu'on en a successivement enlevés, on peut du moins reconnoître encore, dans l'ancienne Patrie des Arts, quelques modèles de ces ouvrages inimitables, & par conséquent essayer de rendre raison des progrès rapides qui nous étonnent dans ceux qui les exécutèrent. Les talens non développés par l'étude, par l'exercice, & restés dans l'inaction, y sont encore aujourd'hui sous nos yeux. On a peut-être trop négligé de faire cette observation : mais je crois pouvoir regarder la Grèce comme une école utile pour tous les Arts du Dessin.

Je voudrois à cet effet opposer aux plus beaux tableaux trouvés récemment à Hercula-

num, parmi tant d'autres médiocres, à ceux même qu'ont décrit Pausanias & Lucien, les tableaux vivans, animés, qui pourroient encore servir de modèle aux Peintres, aux Sculpteurs & aux Poètes, si les Arts de l'ancienne Grèce pouvoient renaître dans la moderne. Je voudrois seulement ébaucher ce qu'une main plus habile pourroit terminer un jour avec plus de fruit.

Mon dessein n'est pas ici de parler des Arts en Artiste ou en Amateur capable d'en écrire l'histoire, mais de chercher dans la Nation, que j'étudie attentivement, les traces du génie qui les créa, ou la raison de ce qu'elle a fait & de ce qu'elle ne fait plus, je veux dire, de la perfection où elle a su porter ces Arts jusqu'à leur décadence & leur chute.

Je fais que je ne dois plus chercher dans la Grèce ni de célèbres Artistes dont la race y est ensevelie, ni des tableaux ou des statues qu'on a détruits, ou enlevés (1). Mais, après

(1) Les Anglois n'ont pas été les moins ardens pour cette recherche, ni les plus lents à dépouiller la Grèce Moderne de ses ornemens qui lui restoit.

Le Comte d'Arundel, qui vivoit à Londres sous le règne

y avoir retrouvé tant d'usages anciens, je recon-

de Charles I, étoit l'homme le plus Curieux, & le plus célèbre Amateur de son tems. S'il en avoit eu le pouvoir, il auroit enlevé toutes les Statues & toutes les Inscriptions qui subsistoient alors dans la Grèce. Il fit l'acquisition des fameux Marbres d'Oxford qui portent encore son nom. *M. Walpole*, dans le second Volume des *Anecdotes concernant l'état de la Peinture & des Arts en Angleterre*, à la fin du Chapitre où il fait l'histoire de la fameuse Collection que Charles I. avoit rassemblée à grands frais, donne une grande idée de celle qu'avoit formé dans le même tems le Comte d'Arundel. Il nous apprend que ce Lord est le premier Anglois qui ait fait passer dans son Isle des Statues Antiques; qu'après vingt ans de recherches, il s'en étoit trouvé possesseur d'un assez grand nombre, pour en pouvoir enrichir ses Maisons & ses Jardins, & qu'enfin, c'étoit dans la Grèce qu'il avoit fait la plus abondante moisson. Son principal Commissionnaire, étoit le Chevalier *Guillaume Petty*, qui l'étoit aussi du fameux Duc de Buckingham. Le Chevalier *Thomas Roë*, dans une de ses Lettres, observe qu'il n'étoit pas possible de faire un meilleur choix. C'étoit, dit-il, un homme infatigable & à l'épreuve de toutes sortes d'aventures. Pour se concilier la confiance des Grecs, il s'étoit conformé à leurs usages, & à leur maniere de vivre; il mangeoit avec eux les jours de travail; il ne lui coûtoit rien de passer les nuits couché sur une planche ou dans un bateau de pêcheur; il se prêtoit à tout ce qui pouvoit leur être agréable & ne se refusoit à rien, pourvu qu'il parvint à son but. Il avoit fait une très-belle récolte à Samos: mais, après avoir quitté cette Isle, il fut assailli d'une tempête dans laquelle il courut le risque

nois, sous le même Ciel, le même génie qui fit autrefois les Peintres & les Poètes; j'y vois des tableaux naturels & des modèles vivans d'après lesquels le talent peut s'exercer encore avec succès.

Les anciens Grecs, accoutumés à des spectacles publics que la corruption des mœurs a toujours rendu trop dangereux, ont dû s'attacher aux Arts agréables qui représentoient & vivifioient les passions. Comment n'auroient-ils pas été sensibles aux attraits des Arts, échauffés comme ils l'étoient par le chant des beaux vers d'Homère, par les brillantes images de leurs Poètes, par les merveilles qu'on racontoit du pouvoir & de la sagesse d'Orphée; enfin par la vue des chef-d'œuvres de Peinture &

de périr, & malheureusement tout ce qu'il avoit avec lui fut jeté à la mer.

Ces hommes rares ne le font pas en Angleterre, témoin M. le Chevalier *James Bruce*, qui, après le Voyage le plus long, le plus hasardeux & le plus pénible, nous a généreusement apporté des richesses qui nous étoient inconnues & qui ne s'est pas moins distingué en France par ses connoissances & par ses recherches, que par tous les traits généreux qui ont consacré parmi nous sa bienfaisance & la noblesse de ses sentimens. Je suis flatté de pouvoir ici rendre ce foible témoignage à l'amitié dont il m'honore.

de Sculpture dont étoient ornés les Temples & les plus petites Villes de la Grèce ?

Quelle Nation a plus fait pour les Beaux-Arts, & les a plus honorés que les Grecs ? Les hostilités cessoient à l'approche des Jeux de la Grèce. On oublioit toute animosité, tout autre soin, tout autre intérêt, lorsqu'il s'agissoit de disputer le prix des talens. On disputoit jusqu'au *prix de la Beauté* qui enflammoit les Artistes, en leur fournissant des modèles.

Tous les talens s'étoient développés à la fois & brilloient en même tems (1) : les Arts se tiennent par la main comme les Grâces. Dédale eut à peine achevé son fameux Labyrinthe de Crète, que la Danse, telle que je vous l'ai peinte ailleurs, imita l'ouvrage de Dédale & forma le tableau le plus riant. Les Grecs excelloient dans l'imitation, & ce talent les caractérise encore. Leurs Danseurs & leurs Pantomimes l'avoient portée à un point de perfection que nous avons de la peine à nous imaginer. Néron, au rapport de Lucien, avoit un Pantomime Grec qui

(1) *Omnia tempus*

Nata suum properant nasci. Claud.

représentoit les principaux traits de la Fable avec tant d'énergie & de vérité , qu'il rendoit les objets présens. Un Prince du Pont qui se trouvoit à Rome , après avoir vu jouer ce Pantomime , fit les plus grandes instances pour l'obtenir de l'Empereur , & Néron lui en témoignant sa surprise : « J'ai pour voisins , lui dit ce Prince étranger , » des barbares dont per-
 » sonne n'entend la langue ; je pense que cet
 » homme pourra nous servir d'interprète &
 » leur faire entendre tout ce qu'il voudra (1) ».

Les progrès de la Danse suivirent ceux de la Musique , & ces deux Arts fleurirent en même tems à Argos. Bientôt on entend chanter les poésies d'Homère ; Simonide , père de l'Elégie , soupire ; la Tragédie , sortie du charriot rustique de Thespis , doit son cothurne à Eschile ; enfin tous les Arts se réunissant à Athènes reconnoissent la Grèce pour leur patrie.

Telle étoit l'heureuse influence ou la communication du génie chez cette spirituelle Nation : la Musique , la Danse , la Poésie , la Peinture , la Sculpture , tous les Arts rassemblés se soutenoient & se perfectionnoient

(1) Dialogue de la Danse.

réci­proque­ment. Les murs de Thèbes s'é­lèvent au son de la lyre ; le Musicien & le Dan­seur étoient Peintres ; le Peintre étoit Poète ; l'élo­quent Ulysse avoit fait de ses propres mains, sui­vant Ho­mère , le lit où couchoit Pénélope. Il étoit Artiste & Dessinateur ; il ne peut raconter à Calypso l'a­venture de Rhésus, sans la dessiner sur le fable (1).

C'est ainsi que le Titien , parlant d'une de ses compositions , dit avec l'énergie de sa verve : *Je vous envoie la Poésie de Venus & d'Adonis , &c.* (2)

La Nature seule fit autrefois dans la Grèce les Peintres, les Sculpteurs, les Poètes, en un mot tous les hommes de génie qui ont répandu tant d'éclat sur cette heureuse contrée. Une imagination vive, agréable, un esprit actif, une organisation fine, un goût délicat, ou plu­­tôt une extrême sensibilité : toutes ces dispo-

(1) *In spisso littore pingit opus. Ovid. De Arte Am. L. 2.*

(2) *Mando ora la Poesia di Venere & Adone , &c.* Ce Poëme étoit un tableau qu'il avoit fait pour le Prince d'Espagne, fils de Charles-Quint, depuis Philippe II, & qu'il adressoit à Bénavidès pour être présenté à ce Prince. Il y en a une Copie à Rome dans le Palais Colonne, & il a été gravé plusieurs fois, *Raccolta di Lettere sulla Pittura , &c.* Tome I. p. 242.

sitions, jointes au plus beau Ciel, à l'aspect des riantes campagnes, au gouvernement le plus propre à développer, à étendre encore & à aggrandir le génie qui, sans la liberté, n'a point de ressorts : voilà ce qu'elle avoit mis chez les Grecs, & ce qu'elle y trouva. Elle eut seulement à les tourner vers les objets les plus capables d'exercer leur sensibilité, & l'on vit naître les Arts. Le goût formé par l'habitude de voir & de produire de belles choses, on ne reconnut plus d'autre empire que celui des Arts & des Talens, ni d'autre bonheur que dans la gloire de la Patrie.

« PLUS on étudie les Anciens, dit M. le Comte de Caylus, » plus on est frappé du » mérite & de la supériorité des Grecs, dans » toutes les opérations de l'esprit. Les produc- » tions de cette heureuse Nation, sont les seu- » les qui présentent des exemples de la justesse » & de la simplicité. Le desir de montrer de » l'esprit, cette maladie qui tourmente les Mo- » dernes, ne s'est introduit chez eux que fort » tard, & dès-lors le bon goût s'est affoibli. » Le peu de progrès de nos connoissances & de » nos talens vient en grande partie de ce qu'on » lit peu les Anciens, & que l'on s'écarte des

» grands & véritables exemples qu'ils ont laissés (1) ».

Si l'on ne peut méconnoître le génie pour le père des Arts, la liberté certainement fut leur mère. Nés dans son sein, on les voit tous en effet abandonner avec elle la Grèce dévastée & conquise. Ils déclinerent & se perdirent de la même façon chez cet ancien peuple qui posséda les mêmes Arts que les Grecs perfectionnèrent après lui; je veux parler ici des Etrusques chez qui l'on trouve peu de vestiges des Arts depuis qu'ils furent entièrement subjugués par les Romains (2).

Les Grecs ne peignent plus comme autrefois, parce qu'ils ont perdu leur liberté; & l'esclave du despotisme (le plus doux peut-être) content de jouir de ce qu'on lui laisse posséder, s'accoutume par l'habitude à ne rien voir au de-là. Il n'y a plus ni gloire, ni récompense pour les talens agréables, & pour les beaux Arts. Ce n'est que sous un gouvernement heureux & libre, qu'il peut se former des Artistes

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.* Tome 19.

(2) Un homme tombé dans l'esclavage a perdu la moitié de son intelligence, dit le *Poëte de la Nature*, Homère.

que l'émulation excite à perpétuer le souvenir du bonheur dont jouit une nation florissante , par des monumens qui passent à la postérité.

J'ai dit que la perte de la liberté des Grecs avoit entraîné la ruine des Arts. Vous savez , M. que , suivant une de leurs anciennes loix , l'homme libre pouvoit seul exercer la peinture à Athènes , parce qu'on pensoit que ce bel Art n'étoit pas fait pour des mains serviles (1).

Il faut ajouter qu'anciennement les habiles Artistes étoient distingués & comblés d'honneurs , & qu'ils disputoient , devant des juges éclairés , le prix des talens (2). Or , c'est ce que les Grecs Modernes ne peuvent plus espérer aujourd'hui. Chez nous , & partout où l'on cultive les Arts , les Artistes sont communément bien payés , quelquefois même on les enrichit ; & , ce qui est plus flatteur encore , ils reçoivent des distinctions , lorsqu'ils ont atteint une supériorité qui les élève au-dessus des autres. En général , il est certain que , pour l'avancement des Arts , les richesses ne valent pas l'aiguillon de la gloire , & ne produisent pas le même ef-

(1) Recherches sur la Peinture , de Webbe , page 332.

(2) Histoire de l'Art. Tome 1. page 231.

fet. L'amour de la gloire élève l'âme ; & tout artiste né pour se tirer de la foule , échauffé par ce sentiment , est infiniment plus sensible à l'honneur qu'aux biens de la fortune. Il ne peut que partager ces biens avec un grand nombre d'hommes qui en font indignes , ce qui n'est gueres propre à flatter un cœur que l'intérêt n'a pas rétréci. Et puis l'inconvénient des richesses , est de faire naître , où d'augmenter la soif de l'or & le goût du luxe , dispositions qui tôt où tard ne peuvent qu'amollir un Artiste , l'arracher au talent qui l'a conduit à l'abondance , ou lui faire négliger sa gloire.

Si je méritois d'être cité parmi les amateurs des beaux Arts , prétention dont je suis bien loin , je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher ni trop de passion pour l'antiquité , ni de prévention nationale. Je me garderois bien de penser comme de certains *Virtuoses* qui se passionnent tellement pour les ouvrages Grecs , que tout ce qui porte ce nom est à leurs yeux un chef-d'œuvre. Je fais que les Artistes Grecs ont dû répandre , en se multipliant , une quantité prodigieuse d'ouvrages , & que dans ce qu'ils ont produit il y a nécessairement bien du médiocre. J'en atteste ce grand nombre de

pierres gravées qui circulent dans l'Italie & dans le Levant, & parmi lesquelles il est si rare d'en trouver de belles.

Mais comment, dans tous les tems, la Grèce n'auroit-elle pas produit une foule d'Artistes ? Les Grecs, accoutumés à voir les représentations de tous leurs Grands-Hommes, pouvoient-ils ne pas s'intéresser vivement à la culture des Arts qui les reproduisoient sans cesse ?

Le Christianisme, en renversant les objets d'un culte prophane, respectoit les statues des Empereurs & des hommes illustres. Il étoit bien éloigné de proscrire les Arts renfermés dans de justes bornes. Lorsque les Grecs furent affermis dans la foi, au point de ne plus faire craindre de retour à l'Idolâtrie, on leur permit les images, pour s'accommoder au goût de la Nation. Pour les leur ôter ensuite, il ne fallut rien moins que les violences d'un Empereur, soldat ignorant (1) né dans l'Isaurie, qui, par son commerce & ses liaisons avec les Sarrasins & les Juifs, avoit pris en aversion les figures ou représentations qu'ils bannissoient de leurs Temples. Il fallut tout l'effort du fanatisme

(1) Léon l'Isaurien.

pour établir dans la Grèce la secte des Iconoclastes dont un Grec n'auroit jamais été l'auteur (1).

Les Arts , depuis leur décadence , se sont montrés de tems en tems chez les Grecs , mais comme la foible lumière d'un flambeau qui ne peut plus se rallumer sous l'humidité d'un brouillard épais. Dans le dixième siècle , l'Empereur Porphyrogenète , après avoir été chassé du trône par l'usurpateur *Romanus Lecapenus* , abandonné de tous les siens , peignoit pour gagner sa vie (2).

Les Grecs modernes ont encore tout ce qu'ils ont pu conserver de la Grèce ancienne. Tandis que les hommes sont appliqués au commerce , à la navigation , à l'agriculture ou à des fabriques d'étoffes qui imitent celles des Turcs ,

(1) On lit cependant que Théophile , fils de l'Empereur Michel & persécuteur des images , comme son père , non-seulement fit effacer dans les Eglises les figures qui représentoient les Saints ; mais encore , que , pour ôter aux Catholiques tous les moyens de les rétablir , il chassa les Peintres de ses Etats. *Hist. Univers. de M. Hardion , Tome 2.*

(2) *Picturam pulchrè exercendo sibi victum quarente.* Dissertation de M. le Comte de Caylus , sur les Princes qui ont cultivé les Arts , dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions. *Tome 29.*

& même celles de Lyon, les femmes dessinent, brodent & nuient parfaitement les fleurs, les fruits, les feuillages, & l'on ne peut se lasser d'en admirer le travail dans les broderies Grecques. Le talent le plus décidé n'ose reprendre le pinceau pour peindre la figure, ou ne peint qu'en cachette. C'est ainsi que le fils de Sôliman, Capitan Pacha, devenu depuis Grand Amiral, dans les croisières qu'il faisoit avec la flotte du Grand Seigneur, s'amusoit secrettement à peindre les plus belles femmes des Isles de l'Archipel (1). Je fais que les hommes naissent avec un penchant décidé pour l'imitation de ce qu'ils voient; mais il n'est réservé qu'à un petit nombre de génies heureux de percer, & les siècles qu'ils illustrent se comptent.

Je reviens à nos Grecs modernes, & je ne puis me dispenser de vous rappeler, à cette occasion, les usages dont je vous ai déjà entretenu. Les Grecs aiment encore les fêtes, les jeux, les spectacles, le luxe; mais le gouvernement leur impose une contrainte qui les dé-

(1) Il avoit donné à feu M. le Comte *Desalleurs*, Ambassadeur de France à Constantinople, quelques-uns de ses tableaux.

courage. Tout luxe extérieur leur est interdit; mais ils s'en dédommagent dans l'intérieur de leurs maisons. On trouve chez les riches, le goût, la propreté, & la magnificence des anciennes maisons d'Athènes, dont l'Architecture avoit toujours au-dehors peu d'apparence ou d'éclat (1), mais qui, dans l'intérieur, étoient recherchés & voluptueuses. Les Grecs, à l'exemple des Anciens, ne tapissent point leurs appartemens; comme eux, ils font peindre sur les murs (2), non des figures, mais des vases de fleurs artistement travaillés. Ils ont des lambris dorés d'une belle sculpture, & des plafonds richement incrustés. Quand ils se croient autorisés à bâtir plus somptueusement, & à faire éclater leur goût, ils s'y livrent sans mesure. Les évènements même auxquels ils s'exposent nécessairement par ce luxe, ne les rebutent point. On voyoit, il y a quelques années, à Constantinople sur le canal de la Mer Noire, la belle & magnifique maison de l'infortuné Grec *Stavranky*, qui étoit devenu favori du Grand-Seigneur.

(1) Origine des Loix. *Tome 3, Liv. 6.*

2. Histoire de l'Art. *Tome 2, p. 84.*

Le Sultân , en ordonnant sa mort , fit raser ce bel édifice , sur lequel on a vu depuis , avec un juste étonnement , un autre Grec faire élever une maison encore plus belle.





TRENTE-DEUXIEME LETTRE.

Continuation du même sujet.

JE crois, M. qu'on peut juger des commencemens & des progrès de l'imitation par le sentiment que nous éprouvons à la vue des Beautés Grecques qui subsistent encore. Le même Soleil qui éclaira autrefois la Grèce, y brillé toujours sans nuages, tandis qu'il laisse croupir tant d'autres peuples dans les brouillards épais qui les environnent. En Grèce, un air pur, un climat doux, des jours fereins m'annoncent, à chaque instant, que je vais découvrir les Vénus de Praxitèle & d'Apelle, les formes les plus régulières, des yeux noirs, vifs, animés d'un feu naturel, des tailles élégantes & majestueuses, un habillement simple & léger qui laisse voir toute la beauté du corps, & qui n'en cache aucun défaut. Telles sont les femmes Grecques, aussi aisées, aussi libres dans l'intérieur de leurs maisons, qu'elles sont composées & enveloppées quand elles sortent; car des manches étroites & fort longues laissent voir à peine l'extrémité de leurs doigts, si ce

n'est à la campagne où elles se gênent moins, & se montrent avec plus de liberté (1).

Qui pourroit, en les voyant, ne pas reconnoître les modèles que les anciens Peintres imitèrent? C'est d'après des dessins, ou sur des copies, le plus souvent foibles & léchées, que

(1) Les François qui sont actuellement à Constantinople, & qui voient, soit à Péra, soit au village de *Tarapia*, sur le Canal de la Mer-Noire, plus de femmes Grecques qu'on n'y en voyoit autrefois, avoueront que les Beautés Grecques sont les plus parfaites de toutes. J'en appelle au témoignage de M. de *Favrai*, qui a bien voulu me fournir quelques dessins de sa main, & qui a fait pour M. le Chevalier de *Vergennes* une riche collection de tableaux qui pourront prouver ce que j'avance. Le Voyageur *Bélon*, que je vous ai déjà cité, dit dans son vieux langage, au sujet d'un cercle que les Grecs font avec le pouce & le premier doigt de la main, pour désigner les yeux d'une belle personne : *Cette comparaison du cercle est très-ancienne chez les Grecs & moult célébrée par leurs écrits... Les Grecs, juges de la beauté féminine, surnomment les femmes d'excellente Beauté en un seul mot, Platyophthalmos, qui vaut autant à dire que larges yeux: mais c'est à cause des sourcils élevés qui font avoir bonne grâce aux femmes, & plutôt à celles qui ont le visage large. Si on vouloit observer les statues & antiques médailles des anciens Grecs, on y trouveroit les yeux d'excessive grandeur en comparaison de ceux des médailles Latines : page 442, Chapitre 33., intitulé : Louanges d'une Beauté excellente, &c. ou Beauté à la Grecque.*

nos Eleves dans les Arts du dessin se forment par la seule habitude de dessiner & de revenir continuellement sur les mêmes sujets (1). C'est

(1) Feu M. *Mariette*, ayant lu cet endroit de ma Lettre, m'écrivit ce que je vais rapporter sans en altérer un seul mot. « CROYEZ-MOI, M. les Anciens Grecs peuvent avoir » eu sur nous l'avantage de pouvoir se procurer des modè- » les plus parfaits que les nôtres; mais quant aux moyens » qu'ils ont employés pour parvenir à l'Etude du Dessin, » elle ne peut être différente de celle que nous faisons pra- » tiquer à nos Eleves. N'imaginez point que du premier abord » ils aient dessiné d'après nature. Les Disciples auront dessiné » dans l'Atelier de leurs Maîtres, d'après les Ouvrages que » ceux-ci leur mettoient sous les yeux; & ce n'est qu'après » s'être ainsi formé les yeux & la main, qu'ils ont pu voler » de leur propres ailes & travailler d'après nature. Nous » agissons de même avec nos Eleves, & c'est un malheur » pour eux, quand les ouvrages sur lesquels ils se forment » sont foibles & sans verve; mais cela n'arrive pas à ceux » qui fréquentent de bonnes Ecoles. On leur donne à imiter » ce que l'Antique a de plus parfait; & comme on n'ac- » quiert pas sitôt l'habitude de bien dessiner, on ne peut » se flatter d'y parvenir, qu'en revenant souvent sur le même » sujet. C'est le seul moyen de reconnoître ses fautes & de » se corriger ». Cette observation, dont je reconnois la justesse, explique bien ce que je n'ai pas suffisamment développé, sans détruire aucun des faits que j'avance. Je fais, que pour copier la nature, il faut apprendre à la bien voir. L'apprentissage de l'Art n'est en quelque sorte que l'étude de la Nature réfléchie dans les ouvrages de l'Art. Mais il n'en est

la Nature, & la Beauté même, que les premiers Dessinateurs Grecs copierent toujours. C'est le pouvoir de la beauté, non sur les ames ou sur les sens, mais sur l'activité de l'esprit, joint au goût de l'imitation, qui les forçoit à dessiner. Peut-être ont-ils d'abord nommé *beau*, ce qui n'étoit qu'agréable? Ils ont ensuite comparé des traits piquans à de plus réguliers; & enfin l'ensemble ou la Beauté parfaite s'est montrée. Si c'est en effet l'amour qui fit faire à la fille d'un Artisan de Corinthe (1), d'après l'ombre de son amant, les premiers traits du dessin, le premier contour, l'Art acheva de tracer les autres d'après le modèle ou le corps même. Cette Beauté, qu'il est plus aisé d'admirer que de définir, pouvoit donc seule faire éclore l'Art d'imiter les formes naturelles, & développer ainsi le talent.

pas moins vrai que le génie libre & pur, ou plus original des Artistes Grecs, sans cesse excité, nourri, soutenu par l'aspect d'une nature plus ingénue ou moins altérée que la nôtre, la sentoit plus fortement & l'exprimoit de même.

(1) La fille de Dibutades, ouvrier en poterie à Corinthe, traça sur le mur, à la lueur d'une lampe, l'ombre de son amant qu'elle voyoit partir à regret; ce qui fit naître à son père l'idée du premier ouvrage de plastique, ou de modelé, connu dans la Grèce.

Ces beautés agréables & touchantes que l'on nomme communément des *beautés de goût* ou de *fantaisie*, & qui séduisent au premier coup d'œil, ne sont pas celles où se rencontrent les perfections que l'Art a su démêler & réunir. Elles ne souffrent ni le détail, ni la discussion; c'est le sentiment qui les juge; & qui, rapidement excité, n'attend pas l'examen pour prononcer en leur faveur. Il en est ainsi de la plupart des ouvrages modernes. Mais les beautés Grecques antiques, comme la Vénus de Médicis, & les chef-d'œuvres du Guide, de Raphaël, & du Corrège, sont des beautés du premier ordre, qui peut-être ne frappent pas d'abord tous les yeux, & qui semblent même ne pas offrir tout ce qu'on attendoit, parce qu'elles ne se font bien sentir qu'aux regards intelligens du véritable amateur; mais qui semblables aux pensées sublimes, paroissent toujours plus belles, à mesure qu'on y revient, qu'on les étudie & qu'on en pénètre le sens. Ainsi, les plus belles femmes de la Grèce, après avoir servi de modèles aux Artistes, devinrent ceux des Divinités & les objets du culte de la Nation. Le Tribun Clodius plaça sur le terrain de la maison de Cicéron, qu'il avoit

fait exiler , la statue de la Déesse de la Liberté. Cette statue représentoit originairement (1) une Courtisane de Tanagre , ville de Béotie. Or pour rendre raison des progrès qu'avoient faits les Arts de la Grèce , il ne faudroit que ramasser un nombre suffisant de pareils exemples , ou pouvoir découvrir les Beautés qui leur servoient de modèles ; on y reconnoîtroit souvent les idées originales & les traits de la plupart de leurs Divinités.

Je jette ici librement mes idées , & , pensant avec vous sans contrainte , je vous livre mes réflexions & mes conjectures. Vous vous êtes sans doute apperçu déjà que l'enthousiasme Grec m'emportoit un peu loin ; je ne suis pas à l'éprouver. J'avois ôsé dire un jour devant M. *Mariette* , que les Grecs avoient vu la Nature de plus près que nous dans l'éclat de sa jeunesse & de sa fraîcheur , & que nous n'en voyions que les rides. « La Nature ne vieillit point , » me dit-il : & ce mot simple me frappa. Il ajouta ce que je vais vous transcrire.

« C'EST être dans l'erreur que de croire que les Artistes Grecs n'ont mis tant de perfec-

(1) Histoire Romaine de Crévier. Tome XII , page 190.

» tion dans leurs productions , que parce qu'ils
 » avoient communément sous les yeux de plus
 » parfaits modeles que n'en offrent aujourd'hui
 » les pays que nous habitons. Si cela étoit ,
 » tous les ouvrages Grecs généralement , sans
 » excepter ceux des Artistes du second ordre ,
 » s'en ressentiroient. Il ne faut pas s'imaginer
 » qu'il ne soit sorti de l'ancienne Grèce que
 » des chef-d'œuvres. Ceux qui nous restent sont
 » en très-petite quantité & n'égalent point , à
 » beaucoup près , pour le nombre , les ouvra-
 » ges médiocres que le tems a épargnés. Dans
 » ces derniers , on ne voit rien qui rappelle
 » l'imitation d'une Nature accomplie dans tou-
 » tes ses parties. Quel étoit donc le guide qui
 » éclairoit les grands Artistes & qui les fai-
 » soit opérer si supérieurement ? C'étoit le goût ,
 » le sentiment ; c'étoit une idée juste qu'ils s'é-
 » toient faite du vrai Beau ; c'étoit une ima-
 » gination riche & brillante , & l'heureux ta-
 » lent de rendre , sans altération , ce que leur
 » génie avoit encore plus heureusement conçu.
 » C'est ainsi que , de nos jours , le Corrège ,
 » le Guide , & les autres Peintres qui ont été
 » assez fortunés pour avoir su saisir le vrai dé-
 » gré de la Beauté , & en avoir été affectés ,

» ne l'ont souvent cherchée & trouvée que
 » dans leur imagination & non dans des mo-
 » dèles vivans, qui certainement n'auroient ja-
 » mais rempli les idées grandes & divines, si
 » je l'ôse dire, dont ils étoient animés. On fait
 » que le Guide, lorsqu'il peignoit ces têtes de
 » femmes, qui le disputent en beauté à celle
 » même de la Vénus antique, n'avoit quelque
 » fois sous les yeux que des modèles de fem-
 » mes d'une beauté médiocre : foyez persuadé
 » que les Anciens n'ont pas suivi d'autre mé-
 » thode ».

Voilà un jugement auquel je n'opposerai pas mes foibles conjectures ; mais, après vous l'avoir rapporté comme un préservatif, je puis continuer de vous exposer comment j'ai raisonné d'après ce que j'ai vu chez les Grecs Modernes, en me souvenant des Anciens.

Les Artistes Grecs s'étant soumis à une scrupuleuse imitation de la Nature & à ne s'en écarter jamais, n'ont pu manquer de dessiner correctement ; mais ils ont eu avec cela des secours qui nous manquent. La nudité des bains leur a fourni des idées justes & précises de la beauté du corps, & de cette fleur de la jeunesse qu'ils exprimoient si bien. Ils avoient en

core des Athlètes & des Lutteurs qui les mettoient en état d'étudier tous les mouvemens des nerfs, le jeu des muscles, & l'emmanchement des membres; des objets nobles & agréables étoient fans cesse sous leurs yeux. C'étoient des modèles qu'ils étoient partout à portée d'observer utilement & de surprendre dans les attitudes les plus avantageuses.

Si vous observez aujourd'hui une jeune Beauté Grecque à son lever, elle vous présentera, sans y penser, les mouvemens & les situations les plus favorables à l'imitation. En sortant de son lit, elle se jette nonchalamment sur son Sopha, sans songer à s'habiller encore. Le grand jour l'éblouit: elle baisse les yeux, elle s'assied, s'allonge, relève ses genoux, penche sa tête, l'appuie sur une main, & prend enfin successivement toutes les attitudes de la simple Nature abandonnée à elle-même & fort éloignée de l'Art qui la contrefait. Que le Peintre ou le Sculpteur s'approche; qu'il observe & qu'il tâche d'exprimer la grâce naïve des mouvemens, la douceur & la souplesse des contours que déploie librement cette Beauté qui se croit sans témoins.

Tels sont à mes yeux les modèles qui ont

autrefois dirigé la main d'un dessinateur habile. Aussi, dit un écrivain moderne (1), « si nous » examinons les attitudes & les mouvemens » des Statues Grecques, nous y remarquons » une décence sans apprêt, une grâce négligée, » enfin l'action naïve d'une personne qui ne » se croit point observée ».

M. Le C. de Caylus, en décrivant l'ancienne Vénus Aphrodite, ou la fameuse Anadyomène qui représentoit Vénus sortant des eaux, ne dit pas qu'Apelle l'eût peinte d'imagination; mais il auroit pu remarquer qu'il avoit peint cette Vénus, d'après la célèbre Phryné (2), qui, pendant les fêtes de Neptune, ne rougit pas, un jour, d'aller se baigner dans la mer à la vue de tout le peuple d'Eleufis, & qui sortit de l'eau comme Vénus, soulevant ses longs cheveux qu'elle preffoit de ses mains. Comment à-t-il oublié cette anecdote singulière que nous tenons d'Athénée (3).

La Grèce moderne, indépendamment d'un

(1) Daniel Webb, pag. 53. *Dialog. 4. du Dessin.*

(2) Non d'après cent des plus belles Filles de la Grèce, comme on lit dans le *Dictionnaire de l'Abbé Marcy, Tome 1, page 21.* Qu'auroit fait Apelle de cent Filles?

(3) *Athen. lib. 1.*

assez grand nombre de tableaux tels que je viens d'en présenter un , offre encore dans les détails tout ce qui constitue les plus belles formes du corps humain. On y rencontre tous les jours des beautés dignes du pinceau d'Apelle & peut-être même des éloges que M. Mariette donne à la Vénus représentée dans une Antique à côté de Mars , qui s'enflamme au feu de ses regards ; ce qui forme le plus beau groupe qu'il soit possible d'imaginer (1).

Une des parties de la Peinture que les Anciens traitoient le plus sévèrement , c'étoit celle des convenances. Euphranor , au rapport de Plutarque , ayant vu le Thésée de Parrhasius , disoit : *qu'il sembloit nourri de roses , tandis que le sien , fait d'après un corps robuste & nerveux , étoit revêtu , & bien nourri de chair* (2).

Il peut se faire que la beauté , du moins selon un de nos Poètes (Gombaud) ,

Représente les Dieux & les fasse oublier.

Mais il est certain que le goût des Artistes pour la représenter sous toutes les formes imaginables , a multiplié les Divinités chez les Grecs ;

(1) Traité des Pierres gravées , tome 2. p. 19.

(2) Plutarque , Discours sur les Athéniens.

ce qui me fait penser que la plupart des représentations de ces Dieux invisibles n'étoient que des copies des Beautés visibles de la Grèce. Des objets monstrueux & difformes ont pu suffire à des Peuples ignorans ; mais si la superstition a conservé parmi les Grecs quelques idoles de ce genre , à mesure que les progrès du goût ont suivi ceux des Arts du dessin , il a fallu présenter des formes correctes ou des chef-d'œuvres.

On rendoit hommage au majestueux Jupiter de Phidias que les Anciens comparoient au Jupiter d'Homère. La Beauté modeste , sous le nom de Minerve , attiroit les regards & l'encens des Athéniens.

La Vieillesse respectable & l'intéressante Jeunesse recevoient le même culte dans les statues de Saturne & d'Apollon. On plaça dans les Cieux Hébé & Ganimède (1).

L'Art divinisa ainsi les passions , en les personifiant ; & dans un pays où l'imagination na-

(1) Tel est le beau Ganimède antique de la République de Venise attribué faussement à Phidias, dans la *Description de l'Italie de M. l'Abbé Richard, tome 2, page 294*. Je dis faussement, d'après M. Mariette qui m'a fait reconnoître cette erreur copiée du P. Montfaucon.

turellement vive, brillante & féconde, est encore enflammée par d'excellens modèles en tout genre, l'éloquence de la Nature dut être énergique & sublime. Ainsi l'Envie eut des serpens, la Jalouſie fut un monſtre hideux, la Vengeance fut armée d'un fer homicide, l'Amour fut une fureur ou un transport violent de l'âme. Tel eſt encore aujourd'hui le génie des Grecs. Toutes les paſſions y ſont des orages, & les Arts qui les repréſentent ſe déploient avec la même énergie. C'eſt ce que j'ai vu parmi ce Peuple, & ce qui me rappelle ce qu'ont produit dans l'ancienne Grèce de pareilles diſpoſitions pour les progrès des Arts. Si ces Arts n'habitent plus un pays où tout concouroit à les élever à la perfection qu'ils atteignirent, où ils régnerent ſouverainement, où j'ôſe dire que la Nature les avoit elle-même placés, le germe en ſubſiſte toujours, puisſque le même Ciel, les mêmes objets, la même Nature, la même expreſſion ſ'y retrouvent.

Je ſuis, &c.





TRENTE-TROISIEME LETTRE.

Suite du même sujet.

VOUS me pardonnerez bien, M. tout ce que mon imagination échauffée me dicte : vous aurez la même indulgence pour les expressions poétiques que les images que je veux tracer semblent m'arracher malgré moi. Je me laisse donc entraîner par le sujet que j'ébauche, guidé seulement par le souvenir des prodiges de l'Art & par la vue du modèle universel. J'ose ici me demander à moi-même ce que c'est que la Nature considérée par rapport aux ouvrages de l'Art.

La Nature a été & fera toujours le modèle ; la règle & la loi de l'Artiste. Elle est dans la Peinture l'image simple & fidelle de tous les objets vivans ou inanimés ; isolés ou réunis , mais toujours mis à leur véritable place. Elle est aussi l'expression de tous les mouvemens de l'âme , de toutes les passions rendues sensibles dans tous les individus qu'elles exercent , ou qu'elles agitent comme les flots que la tempête souleve , comme les arbres tourmentés par les

vents impétueux qui ravagent les forêts. La Peinture met ces objets sous nos yeux, & le tableau fait sur nos sens, sur notre âme, les impressions qu'y feroient les objets naturels. La Sculpture voudroit les rendre encore plus sensibles & plus palpables. La Poésie parle tout à la fois aux yeux, à l'oreille, à l'esprit, au cœur; & plus ses images puisées dans la Nature sont ressemblantes, plus elles sont frappantes, & capables d'ébranler l'âme, soit qu'elles n'offrent que des objets agréables, ou quelles soient du genre pathétique. La Musique n'est pas moins expressive; la Danse fait aussi quelque fois la même illusion; mais il faut que la représentation fasse, à-peu-près, au premier coup d'œil, le même effet que le modèle: il faut,

(1) *Qu'en s'écriant : C'EST LUI, c'est lui même sans doute ;*
la jeune Amante voye avec transport le portrait de son Berger sur la toile.

(1) O Dieux! que de plaisir, si, quand j'arriverai
Elle me voit plutôt que je ne la verrai;
Et du haut du coteau qui découvre ma route,
En s'écriant: C'est lui, c'est lui-même, sans doute,
Pour descendre à la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi, peut-être, &c.

Ségrais, Eglog. à Mademois. de Vertus.

La Nature, considérée par rapport à l'Art, est donc uniquement le tableau vrai, naïf, fidèle, exact de tous les objets de nos perceptions, de tout ce que l'univers offre à nos yeux. Le Physicien nous dit: *écoutez, je les explique*. Le Peintre nous dit: *ouvrez les yeux, les voilà*. Voyez l'être dans la Nature, formé, multiplié, accru, détruit, suivant les loix de la formation, de l'accroissement & du renouvellement successif de tous les êtres qu'elle produit.

La Nature, belle dans sa plus grande simplicité, opère lentement par des loix uniformes, mais par des ressorts divers & cachés. Ici avare de ses dons, là prodigue de ses richesses, elle agit partout sans relâche. Par ce qu'elle fait visiblement pour achever son ouvrage, elle apprend à l'homme condamné au travail, pour être son coopérateur, ce qu'elle lui laisse à faire pour conserver & pour jouir. Ainsi le modèle universel est pour l'ouvrier une leçon continue à laquelle il ne peut donner trop d'attention.

La Nature n'a pourtant pas caché tous ses secrets; des yeux attentifs les pénètrent; ses jeux même les plus bizarres sont des objets d'étude & d'admiration pour le sage.

Que

Que l'homme avide , comme un enfant , de rassembler autour de lui tout ce qu'il peut emporter ou se procurer , se plaise à mettre sous ses yeux , à contempler dans son habitation les productions de la Nature , ou le tableau de ses ouvrages ; mais qu'en imitant son modèle , il ne le défigure point ; qu'il ne lui donne pas des couleurs , des mouvemens , ni des expressions qui laissent trop appercevoir les infidélités de l'Art. Jamais le fausset n'imitera le son d'une voix brillante & légère. Embellissez sagement la Nature ; qu'un pinceau délicat vous fasse rendre agréables les objets les plus touchans ; mais que le Beau soit toujours vrai , lors même que la Poésie fait naître les roses du sang d'Adonis qui coule à nos yeux.

L'homme accoutumé à embellir la Nature , en la cultivant ; à élaguer , comme dit le Plin François , (1) la ronce & le chardon , & à multiplier le raisin & la rose , ne peut imiter , sans vouloir ajoûter quelque chose à son modèle , sans prétendre l'égalier , sans imaginer un beau supérieur que son imagination enfante.

Or , ce beau idéal ne pouvant être un beau

(1) Histoire Naturelle , tome 12. page 111.

abstrait & indépendant, ne devoit être que le résultat de la Nature, ou le choix & l'assemblage des parties qui, par leur concours, réunissent la plus grande perfection. C'est ainsi que Zeuxis, pour faire une Hélène à son gré, prit pour modèles cinq jeunes filles dont il emprunta différens traits, qu'il fut réunir dans son tableau, pour former la beauté la plus parfaite (1).

(1) *Agrigentinis facturus tabulam, inspexit Virgines eorum nudas, & quinque elegerit.*

Plin. lib. 35. cap. 9. pag. 736.

« La gorge de Thaïs, dit M. Webb, page 42. *Dialogue* 4. » & la taille de Phryné, servoient de modèles aux Peintres de la Grèce. La vue des belles formes de la Nature enrichissoit leur imagination, assuroit leur goût; par la contemplation imparfaite, ils s'élevèrent jusqu'à concevoir un beau idéal ». Qu'a voulu dire ici M. Webb, s'il n'entend, par *contemplation imparfaite*, l'imperfection même des objets soumis à la contemplation des Artistes, qui, pour suppléer à la Nature, leur a fait chercher le beau idéal ? Ce qu'il ajoûte, qu'*Imitateurs dans les parties, ces anciens Artistes étoient inventeurs de l'ensemble*, n'est guères plus clair. L'ensemble d'une figure est inséparable des Loix de la Nature, & n'est aucunement soumis à l'invention ni au génie de l'Artiste. On n'arrive à le saisir qu'à proportion des progrès qu'on a faits dans l'étude du Dessin. Peut-être veut-il simplement ici faire entendre que les Artistes Grecs, en copiant les belles parties de la Nature, n'étoient alors qu'imitateurs; mais

Ce beau idéal étoit toujours conçu d'après la Nature, dont il me paroît que l'Artiste ne faisoit que rassembler les beautés, sans en créer de nouvelles. Car toutes les fois que l'Art perd de vue son modèle, en voulant l'embellir, il n'en résulte ni copie ni véritable original, qui puisse pleinement satisfaire ou l'imagination ou les yeux. Qui n'a pas éprouvé que la symétrie d'un parterre, qu'une allée tirée au cordeau, ou qu'un jet d'eau lancé du fond d'un bassin, ne font pas autant de plaisir qu'une simple prairie émaillée de fleurs, ni qu'un bois un peu sau-

que par la manière dont ils savoient les assortir, en réunissant, par exemple, la gorge de Thais & la taille de Phryné dans un même sujet, ils devoient inventeurs.

Lucien a sans doute indiqué le beau idéal, quand, pour former le Portrait d'une Beauté parfaite, il rassemble le front & les yeux de la Vénus de Praxitèle; le tour du visage, les joues & le nez de la Lemnienne de Phidias; la bouche & les épaules de son Amazone; la gorge & la belle main de la Vénus d'Alcamène; le sourire, la pudeur & la draperie de la Sofandre de Calamis; l'air de jeunesse de la Vénus de Gnide; les cheveux de la Junon du Peintre Euphranor; les belles couleurs & les grâces de la Cassandre de Polygnote; la blancheur du teint de la Pacate d'Apelle; enfin les lèvres de la Roxane d'Aëtion.

Ce Portrait, qui ressemble à l'idée de la femme qui ne se trouve point, par S.-Evremont, est bon pour le pinceau d'un

vage & touffu arrosé par un ruisseau dont on entend le murmure ?

L'Apelle moderne (1), Raphaël, dont on pouvoit dire comme de l'ancien, qu'il disputoit de vérité avec la Nature, Raphael avoue que, n'ayant pas les mêmes modèles que les Anciens qu'il s'efforçoit d'imiter (2), il se formoit un beau idéal pour la perfection qu'il vouloit atteindre. Voici sur cela comme il s'exprime dans sa lettre au Comte Balthazar Castiglione, que je vais traduire.

« Je me croirois un des plus grands Peintres, après avoir fait la Galatée, si je pouvois reconnoître dans ce tableau tout ce que vous y admirez, ou, pour mieux dire, tout ce que votre amitié pour moi vous a dicté, dans ce que vous m'en écrivez. Je puis vous

Déclamateur : mais quel Peintre s'aviferoit de former un pareil assemblage ! Il n'en pourroit résulter qu'un monstre.

(1) *Pinxit Heroa nudum, caque Pictura Naturam ipsam probo vocavit.* Plin. cap. 10. lib. 35. pag. 738.

Hic ille est Raphael, timuit quo sospite vinci

Rerum magna parens ; & moriente, mori. Bemb.

(2) Il entretenoit des Dessinateurs par toute l'Italie & jusques dans la Grèce, dit *Vasari*, dans la vie de ce grand Maître, page 38. Bellori dit à-peu-près la même chose, en parlant des Peintures du Tombeau des Nafons.

» affurer que , pour peindre , comme je le vou-
 » drois , une Beauté parfaite , j'aurois besoin
 » d'en voir plusieurs à la fois , & de les voir
 » avec vous pour bien choisir mon modèle ;
 » mais comme les bons juges & les belles per-
 » sonnes font rares , je supplée à ce qui me
 » manque par un effort de mon imagination &
 » par une idée sublime qui me faifit. Je ne
 » fais fi je m'éleve jufqu'à ce haut degré de
 » perfection que je conçois : mais j'ôse affurer
 » que je m'efforce autant que je puis de l'at-
 » teindre » (1).

Les anciens Grecs étoient fans doute plus riches que nous en modèles pour la Beauté ; mais en avoient-ils un fentiment plus exquis que ne peut être le nôtre ? C'est ce que je n'affurerais point : il faut les confulter & les

(1) » *Dalla Galatea mi crederei un gran maestro se vi fos-*
 » *sero la metà delle tante cose che V. S. scrive. Ma nelle sue*
 » *parole riconosco l'amore che mi porta ; e le dico che per di-*
 » *pingere una Belta , mi bisognava veder più belle , con questa*
 » *condizione , che V. S. si trovasse meco a far scelta del me-*
 » *glio ; ma essendo carestia de i buoni giudici , e di belle don-*
 » *ne , io mi servo di certa idea che mi viene alla mente. Se*
 » *questa ha in se alcuna eccellenza d'arte , io non so : ben mi*
 » *affatico di averla* ». Desc. Pitt. di Raff. p. 242.

entendre. Je finirai cette lettre en vous rapportant une pensée orientale d'une énergie singulière sur une Beauté d'un autre genre. La voici.

« Une femme noire , dit un Poète Arabe ,
» se trouve souvent plus blanche que les autres
» par ses mœurs. Un corps de couleur de musc
» a quelquefois intérieurement la pureté du
» camphre ».

» Ce teint brun ressemble alors à la prunelle
» de l'œil , qu'on croit être noire , & qui n'est
» que lumière (1).

Je suis , &c.

(1) Bibliothèque Orientale de d'Herb. page 481.





TRENTÉ-QUATRIÈME LETTRE.

Continuation du même Sujet.

J'E me suis abandonné à mes réflexions : j'ai erré sans m'en appercevoir, comme un homme qui, étant entré dans une vaste prairie, où l'on ne voit aucun chemin tracé sur l'herbe épaisse qui la couvre, se promène en tout sens, s'écarte, cueille les fleurs qui se présentent, s'arrête & revient sur ses pas, pour chercher la route qu'il doit tenir.

Je reviens de même au Sopha où j'ai laissé la jeune Grecque. Elle s'endort dans la chaleur du jour, & une esclave qui est à genoux devant elle, tient un éventail pour la rafraîchir (1); elle s'étend & sa tête soutenue par ses deux mains qui se joignent sur le sommet, est appuyée sur un carreau. A l'autre bout du Sopha, des enfans à demi-nuds qui jouent en-

(1) Dans le Recueil des Pierres gravées du Cabinet du Roi, pl. 26. t. 2. on voit Vénus endormie sur une peau de lièvre. Un Amour joue d'une flûte champêtre; un autre touche les cordes d'une lyre; un troisième, avec un éventail fait en forme de feuille de lierre, rafraîchit la Déesse.

semble , offrent ce beau groupe si souvent & si agréablement répété ; ces enfans qu'Annibal Carrache ne pouvoit voir rire dans un tableau du Carrège , sans rire avec eux (1).

La jeune Grecque prend son miroir & la corbeille où sont ses ajustemens. Elle compose , pour s'amuser , la coëffure la plus haute que portent les Grecques. L'esclave attentive & empressée lui apporte des fleurs , du lilas , des roses , de l'acacia avec ses feuilles : elle en couronne sa tête. Elle se lève , & porte aussitôt ses deux mains à cette coëffure , pour l'assurer , & comme pour en soutenir le poids.

Oserai-je la peindre sortant du bain (2) ;

(1) Journal Etranger , Mars 1760. t. 2.

(2) Le vice a rendu plus d'une fois hommage à la Vertu. Ainsi Properce , qui nous a laissé , comme Ovide , les tableaux les plus effrayans pour la pudeur , a condamné les tableaux indécens & dangereux pour l'innocence. Il les appelle *les corrupteurs de la Jeunesse & de la Beauté*. Il regrette cet ancien tems où l'on ne voyoit point sur les murs sacrés d'une maison chaste & respectable ces objets profanes de débauche & de volupté.

Quæ manus obscænas depinxit prima tabellas ,

Et posuit castæ turpia visa domo ,

Illæ puellarum ingenuos corrumpit ocellos ,

Nequitiaque suæ noluit esse rudes.

pour la comparer à la Vénus Anadyomène , ou aux plus parfaites statues des Grecs (1) ? La Baigneuse prend des mains de l'esclave sa chemise de gaze , & un vêtement léger. Elle rehausse sa taille en mettant ses pieds nus dans ces sandales ou galoches dont je vous ai parlé ; sur lesquelles on voit briller la nacre incrustée , & la broderie en relief ; elle marche majestueusement parfumée d'essences. Mais ce n'est pas la Vénus de l'Enéïde ; c'est la Muse du Cothurne que les Grecs ont représentée d'après ce modèle. Les enfans dont j'ai parlé plus haut , courent après elle ; ils la suivent comme ces Génies ailés que les Peintres anciens nous représentent.

Je continue mes tableaux vivans qui me rappellent ceux des Anciens , lors même que les pièces de comparaison me manquent.

Non istis olim variabant cœta figuris ,

Cum paries nullo crimine pictus erat. L. 2. El. 6.

(1) Polygnote de Thafos , fils d'Aglaophon , fut le premier qui donna des draperies fines & légères à ses figures de femmes , & le premier qui les coëffa avec des mitres ou de larges rubans , comme elles les portent aujourd'hui , de diverses couleurs , environ 430 ans avant l'Ere Chrétienne. *Flin. Dissert. de M. de la Nausé , Mém. de l'Acad. des Inscrip. tome 25. page 271.*

Le Soleil s'approche de l'horison , l'ombre s'étend ; la jeune Grecque , impatiente de sortir & de se montrer , descend au jardin ou à la prairie ; son voile jeté négligemment autour de son cou , flotte au gré du vent. Simple dans sa parure , elle n'a plus qu'un petit bonnet sur sa tête & quelques fleurs , que deux tresses de cheveux qu'elle a relevées serrent & retiennent par un double contour. Le reste de sa longue chevelure tombe, en ondoyant, sur ses épaules. Elle porte une main sur son sein que sa robe découvre , & que la gaze laisse voir. L'autre main retient le voile qu'elle semble disputer au vent qui souffle avec plus de force. Un habit d'une légère étoffe , collé sur sa taille , en fait voir toute l'élégance & la finesse. La ceinture , que relève l'éclat de la broderie , brille sur cet habillement. Elle court se joindre à des compagnes qui l'appellent , & qui l'invitent à danser.

A l'aspect de la danse , la jeune fille court comme Athalante ; elle va se mettre , comme Diane , à la tête des Nymphes (1).

Le branle recommence alors , & elle le mè-

(1) *Egit ut oyantas dux Ariadna choros.*

Prop. lib. 2. Eleg. 2.

ne (1) ; elle donne à une de ses compagnes le bout de son voile (2) & tient l'autre bout. Le vent enfle mollement ce voile léger , & toutes les danseuses , avec la rougeur de l'innocente & vive joie qui brille dans leurs yeux , & qui colore leurs joues , passent & repassent en cadence sous cet arc flottant qui représente celui d'Iris , ou le voile que les Amours tiennent en l'air , dans le fameux cachet de Michel-Ange (3). Quels tableaux pour un Peintre & pour un Poète ! Les chœurs & les danses des Nymphes ne viennent-ils pas se retracer aux regards de celui qui a des yeux pour voir ici l'ancienne Grèce , & du goût pour jouir de toute la beauté , de tout le riant du spectacle ?

Les mères , trop âgées pour danser , & les vieillards assis sous les arbres , assistent à ces jeux , & semblent s'applaudir de tous les avantages de cette brillante jeunesse.

Plus loin , de jeunes gens luttent ensemble ;

(1) Voyez les Heures qui dansent en rond dans les *Monumenti antichi* de Winkelmann , pag. 61 & 62. fig. 97.

(2) Les Grâces dansent en rond , & leur voile flotte au gré du vent. *Vet. Piët. sepulc. Nason.* à P. Bellorio. Tab. 5.

(3) *Traité des Pierres gravées* , par M. Mariette , Tome 2. Planche 47.

ou s'exercent au palet & à la course ; mais dès qu'ils apperçoivent les danfes (1), ils courent s'y mêler , pour les animer davantage , pour les rendre plus vives & plus agréables (2).

Une jeune fille se détache , lorsque les autres se reposent ; elle danse seule avec des crotales , des cymbales , ou un tambour de basque à la main. Elle s'élançe , précipite ses pas , tourne rapidement , & fait admirer les mouvemens les plus variés & les plus simples. C'est la Bacchante du triomphe de Silène , qui se trouve représentée sur une des Pierres gravées du Cabinet du Roi & décrite dans le *Traite des pierres gravées* de M. Mariette (3).

Même gaieté , mêmes danfes dans les bains où les Grecques font partie de se rassembler , & se donnent rendez-vous. C'est là qu'on retrouve encore plus d'un modèle de ce riant tableau d'Horace , où l'on voit les Grâces toutes

(1) Voyez les danfes Lacédémoniennes dans la Relation de la Guillottiere.

(2) ἀναγον χορὸν ἱμερόβεια.

Augebant , reducebant chorum dulcem , optatum chorum.

Hesiod. de scuto Herc. v. 280.

(3) Tome 2. Planche 36.

nues former des danses avec les Nymphes (1). On peut se représenter la même chose dans le Nymphée décrit par Homère (2). J'ajouterois ; & dans celui du Lac Albano ; mais ce que Piranèse nous a donné (3) pour un Nymphée , n'est rien moins , autant que j'en puis juger par le dessin qu'en a fait & que ma montré M. Clérissieu.

Que la jeune Grecque sorte du bain , couverte de cette gaze légère , que les Poètes appellent *un tissu de vent* , elle vous retracera l'idée des Nayades représentées dans les peintures d'Herculanum.

Quel est ce vieillard assis qu'une jeune fille devant lui écoute avec tant d'attention ? C'est un Magicien (4) qui lui apprend à composer un

(1) *Gratia , cum Nymphis geminisque sororibus , aucte
Ducere nuda choros.*

(2) Odyssée , liv. 3.

(3) Tome 3.

(4) Didon, cherchant à se guérir de son amour pour Enée ; a recours à une Magicienne. « Elle peut , dit-elle , par ses » enchantemens , exciter l'amour ou en délivrer ».

Hæc se carminibus promittit solvere mentes

Quas velit , ast aliis duras immittere curas.

Testor , chara , Deos

magicas invitam accingier artes. Æn L. IV

philtre amoureux , pour attirer chez elle , & contraindre un étranger dont elle est éprise , à l'épouser. Elle répète les paroles qu'elle doit réciter en préparant le philtre (1).

Si nous parcourons la campagne , nous y retrouverons les Bergers & les Pêcheurs de Théocrite. Là des instrumens , une troupe nombreuse de fauteurs , & le flambeau de l'Hyménée annoncent une noce champêtre (2).

Voyez cette jeune villageoise assise près d'une fontaine , & appuyée sur sa cruche qu'elle vient de remplir. Cette cruche est de la même forme que celles des Anciens , & ce Berger qui lui parle a fait arrêter son troupeau , pour s'approcher d'elle (3).

Dans cette allée d'arbres touffus , je vois venir un charriot découvert , rempli de jeunes filles pressées les unes contre les autres. Elles chantent alternativement , suivant leur usage (4).

(1) *Ter dictis despue carminibus.* Tibul.

Dans la dernière révolution de Chypre , un de ces Magiciens Grecs fut pris par les Turcs , & le livre de ses secrets fut brûlé , au rapport de M. Astier , Consul de France.

(2) *Admiranda Romæ*, à *P. Sant. Bartholo*, Pl. 57. 63 & 64.

(3) *Vet. i itt. de Bellori*, Pl. 11.

(4) *Amant alterna Camænæ.* Virg. Egl. 3.

Leurs têtes sont couvertes de fleurs, & le vieillard qui les conduit, tout joyeux de les mener & de les entendre, ne presse point les pas de ses bœufs tardifs. Il contemple avec beaucoup de plaisir cette Jeunesse ainsi rassemblée; il ramasse, en fouriant, les fleurs qui tombent de leurs têtes pour les placer sur la fienne.

J'ai déjà parlé des filles qui se réunissent pour travailler ensemble à la broderie. Les unes préparent les laines ou les foies; d'autres tendent les toiles sur le métier; une autre trace les des-
fins. On retrouve ainsi, dans la patrie des Arts, des tableaux vivans de l'Art de Minerve, tel qu'il est représenté dans les anciens monumens (1).

Dans la même campagne, où tout m'invite à me promener; dans ce paysage riant, embelli par des jeux & des danses, quel contraste frappe mes regards! Non loin du village, je vois des marbres épars: un Prêtre en longue robe récite des hymnes: des femmes affligées allument des cierges, pleurent sur des tombeaux; & semblent évoquer les mânes des morts par leurs larmes & par leurs gémissemens.

Les modèles en ce dernier genre ne man-

(1) Voyez le Recueil de Bellori déjà cité,

quoient pas aux anciens Grecs. Les meurtres étoient aussi fréquents que les punitions. La guerre & le carnage, le mépris de la mort que les Grecs affrontoient courageusement, dictèrent les anciennes loix de sang contre les coupables. Le peuple étoit toujours avide de ces fortes de spectacles. L'habitude de voir de sang-froid mourir ses semblables, de chercher l'avenir dans les entrailles des bêtes, dans le cœur palpitant d'un animal qu'on venoit d'égorger, avoit familiarisé les Grecs avec l'effusion du sang humain, avec toutes les images de la mort. Aussi ne peut-on s'empêcher de gémir quelquefois sur les succès même de l'Artiste qui ôsa contempler l'Athlète expirant, l'homme aux prises avec la douleur, l'infortuné Laocoon & ses fils dévorés par d'affreux serpens, pour exprimer plus vivement ces mouvemens douloureux dont l'image vraie & fidelle, en excitant l'admiration, fait détourner les yeux de l'homme sensible.

Les Poètes Grecs, ainsi que les Artistes, ne copioient que la Nature, ou les objets naturels qu'ils avoient sans cesse sous les yeux. Je veux, Monsieur, essayer encore de le prouver, en comparant les tableaux des uns & les images poétiques

poétiques des autres , à ce que nous voyons aujourd’hui , à la Nature même , telle qu’on la retrouve chez les Grecs modernes. Vous verrez , par la simplicité du modèle , ce que l’imagination y a ajouté pour l’embellir ; & vous me pardonnerez si je reviens , à cette occasion , sur quelques sujets de mes Lettres précédentes.

Marie-t-on une jeune Beauté de Naxe ou de Lesbos , avec un jeune homme de Smyrne ? On célèbre le jour de l’hyménée , & les fêtes durent plusieurs jours. La Mariée part enfin sur un char traîné par des bœufs ; l’Epoux impatient , qu’on voudroit retenir encore , l’enlève malgré les pleurs d’une mère affligée , malgré des sœurs & des compagnes , qui l’ont suivie jusqu’au rivage. La barque fend les flots ; le son des instrumens , les regrets , les chants d’hyménée la suivent encore aussi loin que les batteaux de l’Isle peuvent aller. Ne diroit-on pas que c’est d’après ce sujet agréable & simple , qu’a été composé le tableau décrit par Lucien (1).

(1) *Dialog. de Notus & Zeph.* Tom. I. p. 112. Traduction de d’Ablanc. Voyez encore l’*Idylle 2. de Moschus* , & l’*Ode 27. du 3. liv. d’Horace* :

Niveum doloso

Credidit tauro latus

Europe est descendue sur le rivage avec ses compagnes. Elle caresse le taureau qui s'approche d'elle & la suit. L'animal est si doux, qu'elle ôse monter sur son dos; mais à l'instant il s'élanche dans la mer. La jeune fille éplorée fait d'une main une de ses cornes, pour se tenir ferme, & de l'autre retient son voile que le vent fait flotter. Elle tourne la tête du côté de ses compagnes désolées qui lui tendent les bras. Le ravisseur nage fièrement chargé de sa proie; la mer s'aplanit & devient calme; les Amours ailés voltigent autour d'Europe; les uns portent le flambeau nuptial, les autres chantent l'hyménée. Les Tritons & les Néréides à demi-nues sortent du sein des flots pour escorter le ravisseur & sa conquête. Neptune & Amphitrite, précédant la marche, représentent le père & la mère de la Mariée. Vénus elle-même paroît dans sa conque marine & répand sur elle des fleurs (1).

.
Nuper in pratis studiosa florum ,
Debuit Nymphis opifex coronæ ,
Noctæ sublustri , nihil astra præter
Vidit & undas.

(1) Cet agréable tableau se trouve parmi les Pierres gra-

L'imagination des Grecs , en traitant les sujets les plus simples , a dû les embellir , & la Peinture n'a pas moins enrichi la Fable que la Poésie. Il falloit des images aux Anciens ; un apologue , une image vive faisoit , comme aujourd'hui , le fond de leurs instructions. « Figure re-toi , dit le même Auteur (1) , la Fortune sur un trône élevé , environné de rochers & de précipices , & , à l'entour , une infinité d'hommes qui s'efforcent de monter vers elle , éblouis de l'éclat qu'elle répand. L'Espérance , richement parée , se présente pour leur servir de guide ; à ses côtés , on voit la Tromperie & la Servitude ; derrière elle , le Travail & la Peine , qui , après avoir tourmenté ceux qu'ils exercent rudement , les abandonnent à la Vieillesse qui s'en empare. Alors la Calomnie les fait. Nuds , honteux , dépouillés de tout , elle les traîne suivis du Repentir qui les livre à l'affreux Désespoir. Telle est , ajoûte-t-il , la fin du tableau & des ambieux ».

vées du Cabinet de Stoch , col. 158. pag. 57. Le vêtement décrit par Théocrite y est exactement dessiné.

(1) *Lucien* , du service des Grands , Tom. 1. pag. 267.

Combien de riches tableaux de cette nature n'avons-nous pas à regretter, si nous en jugeons par les descriptions & les monumens qui nous restent ! Nous avons plus de ressources avec les Poètes dont nous avons pu conserver les ouvrages. J'ai déjà dit que, comme les Artistes, ils ont copié la Nature, & n'ont consulté qu'elle. Voyez-la dans Homère. Quelle vérité ! quelle énergie ! quel choix dans toutes ses images ! C'est en Grèce qu'il faut relire l'Iliade & l'Odyssée ; qu'il faut reprendre la comparaison que M. le Comte de Caylus a faite des trois fameux boucliers d'Achille, d'Hercule & d'Enée.

Homère, dans le premier, après avoir placé la voûte céleste, la terre & les mers ; après avoir suivi le soleil dans sa course, se rabat enfin sur la terre, & peint une noce champêtre, des moissonneurs, des danses, des bergers, la justice rendue en public, &c. &c.

Madame Dacier a conjecturé qu'il avoit voulu peindre toute la vie civile. Il a du moins défini en grand maître les sujets intéressans qu'il avoit sous les yeux. On fait que la Poésie & la Peinture se sont toujours aidées mutuellement par les images qu'elles se fournissent l'une à l'autre. Homère a dû sur-tout faire de grands

Peintres (1), parce qu'il l'étoit lui-même ; parce qu'il ne voyoit , ne sentoit , & ne peignoit que la Nature.

Héfiode , son contemporain , suivant l'opinion de M. le Comte de Caylus , ayant com-

(1) Il y avoit un excellent tableau des adieux d'Hector & d'Andromaque , fait d'après Homère (*Iliade*, liv. 6.) à Vélie (*Velia*) Ville maritime de la Lucanie , où Brutus , le meurtrier de César , prêt à passer la mer , recevoit les adieux de Porcie. Cette ame forte qui avoit montré , dans les occasions les plus périlleuses , la mâle fermeté d'un Héros Romain jusqu'au moment où elle devoit se séparer d'un mari qu'elle adoroit , ne put tenir contre ce tableau. A la vue des tendres adieux d'Andromaque , près de faire elle-même les siens , & de dire un éternel adieu à son cher Brutus , ses yeux se remplirent de larmes ; il ne lui fut plus possible de les retenir. Elle entendoit sans doute Andromaque disant à Hector : *Vous me tenez lieu de père , de mère , de frère* , &c. Dans le Recueil des Pierres gravées du Cabinet de *Stoch* , p. 363 , Achille est représenté pleurant Briséis qu'on lui a ravie , & exprimant par ses plaintes sa vive douleur à Thétis , qui sort de la mer pour le consoler : ce qui fait dire à l'Abbé Winckelman , qu'en confrontant Homère avec les deux Antiques , on croit être témoin de la scène. Telle est encore (p. 395 , 396.) la Polixène que Pyrrhus est près d'immoler : figure gravée d'après le beau tableau de la Tragédie d'Hécube , peint par Euripide. On peut voir encore le Tydée de Stace , & la gravure antique de ce Héros , insérée dans les *Monumenti antichi* , page 191. pl. 206.

posé son *Bouclier d'Hercule*, postérieurement à celui d'Achille, dans le même pays & d'après les mêmes objets, ne rend aussi que la Nature. On voit qu'il copie ce modèle. Il peint, comme Homère, des Héros, des sièges, des combats; mais il fait contraster ces sujets avec les plus rians paysages. Ce sont des moissonneurs, des vendanges, des danses, une partie de chasse & des courses de chars. Il représente encore la Déesse des tombeaux, avec une femme échelée & dans la douleur, qui, noyée de larmes, se déchire le visage & fait couler le sang de ses joues. Les sanglots tiennent sa bouche entr'ouverte, & ses épaules sont couvertes de poussière. C'est une pleureuse dans l'excès du désespoir, véritable ou feint, telle qu'Hésiode l'avoit sous ses yeux, & telle qu'on la voit encore chez les Grecs.

Le riche bouclier d'Enée, décrit par Virgile; n'est pas sans doute inférieur à ceux des Poètes Grecs; mais le Poète Latin n'est plus ici le Peintre de la Nature, si ce n'est dans le beau morceau de la Louve allaitant Romulus & Rémus (1). Cependant le Poète Latin dans tout

(1)

*Ubera circum**Ludere pendentes pueros & lambere matrem*

Le reste de la description , déploie , sous le plus beau coloris , ses connoissances historiques & géographiques. Son tableau du Nil , entr'autres , est neuf & sublime. Mais on voit qu'il n'avoit pas sous les yeux les objets naturels peints par les Poètes Grecs , le spectacle d'une mer aussi belle que celle qu'ils nous représentent , des chœurs de danses , des noces champêtres , & d'autres sujets si propres à faire d'agréables contrastes , avec les horreurs des combats.

L'Epithalame d'Hélène , Poème de Théocrite , si rempli d'aménité , réunit encore différens tableaux de mœurs , qu'il vous fera aisé de comparer aux mœurs actuelles de la Grèce.

Plusieurs filles Lacédémoniennes font un chœur de chants & de danses devant la chambre nuptiale (1). Rien n'est si doux que le reproche qu'on fait à l'impatient époux , pour avoir enlevé trop tôt la jeune mariée à sa mere & à ses

Impavidos ; illam tereti cervice reflexâ

Mulcere alternos & corpora lambere linguâ. Æn. lib. 8.

Il faudroit voir la Nature , & savoir peindre comme Virgile , pour bien traduire ces quatre vers.

(1) Vers 8. "Αειδον δ' ἄρα πᾶσαι εἰς ἓν μέλος ἐγκρη-

τέοισαι

Ποσει, περιπλέκτοισ;

cheres compagnes , affligées de sa séparation.

« Si le vin que vous avez bu , lui dit-on ;
 (& ce n'étoit pas une injure , car être Grec &
 grand buveur dans une fête , c'étoit la même
 chose) , « si le vin vous appesantit la tête , s'il
 » fait plier vos genoux affoiblis & vous invite
 » à dormir , il falloit vous retirer seul. La belle
 » Hélène sera votre femme demain , & tous
 » les jours qui suivront le beau jour de votre
 » hyménée. Heureux époux qui possédez celle
 » qu'aucune Beauté n'égale. La charmante Hé-
 » lène étoit parmi les filles de Sparte , comme
 » l'Aurore , lorsqu'aux beaux jours du Printems
 » elle fait disparoître les pâles flambeaux de la
 » nuit. Qui de nous fait broder & nuer les di-
 » versés couleurs , comme Hélène ? Qui de
 » nous chante & touche la lyre comme elle » ?

Tout ce morceau peint , d'après Nature , les
 circonstances d'un mariage qu'on verroit célé-
 brer chez les Grecs modernes.

Le Pâtre de la vingtieme Idylle du même
 Poète , dit qu'Eunica , qu'il vouloit embrasser ,
 le repousse avec mépris , le traite indignement ,
 l'accable d'injures , & enfin , *qu'elle crache trois
 fois dans son sein* (1). Cette ancienne supersti-

(1) Τρίς εἰς ἐὸν ἐπιτυσε κόλπον. v. 11. Id. 20.

tion se pratique encore aujourd'hui, comme je l'ai déjà observé, pour écarter un mauvais présage, pour détourner les yeux d'un objet qu'on ne peut supporter.

Comparez, Monsieur, dans les mêmes sujets, la manière de Théocrite & celle de Virgile, qui n'est souvent que son copiste, ou les Bergers de ces deux Poètes. Pourquoi les Bergers Siciliens ont-ils un air, un ton plus agreste & plus simple que les Bergers du Mantouan (1)? C'est que Théocrite n'a vu que la Nature & les Grecs, & que Virgile, en copiant ses tableaux, n'a pu s'empêcher de les embellir. C'est ainsi qu'en voulant imiter Virgile, la plupart de nos faiseurs d'Eglogues se sont encore plus éloignés de la Nature. Il faut relire les Anciens & revenir chez les Grecs, pour la retrouver & la reconnoître. Vous vous appercevrez sans doute qu'en approfondissant cette matière, on feroit un assez bon livre classique; mais ce n'est pas à moi à l'entreprendre.

Je suis, &c.

(1) Prolegomen. Henric. Stephan. in Theocrit,

T A B L E

DES LETTRES ET DES MATIERES

DU PREMIER VOLUME.

L ETTRE PREMIERE, à M. de B.... servant d'Introduction, Pag. 1	<i>cité, Expressions, Pro- verbes. Noblesse Grec- que,</i> 93
L ETTRE II. Sur les Turcs, les Arméniens & les Juifs, 6	L ETTRE IX. Ceinture, Fard, Peinture des Sourcils, Yeux noirs, la Théséide, 107
L ETTRE III. Vue géné- rale de la Grèce, 17	L ETTRE X. Fêtes, Repas, Excès de Ta- bles, Couronnes de Fleurs, Chansons, &c. 119
L ETTRE IV. Maisons, Appartemens, Lam- pes, Sophas, Brasiers, Femmes chez elles, leurs Broderies, &c. 28	L ETTRE XI. Religion des Grecs, Supersti- tions, Présages, Son- ges, Prononciation de leur Langue, 139
L ETTRE V. Nourrices, Esclaves, Servantes, Filles retirées, Baise- mains, &c. 45	L ETTRE XII. Les Son- ges, 161
L ETTRE VI. Toilette, Coëfure, Habille- ment, Bijoux, Eventail, 59	L ETTRE XIII. Les Danses, 169
L ETTRE VII. Voile des Grecques, 79	* Lettre de M ^{me} . CHE- NIER à l'Auteur, sur les Danses Grecques, 196
L ETTRE VIII. Carac- tre National, Conversa- tions Grecques: Vivu-	

T A B L E 539

<p>LETTRE XIV. <i>Les Jeux</i>, 221</p> <p>LETTRE XV. <i>Les Bains</i>, 234</p> <p>LETTRE XVI. <i>Les Mariages</i>, 243</p> <p>LETTRE XVII. <i>Nymphes, Accouchemens, Amour pour les Enfants, Hospitalité, &c.</i> 270</p> <p>LETTRE XVIII. <i>Enterremens des Grecs</i>, 278</p> <p>* Lettre de M^{me}. CHÉNIER à l'Auteur, sur le même sujet, 294</p> <p>LETTRE XIX. <i>Tombeaux des Grecs, Epitaphes</i>, 300</p> <p>SUITE. <i>Les Ruines</i>, 323</p> <p>* Lettre de M. BOURLAT DE MONTREDON à l'Auteur, au sujet de la Lettre précédente, 326</p> <p>LETTRE XX. <i>Enterremens des Turcs</i>, 350</p> <p>LETTRE XXI. <i>Les Contes Grecs, ou Paramythia</i>, 358</p> <p>LETTRE XXII. <i>Les Sermons des Grecs</i>, 375</p>	<p>LETTRE XXIII. <i>Commerce & Navigation des Grecs</i>, 383</p> <p>LETTRE XXIV. <i>La Pêche & l'origine des Madragues pour la Pêche du Thon</i>, 396</p> <p>* Lettre de M. l'Evêque d'Agde (M. de S. SIMON) à l'Auteur, au sujet de la Lettre précédente, 421</p> <p>LETTRE XXV. <i>Usages divers</i>, 430</p> <p>LETTRE XXVI. <i>Continuation du même sujet</i>, 442</p> <p>LETTRE XXVII. <i>Autre Continuation</i>, 445</p> <p>LETTRE XXVIII. <i>Suite du même Sujet. Usage singulier de l'Isle de Mételin</i>, 459</p> <p>LETTRE XXIX. <i>Les Libations</i>, 465</p> <p>LETTRE XXX. <i>Remarques sur quelques endroits de l'Esprit des Loix, & sur quelques Usages des Turcs</i>, 468</p> <p>* Lettre de M. le Comte de Bonneval (ACMET</p>
---	---

540 DES MATIÈRES.

<i>PACHA) à l'Auteur,</i>	<i>tinuation du même su-</i>
<i>sur Mahomet, 476</i>	<i>jet, 497</i>
LETTRE XXXI. <i>Sur</i>	LETTRE XXXIII.
<i>les Arts, 480</i>	<i>Suite du même sujet,</i>
LETTRE XXXII. <i>Con-</i>	510

Fin de la Table.





PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DF
721
G89
1776
t.1

Guys, Pierre Augustin
Voyage littéraire de la
Grèce Nouv. éd.

